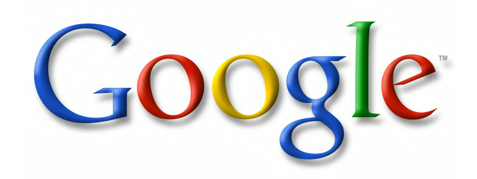
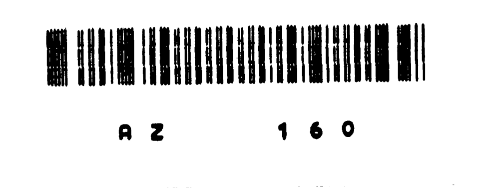
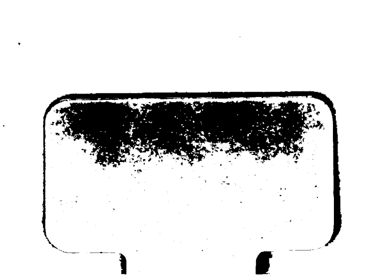
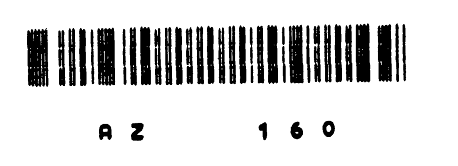







AZ 160





# VOYAGE

# EN AUTRICHE

## EN HONGRIE ET EN ALLEMAGNE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

# VOYAGE

# EN AUTRICHE

## EN HONGRIE ET EN ALLEMAGNE

PENDANT LES ÉVÉNEMENTS DE 1848 ET 1849

[Rose]

PAR LA BARONNE BLAZE DE BURY.

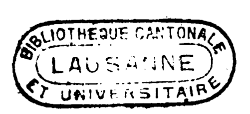


PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

19, RUE DE LILLE.

1851



# AVANT-PROPOS.

« Nous ne pouvons nous dissimuler que de nos jours, dans nos temps de troubles et de lutte, la dépravation morale et l'esprit d'impiété n'aient poussé eurs racines bien avant dans le sol. Nous ne pouvons nier que le respect de la Loi n'ait été détruit et que les notions du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste n'aient été confondues. » — J'emprunte ces quelques mots au discours par lequel M. de Schlayer, ministre du roi de Wurtemberg, ouvrit les séances de la Chambre, à Stuttgard, le 1er décembre 1849; je les prends, parce qu'ils interprètent exactement la pensée que moi-même je voudrais exprimer.

Il est devenu depuis quelque temps presque de mode d'affecter une sorte d'indifférence pour ce qui se passe en dehors de chez soi, et le nombre ne laisse pas d'être assez considérable de gens qui, faute de mieux,

se vengent par l'insouciance et le dédain de certains événements faits pour contrarier leurs espérances politiques. D'un autre côté, ce qu'on est convenu d'appeler le parti de l'ordre a l'air, vis-à-vis de l'étranger, de ne point oser être de sa propre opinion, et semble, par une tolérance timide et mal placée pour les insurrections du dehors, vouloir racheter les rigueurs auxquelles il s'est cru contraint de recourir dans sa propre cause.

Il y a une vérité que l'on semble fuir d'un commun accord en France, et qu'il faudra bien un jour pourtant finir par se dire; c'est que, politique à part, pas un coup de fusil ne s'est tiré contre la révolution en Europe, — que ce soit à Berlin ou à Vienne, à Milan ou à Pesth, — qui n'ait profité au maintien de l'ordre social en France comme partout ailleurs. C'est une question de morale et de civilisation universelle, et là du moins tous les honnêtes gens ont une solidarité commune.

Il faut de notre temps s'habituer à bien des choses, renoncer à bien des préjugés, rejeter bien des erreurs, et se résigner, par exemple, à voir des puissances que l'on regardait comme traditionnellement vouées à l'*obscurantisme* prendre les devants dans la voie des réformes possibles et du libéralisme *vrai*. Depuis tantôt trois ans, l'Europe retentit des clameurs de ceux qui veulent renverser et jouir, — il ne serait peut-être

pas sans utilité de savoir quels sont les hommes qui, à ces clameurs, n'ont opposé que deux mots : « *Obéissez et méritez !* »

Une de mes principales raisons pour écrire ce livre a été le désir de réfuter autant que je le pouvais l'opinion qui représente l'anarchie comme ayant atteint le même degré de développement dans toute l'Europe. L'esprit de révolte s'est manifesté partout, oui sans doute ! partout aussi il a eu le même caractère, mais il a été bien loin d'avoir la même force et d'atteindre le même développement.

Les mêmes symptômes ont partout signalé le mouvement insurrectionnel, mais en France seulement la révolution est parvenue à changer de fond en comble la forme du gouvernement établi. Si l'on excepte les pays des bords du Rhin, la révolution a rencontré dans toute l'Allemagne une invincible résistance ; et l'on peut dire que trouvant plein de santé le sujet qu'elle attaquait, force lui fut de se retirer honteusement. Cela n'empêche pas que les germes de la contagion n'existent encore, et ne diminue point l'obligation qui doit peser sur chaque peuple d'aider à extirper le mal. En ce sens, quiconque a vu et observé doit compte au public du résultat de ses observations, ce qu'on attend d'un écrivain quel qu'il soit dans de pareilles circonstances, c'est d'être exact, et — tout en signalant le danger qui menace toujours, — de noter fidèle-

ment les occasions où ce danger a été surmonté. Le talent ensuite viendra s'il peut, et dût-il même entièrement faire défaut, la vérité et la bonne foi au besoin en tiendraient lieu.

Pour aller au-devant de toute espèce de reproche de partialité, chaque fois que j'ai dû m'élever contre un événement ou contre les hommes qui le dirigeaient, je me suis appuyée de ceux-là mêmes qui soutenaient la cause que j'attaquais. J'ai peint les hommes et les faits *tels qu'ils sont*, tels que les circonstances m'ont mise à même de les étudier, et je passe d'avance condamnation sur le peu de mérite littéraire par lequel les pages qui vont suivre se recommandent, espérant qu'on m'accordera du moins qu'*elles sont vraies.*

---

# CHAPITRE PREMIER.

## COLOGNE ET SES BANQUETS. — FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV ET L'ARCHIDUC JEAN.

**Les Allemands-unis. — « C'est un Bavarois ! » — Les fêtes de 1842. — La bataille de Tolbiac. — Le banquet de Brühl. — Habsburg et Hohenzollern. — *Le toast.* — Union et non unité. — Insubordination des villes rhénanes. — Inconstance traditionnelle de Cologne. — La cathédrale. — Saint-Marc et les trois Rois Mages. — L'empereur Henri IV. — *Le Duc exilé* de Shakspere. — Les Prussiens à Rastadt. — Les éléments de l'unité allemande.**

Ils sont exactement ce qu'ils ont toujours été !

Chers et bien aimés Allemands, imitateurs éternels des autres peuples, qui toujours parlez de vos transformations successives, je vous retrouve aujourd'hui tels que je vous connus il y a huit ans, lorsque je passai parmi vous de si charmantes heures de riante jeunesse ! Les chemins de fer non plus que les révolutions ne vous ont point changés, sur vous le télégraphe électrique n'a point eu d'influence, et je vous vois toujours causant chevaux, le cigare à la bouche, et prenant le champagne pour le nectar olympien, exactement comme vous le faisiez jadis, alors que vous

entriez dans cet éternel régiment, votre commune et inévitable destinée, exactement comme vos pères avant vous l'ont fait et comme le feront après vous vos enfants !

Le *rail-road* qui nous amenait à Cologne était arrivé tard dans la soirée, et tandis qu'on disposait notre appartement, nous nous rendîmes au *Speise Saal*. Quel vacarme ils faisaient ! Et après avoir cru pendant dix-huit mois qu'ils n'étaient plus le même peuple, que les têtes n'étaient remplies que d'assemblées nationales, de confédérations, de constitutions, de révisions de lois, de droits fondamentaux, et enfin de cette espèce de fièvre qu'ils caractérisent si bien eux-mêmes du nom de chaos allemand (*deutsche Verwirrung*) ! quel ne fut pas mon bonheur de retrouver une douzaine d'Allemands réunis, le jour de l'anniversaire de la naissance du roi de Prusse, se disputant sur une question qui se serait plus convenablement traitée dans une écurie, et d'entendre enfin un véritable mot d'allemand pur ! Depuis que nous avions quitté la frontière, de tous ceux qui s'étaient rencontrés sur notre route, nous n'avions pu tirer qu'un affreux jargon français. *Dummes Zeug !* (bêtise !) tel fut le premier mot qui me frappa au moment où j'entrai dans la salle, expression équivalente, à mon sens, au *fudge* du *Vicaire de Wakefield*, et qui joue un rôle considérable dans une conversation germanique.

« *Dummes Zeug !* grommela une voix de basse, — et l'orateur vida son verre d'un trait. — Je vous dis, moi, que vous pourriez aussi bien essayer de sauter par-

dessus cette maison! — Encore un coup, c'est impossible!

— Et moi, je vous soutiens qu'on le peut, que je l'ai fait, et suis tout prêt à le refaire, s'écria un petit homme gras et rond, au col apoplectique, un véritable *Dicker Kerl*, dont les joues commençaient à devenir pourpres de colère. Je vous parie douze bouteilles de champagne! »

— « *Dummes Zeug!* » murmura celui qui avait déjà proféré cette sentence, en lâchant une formidable bouffée de tabac.

Le gros homme s'élança de sa chaise, et saisissant de l'autre côté de la table une canne déposée sur un tas de manteaux, il se mit à mesurer une certaine hauteur sur une des colonnes de la salle à manger, puis d'un air triomphant: « Tenez, voici la hauteur du cheval, s'écria-t-il, et je vous déclare que je sauterai dessus sans étriers quand il vous conviendra! »

Ce fut ainsi que j'appris le sujet de la discussion.

Pour le coup le tumulte et les cris devinrent effroyables!

« Vous ne le ferez pas. — Je le ferai. — Vous ne l'avez pas fait. — Je l'ai fait! » Défis échangés de part et d'autre le plus libéralement du monde, avec accompagnement de gestes de moulin à vent et de nuages de fumée!

« *Dummes Zeug!* » répéta de nouveau le personnage qui ne disait pas autre chose.

« Je prendrai le thé ici, » observai-je à ce très-important fonctionnaire dont l'espèce ne se rencontre

que dans les hôtels d'Allemagne, et qu'on y désigne sous le titre pompeux d'*Ober-Kellner*, archisommelier! Et nous nous établîmes à une table d'où nous pouvions suivre les débats.

J'allais oublier un Anglais qui pendant toute cette scène occupait gravement le haut bout de la table principale; respectable gentleman qui, à onze heures du soir, s'était habillé pour faire honneur à un beefsteak aux pommes de terre, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un grand dîner dans Harley-street; il y avait dans le regard malicieux que notre homme jetait par intervalles du côté du groupe bruyant, quelque chose qui disait qu'il n'eût pas demandé mieux que de rire de bon cœur de la discussion qui s'agitait sous ses yeux; mais un profond sentiment de convenance s'opposait chez lui à toute manifestation extérieure, car *il n'avait pas été présenté*. Cependant la dispute s'animait; au moment où le gros homme avait commencé à mesurer la colonne avec sa canne, des protestations sans nombre s'étaient élevées.

« Vous trichez, s'écriait l'un.

— Je ne vois pas, disait l'autre.

— Vous ne pouvez pas mesurer avec cette canne, reprenait un troisième.

— Eh bien, regardez donc ici, tas de braillards, » s'exclama le gros homme exaspéré, et plantant sa canne au milieu de la table, il ferma alternativement les doigts de chaque main de manière à mesurer huit fois la longueur de son poing. « Voilà, dit-il; voyez-vous maintenant? quinze mains ne font pas deux fois la

longueur de cette canne, » et il se disposait à marquer de nouveau sur la colonne le point qu'il avait déjà fixé pour montrer la hauteur de son cheval, lorsque...

« Holà ! vociféra un fumeur qui jusqu'alors était resté en dehors de la querelle; il mesure sans les pouces ! »

A cette remarque toutes les voix du groupe éclatèrent, et c'était vainement que le gros homme essayait de se faire entendre; enfin, quand le tapage se fut un peu apaisé, s'avançant au milieu de la compagnie :

« Pour vous prouver que je ne me vante pas, vous saurez que, pas plus tard que mercredi dernier, j'ai fait ce que je vous raconte, c'est-à-dire que j'ai sauté sans étriers sur mon cheval qui a quinze bonnes mains de haut, et cela devant Bassermann, s'il vous plaît. Vous pouvez le lui demander.

— Bassermann ! s'écria toute la bande d'un ton de souverain mépris, un Bavarois ! » comme si cette qualité lui interdisait de juger autre chose que la bière.

Cependant onze heures et demie ayant sonné, les groupes se dispersèrent, et le personnage qui avait présidé l'assemblée agrafa son manteau, et sortit en murmurant une dernière fois : *Dummes Zeug !*

Il semblait qu'il n'eût pas d'autre mission en ce monde.

En quittant le *Speise Saal*, j'eus la satisfaction de voir notre gentleman confortablement établi devant le poêle, ses lunettes sur le nez et le *Times* dans ses

mains, étudiant les nouvelles de Londres, sans doute pour se mettre mieux au courant de ce qui se passait en Allemagne !

« C'est *un Bavarois !* » ô rêves de l'unité allemande !

Et cependant c'est ici, dans l'impériale cité de Cologne, que la première étincelle fut allumée de l'incendie qui devait plus tard s'étendre sur toute l'Allemagne; ici que le mot fatal, UNE ALLEMAGNE, fut prononcé pour la première fois depuis longues années, au milieu de fêtes splendides dont les échos rappelèrent presque à *Colonia Agrippina* ses souvenirs du moyen âge.

Au mois de septembre 1842, grande était l'agitation sur les bords du Rhin. Banquets sur banquets ! fêtes plus brillantes les unes que les autres ! Des voyageurs étaient accourus de tous les pays, et les noms les plus illustres de l'Europe se mêlaient à la foule qui fourmillait dans les rues de l'antique cité. A côté du roi de Prusse, nouvellement élevé au trône, et de sa femme, Élisabeth de Bavière, on remarquait les rois de Hollande, de Belgique, de Wurtemberg et de Hanovre; le duc de Nassau, l'élégant prince Charles de Bavière et l'archiduc montagnard Jean d'Autriche !

Les fêtes s'ouvrirent, comme on pouvait s'y attendre, par de grands déploiements de forces militaires, et les revues et passes d'armes de Grimlinghausen furent dignes des applaudissements d'un parterre de rois. Puis les manœuvres et les solennités s'étant ainsi succédé pendant plusieurs jours, le roi de Prusse

invita ses hôtes royaux à un banquet dans son château de Brühl, et là, au milieu du cliquetis des verres, des fanfares et des symphonies militaires, Frédéric-Guillaume porta cinq toasts, un entre autres à l'archiduc Jean, auquel il avait ce jour même donné un régiment prussien.

Le roi s'exprima en ces termes : « Nous avons le bonheur de voir parmi nous un fils de la maison impériale; il a aujourd'hui gracieusement accepté le commandement de mon 16e régiment d'infanterie, et grande a été ma joie de le voir à la tête de ce régiment, portant les couleurs de son illustre maison, ces glorieuses couleurs que le temps a consacrées et dont il faut demander l'origine aux remparts de Saint-Jean d'Acre. Le nom de cet hôte si noble flatte nos oreilles comme le souffle du vent des hautes Alpes. — Dieu accorde une longue vie à Son Altesse Impériale l'archiduc Jean d'Autriche ! »

La réponse du descendant des Habsbourgs fut simple comme lui-même.

« C'est l'empereur mon maître qui m'a envoyé ici, et le don que me fait Votre Majesté d'un de ses régiments me cause une profonde joie, car je deviens par là membre d'une armée qui a accompli de grandes choses et qui est restée inébranlable au moment du danger. Nous avons combattu alors ensemble et victorieusement le grand combat pour la liberté. — *Aussi longtemps que la Prusse et l'Autriche et les autres contrées de l'Allemagne seront unies*, nous resterons inébranlables dans notre force comme les rocs de

granit de nos montagnes. — Dieu bénisse Votre Majesté ! »

Tels furent les faits, d'où il suit naturellement qu'on n'eut rien de plus pressé que de les présenter au public sous une forme différente. On inventa un conte destiné à flatter l'esprit d'un parti qui commençait dès lors à prendre de la force, et l'on mit dans la bouche de l'archiduc des paroles que non-seulement il n'avait pas prononcées, mais qui se trouvaient en pleine contradiction avec le véritable sens de son discours. « Point d'Autriche, point de Prusse, aurait dit le prince, mais une *Allemagne unie* et forte comme nos montagnes natales. » Et ces paroles controuvées servirent à exciter des désirs et des vœux impossibles.

*Union*, mais non pas *unité*, telle est la question à résoudre. Un État composé de plusieurs États unis ensemble, mais n'en formant pas un seul et unique.

D'ordinaire les événements portent dès leur origine le germe de ce qu'ils doivent être dans leur pleine maturité. Et pour exemple, je prendrais volontiers la position relative du roi de Prusse et de l'archiduc Jean, le 12 septembre 1842. Union et non unité, l'Autriche et la Prusse unies, tel est le point auquel a constamment tendu, à travers un dédalé d'administrations centrales, de *Bundes Commissions*, d'intérims, de constitutions des trois rois, de coalitions des quatre et de parlements d'Erfurth, cette force que rien ne peut vaincre, cette force des circonstances qu'en France on appelle la *force des choses*.

*Maxima regina Rheni, nihil tibi, diva, deest !* ainsi parle

Scaliger dans son enthousiasme. Reine du Rhin en effet par sa cathédrale, reine du Rhin comme Venise l'est de l'Adriatique ! A Cologne, il y a une chose devant laquelle tout disparaît, une merveille devant laquelle tout semble s'effacer, même Albert Durer, même Rubens, c'est la cathédrale. Que dire ici de l'impératrice Hélène, de Frédéric Barberousse, de Sainte-Ursule et de ses onze mille Vierges ? que deviennent devant ce colosse impérissable de granit la maison où naquit Rubens, celle où mourut Marie de Médicis ? que sont les tombeaux des saints archevêques, la bibliothèque des Augustins, le couvent des Dominicains où reposent les restes d'Albert le Grand, la statue de la reine Plectrude ? La cathédrale, voilà Cologne, et du moment que vous quittez Bruxelles, involontairement vos regards la cherchent ; c'est à peine si vous jetez un regard sur le dôme gris d'Aix-la-Chapelle dont la couronne de pierres représente le diadème du géant qui dort dans son sein. On se prend presque à penser que Charlemagne a mal choisi sa sépulture, et que sa dernière demeure devait être là où les vagues du Rhin auraient chanté à son honneur l'hymne funèbre des siècles. — Le soleil descend à l'horizon, la lune se lève, les plaines se déroulent lorsque soudain, sans transition, le dôme de Cologne se dresse devant vous. Il apparaît colossal, il remplit l'espace sans laisser de vide. Les siècles de fer qui se sont écoulés, les pompes de l'Empire, les splendeurs de l'Église, les ombres et aussi les réalités du passé, tout est là ; et cependant il y manque une chose encore, le Rhin ! Allez au

*Dom-Platz*, arrêtez-vous au pied de l'édifice inachevé, et tâchez d'élever votre intelligence au niveau du spectacle qui s'offre à vos regards. Vain effort; quoi que vous fassiez, cette immensité vous écrasera; mais traversez le fleuve, et du rivage opposé, contemplez à la fois Cologne et sa cathédrale, et par les chétives proportions de l'une, jugez de la majesté de l'autre! Protégée par son ombre séculaire, la ville semble couchée à ses pieds. La ville avec ses boutiques et ses navires, ses hôtelleries et ses marchés, est animée et brillante; seul le colosse demeure sombre et silencieux. Du haut des autres tours tinte le son des cloches, tandis que ses tours à lui se taisent; mais vous sentez que le silence convient à sa majesté souveraine et que sa voix n'est plus de nos âges. Si du géant de granit votre vue se reporte sur le torrent profond dont les eaux roulent lourdement à ses pieds, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer l'ensemble magnifique de ce spectacle, et vous vous demandez, tant ces deux merveilles se complètent, si le fleuve et le monument n'ont pas été faits l'un pour l'autre. Vous écoutez alors gronder ce flot sombre, et vous abandonnez cette vision de Cologne couronnée de sa cathédrale avec un étrange sentiment. Il semble que vous veniez de rencontrer le fantôme de l'histoire.

La cathédrale de Cologne, bâtie de la pierre du Drachenfels, lequel forme comme une partie du sol natal du Rhin lui-même, représente l'Empire dans toute sa grandeur du moyen âge. Et le roi de Prusse, en prenant la résolution d'achever ce glorieux édifice,

a fait plus qu'on ne croirait d'abord pour l'unité allemande. Sur ce projet du moins tout le monde se trouve d'accord, et pas un étudiant à longue barbe, si disposé qu'il fût d'ailleurs à détruire dans l'avenir les institutions monarchiques, ne manqua d'applaudir au souverain qui voulait rétablir d'après les vastes proportions de son plan originel le plus magnifique monument de la puissance monarchique dans le passé!

De Liége à Cologne, on est comme poursuivi malgré soi par cette grande figure de l'empereur Henri IV, en qui, pour la première fois dans l'histoire d'Allemagne, semblent s'incarner la force et les tendances antipapales de l'empire germanique. Ici, par ces mêmes sentiers que les inventions modernes sillonnent avec leurs chaudières et leurs roues, on le vit errer, César sans sceptre et sans couronne, alors que fuyant les geôliers que lui avait donnés son propre fils, il s'échappait d'Ingelheim pour aller, en traversant Cologne, se réfugier sur les bords de la Meuse.

Ici, dans ces mêmes vallées où le *rail-way* vous emporte aujourd'hui, dans ces délicieuses forêts des Ardennes, l'empereur détrôné rencontra un autre Henri, naguère détrôné par lui, le duc Henri de Lorraine, le *duc exilé* du drame de Shakspere, père de la douce Rosalinde.

« Vous fûtes jadis bien injuste envers moi, dit le duc en ployant le genou devant la majesté sans couronne.

— Et c'est pour cette faute et pour les autres que je souffre, répondit l'empereur.

— Venez donc avec moi, répondit le duc, et du moins vous aurez un asile.»

Ils se rendirent à Liége, où le roi Henri, fils rebelle de l'empereur, ne tarda pas d'accourir, lui aussi, furieux de voir son père trouver dans le duc de Lorraine un allié inattendu. Henri porta donc le siége devant Liége; mais la bonne ville et son prince chevaleresque résistèrent si bien, que, blessé et vaincu, le roi félon se retira. Henri IV, profitant de cet avantage, marcha sur Cologne, et fortifia la ville aux vingt-quatre portes de telle sorte que tous les efforts tentés plus tard contre elle par le roi restèrent inutiles.

L'empereur vivant avait dû chercher un refuge; de même après sa mort on vit son corps en quête d'un tombeau. Dans une île solitaire qu'on aperçoit des rives de la Meuse, le cercueil de l'excommunié fut déposé; un moine, chantant et priant, veillait seul sur le dépôt que la mort lui avait confié. Plusieurs années après, on put voir sur le Rhin un bateau portant du côté de Spire les restes de celui qui avait été le plus grand souverain de l'Europe. Un vieil et fidèle ami, Erkenbald, le chancelier, l'accompagnait; mais ni ses supplications ni ses larmes n'obtinrent de l'évêque qu'il ouvrît les portes de la cathédrale au corps de son auguste maître. L'impériale dépouille resta cinq ans dans un endroit non consacré, et ce ne fut qu'après l'expiration de ce terme qu'elle fut descendue dans les caveaux de l'église que l'empereur avait bâtie lui-même. C'était alors le bon temps de l'unité politique en Allemagne, ère de grandeur et de

gloire, qui précéda les Hohenstaufens, et cependant cette unité, personnifiée dans la puissance d'un seul, combien n'était-elle pas chaque jour attaquée par des membres rebelles ! Si de l'autre côté du Rhin, comme chez les autres peuples, de grands progrès se sont accomplis depuis cette époque, il s'en faut que, sous le rapport de l'unité, les Allemands aient gagné beaucoup, et je doute qu'en l'an de grâce 1106 l'antipathie qui existait entre les différentes races fût plus forte qu'elle ne l'est en 1850.

« C'est un Bavarois ! »

Telle fut pour ainsi dire la première parole qui me frappa en mettant le pied en Allemagne, d'autant plus qu'elle me rappelait ce que j'avais entendu quelques heures auparavant.

Nous avions voyagé de Liége à Cologne avec une dame qui venait de passer l'été à Bade. C'était une personne d'esprit et fort agréable. Tout en causant, et comme je lui demandais si les traces de la guerre civile se faisaient voir encore dans le grand-duché, elle nous avait appris que la dévastation était partout.

« Nous dansions à Baden-Baden, disait-elle, au bruit du bombardement de Rastadt ; de nos fenêtres nous apercevions chaque soir la lueur rouge de feux innombrables.

— Est-il vrai, comme on le raconte, que les insurgés aient commis de si horribles atrocités ?

— Les insurgés ? ce sont les Prussiens qui ont tout fait. »

Je la regardai avec étonnement, et je me hasardai à

dire qu'avant mon départ de Paris, j'avais eu une longue conversation avec M. de ***, homme très-bien informé d'ailleurs, et qui m'avait donné des renseignements tout à fait contraires.

« M. de ***, s'écria-t-elle, oh! je n'en suis pas surprise, il est de Gotha!

— Et vous-même, madame, lui demandai-je alors, d'où êtes-vous?

— De Nassau. »

A quelques mois de là, me promenant sur le bord de l'Inn, j'avisai sur ma route un bon paysan autrichien, à l'air réjoui, à la figure ouverte, et comme nous suivions tous les deux le même chemin, j'entrai en conversation avec lui. Le digne homme se mit à me raconter des histoires sur les différents habitants du voisinage, et désignant une maison dont le propriétaire s'était enrichi on ne savait comment, et par des moyens d'une probité équivoque; «du reste, *der war e' Preuss!* (c'était un Prussien!)» murmura-t-il de son accent le plus autrichien et avec une expression de physionomie impossible à décrire, puis il tomba dans une profonde méditation.

« Il est de Gotha! — Je suis de Nassau! — C'est un Bavarois! — *Der war e' Preuss!* »

Voilà les éléments de l'unité allemande, faites-en ce que vous pourrez.

---

# CHAPITRE II.

## BADE ET LES RÉPUBLICAINS.

Carte politique d'Allemagne. — Démoralisation des hautes classes dans le grand-duché de Bade. — L'ouvrage de M. Bekk. — Les idées révolutionnaires. — Les premiers troubles. — Le 24 février. — Le pouvoir central de Francfort. — La fuite du grand-duc. — L'armée. — Les corps francs. — Frédéric Hecker. — Gustave Struve. — L'odyssée républicaine. — Influence de la pluie sur le patriotisme. — Les blouses bleues et les plumes rouges. — Herweg. — La bataille de Kandern. — La mort du général Gagern. — Vainqueurs et vaincus prennent la fuite.

On a imaginé de l'autre côté du Rhin une sorte de carte politique de l'Allemagne intitulée : *Portrait d'un patient pendant l'année* 1849, et représentant un pauvre malade en bonnet de nuit. Toutes les villes où la révolution a passé sont marquées d'une tache de sang. Sur le menton et sur la joue ressortent en gouttes pourprées Vienne, Berlin, Dresde, Prague et Breslau ; tandis que vous lisez le mot BADEN inscrit sur un nez écarlate, à l'extrémité duquel se dessine Kandern, si tristement célèbre par la mort du général Gagern, assassiné à cette place par les insurgés. « Bade, endroit dans lequel, grâce aux influences inflamma-

toires, le mal s'est répandu à un tel degré, que le patient est menacé d'une gangrène générale sur tout le corps. » Ainsi parle la notice qui se trouve au coin de la carte, et ces paroles n'ont rien en somme que de vrai. Car entre toutes les contrées rhénanes, le grand-duché de Bade passe à bon droit pour la plus infectée de gangrène révolutionnaire. Qu'on se figure la religion bafouée, la moralité bannie de toutes les classes, la corruption partout, les femmes, s'il est possible, pires encore que les hommes, et l'on aura une idée de la situation du grand-duché au moment où les événements de 1848 éclatèrent. Je renvoie ceux qui seraient tentés de trouver le tableau excessif, à l'ouvrage impartial de M. Bekk, ministre de l'intérieur, lors de la fuite du grand-duc (1). M. Bekk, comme un grand nombre de personnages politiques qui publient des livres et des brochures pour prouver au monde combien ils se sont trompés sur les événements, trace quelque part une admirable peinture de ce gouvernement grand-ducal, faisant des lois pour des temps de paix et de tranquillité, et ne songeant pas aux mesures qui eussent été nécessaires pour réprimer et contenir l'anarchie envahissante. Les sages législateurs, les très-puissants, très-graves et très-révérends seigneurs du parlement de Carlsruhe, occupés à voter des lois dans le calme et la quiétude de leur esprit, alors que la révolte grondait et rugissait autour

(1) Voir le *Mouvement à Baden*, depuis la fin de févrıer 1848 jusqu'au milieu de mai 1849, par J. B. Bekk. Manheim, 1850.

d'eux, les braves gens qui, dans leur aveuglement, n'apercevaient rien au delà du *constitutionnalisme*, tandis que la lutte s'était engagée déjà entre l'ordre et l'anarchie, ne laissaient pas que d'offrir un spectacle assez curieux. Le malheur voulut que la situation fût trop grave pour qu'on s'y arrêtât.

Le 13 mai 1849, à neuf heures du soir, le grand-duc, sur l'avis de ses ministres, prit le parti d'abandonner la capitale de ses États, et à minuit il devait se diriger par Gottesau sur Francfort. Le grand-duc devait partir seul, son conseil espérant pouvoir le lendemain ramener au sentiment de leur devoir les troupes démoralisées. « Mon plan, écrit M. Bekk, était de constituer sur-le-champ un pouvoir exécutif, par lequel nous serions investis, au nom du grand-duc, de la faculté d'employer des mesures extraordinaires. Son Altesse Royale consentit à tout, et elle avait à peine quitté le conseil, que je rédigeai le décret nécessaire, le fis copier et l'envoyai en moins d'une demi-heure au palais, pour que la signature du souverain y fût apposée. Bien que le départ n'eût été fixé qu'à minuit et que l'horloge marquât à peine onze heures, mon secrétaire me rapporta le décret avec la nouvelle foudroyante que le grand-duc était parti. En vain je cherchai dans ce moment la cause d'un pareil changement de résolution, n'importe, le décret n'était pas signé, et nous restions sans pouvoirs. »

Au lieu de prendre le chemin de Francfort, S. A. R. le grand-duc Léopold, en quittant ses ministres, s'était, à dix heures du soir, le 13 mai, enfuie à Germers-

2.

heim, en traversant les jardins du château ! L'infortuné grand-duc était un de ces princes qui, dans les périodes ordinaires de l'histoire, passent inaperçus depuis leur berceau jusqu'à leur tombe, occupés souvent pendant leur vie de quelque innocente manie et toujours oubliés avant leur mort, mais qui dans des temps de troubles deviennent inévitablement les victimes de leurs meilleures qualités et perdent tout en s'efforçant d'être indulgents et justes !

Baden est une des rares contrées de l'Allemagne où l'armée ait manqué à ses devoirs. L'esprit de rébellion et de mutinerie s'était répandu comme une fièvre parmi les soldats, et leur premier acte fut un assassinat indigne commis sur la personne du plus humain d'entre leurs officiers (1).

Cependant, pour quiconque avait eu occasion d'étudier les choses en des temps plus calmes, rien n'était moins étonnant que la défection des troupes badoises. Les officiers supérieurs de l'armée grand-ducale formaient un corps très-remarquable, et quand ils en vinrent aux coups, ils combattirent comme des lions ; mais avant cette époque, je demanderai à tous ceux qui ont vécu dans la société badoise, s'ils n'ont pas entendu former par la jeune noblesse, et spécialement par la partie militaire de cette noblesse, les vœux les plus manifestes pour la reconstitution de l'empire germanique. Que les descendants des nobles maisons

(1) Le capitaine Holtz, aimé et estimé de tous et dont la vie semblait vouée aux arts.

du Kraichgau eussent là-dessus des opinions en tout point contraires aux vues des démocrates, qui en doute ? Il n'en est pas moins vrai que le mécontentement, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas, reste toujours le mécontentement, et finit tôt ou tard par relâcher tout lien entre les sujets et le prince.

On remarquera que ces héros qui ont fait tant de bruit dans les derniers temps, et dont les adversaires eux-mêmes reconnaissent l'insoucieuse audace comme l'unique vertu qui les distingue, s'arrangent généralement de manière à faire leur première levée de boucliers sous les propres couleurs de leurs antagonistes. Ils ont toujours là pour donner le change quelque prétexte ingénieux de loi violée; le cri ultra-royaliste de l'armée de Condé : *Le roi n'est pas libre !* a été depuis deux ans le cri de presque toutes les insurrections, et nous avons vu dans plus d'un pays des honnêtes gens déclarer la guerre la plus acharnée à l'autorité, au nom de cette autorité même.

Le prétexte ici fut la divergence d'opinions existant entre l'assemblée de Francfort et certains États touchant la constitution de l'Empire, et à cette occasion on déclara légale et juste la résistance aux gouvernements dissidents. La révolte prit le nom de patriotisme, et ceux qui n'auraient pas voulu combattre pour des motifs révolutionnaires, n'hésitèrent pas à marcher bravement pour la *cause de la patrie* et la défense de *leurs droits constitutionnels*. Les Badois ne s'arrêtèrent pas plus que les autres à examiner la valeur du prétexte ; ils demandèrent à grands cris *leurs libertés*,

et lorsque dans le Palatinat rhénan deux mille soldats environ eurent déserté leur poste, on put regarder la cause de l'ordre comme perdue. Cependant, tout révolutionné que fût le grand-duché, on ne saurait croire avec quelle difficulté la république s'y introduisit et quels obstacles les premiers chefs de la rébellion eurent à combattre.

Frédéric Hecker fut le centre autour duquel se rallièrent les patriotes de ces contrées égarées; nous abordons ici un de ces personnages devenus si célèbres dans les annales de l'anarchie, que force nous est de l'étudier un moment.

Né en 1811, à Eichtersheim, après avoir terminé ses études à l'université et reçu le diplôme de docteur, (quel fléau que ces docteurs allemands !) il choisit la carrière du barreau, et ne tarda pas à être considéré par le parti radical comme une de ses lumières. En 1842, Hecker entra à la seconde chambre, et depuis ce moment jusqu'en 1845, prit part à tous les actes de l'opposition, s'échauffant tour à tour pour la liberté de la presse, l'institution du jury, l'impôt sur le revenu et l'unité allemande. Mais là ne devaient pas s'arrêter les efforts de cette éloquence. Dans l'automne de 1846, après avoir déclamé sur le suffrage universel, les droits populaires et des libertés impossibles, le champion des droits du peuple, renonçant désormais à manœuvrer sur le terrain légal, se mit à proposer tout nettement un refus de subsides..... Battu sur cette question par le ministère Bekk, il en ressentit une profonde amertume, et l'année suivante

donna sa démission de député pour s'en aller voyager dans le midi de la France, d'où il revint plus tard avec un redoublement d'ardeur démocratique.

En 1845, nous le retrouvons à la tête de la manifestation *pacifique* d'Offenbourg, rédigeant, sous le titre de *Demandes du peuple*, le programme des radicaux. Dès lors une lutte ouverte s'établit entre le gouvernement et le parti qui avait quitté les rangs de l'opposition proprement dite pour entrer dans ceux du radicalisme. On essaya de poursuivre alors judiciairement Hecker, Struve et plusieurs autres; mais cette tentative demeura sans résultat.

Sur ces entrefaites, Hecker fut de nouveau élu membre de la diète provinciale, qui se réunit au mois de décembre 1847; assemblée aussi désordonnée, aussi indisciplinable que si elle eût déjà été livrée aux influences de l'orage qui s'approchait. Deux mois plus tard le trône de la dynastie d'Orléans disparaissait dans une explosion imprévue, et l'on sait comment ce torrent de lave bouillonnante qui déchirait les flancs de la France, chassa l'incendie dans la plupart des contrées environnantes.

Les anarchistes n'eurent donc rien de plus pressé que de se rassembler à Manheim, et d'exiger ce qu'on exige invariablement en pareille circonstance, c'est-à-dire, l'armement immédiat du peuple qui devait choisir lui-même ses officiers, la liberté illimitée de la presse et la convocation instantanée d'un parlement allemand. Des manifestes et mandements furent expédiés dans toutes les parties de l'Allemagne: dans le

Nassau, la Bavière, le Wurtemberg et les deux Hesse; et comme ces choses se passaient le 28 février, on peut soutenir avec quelque certitude que ce fut de Bade et non pas de Francfort que vint le signal du désordre. A Carlsruhe, plus de vingt mille hommes réclamèrent pour le peuple Dieu sait quels droits et quelles libertés. Le gouvernement hésitait; mais Hecker, Itzstein, Brentano, forcèrent les ministres à la soumission, et exigèrent même la démission de plusieurs d'entre eux!

Rien ne met en humeur d'ambition comme le succès; on avait trop obtenu pour ne pas être en appétit d'obtenir davantage, et la séduisante pensée d'un établissement républicain s'offrait d'elle-même à l'esprit. Dans Hecker reposait l'espoir des démagogues, et aussi dans Gustave Struve, le rédacteur d'un journal ayant pour titre *le Spectateur allemand.* Ces deux hommes étaient les coryphées du parti *rouge.* Alors eut lieu à Heidelberg la réunion des célèbres cinquante-deux, qui de leur autorité privée convoquèrent l'assemblée connue depuis sous le nom de *Vor-Parlament.* Au premier rang de ces cinquante-deux brillaient Hecker et Struve, et leur première proposition fut de faire de l'Allemagne une république, chose en effet si simple et si praticable! Gagern, qui siégeait dans cette assemblée, s'éleva aussitôt contre une idée pareille, et quand fut lu l'acte de convocation dont devait émaner le *Vor-Parlament,* Gagern évita soigneusement d'y mettre sa signature; car, ainsi qu'il l'a depuis confessé, un nom tel que

celui de Struve était fait pour donner à réfléchir aux gens !

Ainsi éclatait dès cette première heure la division entre les hommes de la monarchie et les républicains, entre les constitutionnels et le parti révolutionnaire : ô unité !

On ne s'attend point ici à nous voir suivre Hecker dans sa carrière de membre du Vor-Parlament et de l'assemblée de *Paulskirche ;* c'est de l'influence qu'il a exercée à Bade que nous avons à nous occuper. Hecker possédait à un certain degré les avantages d'un tribun. Beau, éloquent, il avait pour lui les qualités qui manquent rarement leur effet sur la classe de gens qu'il était appelé à haranguer : la détermination et l'audace.

Dans les premiers jours d'avril 1848, le gouvernement badois avait fait arrêter comme coupable de haute trahison, Fickler, un des principaux chefs du parti républicain. Cet acte d'autorité ouvrit les yeux à Hecker sur sa propre position, et lui donna à réfléchir qu'il pourrait bien avoir un jour à partager une destinée à laquelle mieux que personne il se reconnaissait des titres ; il prit donc le sage parti de se rendre immédiatement à Constance, où il savait qu'il trouverait Struve, Brühn, Doll, et le Wurtembergeois Mögling.

« Bravo ! s'écria Struve en le voyant arriver, je savais bien que Hecker ne nous laisserait pas dans l'embarras. » Et sans plus tarder, ces hommes se mirent à tracer les plans des opérations par lesquelles

ils devaient, *vi et armis*, installer la république dans le grand-duché de Bade.

Pendant la nuit on écrivit des lettres, on brassa des proclamations, des appels aux armes dans le langage le plus ardent; on convint des promesses à faire, sauf à ne jamais ensuite les réaliser!

Le jour suivant, Struve et Brühn quittèrent Constance pour aller porter l'agitation dans les villes d'Ueberlingen, de Stockach et de Donaueschingen. Hecker resta, et provoquant un *meeting*, il annonça solennellement que le temps était venu de se lever et de s'armer, pour fonder enfin un état de choses plus conforme à la dignité de l'homme! On ne saurait cependant s'empêcher de le reconnaître, dans tout ce qu'il faisait, Hecker était sincère. Riche, marié à une jeune femme qu'il aimait, père de trois enfants et entouré pour ainsi dire de toutes les jouissances possibles de la vie, c'était un républicain honnête, et à Dieu ne plaise que nous songions à lui reprocher la sincérité de ses convictions. Libre à chacun d'adorer la vérité là où il croit l'avoir trouvée; seulement on ferait bien en pareil cas de s'en tenir au sacrifice personnel. Nul n'a le droit de forcer ses semblables à subir malgré eux ce qu'il considère comme devant assurer leur bonheur. Et quiconque, au nom de son idée, excite les autres à fouler aux pieds ce *qui est*, se charge d'une responsabilité qu'un immense aveuglement peut seul lui donner le courage d'assumer. Tel fut le crime de Hecker, s'efforçant d'éveiller, *per fas et nefas*, un sentiment qui ne voulait pas naître,

d'activer un feu qui ne voulait pas brûler. Qu'on lise pour preuve de ce que j'avance, le tableau de cette odyssée des républicains badois tracé, non par un royaliste, — qu'à Dieu ne plaise ! — mais par un homme de la confrérie, par un de ces écrivains qui ne reconnaissent d'autres héros que les professeurs de barricades, et qui traitent de *serviles* les gens du parti de l'ordre (1).

Voici dans quels termes le panégyriste en question apprécie l'expédition de Constance : « Hecker trouva que les choses étaient loin de répondre à ce qu'il prévoyait. Un grand nombre des amis sur lesquels il avait compté l'engageaient à se désister, prétextant que, bien qu'une république fût la forme de gouvernement la plus parfaite, ils ne la croyaient cependant point encore *possible.* Peter, le plus ancien camarade de Hecker et qui partageait toutes ses idées politiques, le supplia vivement d'abandonner son plan ; mais Hecker resta inébranlable, et déclara qu'il se précipiterait dans l'abîme plutôt que de se soumettre et de reculer comme un lâche. » Le peuple, ajoute l'historien, l'applaudit. Est-ce vrai ? nous verrons bien ; continuons nos citations. « Le 13 avril (ici commence la marche), Hecker parcourut les rues de Constance, précédé de quatre tambours, et ses partisans s'assemblèrent sur la place du Marché. Mais il n'y eut qu'un très-petit nombre de républicains déterminés qui répondirent à l'appel aux armes ; beaucoup hésitèrent

(1) Voir *Frédéric Hecker*, par E. Th. Jaekel.

pour différents motifs, et *beaucoup furent retenus par la pluie!* »

Après avoir exprimé le regret de ce qu'en cette circonstance, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans de semblables mouvements, les femmes se soient montrées plus énergiques que les hommes, l'auteur de ces amusantes annales continue à raconter le reste du voyage de Hecker à la recherche d'une république. Et nous voyons apparaître son héros dans le costume calabrais indiqué par la situation : large feutre surmonté d'une plume, carabine sur l'épaule, sabre au côté, pistolets à la ceinture; en un mot, l'éternelle mascarade renouvelée du Karl Moor de Schiller. « Ils étaient huit cents, et de joyeuses espérances remplissaient le cœur de Hecker. Il était si sûr que les troupes se joindraient à lui, qu'il répondait de la victoire sans verser une goutte de sang (c'est vraisemblablement pour cette raison qu'il portait trois pistolets, un sabre et un fusil!) et refusa les offres de Herweg, qui lui proposait de se réunir à lui avec sa légion de travailleurs allemands arrivés de Strasbourg. Hecker rêvait la délivrance par les Badois seuls. »(*L'Italia farà da se.*) « Mais les événements tournèrent autrement que *son âme candide ne l'avait imaginé.* »

Le nombre est incalculable de ces républicains rouges en chapeau rabattu et au sabre traînant, qui prétendaient à cette candeur d'âme. Struve, alors qu'il se signalait par ses atrocités, aspirait à cette gloire d'agneau sans tache, et la raison que ses partisans donnaient de son droit à passer pour un ange,

c'est qu'il ne mangeait pas de viande. Struve, sorte de maniaque de l'école de Marat, était un fou d'une autre espèce que Hecker.

« Les journaux *serviles*, dit l'historien de Hecker, indiquant ainsi les feuilles vouées à la défense de l'ordre, ont tout fait pour jeter le discrédit sur les républicains; à les entendre, les partisans de Hecker n'étaient que des voleurs et des assassins; les classes moyennes, édifiées par ces prédications, prirent peur et refusèrent de se joindre au mouvement, tandis que les troupes n'osèrent se joindre à des hommes que leurs propres officiers traitaient de misérables bandits. La faiblesse de quelques-uns des chefs fut également fatale aux républicains. Le député Welte, à Engen, connu pour son ardeur démagogique sous le nom d'*assommeur de barons*, » (aimable et charmant sobriquet, renouvelé des meilleurs temps de nos annales révolutionnaires : — Avant de m'assommer, fais décréter que je suis un bœuf!) « Welte manqua à la cause au moment décisif, et conseilla bassement de tout abandonner. » (Ombre de Legendre ! as-tu bien pu si mal inspirer qui s'était mis sous ton invocation ?) « Ainsi, de Grüninger à Donaueschingen, tout de feu d'abord pour l'entreprise, il cherchait alors à éteindre l'énergie de chacun : le comité patriotique (*Vaterlandsverein*) lui-même s'alarma, et alla jusqu'à protester de son dévouement au grand-duc. »

Il n'importe, Hecker ne se tint pas pour battu.

Nous passons sur les éloges prodigués à tout propos à la grandeur magnanime du condottiere badois par

son intéressant biographe. Voici toutefois un détail qui en pareil livre a bien son mérite et sur lequel on nous permettra d'insister.

« *Les seules choses dont on s'empara pendant toute la campagne, furent les caisses des percepteurs d'impôts; elles furent saisies, parce qu'elles renfermaient l'argent qu'on venait d'arracher au peuple.* »

Struve et ses compagnons n'avaient réuni que deux à trois cents hommes, lorsqu'on apprit que trois mille Wurtembergeois marchaient contre eux, et que Frédéric de Gagern, frère de Henri de Gagern, avait accepté le commandement des troupes badoises et hessoises.

Hecker compte sur l'aide d'un homme qu'il a connu pour un Brutus; et cet homme vient à lui, et les larmes aux yeux le supplie de ne pas essayer d'aller plus loin, et d'y regarder à deux fois avant de se sacrifier pour un peuple qui n'est pas mûr encore pour les gloires de la république. Enfin, son propre frère, professeur à Fribourg, le conjure d'abandonner sa criminelle entreprise.

Hecker marche en avant!

Mögling, de son côté, résiste aux prières de sa vieille mère, et jure d'établir la république ou de mourir dans cette tentative!

C'est ainsi que, résistant aux représentations, aux instances de leurs amis, de leurs parents, de leurs frères en politique, ces hommes, sans vouloir s'avouer qu'ils n'éveillaient sur leur chemin ni sympathies ni enthousiasme populaire, allaient à leur ruine, et par

leur exécrable entêtement préparaient au pays d'affreuses misères. Ils chantaient en marchant des hymnes de liberté, connus aujourd'hui sous le nom de chansons d'Hecker. Et ces pitoyables bateleurs, ces bouffons de la révolte qui, après les plus grands efforts, avaient à peine pu se réunir au nombre de douze cents hommes, osaient comparer leur marche à celle de l'armée française à travers le Simplon!

Hecker quitta Constance le 13 avril, et arriva le 21 à Kandern. Et jusque-là les populations républicaines des parties les plus exaspérées de l'Allemagne n'avaient pu lui fournir que douze cents partisans!

Les gazettes de l'époque ont trop parlé de la journée de Kandern pour que nous entreprenions de la raconter ici; qu'il nous suffise de citer le mot avec lequel Gagern accueillit les insurgés, mot fameux et qui exprimait si exactement l'opinion de toute l'Europe civilisée à leur égard :

*Gesindel seid ihr!*

Il serait difficile de dire si Gagern fut traîtreusement assassiné au moment où il parlementait avec les rebelles, ou s'il reçut le coup mortel au milieu de la bataille, et je ne vois pas quelle utilité il y aurait à enrichir encore les insurgés de cette infâme action. Au sujet de ce combat de Kandern, notre historien observe : « Que ce fut un de ces engagements qui offrent le curieux spectacle de deux armées s'enfuyant l'une devant l'autre. » Il est vrai qu'il s'efforce ensuite de prouver comme quoi, si les choses eussent été conduites avec plus d'habileté, l'événement eût été tout

autre ; Hecker et Struve triomphaient, et le grand-duché de Bade voyait de ce jour s'ouvrir l'âge d'or de la république !

Quant au poëte Herweg, il fit comme Horace à la bataille de Philippes, et jetant aux orties pistolets, sabre et carabine, disparut si soudainement, que l'imagination populaire a célébré sa déroute dans une espèce de légende fort répandue encore aujourd'hui du nord au midi de l'Allemagne !

# CHAPITRE III.

## FRANCFORT ET L'ÉGLISE DE SAINT-PAUL. — GAGERN.

Le berceau de la révolution n'est pas à Francfort. — Les 52 à Heidelberg. — Le *Vor-Parlament*. — Les trois périodes du pouvoir parlementaire. — L'hégémonie de la Prusse. — Gagern « l'homme de la situation. » — Dualisme de l'Autriche et de la Prusse. — *Jupiter tonnant.* — Popularité inouïe de Gagern. — Politique extérieure. — Les radicaux. — Blum, Vogt, Hecker, Struve. — La droite. — Lichnowsky. — Les journées de septembre. — Fermeté de Gagern. — Comment le président d'une assemblée législative peut se conduire vis-à-vis de l'émeute. — Les funérailles de Lichnowsky. — Les docteurs allemands.

On a tort de supposer que Francfort fut le berceau de la révolution allemande ; et la ville où se faisait jadis l'élection des empereurs, où de notre temps la confédération a tenu ses séances, la ville où l'Autriche et la Prusse ont toutes deux exercé leur influence, ne mérite point peut-être la sainte aversion que son nom seul inspire encore à bien du monde. Ce n'est pas de Francfort que vint la première étincelle; Francfort, résidence du *Bund*, de la confédération, n'appartint au contraire à la révolution que par droit de conquête. Dans le grand-duché de Bade se déclarèrent les premiers symptômes d'un désir de bouleversement. Il

faut chercher là le germe de tout ce qui survint plus tard, et c'est à l'ombre de son plus historique édifice, au milieu des souvenirs de ses fiers margraves, de ses seigneurs palatins, c'est au pied du plus superbe monument de la féodalité que connaisse l'Allemagne méridionale, en face du palais croulant d'Othon Henri, à Heidelberg enfin, qu'éclata la première tentative régulière de régénération allemande.

Cinquante-deux individus, comme nous l'avons dit plus haut, se rassemblèrent à Heidelberg et proposèrent une série de plans pour réaliser l'unité de l'Allemagne. Les deux partis, les Anarchistes et les *Archistes*, si l'on me passe l'expression, s'y rencontraient déjà, les premiers représentés par Hecker, les seconds par Gagern. On citerait au besoin maint autre *protagoniste;* mais je m'en tiens à ces deux chefs, qui m'apparaissent en quelque sorte comme une incarnation vivante des deux principes rivaux. Plus tard, les dénominations se multiplièrent : il y eut la gauche, le centre, la droite, les modérés, les fanatiques, les républicains, les impérialistes héréditaires et bien d'autres encore. Mais Gagern et Hecker restent toujours la personnification la plus exacte des deux éléments qui se sont combattus.

Après beaucoup de discussions on forma un comité composé de sept membres, lequel eut pour mission de convoquer une assemblée destinée à régler les affaires de l'Empire et de la Confédération germanique. Il va sans dire que les hommes du mouvement comptaient bien que cette assemblée, célèbre depuis sous

le nom de *Vor-Parlament*, ne serait pas seulement constituante, mais bien aussi législative et exécutive.

Avec des hommes tels que ceux qui avaient aidé à la former, il devenait en effet difficile de prévoir jusqu'où les choses iraient et où elles s'arrêteraient.

Le parti avancé de Bade ne parlait de rien moins que de la nécessité de veiller sur les actes de l'assemblée avec une armée de trente à quarante mille malandrins, qui au moindre signe auraient forcé les législateurs de *Saint-Paul* à adopter et à proclamer la république. Par malheur, avant même que cette assemblée eût tenu sa première séance, il arriva que la cause de la république avait déjà perdu toutes ses chances, et ces produits de l'élection populaire, redoutant dès leur venue au monde ceux-là mêmes qui les avaient appelés à la vie politique, s'empressaient, depuis Heidelberg jusqu'à Francfort, de faire garder chaque station du chemin de fer par un nombre de troupes suffisant pour empêcher leurs frères et amis de tenter un coup de main.

Gagern, il faut le dire, fut reconnu d'instinct comme l'homme de la situation. A peine arrivé de Darmstadt, les plus flatteuses députations l'accueillirent.

A cette époque on crut voir revivre à Francfort ces temps où le chef du saint-empire romain était élu dans ses murs. Le carillon des cloches répondait au bruit du canon, les arcs de triomphe s'élevaient, les rameaux verts et les bannières flottaient dans l'air, les fleurs jonchaient le sol ; aux fenêtres, aux balcons, pendaient de riches tapisseries, et partout l'enthou-

siasme populaire saluait dans un immense cri d'allégresse la régénération de l'Allemagne.

Le 21 mars, quatre cents députés environ s'assemblèrent dans le Roemersaal, aux mêmes lieux où fut élu empereur Rodolphe de Habsbourg ! — Et après avoir constitué le berceau de la future chambre, après avoir pris pour président Mittermaier, et pour vice-présidents Dahlmann, Jordan, Itzstein et Robert Blum, ils firent processionnellement leur entrée dans Saint-Paul !

On peut diviser en trois périodes distinctes l'existence du pouvoir qui sous une forme parlementaire fut destiné, après la révolution de février, à reconstituer l'Allemagne : la réunion spontanée des cinquante-deux à Heidelberg, le parlement provisoire ou *Vor-Parlament* convoqué par le comité des sept, émané lui-même de ces cinquante-deux, enfin l'assemblée nationale de Francfort. De ces périodes, la première fut positivement républicaine ; la seconde, bien que révolutionnaire encore, inclina plutôt au *constitutionnalisme* qu'à la violence ; la troisième, grâce à Gagern, fut monarchique.

Dans l'assemblée nationale de Francfort, trois tendances opposées se manifestent également au lendemain de sa constitution définitive. On la voit d'abord allemande avant tout. En proie à la confusion qui semble lui donner un caractère plus allemand encore, elle se perd dans des questions de nationalités rivales, dans je ne sais quelles nébuleuses rêveries unitaires. Au second acte, elle a appris à joindre à l'idée d'unité

l'idée d'autorité! Elle admet l'existence d'un chef. Enfin, dans sa suprême période (car Dieu nous garde de prétendre la suivre jusqu'à sa dissolution et jusqu'à sa fuite ridicule à Stuttgard où son ombre seule arriva) elle est prussienne et continue à mettre toute l'Allemagne à feu et à flammes par amour pour le nouvel empire germanique qui doit échoir en partage à Frédéric-Guillaume IV.

Gagern et son entourage immédiat, le parti connu maintenant sous le nom de *Gothaïstes*, ou membres du comité de Gotha, sont restés Prussiens et continuent à croire à l'hégémonie prussienne, ainsi qu'ils l'appellent, et à la considérer comme le seul moyen d'amener l'unité et de donner à l'Allemagne entière (*Gesammt Deutschland*) son développement intérieur, complet, et tout le poids qu'elle doit avoir dans les conseils de l'Europe.

Il y avait autour de Gagern peu de place pour les différences d'opinions, car le 24 mai, quelques jours avant son entrée à l'assemblée de Francfort, ministre encore du grand-duc, il avait dit dans son dernier discours aux états hessois, que « la monarchie était la seule forme de gouvernement qui pût garantir l'unité et la liberté de l'Allemagne, et aider au développement intégral de ses besoins politiques et sociaux.» Ce discours laissait déjà pressentir le penchant de Gagern pour la Prusse, car en parlant du dualisme des deux grandes puissances, l'Autriche et la Prusse, il ne déguise point que, selon lui, de grandes raisons militaient en faveur de l'hégémonie de la

Prusse dans les affaires d'Allemagne, à cette condition toutefois qu'elle accepterait sans dévier les voies du *constitutionnalisme*.

Gagern fut l'homme du parlement de Francfort, comme Radowitz le fut du parlement d'Erfurth. Il n'y avait pas de mesure qu'il ne pût faire adopter, pas de tumulte dont il ne sût se rendre maître. *Jupiter tonnant*, tel était le nom que lui donnaient ses collègues de *Saint-Paul*. Lorsque Gagern déclara, le 24 juin 1848, qu'aucun particulier ne pouvait être mis à la tête du pouvoir central, il abdiqua virtuellement ce pouvoir pour lui-même, car personne entre ceux qui l'entouraient ne mit en doute que sans ce fameux discours dans lequel il avait démontré que le chef de l'État ne devait être autre qu'un prince, il aurait été élevé à cette dignité.

Ni l'archiduc Jean, ni le roi de Prusse comme empereur futur de l'Allemagne, n'excitèrent jamais un enthousiasme égal à celui qu'inspira le président de l'assemblée nationale de Francfort. Dans les rues, dans l'assemblée, dans le monde, partout son influence était la même. Des femmes déchirèrent un de ses gants pour en faire des reliques ; une noble dame, que je pourrais nommer, alla même jusqu'à faire entourer de diamants un bouton tombé de sa manche. « Je n'oublierai jamais, me disait une femme d'une rare distinction d'esprit, le jour où quittant tout à coup son fauteuil de président, il monta à la tribune et prononça son magnifique discours sur le protectorat de l'Empire ; en quittant *Saint-Paul*, il me semblait

encore entendre ses accents magiques : il était superbe ! »

Les grands services rendus par Gagern ne sauraient être mis en question ; malheureusement, comme la plupart des hommes que le flot révolutionnaire a jetés sur la scène, il était à bout de sa puissance avant d'avoir pu faire d'autre bien que celui d'empêcher de plus grands maux. Il y a loin, hélas ! de cette époque au Gagern d'aujourd'hui ; quelle transformation, bon Dieu ! ses cheveux ont blanchi, sa démarche si fière s'est appesantie, sa taille s'est courbée, et cette voix éloquente à laquelle rien peut-être ne se pouvait comparer, a perdu désormais son éclat. Le Gagern de *Saint-Paul* n'est plus, et le Gagern de Gotha et d'Erfurth n'a rien en lui qui doive en compenser la perte.

La famille de Henri de Gagern est illustre : elle est ancienne, et, comme l'écrit son père octogénaire dans les premières pages de son *Histoire nationale des Allemands*, sort d'une race guerrière des premiers temps de la chevalerie. Nous ne dirons rien de son père, car il n'est pas une personne un peu versée dans l'histoire politique de ces cinquante dernières années, qui ne connaisse le nom de M. de Gagern, le correspondant de Stein, l'ami du prince de Talleyrand, le collaborateur de tant de grands hommes d'État du congrès de Vienne.

L'aîné des fils de M. de Gagern fut Frédéric, qui choisit la carrière des armes. Il entra au service de la Hollande, et fut blessé un des premiers à la bataille de Quatre-Bras,

Au mois d'avril 1848, le général Frédéric de Gagern venait d'obtenir un congé de son gouvernement pour visiter sa famille sur les bords du Rhin, lorsque les événements de Bade éclatèrent. Le gouvernement badois offrit immédiatement au frère de Henri de Gagern, alors premier ministre de Hesse-Darmstadt, le commandement des forces dirigées contre l'insurrection.

Sans attendre du roi de Hollande une permission dont il était assuré, n'écoutant que son ardeur militaire, Frédéric de Gagern prit le commandement des forces combinées, et marcha en avant avec la ferme conviction qu'il pourrait rendre à sa patrie un service signalé en arrêtant le torrent révolutionnaire qui menaçait de l'envahir. Le général fut tué, comme on le sait, sur le pont de Kandern, et tomba noblement, victime de la criminelle tentative de Hecker et de Struve.

De cinq ans plus jeune que son frère, Henri de Gagern entre à présent dans sa cinquante-deuxième année. Comme son frère, sa première profession fut celle des armes, et quoique âgé de seize ans à peine, il fut fait officier en 1815 et blessé à Waterloo.

Depuis cette époque, ses occupations se tournèrent entièrement du côté de l'administration, et dans une carrière parlementaire de plus de quinze ans, pendant laquelle il appartint à l'opposition modérée, il acquit cette puissance de talent qui le désigna au grand-duc comme son futur ministre.

Du vivant de son père, le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt avait été associé au gouvernement

et le premier usage qu'il fit de ses pouvoirs lorsque la mort de son père l'appela au trône grand-ducal, ce fut d'appeler à la tête des affaires Gagern, qui jusque-là avait été en défiance au souverain défunt. Gagern accepta, et c'était certes en pareil moment un acte de patriotisme. A chaque instant des désordres éclataient dans l'Odenwald, et l'on s'attendait à toute heure, du côté de la frontière française, à une invasion de corps francs allemands.

Le nouveau ministre crut voir la ruine de l'Allemagne dans ces éternelles subdivisions en États microscopiques, et sa conscience ne lui dictait qu'un moyen de salut : *l'unité !* On parla d'un congrès de princes à Dresde, afin d'arranger les affaires par voie diplomatique, tentative au moins inutile et que Gagern désapprouva. Après s'être consulté avec les principaux hommes de l'opposition dans le Wurtemberg, les duchés de Bade et de Nassau et autres pays environnants, il se persuada de plus en plus de la nécessité d'empêcher le congrès ; et dès lors les différents gouvernements se décidèrent, de concert avec leurs souverains respectifs, à ne point envoyer de députés à la réunion projetée. En même temps on fit partir des délégués à Berlin et à Dresde, pour tâcher d'obtenir le consentement de ces deux cours à une reconstitution de l'Allemagne.

Voici quelques-unes des bases de cette reconstitution : la monarchie reposant sur des institutions démocratiques ; l'union du peuple dans un parlement choisi par lui-même ; un seul pouvoir exécutif ;

l'unité de l'administration judiciaire, du commerce, des poids et mesures, des monnaies, etc., etc. Les délégués avaient pour mission de représenter à chaque cour, que si les réformes en question tardaient trop à se produire, rien au monde ne saurait empêcher l'avénement d'une république fédérale.

On se demande si, dans le moment où il proposait de pareilles réformes, Gagern lui-même les trouvait indispensables? S'il était convaincu alors, ses convictions, en tout cas, se modifièrent bien vite, car à peine les mouvements insurrectionnels de Vienne et de Berlin éclatèrent-ils, qu'au lieu de vouloir détruire, il voulut reconstruire aussitôt.

Pour dire vrai, Henri de Gagern s'opposa toujours vaillamment aux théories des révolutionnaires et des républicains, de quelque façon qu'elles se produisissent, et nul autre que lui dans Saint-Paul ne se fût trouvé de taille à tenir en respect ses adversaires. D'un naturel essentiellement aristocratique, Gagern se plaisait aux airs d'élévation, et répugnait à faire réussir même ses propres plans par des moyens violents. Il y avait en lui trop de force pour qu'il pût ne pas aimer les luttes où cette force se développait; mais l'attirail hideux d'une lutte brutale ne lui inspirait que du dégoût. La passe d'armes ne lui déplaisait pas, tandis qu'il avait horreur de la *boxe*. On le disait bien disposé pour les masses populaires; mais en même temps on l'accusait de ne les aimer qu'en aristocrate. Il faut, comme disent ses amis, qu'il soit du reste un bien honnête homme,

car nul n'a jamais songé jusqu'ici à l'attaquer sur ce point. Selon moi, il suffit d'un mot pour définir la position du président de l'assemblée de Francfort vis-à-vis des révolutionnaires, et pour expliquer en même temps leur instinctive antipathie à son égard, ainsi que l'autorité qu'il conservait sur eux : Gagern était un homme *comme il faut*, un *gentleman*, dans toute l'étendue de l'expression.

On conviendra, du reste, que ce n'était point une tâche commode que de gouverner les turbulents esprits dont se composait l'extrême gauche à Francfort. Un des plus intrépides interrupteurs de cette assemblée, Robert Blum, ne manquait pas d'une certaine éloquence virulente, et qui pouvait à un moment donné entraîner son monde. « La première fois qu'on entendait Robert Blum, nous disait un de ses collègues, membre de la droite, on se sentait inévitablement captivé; la deuxième fois l'impression se renouvelait encore; mais dès la troisième on commençait à s'apercevoir qu'il répétait toujours les mêmes choses. »

Il n'était pas facile non plus, une fois lancés, de contenir Hecker, Vogt et Struve.

Struve, ainsi que nous l'avons dit, était une de ces natures pastorales à qui la chair du bœuf ou du mouton n'inspire qu'horreur et répugnance, qui se garderaient comme d'un crime de tout attentat à la vie des animaux; mais qu'en revanche une petite guillotine accommoderait assez par moments.

Quant à Vogt, il appartenait à une famille dont tous les membres étaient d'une intelligence et d'une immo-

ralité également remarquables. « J'avais cru pouvoir faire quelque chose de vous, disait-il un jour à l'un de ses collègues de l'assemblée; mais je vois qu'il faut y renoncer. Vous avez en vous deux défauts capitaux : d'abord, vous n'êtes pas républicain; à celui-là encore on pourrait remédier; mais vous croyez en Dieu, et c'est en quoi votre mal me semble incurable, car un homme qui croit en Dieu n'a jamais su faire rien de bon ! »

C'était à de pareils hommes que Gagern avait affaire, et si le président de l'assemblée nationale ne parvint pas toujours à empêcher le mal de s'accomplir, du moins n'hésitait-il pas dans l'occasion à payer noblement de sa personne.

Aucun de ceux qui assistèrent aux événements de cette terrible journée du 18 septembre, dans laquelle succombèrent Auerswald et Lichnowsky, n'oubliera l'attitude calme de Gagern, et sa courageuse dignité en présence de l'assemblée qu'il présidait. L'armistice de Malmöe conclu entre la Prusse et le Danemark (sans que la première de ces deux puissances eût pris à cet égard l'avis du gouvernement central) avait été sanctionné par l'assemblée dans la soirée du 16, au milieu des sombres symptômes d'une tempête prochaine. Les partisans de l'hégémonie prussienne contre laquelle se soulevait toute l'Allemagne méridionale, avaient gagné la bataille à la tribune; les clubs étaient furieux, la gauche s'agitait violemment, Hecker désespérait; Gagern, qui en sa qualité de partisan avancé de la Prusse aurait pu craindre

pour lui-même, Gagern seul resta calme et tranquille. Au moment même où les portes de Saint-Paul, ébranlées par une populace en délire, menaçaient de livrer passage au torrent, alors que chaque député arrivant à la chambre annonçait par ses gestes et ses regards ce qui se passait au dehors, Gagern, toujours ferme et inébranlable, et puisant dans son émotion intérieure comme une force nouvelle de détermination, prit sa place, et d'une voix dont rien n'altérait la puissance et la sonorité, prononça ces paroles, auxquelles d'autres présidents de chambres représentatives eussent bien fait de songer en de semblables occasions : « Laissons le maintien de l'ordre à ceux que ce soin regarde, et continuons le débat. »

De tels actes méritent qu'on s'en souvienne. Je suis loin d'admirer dans son ensemble la conduite politique de Henri de Gagern, et pense qu'après la dissolution de l'assemblée de Francfort, il aurait infiniment mieux valu pour lui, pour sa dignité, qu'il se fût retiré de la vie publique au lieu de chercher à augmenter encore l'agitation du pays. L'histoire lui reprochera aussi de n'avoir point, dès le principe, mis toute son énergie à la défense des institutions qu'on cherchait à détruire. Mais il y a des services qu'il est mal de déprécier quand on ne saurait les nier ; de ce nombre sont ceux qu'a rendus Gagern comme président de l'assemblée nationale de Saint-Paul.

Au mois d'août 1848, deux députés, dont l'un était le comte Auersperg, virent Lichnowsky subitement se lever de sa place, traverser la salle et aller droit s'as-

seoir à côté de Robert Blum. Tous deux se demandèrent que pouvait avoir à faire Lichnowsky avec le compagnon sellier, *Gürtler Gesell* (1), et comme quelques instants après ils l'interrogeaient là-dessus :

« Oh ! dit-il, X. voulait se rencontrer avec Blum, et m'a chargé de son message ; mais le coquin m'a répondu que ses commettants l'avaient envoyé ici pour faire des lois, et non pour se battre en duel. »

Deux mois s'étaient à peine écoulés, que tous deux étaient morts, l'un assassiné avec une barbarie qui rappelait les atrocités de la guerre des paysans au moyen âge, l'autre fusillé comme un insurgé pris sur les barricades. « Pauvre Lichnowsky, ajouta la personne qui nous racontait cette anecdote, il s'en allait partout cherchant un duel, et ce fut peut-être un malheur pour lui de n'avoir point trouvé avec qui se battre. »

De tous les épisodes de la diète de Francfort, il n'y en eut point qui produisît une impression plus profonde que les funérailles des victimes de septembre. Pas un des membres de l'assemblée n'y manquait, aucun n'avait osé s'abstenir ; les cercueils étaient portés dans les rues sans distinction aristocratique ; la bière contenant les restes d'Auerswald suivait celle d'une pauvre servante tuée en fermant les fenêtres de la maison de son maître, et le velours qui recouvrait la

(1) Quelques-uns prétendent que Blum était un ouvrier typographe, d'autres en font un apprenti sellier. Personne en somme n'a tort : sellier d'abord, puis typographe, et c'était cette dernière profession qu'il exerçait lorsque son élection eut lieu.

dépouille de Lichnowsky touchait le dernier uniforme d'un humble soldat hessois.

Au cimetière il se passa une scène à laquelle étaient loin de s'attendre quelques-uns de ceux qui se trouvaient dans la foule. La voix puissante de la réprobation universelle se fit entendre alors, et les fermes et ardentes paroles de l'abbé de Ketteler (1) allèrent réveiller de sinistres échos dans plus d'une conscience bourrelée. Quiconque eut occasion d'observer en ce moment Blum, Vogt et leurs amis, put les voir pâlir et abaisser leurs regards vers la terre, lorsque le prêtre, étendant la main au-dessus de leurs têtes, s'écria d'une voix vibrante : « Les véritables coupables ne sont pas les assassins, mais ceux qui les ont poussés : au meurtre ! » L'ombre de Banquo apparaissait à Macbeth, et sur ces visages criminels, dans ces yeux hagards, on lisait ce lâche mensonge : Tu ne peux pourtant dire que c'est moi qui l'ai fait !

La plupart des grands troubles qui surgirent dans l'assemblée nationale de Francfort furent provoqués par des discussions sur les questions extérieures, et cette assemblée, qui devait, avant tout, reconstituer l'Allemagne et régler la forme de son développement intérieur, fut mise en combustion par des circonstan-

(1) L'abbé de Ketteler, maintenant évêque de Mayence, appartient à une de ces vieilles familles de Westphalie qui délivrèrent le monde des fanatiques sectaires de Jean de Leyde. Il est très-éloquent et possède la véritable énergie d'un soldat de l'Église. Son discours aux funérailles de Lichnowsky indiquerait seul son genre de courage, car sa voix fut la première à flétrir tout haut ce que la conscience publique se contentait de réprouver intérieurement.

ces dont la moindre eût suffi pour démontrer l'absolue impossibilité de l'unité allemande.

Pour s'en convaincre, il ne faudrait que suivre jour par jour les travaux du comité des cinquante (*fünfziger Ausschus*), installé lui-même à sa propre place par le *Vor-Parlament*, et chargé non-seulement de convoquer l'assemblée constituante, mais de maintenir l'ordre en attendant. De la légion allemande de Paris lui vint la première cause de perturbation; puis commença la question polonaise, apportant avec elle l'inextricable embarras des nationalités. Que faire, en effet, des populations germaines de Posen? et les Tchèques de Bohême, que deviendraient-ils? La nationalité polonaise fut reconnue; mais tandis qu'on décrétait la restauration du *royaume* de Pologne, les destinées de plus d'un million d'Allemands, exposés dans le grand-duché de Posen à toutes les conséquences de la haine et de l'anarchie polonaises, furent livrées au hasard. Puis aussi on jugea nécessaire d'entraîner le Schleswig-Holstein dans cette merveilleuse combinaison, et nous savons ce qu'il en advint; enfin, pour couronner cette belle œuvre, l'Italie devait cesser d'appartenir à l'Autriche. On sait aujourd'hui comment Radetzky se chargea de répondre à cette proposition.

Successivement les impossibilités de leur tâche se révélèrent aux hommes d'État de Saint-Paul, sans que leur prodigieuse confiance en eux-mêmes en devînt moindre. — Ils continuèrent à promulguer loi sur loi, abaissant chaque jour le chiffre de la majorité requise pour sanctionner leurs résolutions, afin que ce

chiffre pût s'accorder avec le nombre toujours décroissant des représentants, jusqu'à ce qu'à la fin ce qui restait de cette assemblée se vit balayé de la place et forcé de transporter la *nation* en lieu plus sûr.

Quelque chose de grand ou de bon aurait-il pu sortir de l'assemblée de Francfort, lors même qu'elle eût été mieux dirigée ? Les gouvernements des différents États allemands l'ont-ils aidée autant qu'il était en eux ? Y étaient-ils obligés ? Questions profondes que je laisse à résoudre à ces savants docteurs qui, comme Faust, ont tout étudié : philosophie, médecine, jurisprudence, et aussi, hélas ! théologie, et qui doivent nécessairement ne pas être moins habiles en politique.

Ce cher saint-empire romain
Tient-il encore ensemble ?

Goethe, en mettant ce vers fameux dans la bouche des joyeux compagnons de la taverne d'Auerbach, à Leipsick, n'avait-il pas prévu d'aventure cette illustre assemblée, dernière espérance de l'empire allemand-uni, et qui, après s'être enfuie honteusement, dut faire, hélas ! son dernier refuge du manége de Stuttgard !

---

# CHAPITRE IV.

## HANOVRE ET HERRENHAUSEN.

École buissonnière. — Les principautés lilliputiennes. — Lippe-Detmold, Waldeck, Pyrmont, etc. — La campagne du Weser et les bois de la Thuringe. — Un certain Arminius. — Les paysans de la Westphalie. — Hanovre. — Le palais de Herrenhausen. — La famille de Koenigsmark. — Philippe-Christophe, l'électrice Sophie-Dorothée et la comtesse Platen. — Le *Schloss* et la fameuse salle des Chevaliers. — L'argenterie du roi de Hanovre. — Ernest-Auguste et le comte de Chambord. — Les promenades de l'*Eilen-Riede* et du *Thiergarten*.—Les jardins hollandais de Herrenhausen. — Leibnitz et l'électrice Sophie. — Le mausolée de la reine de Hanovre par Rauch.

L'unique moyen de ne pas faire comme tout le monde — chose doublement difficile depuis l'établissement des chemins de fer et aussi charmante que difficile — c'est de ne point aller tout droit, mais de voyager en zigzags et de se détourner de sa route aussi souvent que possible. Ainsi, le cours naturel, quand on se rend de Bruxelles à Berlin, veut qu'on passe par Cologne et Hanovre, d'où je conclus qu'on doit s'en abstenir. Partez au contraire de Cologne, descendez le Rhin jusqu'à Bade et Carlsruhe, et au retour prenez par Francfort; dussiez-vous même re-

venir à Cologne pour continuer votre voyage, de cette manière du moins vous aurez rompu l'uniformité du chemin et n'aurez pas fait ce que fait tout le monde. Surtout gardez-vous bien de vous arrêter à Dusseldorf, d'abord à cause de sa galerie de tableaux que vous devez connaître par cœur, et dont vous avez été fatigué la moitié de votre vie, ensuite parce que vous y seriez poursuivi par des visions du *Tambour Legrand*, de Henri Heine, qui vous battrait dans les oreilles à vous rendre fou. Tournez résolûment le dos à la ville électorale, et hâtez-vous d'entrer au cœur de la Westphalie.

Vous trouverez par là sur votre route toute sorte de pays intéressants qui défieront toutes vos connaissances géographiques, et dont les illustres maisons souveraines, jusque-là ignorées de vous, vous révèleront le profond néant de vos notions sur la généalogie. Il est vrai que vous pouvez vous réfugier dans l'almanach de Gotha.

Avec le chemin de fer, on n'est pas plutôt certain d'être dans les domaines d'une altesse royale ou sérénissime, qu'on se trouve tout à coup sur le territoire de son voisin. Presque tous les petits États de la Confédération sont situés entre la Westphalie, les Saxes et la Thuringe : ici s'offre à vous Lippe-Detmold, plus loin sont Schaumbourg, Waldeck, Pyrmont et Bückebourg. Il y a les Reuss, les Greiss, les Rudolstadts, les Schwarzbourgs et les Sondershausens, maisons sans fin et qui ne se connaissent point de commencement, maisons souveraines dont les noms

atteignent leur soixante-dixième ou leur quatre-vingtième numéro d'ordre, sans pitié pour les pauvres humains destinés à se les rappeler.

C'est une véritable mosaïque de duchés et de principautés, qui vous fait involontairement prendre en faveur l'idée d'une *Hégémonie* prussienne ou autre. On se dit : Qu'était-ce donc avant le *Zollverein?* Et les robes et les chapeaux frémissent dans les cartons!

J'ai toujours eu un grand désir de connaître de près une de ces capitales lilliputiennes; car Bückebourg, par exemple, est une capitale, *sans que ça paraisse*, et d'observer quelles peuvent être les proportions des grands maréchaux, des grands écuyers et des grands chambellans de pareilles cours. On cite dans les environs un prince souverain attaché outre mesure aux vieilles traditions féodales, et duquel on raconte le trait suivant : Son Altesse avait conservé de ses ancêtres l'usage immémorial de faire annoncer l'heure du dîner par une fanfare, et quand survinrent les temps difficiles, ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'elle se décida à renoncer à ce vestige suprême de pompe souveraine. Cependant force fut de se résoudre et d'annoncer plus modestement l'heure des repas. Mais notre prince était un homme de ressources, et les hôtes invités à sa table ne tardèrent pas à remarquer que les trompettes avaient reparu.

J'ai dit homme de ressources, car voici ce qui se passait : aussitôt que les convives étaient tous réunis dans le salon, l'amphitryon sérénissime était invaria-

blement appelé dehors pour affaires de l'État. Et, comme la fanfare ne se faisait jamais entendre que pendant son absence, on en conclut bientôt que c'était Son Altesse elle-même qui trompetait l'annonce de son dîner.

Le soleil à son déclin inondait d'un torrent d'or liquide la ligne embrasée du couchant, lorsque pour la première fois le Weser s'offrit à nos regards, près de Minden. Le fleuve coulait paisiblement sous un ciel empourpré et sans nuages, derrière nous s'effaçaient avec rapidité les crêtes lointaines des montagnes que le *Thüringer-Wald* couronne, et bien loin à l'horizon, à l'endroit où la terre se confondait avec le ciel, nous apercevions depuis longtemps un point qui ressemblait à la pierre d'un tombeau. Les inspecteurs des chemins de fer ont, en Allemagne, l'étrange habitude de courir constamment le long du marchepied des voitures pendant que le convoi est lancé à toute vitesse. Celui qui nous accompagnait passait et repassait sans cesse devant nous. A la fin, mettant sa tête à la portière, il nous dit avec un sourire exprimant à la fois la bonne humeur et la naïveté :

« Avez-vous jamais entendu parler d'un certain Hermann ?

— Jamais, lui fut-il répondu. Qui est-il ?

— Je ne saurais trop vous le dire, répliqua notre homme, en dirigeant son doigt du côté du Thüringer-Wald ; mais voilà sa colonne là-bas. Du reste, on raconte qu'il a fait énormément de choses pour la liberté de l'Allemagne. »

Nous avions en effet, devant nous, la *Hermann's Saule*, les lieux où s'élevait jadis le *Teutobourg*, lieux célèbres où fut porté le premier coup à la race romaine par une autre race qui devait hériter de sa gloire et de sa puissance.

Un *certain Hermann!* O Tacite!

La soirée était ravissante et d'une mélancolie délicieuse; on entendait çà et là tinter les clochettes suspendues au col des bestiaux qui rentraient à l'étable. Dans les champs, on voyait des groupes de paysans terminer leurs travaux ou s'arrêter immobiles pour contempler le couchant et jouir des calmes beautés de cette scène d'automne. Des paysans rêveurs, et à cette époque! En vérité, si l'on n'était en Westphalie, ce serait à n'y pas croire! Aussi les paysans westphaliens ont-ils un caractère qui leur est propre, avec leurs longs habits blancs doublés de rouge et leurs grands chapeaux à cornes. C'est une race de gens graves qui semblent avoir plus d'un rapport avec les *Covenanters* écossais.

Quel voyageur arrivant à Hanovre pourrait ne point songer à Christophe Koenigsmark. « Herrenhausen, fut mon premier mot; montrez-moi Herrenhausen! »

Étrange race que celle de ces Koenigsmarks, race d'aventuriers et de héros. Le premier dont on ait entendu parler fut le vieux maréchal, le pillard et le dévastateur de la guerre de Trente ans, le compagnon de Horn, de Wrangel et de Tortensohn, qui mourut à quatre-vingts ans au service de la Suède.

Personne n'ignore comment, la guerre terminée et la paix de Westphalie conclue, pour ne pas se départir

de ses bonnes habitudes, l'illustre reître mit le siége devant Brême. Tous les cabinets de l'Europe protestèrent, et en même temps le sénat de Stockholm et le *Reichskammergericht* sommèrent le vieux condottiere de comparaître devant leur juridiction suprême, à quoi le pécheur récalcitrant se refusa, professant d'ailleurs, quant à lui, cet insurmontable mépris d'un traîneur de sabre invétéré pour les gratteurs de papier. La seule attention qu'il daigna accorder à cette affaire fut d'en parler à la reine Christine, qui au fond ne désapprouva point trop sa conduite.

Le maréchal laissa trois fils, dont l'aîné, Curt-Christian, fut le père de la belle Aurora de Koenigsmark et de ce Philippe-Christophe si fameux dans les modernes chroniques de la cour de Hanovre. J'ai pu voir à Hanovre son portrait qui est très-peu connu. Il appartient à M[me] de B..., dont le père l'acheta en même temps que celui de l'électrice Sophie-Dorothée à la vente d'une célèbre galerie de tableaux. Cette acquisition remonte déjà fort loin, et à cette époque il s'en fallait que la mémoire de la pauvre électrice fût en grand honneur. La voilà, fraîche et ravissante, dans tout le charme et dans tout l'éclat de sa grâce et de sa beauté! le sourire aux lèvres, ses belles tresses brunes couronnées de fleurs, elle se penche en avant, entourant d'un de ses bras son fils étendu au berceau. Quelles roses sur ce teint! quel doux et humide regard dans ces yeux! O Sophie-Dorothée! que ceux-là qui veulent croire à ta vertu ne contemplent jamais cette image, non plus qu'une autre, dont je vais parler. Toute la personne

de Koenigsmark respire la hardiesse : on lit sur ses traits l'humeur turbulente du vieux maréchal, mais tempérée par je ne sais quelle grâce acquise et par l'usage de la cour. Le front est magnifique ; quant aux yeux, ils en disent plus que tous les récits des chroniqueurs du temps. Devant qui que ce soit au monde, ces yeux-là n'ont dû se baisser, et toute l'histoire est là, de la faiblesse de l'électrice et de la fureur de sa rivale.

Dans un étroit cabinet de Herrenhausen, dans une petite chambre mal éclairée, un troisième portrait vous apparaît : celui de la Platen à seize ans ! Beaux yeux aussi, mais pas de la même beauté que ceux de l'électrice, sa rivale ! leur éclat, sombre et calme, annonce l'ambition qui s'éveillera un jour ; ce beau front, cette gorge naissante attendent le diadème et les pierreries dont l'électeur les couvrira. Sous son bras arrondi, la fantaisie de l'artiste a placé un agneau ; un agneau dans les griffes de la lionne ! Avançons : dans une autre chambre on la retrouve encore, trente ans se sont écoulés, trente ans de passions et de crimes ! Elle est toujours belle : mais quel changement ! Sa robe de velours incarnat a moins d'éclat que son regard cruel ; la souveraine du souverain ! O Koenigsmark ! combien n'avez-vous pas dû la haïr !

Vraie ou fausse, cette anecdote de l'assassinat (et je la crois en somme sans fondement) vous obsède, vous êtes comme poursuivi par l'ombre du romanesque adorateur de Sophie-Dorothée, par le fantôme de ce beau Koenigsmark disparu un jour sans qu'on ait

jamais pu s'expliquer par quel mystère. En parcourant la salle des Chevaliers, vous êtes partagé entre la peur des revenants et le sentiment d'admiration que vous inspirent les mille splendeurs qui vous entourent.

Cette salle des Chevaliers du château royal (que le roi délaisse aujourd'hui (1), est une des plus éblouissantes galeries qui se puissent imaginer. D'un côté, trois consoles d'argent massif occupent l'espace qui s'étend entre les fenêtres, magnifiques consoles surmontées de trois miroirs d'une hauteur immense, entourés de cadres lourdement sculptés en argent, et dans lesquels se reflètent les clartés de trois lustres du même métal descendant du plafond. Les portraits de tous les souverains de Hanovre occupent les panneaux opposés aux fenêtres, et au fond de ce riche salon se montre le portrait du roi actuel en uniforme de hussard.

L'esprit cherche à se figurer les splendeurs d'une réception de jour de l'an au milieu des féeriques merveilles de ce *Rittersaal*, lorsqu'un mot du castellan qui vous accompagne vous rappelle tout à coup le règne du premier électeur et les temps où cette galerie était la salle des gardes, et vous vous surprenez faisant presque malgré vous cette question : « Où se trouvait la fameuse dalle sous laquelle... » A quoi on vous ré-

(1) Ernest-Auguste habite un petit palais situé dans la *Leven-Strasse*, juste vis-à-vis du *Residenz-Schloss*, ainsi qu'on appelle cette somptueuse demeure des anciens électeurs de Hanovre.

pond : « Là même où vous voyez maintenant le chambranle de la cheminée. » A ces paroles on se sent comme pénétré d'une terreur superstitieuse, et l'imagination se remet bien vite et de plus belle à penser aux tables d'argent massif, aux lustres enflammés, aux réceptions royales des jours de gala; évoquant pour chasser le fantôme l'enchantement de la réalité!

J'ai parlé des magnificences de la salle des Chevaliers, la galerie qui renferme l'argenterie et les joyaux de la couronne mérite de passer pour l'une des plus riches de l'Europe. On va de chambre en chambre au milieu de véritables masses d'argent et d'or artistement ouvragées en toute sorte de formes et de figures curieuses. Il y a là de la vaisselle ancienne, de la vaisselle moderne, des candélabres qui s'élèvent jusqu'aux plafonds, des bassins de vermeil qui couvrent les parquets ; des chevaliers tout armés semblent vous menacer de leurs lances étincelantes, et sous des arbres dont la ramure argentine imite les glaces et les frimas de l'hiver se creusent des citernes où vous pourriez noyer deux ducs de Clarence dans des flots de malvoisie.

Vaillants et joyeux compagnons devaient être ces Lunebourgeois, si l'on en juge par leurs cornes à boire et par cette idée singulière d'un de leurs princes qui avisa de remplir de vin vieux un vase ciselé à l'image d'un vaisseau, et d'en faire couler le nectar par le beaupré ! Les galeries regorgent d'inventions vraiment sublimes à l'usage des buveurs. J'en remarquai une

surtout qui me frappa par son originalité. Je veux parler d'un vase d'argent pouvant contenir environ deux pintes de vin, et figurant un moulin à vent. On le plaçait jadis à la fin du repas sur la table du prince. Chacun des convives à qui on le présentait soufflait dans un trou, et mettait ainsi la machine en mouvement; puis lorsque les ailes s'arrêtaient, les aiguilles d'un cadran placé derrière le moulin marquaient une heure, et quelle que fût cette heure, force était au buveur d'égaler par le nombre de ses rasades le chiffre qu'elle marquait.

Nous demandâmes au gardien du trésor en quelles occasions solennelles servaient certaines pièces d'argenterie véritablement merveilleuses qu'il nous montrait.

« Aux naissances ou aux mariages, nous dit-il, et dernièrement nous avons reçu l'ordre de les apporter toutes pour le dîner donné au comte de Chambord. »

Quelques semaines auparavant, M. le comte de Chambord, revenant des eaux d'Ems, avait traversé Hanovre, et nous trouvâmes tous ceux qui avaient eu l'honneur de l'approcher encore sous l'impression produite par le charme de cette puissance de conversation toute française et aussi par la grâce irrésistible de son auguste compagne.

Il était dix heures du soir quand M. le comte et Mme la comtesse de Chambord arrivèrent à Hanovre. On sait que le roi Ernest-Auguste sort rarement de son palais, même dans la journée. Cependant une

heure avait eu à peine le temps de s'écouler, qu'un carrosse s'arrêta à la porte de l'*Hôtel-Royal*, et au mouvement inaccoutumé qui se répandit du grenier à la cave, on put supposer un événement extraordinaire.

Un pas jeune et martial, un pas qui, à coup sûr, n'annonce pas quatre-vingts ans, se fait entendre sur l'escalier, et le vieux roi se trouve face à face avec le jeune représentant de l'avenir.

Un temps pourra venir (et j'ai la conviction profonde qu'il viendra) où l'illustre fils de saint Louis remontera sur son trône ; mais quelle que soit la gloire qui l'attende, à quelque grandeur qu'il s'élève, je crois pouvoir affirmer que jamais le cinquième Henri de France n'oubliera la royale courtoisie déployée en l'honneur du prince exilé par le Nestor des rois de l'Europe.

La cour de Hanovre passe à juste titre pour l'une des plus populaires de l'Allemagne. Des embellissements de toute espèce témoignent à chaque pas dans la ville de l'intelligente libéralité du souverain, et les habitudes hospitalières du château communiquent à la société beaucoup d'animation.

Allez par une belle soirée vous promener à cheval sous les hêtres et les sapins de l'*Eilen-Riede*, et demandez aux échos du *Thiergarten* quels souvenirs ils ont gardés de ces fêtes charmantes où préside, loin du cérémonial et de l'étiquette, la gracieuse épouse du prince royal. Cependant votre cheval suit nonchalamment l'*allée Verte*, conduisant à une des extrémités du

Thiergarten, d'où vous apercevez une des plus belles plaines de l'Allemagne. C'est à peine si les chevreuils et les daims tressaillent à votre approche, et vous les voyez continuer sans crainte à brouter paisiblement le gazon, laissant les feuilles rougies par l'automne troubler seules du bruit de leur chute le silence et le calme de la soirée. Les bois de l'Eilen-Riede sont, comme le Prater de Vienne, peuplés de *Caffee-Garten,* où se portent en foule, à la belle saison, les élégants officiers et les nobles dames de la société hanovrienne, pour y prendre le café et médire à loisir du prochain, tandis que les messieurs et les dames de la haute bourgeoisie et du commerce (*Kaufmanschaft*) font la débauche en mangeant des crêpes et de la salade.

Ma dernière journée fut consacrée à une promenade à pied à Herrenhausen. Il avait plu pendant la nuit, et quoique la terre fût sèche, il y avait dans l'air cette sorte de moiteur du temps quand il a des *vapeurs* et semble ne se pouvoir décider. J'estime qu'on a calomnié ces sortes de jours : les Allemands les appellent *lau* (tièdes), et le nom leur sied à merveille; jours tièdes, en effet, jours gris et doux, qu'on croirait faits pour endormir la nature. Le *Georgen-Garten* (1) paraissait humide, et après avoir traversé les jardins hollandais de Herrenhausen, après avoir donné un coup d'œil à ce balcon où venaient s'asseoir pour discourir sur la métaphysique et *de quibusdam aliis*, le philosophe Leibnitz et sa royale amie, Sophie de Ha-

(1) Résidence royale qui se trouve en dehors des murs de la ville.

novre, nous arrivâmes devant une longue allée verte qui s'ouvrait devant nous. Des deux côtés, des arbres à la tige élancée projetaient leur ombre sur l'herbe épaisse qui croissait à leur pied, à l'une des extrémités de l'allée était une porte de fer, à l'autre, un monument en pierre blanche, et quand la porte s'ouvre, c'est pour laisser passer des hôtes qui s'en vont dormir dans le monument de granit. Nous avions devant nous le mausolée de la famille royale, le sépulcre où repose Frédérique de Hanovre.

Sœur de Louise de Prusse et l'une de ces princesses de Mecklembourg-Strelitz, auxquelles Jean Paul dédia son *Titan*, Frédérique de Hanovre vivra toujours dans la mémoire de ceux qui l'ont connue, comme une des femmes les plus séduisantes de son temps. Ce fut à elle que M. de Chateaubriant dut le plus grand charme de son séjour dans la ville du grand Frédéric, et l'on n'a point oublié les pages pleines de reconnaissance et d'attendrissement que l'illustre auteur des *Mémoires d'Outre tombe* consacre au souvenir de l'aimable princesse, dont la présence n'apportait que des joies, et qui après elle ne laissa que des regrets.

Raueh a sculpté pour l'éternité les traits des deux royales sœurs, et grâce au génie du célèbre statuaire berlinois, Louise et Frédérique, étendues sur leur couche de marbre, conservent encore l'empreinte de leur beauté.

Je rencontrai Rauch quelques mois plus tard à Berlin, et comme je le complimentais de l'art exquis avec lequel il était parvenu à rendre dans sa statue de

la reine de Hanovre la grâce singulière qui la caractérisait :

« Ah ! madame, dit-il avec un sentiment presque tendre : la reine de Hanovre était bien belle ; mais si vous saviez surtout comme elle était jolie ! »

---

# CHAPITRE V.

## HANOVRE ET LE TRAITÉ DES TROIS ROIS.

**Le roi Ernest-Auguste. — Ce qu'en dit le ban de Croatie et ce qu'en pensent les démagogues. — Traité du 26 mai. — Attitude du plénipotentiaire de Hanovre au congrès de Vienne.—Le libéralisme des états du Sud. — Les insurrections de l'année 1848. — L'hésitation des gouvernements fait partout la force des révolutionnaires. — Fausse voie prise par le parlement de Francfort. — La conscience de leur puissance revient aux rois. — De la reconstitution du pouvoir. — Impossibilité de rien organiser. — Rupture de la triple alliance. — Ovation manquée. — Le faux Klapka. — Gagern dans les coulisses. — Une idole émérite.**

J'ai voyagé dans presque toutes les parties de l'Allemagne, au nord et au sud, — j'ai vu des exaltés de toutes les espèces et de toutes les couleurs, radicaux et républicains, unitaires allemands et impérialistes, constitutionnels et révolutionnaires; enfin, des hommes qui ne croient plus qu'à la force; mais partout, chez ses ennemis comme chez ses admirateurs, chez ceux qui l'appellent tyran comme chez ceux qui soutiennent qu'il comprend son siècle, — partout j'ai entendu louer le roi de Hanovre pour cette grande vertu dont l'absence s'est si tristement fait sentir dans les derniers temps, la fermeté.

« Ernest-Auguste est un véritable chevalier, » nous disait à Vienne le ban Jellachich.

« C'est un homme! il faut bien en convenir, observait un docteur de Leipsick avec lequel nous nous trouvions en discussion, et un homme qui sait ce qu'il veut, chose rare! » ce qui n'empêchait pas notre interlocuteur d'accompagner ses compliments d'une sorte de grimace qui signifiait à peu près : « J'aimerais autant qu'il fût au diable! »

L'aspect de ce monarque inflexible suffit pour indiquer quel est cet homme dont l'esprit impose même à ses ennemis les plus déclarés, et qui sait trop bien ce que vaut la popularité pour l'avoir jamais un seul instant recherchée. Ernest-Auguste, premier roi de Hanovre, a conservé, en dépit de l'âge, son allure mâle et hautaine, et on sent à le voir qu'il restera debout jusqu'à la fin. Son pas est ferme, son corps plein de vigueur, et son œil bleu brille encore d'un vif et perçant éclat sous ses longs sourcils blancs. Sur chacun des traits de son visage, rendus plus aigus par le temps, le caractère de la royauté respire, et ce large front dépouillé de cheveux, ce nez aquilin, ces lèvres sarcastiques, cachées par une longue et épaisse moustache blanche, vous frappent dès l'abord comme autant de signes certains d'une race vaillante et souveraine.

Quand nous arrivâmes dans le Hanovre, le cabinet d'Ernest-Auguste préparait les négociations d'après lesquelles ce royaume devait, avec la Saxe, se retirer du traité dit : des trois rois, cet acte qui fut, à la

suite de la dissolution du parlement de Francfort, une des premières tentatives importantes faites par quelques gouvernements de l'Allemagne dans une intention constitutionnelle.

On sait que dès 1814, l'Autriche, la Prusse et le Hanovre, dont le plénipotentiaire au congrès de Vienne était, je crois, le comte de Münster, manifestèrent le dessein d'établir un meilleur système de Confédération, et de fonder une constitution et une organisation judiciaire plus libérales : le projet fut mis à néant par l'opposition de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade et de Hesse-Darmstadt, qui ne voulurent rien abandonner de la part de souveraineté conférée à eux par le *Rhein-Bund*. Après bien des tentatives infructueuses, où les petites principautés ne manquèrent pas à leur rôle ordinaire, qui est d'embarrasser tout le monde, on finit par se décider pour une espèce de Confédération qui conserverait à chaque État son autorité, et dont furent exclus les pays méridionaux. L'Autriche et la Prusse penchaient vers l'absolutisme; par opposition, la Bavière, le Wurtemberg, Bade et Hesse-Darmstadt, enchantés de saisir une occasion de contrarier les deux puissances principales et de se donner en même temps des airs de popularité, s'empressèrent d'accorder des institutions libérales, qui juraient non-seulement avec la constitution confédérée, mais même avec les lois et le système d'administration intérieure de ces pays. Quels furent les beaux fruits de ce système de confusion organisée? l'histoire des quinze années qui se sont écoulées de 1815 à 1830 se char-

gera de l'indiquer. De 1830 à 1848 les choses empirèrent encore. Alors vinrent les cris de constitution en Hanovre, les querelles religieuses entre les deux confessions de Prusse et de Bavière, les plaintes des protestants d'Autriche, les catholiques Allemands et Ronge, la faiblesse et l'hésitation dans les affaires de Suisse. Je ne fais que toucher ici quelques-uns des événements sans nombre qui amenèrent dans plusieurs assemblées locales de différentes parties du pays des propositions de réforme pour le pacte général, et qui, lorsque la révolution de février éclata, avaient dès longtemps marqué le *Bund* comme le but d'un assaut universel. D'abord son existence fut épargnée, et le nouveau pouvoir constituant de Francfort agit au nom du *Bund;* mais bientôt, en présence de la crainte que ses moindres actes inspiraient aux gouvernements de Vienne et de Berlin eux-mêmes, cette assemblée révolutionnaire commença à se croire toute-puissante. En proie à l'ivresse de cette étrange et fatale période, le parlement de Francfort rêva la souveraineté pour son compte, et poursuivant l'idée d'une autorité qu'il devait lui-même constituer, il anéantit la diète de la Confédération, qu'il remplaça par ce fantôme de gouvernement provisoire central. A partir de ce moment les fautes se succédèrent coup sur coup à Francfort. Bientôt des nationalités rivales vinrent mettre la confusion dans une assemblée dont les vues n'étaient déjà ni très-claires ni très-pratiques; les généralités et les questions abstraites ne tardèrent pas à s'en mêler. Enfin, la chimère impériale et une ardeur soudaine

pour la réunion de toute la Germanie sous le roi de Prusse aboutirent au point de séparer l'Allemagne de l'Autriche.

Au lieu de rechercher l'union des deux grandes puissances et de s'y appuyer pour réaliser ses plans de reconstitution, l'assemblée marcha tout droit à une révolution complète, en opposant ses propres décrets à la volonté de ces puissances, et en prenant le parti d'établir par force l'empire, à qui le consentement de tous les gouvernements réunis pouvait seul donner une existence légale.

Le véritable état des choses ne fut révélé aux gouvernements de l'Allemagne que lorsque l'insurrection eut éclaté partout, et que partout elle eut été domptée. Tant que les souverains se laissèrent épouvanter par le danger d'une explosion, l'assemblée resta debout dans la toute-puissance de son autorité révolutionnaire. Pour ébranler ce corps monstrueux dont la voix de stentor avait effrayé la moitié de l'Europe, pour réduire en poussière ce simulacre de convention, il fallait que l'émeute, dont elle était l'incarnation vivante et redoutée, il fallait que l'émeute éclatât, et que l'émeute fût incessamment vaincue et réprimée !

A Berlin, à Hanovre, à Dresde, la facililé de la défaite prouva la faiblesse de la révolution. Et ces insurrections qu'on s'était, hélas ! tant donné de peine à prévenir, devaient, à un jour donné, devenir les causes mêmes du retour de l'autorité à ses mains légitimes.

Mais, cette puissance une fois reconquise par les

gouvernements, il s'agissait d'en régler l'emploi, de la constituer. Que reconstruire au milieu de cet amas de ruines, et comment reconstruire?

Un grand fait s'était accompli, la Prusse avait enfin reconquis sa puissance d'action. Dresde, et plus tard Bade, se devaient ressentir de ce retour à la vie militaire d'un grand pays un moment pris de vertige en présence du cataclysme révolutionnaire. Mais après qu'on eut vigoureusement et sur toute la ligne repoussé l'attaque, ne restait-il donc plus rien à faire?

Quand le 20 avril 1849, la Prusse proposa une union commune en face du danger commun, quatre États outre l'Autriche étaient seuls en position de s'associer à ses plans. Le reste, et particulièrement les petits États en proie à l'agitation démocratique, n'osaient en ce moment écouter les propositions d'aucun souverain pour l'œuvre de la reconstitution.

Lors des négociations qui eurent lieu à Berlin le 17 mai, la Bavière, la Saxe, le Hanovre et la Prusse elle-même étaient indépendants et en position de s'entendre sur toutes les questions, en réservant toutefois la question d'autorité souveraine pour toute l'Allemagne. Le plan général de la constitution de l'Empire, tel qu'il avait été ouvertement discuté depuis plus d'une année à Francfort, fut adopté pour base des transactions. De là la première cause du refus de l'Autriche de continuer à prendre part à cette œuvre. Dès le début de la discussion, le plénipotentiaire de cette puissance avait déclaré qu'il voyait dans cette adoption de la constitution de Francfort une conces-

sion faite à l'esprit révolutionnaire, et, ne voulant sous aucun prétexte entendre parler d'une chambre populaire, il s'était retiré des délibérations.

La seconde difficulté était de rendre la nouvelle union légale, de savoir avec qui agir, et de trouver le moyen de rattacher la nouvelle organisation à l'ancien ordre de choses. Le *Bund* n'était plus, et au milieu de tant de mesures contradictoires, il arrivait que le pouvoir central provisoire mis à sa place n'avait aucun droit de se mêler aux négociations ayant pour objet la reconstitution de l'État. Un seul moyen restait de travailler constitutionnellement à ce terrible ouvrage de la constitution : former une sorte de confédération dans la Confédération, se réunir quelques-uns individuellement. De cette idée devaient sortir plus tard le parlement d'Erfurth, et aussi tant d'infructueuses entreprises de ces derniers temps, entre autres cette fameuse confédération restreinte (*Enge-Bund*) autour de laquelle viendraient s'agglomérer tous les États les uns après les autres, selon que la fantaisie leur en prendrait.

Telle fut l'histoire de l'union dite des trois rois, également connue sous le nom de traité du 26 mai.

Nous avons vu que l'Autriche s'était séparée de l'union, la Bavière ne tarda pas à suivre son exemple, et les cours de Berlin, de Dresde et de Hanovre restèrent seules unies.

Non que cette union dût dans l'origine remplacer le gouvernement central provisoire, il ne s'agissait que de coexister avec lui : nouvelle cause de confusion. Le vicaire de l'Empire, l'archiduc Jean et ses ministres,

étaient encore en activité à Francfort, représentant, pour ainsi dire, la Confédération défunte; tandis qu'à Berlin, le *Bund* nouvellement né cherchait à rallier un à un de nouveaux adhérents autour de son berceau. Mais bientôt s'élevèrent contre l'union des trois rois des accusations de toute espèce, dont la plus grande partie s'adressait au roi de Prusse, comme au plus puissant des trois. Le grand cri de médiatisation fut jeté et la défiance grandit rapidement. L'absence de l'Autriche d'une union où, sans elle, la Prusse pouvait, disait-on, entreprendre tout ce qu'elle voudrait, donnait à réfléchir et causait mainte hésitation. Le temps marchait sans amener aucun résultat, si bien que le discrédit finit par s'attacher à l'union des trois rois, et que le traité du 26 mai partagea le sort qu'avait eu avant lui l'ancienne confédération de l'assemblée de Francfort, et qui, par la suite, ne devait épargner ni le parlement d'Erfurth, ni les propositions faites à Munich par les quatre rois.

Parmi les principales dispositions contenues dans le traité du 26 mai, on statuait qu'il n'y aurait pas unité absolue de l'État; mais un collége de princes, lesquels représenteraient l'autorité suprême et resteraient en parfaite indépendance les uns vis-à-vis des autres. Il serait en outre établi une chambre populaire, ayant tout simplement des droits *égaux* à ceux de l'assemblée des États. La durée du mandat électoral pouvait être prolongée et le député ne devait, par aucun privilége, être soustrait à l'action des lois.

Ainsi que je l'ai dit, nous arrivâmes à Hanovre au

moment où les parties contractantes du mois de mai venaient de se séparer. Les uns, qui étaient partisans de la Prusse et qu'on appelait constitutionnels, avaient la figure longue, tandis que d'autres se frottaient les mains avec joie.

Sur ces entrefaites, Gagern faisait à Hambourg et à Brême ses fameux discours, dans lesquels il réussit assez bien à mécontenter tout le monde.

Un matin, nous vîmes de nos fenêtres des bandes d'individus de mauvaise mine et à longue barbe, se ruant de la station du chemin de fer sur la place. A chaque arrivée des convois la foule augmentait, et quiconque a été assez heureux pour pouvoir étudier la mise en scène d'une émeute, en pouvait facilement reconnaître le personnel dans ces étranges visiteurs.

« Klapka arrive ce soir, et nous avons en ce moment Gagern dans la maison, nous dit le sommelier de l'*Hôtel-Royal*, en prenant cet air important qui annonce de grandes nouvelles.

— Et pour qui prépare-t-on cette réception ?

— Pour Klapka, répondit-il, ce sera une scène superbe. »

La nuit vint ; deux ou trois cents hommes recrutés parmi les émissaires de Hambourg et tous les révolutionnaires du Hanovre s'étaient rassemblés sous le grand balcon de l'hôtel. Ils portaient des drapeaux allemands aux trois couleurs (je m'ingéniai vainement à découvrir ce que le général Klapka pouvait avoir de commun avec ces fastueux étendards de l'Almagne unie) et les agitaient vigoureusement, en

faisant retentir l'air de leurs bruyantes acclamations. Klapka cependant persistait à ne point apparaître. Enfin arrive le convoi ; on entend le coup de sifflet, et voilà tout le monde en émoi, se heurtant, se pressant et se bousculant, pour courir à la rencontre de son idole. « Klapka ! Klapka ! » criaient-ils à tue-tête ; et en effet ils avaient un Klapka dans leurs bras ! par malheur ce n'était pas le bon, le véritable. En voyant sortir du wagon un voyageur à tournure militaire, portant moustaches et redingote à brandebourg, les *chefs* du mouvement avaient mis aussitôt la main dessus et l'emmenaient en triomphe, au risque de l'étouffer dans les plis de leur bannière rouge, noire et jaune. Illusion bienheureuse qui ne devait pas même durer le temps de faire un tour de boulevards ; car, sitôt qu'en se débattant des pieds et des mains, l'individu qu'on entraînait ainsi malgré lui au Capitole, put proférer un cri : « Au diable votre drapeau allemand ! vociféra-t-il de manière à dominer tout ce tumulte ; je ne suis point Klapka, mais un officier impérial (*ein kaiserlich kœniglich Offizier*). »

Il fallut bien se rendre à l'évidence, et, comme la pluie commençait à s'en mêler, force fut de se disperser et de rempaqueter le mieux possible couronnes de laurier et drapeaux tricolores, quittes à les faire servir dans une autre occasion.

Pendant ce temps le vrai Klapka, évitant l'ovation qu'on lui décernait *en effigie*, allait tranquillement de Hambourg à Cologne.

En sortant de l'appartement d'où nous venions d'as-

sister à cet intermède triomphal, nous rencontrâmes dans le corridor faiblement éclairé, un personnage de haute taille et qui passait rapidement d'un air sombre et découragé.

C'était Gagern !

Pauvre *Jupiter tonnant* de l'assemblée de Francfort, vous l'eussiez pris pour un acteur tragique se promenant sous le portique d'un théâtre, où le public applaudit un de ses rivaux jouant son meilleur rôle.

---

# CHAPITRE VI.

## BRUNSWICK ET LE HARZ.

**La muraille du diable et la chaudière du diable. — Goslar et son bassin de bronze. — *Hilf, Samiel.* — Comment la princesse Brunehilde sauta à cheval d'un pic du Brocken sur un autre. — Quedlinbourg. — Henri l'Oiseleur. — Charles XII et la comtesse Aurora de Koenigsmark.— L'église de Saint-Servatien et sa momie. — Brunswick. — Son lion et sa cathédrale. — La maison ducale de Brunswick. — Wolfenbüttel. — Étrange destinée de cette race : *les morts vont vite.* — Bürger ne pouvait naître qu'à Brunswick. — L'archéologue Rimius et sa généalogie des Guelfes. —Jules César, Witikind, Charlemagne et Richard Cœur-de-lion, ancêtres de S. A. le duc Guillaume. — La politique de Blankenbourg vis-à-vis de la Prusse.**

Nous avions fixé au jeudi notre départ pour Berlin, et le mercredi nous quittions Hanovre pour nous diriger sur Munich, par une de ces rapides fantaisies que le besoin de l'imprévu vous inspire si souvent en voyage.

A peine si nous avons eu le temps de fournir une étape, et voici que nous abordons au royaume de sa majesté satanique, voici que nous entrons dans ces montagnes du Harz, où pas un tronc d'arbre, pas un fragment de rocher ne se rencontre, que le diable

n'ait en quelque sorte marqués de son nom. Ici c'est *la Muraille du diable, la Chaudière du diable;* plus loin, *le Saut du diable, les Tours du diable,* que sais-je? On montre à Goslar, au beau milieu du marché, un immense bassin de bronze apporté, dit-on, par maître Belzébuth, pendant une nuit d'orage. Et il ne tient qu'à vous, pour peu que vous ayez envie de le voir et de causer avec lui de choses et d'autres, il ne tient qu'à vous de frapper sur le métal sonore et de lui faire ainsi quitter son coin du feu et montrer son nez au soupirail.

Outre ce bassin de bronze qu'il a jugé convenable de leur offrir comme un moyen infaillible d'invoquer son aide en cas de nécessité, le prince des ténèbres a donné aux habitants de Goslar les preuves les moins équivoques de sa bienveillance à leur endroit, témoin ces légions de démons inférieurs qui peuplent tous les environs. Ne vous semble-t-il point par intervalles entendre gronder l'infernale fanfare de l'orchestre de Wèber? *A moi, Samiel!* « Samiel'hilf. » Tout à l'heure la lune s'est levée sanglante; un coup de feu a retenti derrière les broussailles, le coup de feu du chasseur noir! et j'ai vu la plume d'un aigle tomber des nuages en tourbillonnant dans les abîmes.

Mais en revanche, dans ces montagnes, combien d'endroits délicieux que la sorcellerie ne hante pas! frais paysages où l'on voudrait vivre! cascades plaintives dans les bois, tourelles croulantes que tapissent des manteaux de lierre! quel parfum du passé! quel refuge contre les ennuis du présent! Ce val enchanté

de la *Rosstrape*, par exemple, comment croire que les préoccupations et les vanités de ce monde iraient vous chercher jusque-là? Voyez sur ces lits de cailloux danser la capricieuse *Bode*, livrant ses flots de cristal aux lames de granit qui les déchirent. Pareil à de certaines fleurs qui exhalent leurs meilleurs parfums quand vous les écrasez, le mélodieux ruisseau semble murmurer plus délicieusement lorsqu'il se plaint le plus.

Là-bas, sur ce rocher dont la crête menaçante s'élève au-dessus des forêts, on remarque l'empreinte du pied d'un cheval. Toujours le diable!

Satan avait prêté un de ses coursiers à la belle princesse Brunehilde, qui, pour rejoindre son amant sur ce pic, s'élança d'une cime plus haute encore, et qu'on appelait le *Tanz-Platz* (1). La princesse arriva saine et sauve sur la Rosstrape, et ce bond périlleux, qui en tout autre cas lui eût coûté la vie, ne lui coûta que sa couronne d'or, laquelle, se détachant de sa tête, alla rouler dans le gouffre. « Mais ce que Brunehilde doit payer à l'enfer, l'amour le lui rendra durant de longs jours. » Ainsi chante une vieille ballade où cette histoire est racontée. Et l'on sait désormais comment il fut donné à l'amoureuse princesse de se venir percher sur ce roc marqué pour l'éternité de l'empreinte du coursier de Satan.

Mais trêve de légendes, et passons à l'histoire, sans

(1) Roche située vis-à-vis de la Rosstrape et de cent quinze pieds plus élevée.

qu'il soit besoin pour cela de sortir du Harz. — Connaissez-vous Quedlinbourg? Quant à moi, je me sentais pour cette ville un intérêt que ni le Brocken, ni la Rosstrape, ni Goslar elle-même, avec son diabolique bassin de bronze, n'auraient su m'inspirer.

« Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Oh ! c'est facile à comprendre, dit le comte de Katzenellenbogen, petit vieillard essentiellement versé dans l'étude des sciences historiques ; l'empereur Henri I<sup>er</sup>, surnommé l'Oiseleur, se plaisait à habiter cette ville, parce que ce fut là qu'il apprit son élévation à la dignité impériale, pendant qu'il s'amusait sur la plate-forme du château à piper des oiseaux. De là ce nom de la *Trappe aux Pinsons*, que porte une des rues de Quedlinbourg.

— Oui, je sais... mais ce n'est pas cela.

— Peut-être la curiosité de voir le peigne monté en or, avec lequel ce même empereur se peignait la barbe?

— Ce n'est pas cela non plus, car à vrai dire crois pas que Henri l'Oiseleur ait jamais peigné barbe.

— Une mitre d'évêque qui date du temps des Othons?

— Non.

— Les merveilleuses tapisseries brodées par on ne sait qui, mais qui sont très-anciennes?

— Non.

— Je devine... la bibliothèque où se trouve la lettre de Luther à Mélanchton?

— Je suis catholique.

— Les manuscrits arabes?

— Non.

— J'y suis, et j'aurais dû deviner plus tôt... la tête desséchée et les deux mains droites sans pouces des conspirateurs qui avaient voulu assassiner l'empereur Othon dans l'année 942?

— Fi! monsieur le comte; non. — C'est la momie que j'ai envie de voir.»

Le savant haussa les épaules.

« Faites-moi voir la sœur de Christophe Koenigsmark. »

Nous arrivions en ce moment à l'église de Saint-Servatien, et dès nos premières paroles le sacristain empressé nous avait compris.

La voilà donc, la reine de beauté, la gracieuse amie de Frédéric-Auguste de Saxe, l'aventureuse sœur de Jean-Charles et de Christophe! mère du dernier des chevaliers errants, de Maurice de Saxe, où sont tes charmes aujourd'hui? Eh quoi! ce morceau de parchemin ridé fut Aurora?

Aurora! quel nom pour une momie!

La voilà en robe de satin bleu d'azur, toute ruisselante de bijoux et de dentelles. Son cercueil repose entre ceux de ses deux plus grandes ennemies, les comtesses de Schwarzbourg. Sa cendre est-elle en paix avec leur cendre? Et ce dédain qu'elle montra jadis à Charles de Suède, poursuit-il au delà des bornes de la vie ces deux compagnes de sa tombe?

Charles XII de Suède et le roi de Saxe se trouvaient à Leipsick. Aurora de Koenigsmark fut invitée à un banquet préparé pour les hôtes royaux; mais la com-

tesse, qui prétendait aux honneurs de princesse du saint-empire, désirait figurer à la table des rois. Charles ordonna à son ministre, le comte de Pieper, de la placer avec les autres dames.

« Pourquoi, sire, cette humiliation? demanda le comte.

— Parce qu'elle est la maîtresse...

— D'un roi, sire, insinua le ministre.

— Peu importe, reprit Charles, que ce soit d'un roi ou d'un paysan, elle ne s'assoira pas à côté de mes Suédoises. »

La belle Aurora s'abstint de paraître à la fête, et sans en prendre autrement du dépit, se contentant de persifler du bout des lèvres, ce qu'elle appelait la grossièreté du roi de Suède, elle rima sur Sa Majesté une mordante épigramme que Charles ne lut point.

D'aimables et vastes prairies, des haies en fleurs se déroulent et disparaissent, grâce à la rapidité du voyage, avant que vous ayez eu le temps de les regarder; si des *lanes* pouvaient exister autre part qu'en Angleterre, on les retrouverait ici.

« Brunswick! cria le conducteur.

— Comment! Brunswick? je ne vois qu'un cyprès et un soldat en deuil! »

Et c'est en effet tout ce que vous avez à voir. Jamais ville plus triste ne servit de résidence à une race plus fatale.

Bürger était de Brunswick, aussi je ne m'étonne pas qu'il ait écrit *Lénore*. Quelle imagination ne tournerait au fantastique au milieu de cette armée

toute de noir vêtue? Un soldat de Brunswick, cavalier, fantassin, artilleur, n'est point un soldat vivant de la vie de tout le monde; mais un hussard de la mort, né pour endosser une casaque lugubre et porter des os en croix sur son shako en manière de cocarde.

J'appellerais Brunswick un caveau funèbre, ses rues silencieuses ressemblent à des catacombes, et les noirs fusiliers qui les parcourent vous apparaissent comme autant de spectres.

Il y a là un palais ducal magnifique, mais dont les portes ni les fenêtres ne s'ouvrent jamais, demeure princière que nul n'habite.

« Où est le duc?

— A la chasse.

— Où?

— Dans le Harz, à son château de Blankenbourg.»

Il y a deux choses à Brunswick : un lion et une église. L'un et l'autre datent du temps du héros de la maison de Guelfe, Henri le Lion. Le lion, la gueule béante, se dresse sur un piédestal au nord de la cathédrale de Saint-Blasius, bâtie en 1172.

A tout prendre, cette église est le véritable manoir ducal des princes de la maison souveraine de Brunswick, lesquels à mon avis ne semblent naître que pour empêcher qu'aucune place ne reste vacante sous ces sombres voûtes. Sur presque tous les champs de batailles il y a un boulet pour un Brunswick, et ceux qui ne tombent pas dans les combats, c'est le poignard de l'assassin ou l'inondation qui se chargent de leur destinée. A défaut du poignard ou de l'inondation, la

foudre elle-même interviendrait, Dieu me pardonne, tant la fatalité pèse sur cette race, dont la chronique se déroule lamentable et sombre, et n'est qu'un immense obituaire.

En 1090, le markgrave Ekbert de Thuringe et de Saxe meurt à sa résidence de Hogeworth, assassiné par ses serviteurs, qui tombent sur lui à coups de hache et le tuent. Ekbert s'était allié avec Rodolphe de Souabe et le pape Grégoire VII, et l'empereur Henri IV vengeait par ce meurtre l'outrage fait à sa politique.

Mais passons aux annales contemporaines, nous n'en finirions pas si nous voulions toucher au tableau des temps homériques.

En 1704, Auguste-Ferdinand, après s'être battu vaillamment avec le roi d'Angleterre dans les Pays-Bas, et avec le prince Eugène contre les Turcs, accompagne le margrave de Bade, et recevant l'ordre d'attaquer le Schellenberg, près de la ville de Donauwerth, il saisit la bannière de Brunswick, dit à ses troupes de le suivre, s'élance à l'assaut et tombe frappé d'une balle à la tempe gauche, à l'âge de vingt-sept ans !

En 1741, le prince Louis-Ernest périt à Molwitz, tué par les troupes de son frère Ferdinand, contre lequel il s'était révolté.

En 1758, Frédéric-François, fils de Ferdinand-Albert II, a la tête emportée par un boulet de canon à Hochkirchen, et meurt à vingt-six ans !

En 1761, Albert-Henri, fils du duc Charles, reçoit une balle au cou dans une escarmouche entre les

troupes du duché de Brunswick et les troupes françaises, et succombe à dix-neuf ans.

En 1770, Guillaume-Adolphe, autre fils du même duc Charles, meurt à vingt-cinq ans, d'une inflammation des poumons, au camp russe d'Oczacow, où il était allé en qualité de volontaire.

En 1785, le duc Maximilien-Léopold se noie dans l'Oder à trente-trois ans. « Je suis un homme comme les autres, disait-il à ceux qui le suppliaient de ne pas exposer sa vie au fléau de l'inondation, et l'existence de mes semblables est aussi précieuse que la mienne. »

Enfin, en 1815, Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick, expire à la bataille de Quatre-Bras, frappé en pleine poitrine de la balle d'un carabinier !

Celui-là du moins avait compris le génie de sa race. — Une tête de mort qu'un serpent enlace, telles étaient les armes qu'il avait choisies. — La mort et l'éternité, et l'éternité de la mort !

Tous les hommes sont nés pour mourir ; mais ce tribut que les autres payent à la nature, chez les princes de la maison de Brunswick la destinée semble l'avoir érigé en fonction ! et c'est dans ces humides catacombes du *Blasiusdom*, sous ces voûtes sépulcrales que des cierges lugubres éclairent, c'est dans cette poussière et ce néant, qu'il faut aller chercher leur véritable salle du trône.

Lorsqu'en 1690, le duc Rodolphe-Auguste fit creuser pour lui et sa femme un tombeau particulier, on raconte que les fossoyeurs rencontrèrent à une certaine profondeur une pierre plate, et qu'ils demandè-

rent au prince s'il fallait l'enlever. « Gardez-vous-en bien, répondit-il, elle recouvre sans doute le corps d'un homme qui s'est fait enterrer si profondément pour n'être jamais déterré. Laissez-le donc en repos.» Et le duc ordonna que, lorsqu'on l'enterrerait, son cercueil fût posé « bien doucement » sur cette pierre, et recouvert ensuite de terre.

« Prenez garde! allez-y doucement! cela pourrait le réveiller! »

D'autres s'occupent des vivants, ceux-ci sont tendres pour les morts. « Ne le dérangez pas, de grâce... il est mort! »

Voici venir Bürger, qui galope autour d'un cimetière au clair de la lune, se heurtant aux pierres des tombeaux et des tombes ouvertes.

« Je t'en prie, laisse les morts en paix! » dit Lénore.

Dans l'arrière-chœur (*Hinterchor*) de la cathédrale, des mains actives s'occupent depuis quelque temps à gratter et à enlever tout le plâtre qui recouvrait la voûte et les murs. Des figures de toutes les formes, où l'on reconnaît l'école byzantine, apparaissent déjà; les anges, chaperonnés de nimbes lumineux, naissent sur leurs fonds d'or; les vierges et les saints du légendaire commencent à resplendir de leurs vives couleurs bleues, rouges ou vertes. Quelques-unes de ces peintures sont entièrement restaurées; d'autres se laissent entrevoir à travers le voile poudreux du plâtre jaloux qui en partie les dérobe encore.

Si vous aimez les généalogies, et que vous soyez curieux d'étudier l'ancienneté de cette race de Bruns-

wick qui nous occupe, vous ferez bien de vous adresser à l'archéologue Rimius, celui-là du moins vous en contera long sur ce sujet. Je connais des gens de par le monde qui trouvent assez respectable une origine remontant aux croisades, — plaisanterie que tout cela, — Charlemagne lui-même est d'hier!

Selon ce Rimius, (Rimius, quel docte nom pour un archéologue!) il va sans dire que bien avant la naissance du Christ, se trouvent des traces de l'existence des annales des princes de Brunswick. Sous les Romains on les appelait *Actii*, et Romulus fit élever un monument à un membre de cette race illustre! Plus tard, ils s'allièrent à la famille de Jules César, et la mère d'Octave-Auguste appartenait aux ancêtres maternels des Guelfes.

Dans les temps *modernes*, Witikind, un de leurs ancêtres, changea, pour plaire à Charlemagne, son cheval noir pour le cheval blanc, qui depuis a toujours brillé sur l'écusson de Brunswick et de Hanovre; et l'autre jour, Richard Cœur-de-lion fit présent à son beau-frère, Heinrich der Löwe, de deux des cinq léopards qu'il portait brodés sur sa bannière.

Sérieusement, je pense qu'il y a tout lieu de croire que si la race des *Welf-Este*, ou des Guelfes, n'est pas la plus ancienne et la plus illustre de l'Europe, elle n'a à cet égard aucune race rivale qui la surpasse. Depuis la grande Margrave jusqu'à Frédéric-Guillaume, c'est une race de guerriers, et ces princes, dont les États marquent à peine sur la carte, comptent autant de nobles faits blasonnés dans leurs an-

nales que les plus fiers des monarques de l'Europe.

Il fut un moment, pendant ces dernières années, où l'on se demandait avec une certaine anxiété dans les pays voisins quel parti prendrait le duc Guillaume. Pencherait-il du côté de la Prusse?

— Il ne le peut — disaient les Hanovriens — il restera ferme.

Mais le roi de Prusse vint chasser à Blankenbourg, et le duc de Brunswick, à son tour, se rendit à Berlin. Le duc Guillaume est entré dans les conventions militaires de la Prusse, ce dont les Hanovriens ont eu grand dépit.

— Mais pourquoi Son Altesse n'habite-t-elle pas le palais de sa capitale?

— Oh! c'est que ses fidèles sujets ont aussi essayé de se révolter, et comme ils l'ont obligé à leur faire des concessions, lui, pour sa part, se tient en droit de les laisser sans cour. Libre à eux de se révolter, mais libre à lui de vivre à sa manière.

Quant à moi, je crois fermement que le duc Wilhelm chasse à Blankenbourg, et demeure hors de sa résidence parce qu'il a peur de ses ancêtres du *Todtengrube*.

—

# CHAPITRE VII.

## LEIPSICK.

Aschersleben et le maréchal Knesebeck. — Magdebourg et la reine Louise de Prusse. — Leipsick. — Physionomie de la ville. — Quelle atmosphère politique on y respire. — Les imprimeries, les librairies, les tavernes. — *Herr Doctor*. — La cave d'Auerbach. — M. Brockhaus et l'établissement qu'il dirige. — Caractère des travailleurs allemands. — Mœurs révolutionnaires et habitudes musicales mêlées. — *Artistisme* et *carbonarisme*. — Les soirées de quatuor alternant avec les clubs. — *Schwaermerei und Liederlicheit*: Jean Paul et Hoffmann.—L'étudiant de Leipsick et la *Kneipe*. — Quel triste rôle les tavernes ont joué dans les affaires politiques de l'Allemagne.

Nous passâmes près d'Aschersleben au soir, comme le soleil se couchait. Quel coucher de soleil ! les tours lointaines de la ville nageaient dans des flots d'or, et à mesure que l'horizon rougissait, on les voyait se détacher plus sombres, pareilles à des mâts gigantesques et noirs sur un océan de pourpre. C'est ici, au milieu de ces paisibles solitudes que se termina une des existences les plus agitées de notre siècle; ici, qu'à l'ombre de ces hêtres touffus, les plus beaux peut-être de l'Allemagne, s'endormit du dernier sommeil le fameux maréchal Knesebeck, le dernier des compagnons de Frédéric de Prusse, et qui passe pour avoir

8

été l'auteur implacable de ce plan de retraite contre lequel vint se briser en Russie la fortune de Napoléon. Instruit des premiers préparatifs de la campagne de 1812, le maréchal Knesebeck en avait étudié les chances, et son opinion étant une fois fixée à cet endroit, il alla trouver le roi Frédéric-Guillaume III, cartes et calculs en main.

« Sire, dit-il, les renseignements que j'apporte à Votre Majesté sont clairs comme le jour ; il faut à l'armée française tant de temps pour ses mouvements, elle arrivera à telle époque, si l'empereur Alexandre consent à rester tranquille, les Français sont inévitablement perdus. Les Russes ne doivent pas bouger, mais attendre l'ennemi chez eux. »

Le roi examina les calculs du vieux militaire, en comprit à l'instant l'importance et l'exactitude, et dépêcha le maréchal Knesebeck à Saint-Pétersbourg, où ses conseils ne furent que trop bien écoutés.

En entrant dans Magdebourg nous nous rappelions involontairement la ballade de Goethe. « O Magdebourg ! la ville renommée pour ses belles filles et ses belles femmes ! » Il se peut que la ballade ait eu jadis raison, mais pour ce qui regarde l'heure présente, je doute que les matrones et les vestales qui s'empressent autour des voyageurs en leur offrant des oranges et de la bière, eussent rien à redouter même des hordes dévastatrices de Tilly. — Comme nous quittions Magdebourg, la lune se mirait dans les eaux de l'Elbe, et sur la rive du fleuve un batelier chantait : « Où est la patrie du Germain ? » Je rêvai alors à celle qui la

première éveilla ces chants en Allemagne, à cette Louise de Prusse, dont les larmes et la beauté enflammèrent le sentiment de la résistance dans les cœurs de la jeunesse teutonne. Magdebourg fut son Calais, et comme de la reine Marie Tudor, on a dit d'elle, que si l'on avait pu voir dans son cœur, on y eût trouvé gravé le nom de Magdebourg.

Des plaines plates et monotones se déroulent; toujours la même immensité, pas une colline sur la terre, au ciel pas une étoile, la lune éclaire seule le sombre azur du firmament, et sa lumière semble rendre l'ombre encore plus profonde; c'est ainsi que nous passons auprès d'Anhalt et de Halle, et c'est ainsi qu'enfin nous arrivons à Leipsick.

« Parlez-moi de Leipsick, dit un des étudiants de Goethe, dans *Faust;* c'est là un petit Paris qui vous sait faire quelque chose d'un homme! » Un petit Paris! le mot a du vrai bien qu'exagéré. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Leipsick est une ville unique en Allemagne. «Chaque jour est un jour de fête,—poursuit Méphistophélès, crayonnant à sa façon humoristique le caractère des habitants de la cité joyeuse,—avec un peu d'esprit et médiocrement d'aisance, chacun tourne dans son cercle étroit comme un jeune chat qui court après sa queue; heureux et contents, pourvu qu'ils n'aient pas mal à la tête et que l'hôte continue à leur faire crédit. »

Tel est Leipsick, le centre commun de la démocratie, le quartier général du *Studentenwesen*, et qu'on me passe l'expression, la capitale du *professorisme*,

ville de librairie et de compagnonnage, de tavernes et d'imprimeries, où les fumées caligineuses d'une science mal dirigée et mal digérée se mêlent aux fumées de la bière èt des vins du Rhin et forment une masse de vapeurs contre laquelle on n'a point imaginé encore, que je sache, de soupape de sûreté.

D'ailleurs, si tant de rues larges et de belles places, de jardins publics et de superbes promenades, tant de boulevards spacieux et bien plantés autorisent jusqu'à un certain degré la comparaison, il est un point de ressemblance qui, plus que tout autre, contribue à faire de Leipsick un petit Paris : je veux parler de son esprit ingouvernable. A peine avez-vous mis le pied dans Leipsick que soudain une atmosphère inconnue vous enveloppe. Vous vous sentez libre mais non tranquille, vous êtes sorti de l'Allemagne traditionnelle pour entrer dans je ne sais quel centre d'activité, de négoce et de querelles. De politesse il n'en est plus question, le garçon d'auberge devient là, comme en Amérique, une espèce d'*aide*, qui n'en use à votre égard que selon sa convenance. S'il vous arrive de vous aventurer dans le *Speise-Saal* pour y chercher un journal,—journaux, revues et magasins sont là par centaines, — vous voyez les tables occupées par des hommes à lunettes, lesquels ont des visages pâles, des mains d'une propreté fort équivoque, et s'appellent entre eux : Monsieur le docteur! (*Herr Doctor!*) et chaque fois que vous entrez dans une librairie, l'homme qui tient le comptoir se met de but en blanc à vous parler poli-

tique comme si tout naturellement vous étiez un radical renforcé.

Après l'*Auerbach's Keller* de classique mémoire, je n'ai rien rencontré à Leipsick de plus intéressant que l'imprimerie de M. Brockhaus. Six ou huit cents hommes sont employés dans ce vaste établissement, véritable petit monde où depuis les travaux de la fonderie jusqu'aux plus précieuses reliures, se fabriquent tous les éléments de cette industrie si variée et si multiple qui vit des efforts, hélas! bien souvent malencontreux, de la pauvre cervelle humaine. C'est un grand homme et un patriarche dans son genre que ce M. Brockhaus, et, tel que vous le voyez, avec ses façons d'être calmes et tranquilles, avec sa calotte de velours noir et sa plume derrière l'oreille, je ne doute pas qu'il n'ait à mener par jour plus de besogne que le premier ministre de mainte principauté. Vous parcourez toutes ces salles sans que personne fasse attention à vous; silencieux et graves, des hommes par groupes de dix et de vingt sont à l'ouvrage, ceux-ci courbés sur les caractères de métal qui doivent habiller des mots et revêtir des idées dont celui qui les combine et les arrange n'a pas le temps de saisir le sens, ceux-là enlevant les feuilles chaudes et fumantes au cylindre infatigable de la presse, d'autres plus pâles essuyant les gouttes de sueur que provoque le feu de la fournaise ardente, et pendant toutes les heures du jour n'entendant que le bruit du marteau sur l'enclume. Étrange chose que ce besoin éternel que l'homme éprouve de charmer son travail! A

chaque fenêtre de cet immense bâtiment, à chaque lucarne, vous apercevez deux ou trois pots de lierre arrangés avec art ; quelquefois ses tendres guirlandes s'enlacent autour des branches souples de l'osier ployées en rond, en ovale ou en forme de petite palissade. Mais partout au milieu de l'huile et du fer, du feu et de la graisse, ces verts rameaux de lierre égayent et réjouissent les yeux des travailleurs. « Ils aiment cela, nous dit M. Brockhaus, c'est une compagnie ! »

Une compagnie, en vérité, et charmante. Quelle que soit la nature de ses labeurs, il y a chez l'homme un irrésistible besoin d'aimer quelque chose en dehors de lui-même ; et je ne connais rien de plus touchant que cette association d'un travail rude et grossier avec ce sentiment naïf et dégagé de toute utilité positive. Un Français prend pour compagnon un chat ou une souris, un chien ou un écureuil, peu importe, pourvu qu'il ait affaire à un être vivant ; un Allemand se choisit une plante, d'où je conclus non pas précisément que celui-ci soit meilleur que celui-là et de mœurs plus douces, mais simplement qu'il est moins *réel*, moins positif que l'autre. Je ne doute pas que la moitié des ouvriers de M. Brockhaus n'ait pris part au mouvement réprimé par le prince Jean de Saxe en 1846 (1). Je soupçonne même volontiers qu'ils savent

(1) En effet, au premier bruit de ces émeutes, tous les travailleurs de l'imprimerie Brockhaus et des autres avaient quitté l'atelier pour les barricades. « Ils sont possédés, disait avec désespoir M. Brockhaus à un de ses voisins, pour l'amour de Dieu essayez de les persuader ; quant à moi, je n'en puis plus rien faire. » On essaya, en effet, et l'essai réussit, car le voisin

tous par cœur les vers incendiaires écrits à cette occasion par M. Freiligrath ; mais cette humeur démocratique une fois passée, ils reviennent à leurs longues promenades à travers champs, j'allais presque dire à leurs rêveries, et vont se laisser ravir par quelque mélodie de Weber ou de Mendelsohn.

Le manque d'esprit pratique, voilà le vrai malheur des Allemands du Nord. Ils conspirent la perte de l'État et lisent Klopstock, et tel parle d'anéantir les tyrans qui pour rien au monde ne voudrait un seul jour renoncer à ses habitudes de taverne et de tabagie, et puis, je le demande, pour ces gens aux trois quarts fous de musique et de peinture, quelle conspiration — eût-elle pour but de déraciner une bonne fois la monarchie du sol de l'Europe — quelle conspiration vaudra qu'on s'absente du cercle où l'on se rassemble pour jouer des quatuors ou crayonner des figures au charbon. Le *Künstlerwesen*, l'*artistisme*, est aussi profondément implanté au cœur de ces cités remuantes que le *Studentenwesen*, et c'est ce manque d'esprit pratique qui a précisément empêché les révoltes de l'Allemagne septentrionale de devenir des révolutions.

Les Badois eux non plus n'étaient point gens fort pratiques ; mais leur incapacité politique éclata surtout dans la démence de leurs théories, et non dans l'absence de méthode, lorsqu'il s'agit pour eux de mettre ces théories à exécution. Aussi *impratiques*

en question n'était autre que M. von der Pfordten, aujourd'hui premier ministre de Bavière et de plus orateur de la plus persuasive éloquence.

que les autres, ils ont moins de sujets de distraction; moins sensuels, moins *viveurs*, ils possèdent un degré de plus de brutalité. *Schwaermerei*, *Liederlicheit*, ces deux mots renferment tout le secret du caractère de l'Allemand du Nord. Le premier de ces deux mots, si vous cherchez à les traduire, indique une espèce de disposition rêveuse qui, alliée au génie, produit Jean-Paul, mais qui, se rencontrant dans un cerveau vulgaire, n'y va semer que désordre, trouble et confusion. Quant à l'autre, il signifie tout simplement un amour effréné du plaisir quel qu'il soit, du plaisir sans élégance et qui dégrade. Un *Liederlicher Kerl* est un personnage chez lequel il n'y a ni solidité ni cohérence, un être sans consistance et chez lequel, si je puis m'exprimer de la sorte, rien ne tient ensemble. Il sait un peu de tout et décide de tout, il fait un peu de tout, excepté son devoir auquel il ne pense jamais. Du reste, de même que le *Schwaermer*, quand le génie l'y aide, devient Jean-Paul, donnez l'imagination au *Liederlicher Kerl*, et vous avez Hoffmann. Tels sont à mon sens les deux traits qui caractérisent le naturel du pays de Leipsick, et je dois ajouter pour être juste que le premier se trouve plus souvent chez le peuple, tandis que l'étudiant semble au contraire se réserver l'autre pour lui. Qu'on se rappelle *les Brigands* de Schiller et cet amas de sottes divagations que le grand poëte met dans la bouche de l'arrogant Spiegelberg, et l'on aura une idée assez nette de l'étudiant de Leipsick. Il peut élever des barricades, y monter bruyamment son fusil au bras et sa casquette

enfoncée sur les yeux; mais pour peu que l'autorité qu'il prétend renverser ne se déboute pas, vous verrez en somme qu'il y aura eu plus de bruit que de mal. Car, pour si indocile qu'on le donne, l'étudiant de Leipsick reste avant comme après et sur toute chose un *Liederlicher Kerl*, un bambocheur!

Parmi les grandes villes de l'Allemagne, il y en a de plus exclusivement vouées au commerce, à la banque, Francfort, Hambourg et Brême par exemple, d'autres comme Heidelberg et Bonn sont plus spécialement universitaires, mais vous ne trouverez qu'à Leipsick cet assemblage étrange de science et de négoce qui transforme la ville en un foyer continuel d'agitation. Quel commerce d'ailleurs plus dangereux que celui-là au temps où nous vivons, le commerce des livres, des pamphlets et des brochures politiques! A Dieu ne plaise que nous appartenions à cette classe d'obscurantistes qui proscrivent la science comme un élément dangereux, et pensent que, pour les yeux de nos intelligences, les ténèbres conviennent mieux que la lumière. Non certes! mais nous croyons à la science utile et féconde et aussi à la science funeste et qui corrompt; mais nous voudrions laisser entrer par torrents la lumière du soleil, tandis que nous éloignerions de tous nos efforts ces lueurs artificielles, ces tristes lumières de la nuit qui ne font que troubler la vue de l'esprit!

Leipsick relève de la couronne de Saxe; mais que l'habitant de cette ville soit un Saxon, voilà ce que tous les traités du monde ne sauraient accomplir. Il

est de Leipsick, ni plus ni moins, et s'il faut absolument qu'il se rattache à une patrie quelconque, c'est au pays latin de Paris, son éternel prototype. Il a pour son parlement l'*Auerbach's Keller* (1), et la table souillée de vin de la première *Kneipe* qui se rencontre sert de trône à son roi. La *Kneipe* est dans la hiérarchie de la bohème germanique quelque chose d'encore au-dessous de la taverne et du cabaret, un lieu de réunion pour les désœuvrés, les imbéciles et les gens sans aveu. Un étudiant de Leipsick sans *Kneipe*, on aurait peine à se le figurer, autant vaudrait un limaçon sans sa coquille. C'est là que les lampes grasses ont la flamme la plus rouge, c'est là que la fumée de l'*écume de mer* s'exhale en vapeurs plus épaisses, que les voix les plus avinées et les plus enrouées entonnent leurs chansons patriotiques. La *Kneipe* en un mot, c'est l'école préparatoire, le vestibule de l'hôpital, de la prison et de la maison des fous! Quel triste rôle ces habitudes de taverne ont joué dans les affaires d'Allemagne! combien leurs influences énervantes n'ont-elles pas contribué à ces défauts de résolution qui faisaient dire à un général fameux : « Il y avait du moins quelque honneur à prendre les barricades parisiennes dans l'insurrection de juin, tandis que sur toutes celles que nous avons emportées, nous n'avons guère trouvé que des bonnets rouges! »

(1) La cave où se passe la fameuse scène des étudiants dans le *Faust* de Goethe.

# CHAPITRE VIII.

## LE FICHTELGEBIRGE ET HOF.

Le pays de Jean-Paul.—Reichenbach et Plauen.—Adieu le cor du postillon. — Le *Fichtelgebirge* à vol d'oiseau, ses vastes forêts de pins et ses landes, ses torrents et ses ravines ; romantique aspect du paysage au clair de lune. — Impression du chemin de fer sur un hôte de ces solitudes. — Encore Jean-Paul. — Hof et l'hôtellerie de Brandebourg. — Silhouette d'une ville de province allemande à cinq heures du matin. — Bamberg. — Othon de Wittelsbach et Philippe de Souabe.

En quittant Leipsick pour gagner la frontière bavaroise, on traverse toutes les Saxes, laissant à gauche la Saxe royale et les Saxes ducales à droite. A tout prendre, pourtant, c'est bien plus un voyage au pays de Jean-Paul que dans un royaume ou une contrée quelconque de notre terre. A chaque pas se retrouve un souvenir, à chaque station de chemin de fer, un nom qui rappelle une création de ce doux enchanteur qu'il s'agit encore moins de comprendre que d'aimer. Zwickau, Wolkenstein, Alexandersbad, Franzensbrunn, Marienberg, Annaberg, Schneeberg ! autant de lieux immortalisés par lui, et qui vous deviennent chers parce qu'il y a vécu. De tous les grands poëtes

du monde, Jean Paul est peut-être celui qui a su mettre le plus petit espace entre son berceau et sa tombe—quelques milles carrés, voilà sa sphère d'action matérielle, et c'est un événement pour lui que d'aller de Hof à Bayreuth — cependant, si restreint que soit le terrain, il ne cesse de l'arpenter, et plus grand batteur de routes ne fut jamais que l'écrivain de *Quintus Fixlein* et de *Titan*.

Aussi, quel pays ! on conçoit, en le voyant, tout le mépris qu'éprouvait Jean-Paul pour les ouvrages des hommes.

De Reichenbach jusqu'à la hauteur qui domine Plauen, on fait le trajet en voiture, quittant le chemin de fer pour traverser le *Fichtelgebirge*. Ici, pour la dernière fois, vous voyez l'un des derniers descendants de cette race si allemande et si fameuse — de ces postillons qui, autrefois, défrayaient tant de contes, tant de chansons populaires—et le son de ce cor qui bientôt ne réveillera plus l'écho des bois vous attriste comme le ferait un adieu. Hélas ! que signifie aujourd'hui la mélodie de Schubert :

Von der Strasse herein Posthorn klingt !

Les rues se taisent à cette heure, et le son du cor, pas plus que le bruit retentissant d'un sabot de cheval sur le pavé sonore ne fait battre désormais le cœur des jeunes filles.

De tous côtés s'étendent les grands bois, les hauteurs en sont couvertes comme les vallées en sont pleines ; ces mille sentiers déserts que l'on découvre

du bord de la route, on dirait que jamais pied humain ne les foula, et que des solitaires ruisseaux de ces ombreuses profondeurs, nul avant vous n'a entendu la voix argentine. Là-bas, bien loin, voyez le *Boehmerwald* plongeant sa tête couronnée de chênes dans l'océan d'or où le soleil se couche. Ceci, du moins, c'est bien l'Allemagne historique, mieux encore, l'Allemagne de la légende. Dieu soit loué! il n'y a point de chemins de fer!

Avec la lune, le vent se leva, et quand nous arrivâmes sur le sommet le plus haut du Fichtelgebirge les cimes altières des pins auxquels il emprunte son nom se penchaient vers nous en agitant leurs sombres branches comme de grands bras, et en jetant à la brise de lugubres gémissements qui semblaient des saluts fantastiques, le *Glück zu* fatal des esprits de la montagne et des bois frappant l'oreille d'un chasseur ensorcelé.

Nous passions au galop.

Pâle, pure, resplendissante, la blanche reine de la nuit planait au-dessus des noirs sommets boisés. De temps en temps, la forêt faisait place à la plaine inculte, et nous voyions s'étendre à nos yeux de vastes terrains stériles et nus, recouverts seulement de quelques bruyères flétries. Çà et là, sur la triste plaine, s'allonge l'ombre d'un pin solitaire; ailleurs, les blancs rayons de la lune se reflètent dans quelque étang des bois qui semble offrir au désert le tribut dédaigné de ses eaux éternellement vierges.

Puis vient le hurlement d'un torrent, le retentisse-

ment des pas des chevaux sur un pont, l'étincelle arrachée à un pavé rebelle, et la trompette du postillon.

C'est Plauen.

Nous voici encore en plein Jean-Paul. Nous retrouvons le chemin de fer et avec lui encore les bois, les bruyères, les pins et les étangs des forêts. — Des essaims de corbeaux sauvages croassent et tournoient autour de vieux arbres gigantesques, et ces solitudes séculaires semblent leur appartenir encore trop bien pour qu'ils se laissent chasser par l'attirail effrayant du monstre nouveau. Toujours nous avançons, criant, sifflant, haletant, gémissant, déchirant la terre qui nous porte, et jetant une sombre et sanglante lueur sur les vertes clairières.

En nous arrêtant à une station située justement sur la lisière de la forêt, les contours d'une forme étrange frappèrent mes yeux; au bord d'une pièce d'eau, et se dessinant sur le fond pur du ciel, j'aperçus un cerf magnifique, un dix cors au moins.

L'animal leva la tête d'un mouvement royal, huma l'air, parut surpris, mais plus encore offensé; au premier signal il tressaillit, ses jambes fines tremblèrent, et la frayeur rida sa peau veloutée, comme le souffle du vent fait frissonner l'eau ; puis il se retourna et regarda l'ennemi fièrement. Alors des bruits plus hideux se firent entendre. — Une cloche, un sifflet, un tamtam, ensuite une pluie de feu pétillant à travers la fumée. — Nous partîmes, et lorsque nous eûmes repris notre élan, je vis l'hôte élégant des bois s'enfuyant à toute vitesse : image trop fidèle de la poésie

de cette solitude qui, elle aussi, s'enfuira, maintenant que l'on a profané sa demeure.

Quiconque n'a des œuvres de Jean-Paul qu'une médiocre connaissance, doit nécessairement ignorer l'existence de la ville de Hof, et en dépit de l'intérêt que la patrie du grand écrivain doit inspirer aux *vrais croyants* je ne souhaite à personne un long séjour dans ce pays.

La nuit était belle, mais le froid très-vif, et un vent glacial soufflait dans les longs corridors du *Brandenburger Haus*, la classique hôtellerie de Hof. On nous pria d'attendre quelque peu dans la salle à manger. Charmant endroit en vérité! rempli à moitié par messieurs les fonctionnaires de la ville, lesquels s'y assemblaient pour manger en société leur portion d'oie rôtie et boire une épaisse bière.

La bière! en effet, ils ne causaient que de cela. A Cologne on parlait chevaux, ici on parlait bière! Ils étaient là une réunion d'employés subalternes, dont la conversation sur ce sujet ne tarissait pas :

« Il a bu sept mesures! disait l'un.

— Je n'en ai bu que trois! s'écriait l'autre.

— Je vous dis qu'il en a bu sept!

— J'en boirais vingt.

— Vous vous vantez.

— Pas le moins du monde. »

Et ainsi de suite un bon quart d'heure durant! j'entends un bon quart d'heure d'Allemagne!

L'aube blanchissait à peine, lorsque l'impitoyable chemin de fer nous arracha au sommeil. Cinq heures

sonnaient à la grosse cloche de la principale église de Hof dont les deux tours colossales semblaient vouloir entrer par nos fenêtres. L'heure était mystérieuse, pas un passant dans la grande rue, dont les pavés glissants ruisselaient des rosées nocturnes, pas une servante autour des puits déserts ! Il faut avoir habité les petites villes d'Allemagne pour comprendre la profonde désolation qui environne une fontaine solitaire : — un *Brunn* sans Lieschen et Gretchen aux cruches d'argile !

Pour ajouter à tout ce qu'avait de lugubre la scène, une pluie fine et pénétrante se mit à tomber ; mais ni pluie, ni grêle, ni orage, n'arrêtent le chemin de fer, aussi bientôt nous courions vers Nuremberg, laissant derrière nous Hof avec ses grandes cloches, ses puits abandonnés, et ses souvenirs de Jean-Paul.

La pluie, un moment arrêtée, recommence ; des nuages brumeux s'abaissent sur nous et nous entourent d'une si impénétrable enveloppe que le cri de la locomotive même ne nous parvient plus que comme le bruit d'un tambour voilé. Puis arrivent de larges rayons de lumière, et l'on voit apparaître les feuilles diamantées des arbres, sur lesquelles s'est cristallisée la rosée matinale. Nous passons sur de hautes montagnes, au bas desquelles on voit des vallées ombragées par des bois, et nous coupons à travers des chasses illimitées comme les prairies et les savanes du *Far West.*

Des forêts de sapins se laissent voir au loin, et les pâles rameaux des bouleaux se penchent amoureuse-

ment pour caresser la morne surface de la lande stérile. Les collines se couvrent de nuages que le vent chasse parfois, et les champs glacés se teignent d'une nuance chaude; reflet doré qui précède le jour.

Un rayon rosé se mire dans le ruisseau au fond d'un lointain vallon; l'herbe étincelle sous la gelée cristalline; l'horizon rougit, l'air s'échauffe, et le soleil enfin se lève dans un océan d'incandescente lumière. Les nuages vaincus s'enfuient; le ciel balayé par le vent est d'un bleu limpide, bientôt la glace fléchit et, ses voiles tombant un à un, la nature revêtue de sa seule splendeur apparaît devant le dieu ardent et superbe comme Aphrodite sortant des flots.

Et maintenant sur chaque hauteur, sur chaque crête de rocher, partout, des couvents, des châteaux, des forteresses.

Bamberg! ce nom ne vous dit-il rien?

Othon, comte palatin en Bavière et sur le Rhin, demanda à Philippe de Souabe la main de sa fille Béatrix. La princesse lui fut promise; mais l'empereur, manquant à sa parole, fiança Béatrix à Wenzel de Bohême. Il y a des historiens qui prétendent que le terrible *Pfalzgraf* aimait la blanche fille de Philippe. Quoi qu'il en soit, il demanda a l'empereur une lettre pour le duc de Silésie, dont il voulut visiter la cour. Devant lui on écrivit une lettre pouvant servir d'introduction à la plus illustre épée de son temps; mais secrètement on en dicta une autre, et l'écrit que reçut le prince de Silésie était conçu de façon à menacer la liberté et la vie du comte Palatin.

La perfidie fut découverte, et Othon jura vengeance.

Il vint à Bamberg où se tenait l'empereur, mais si malade, que ses médecins durent le saigner plusieurs fois.

« Du sang, dit le Pfalzgraf d'un air menaçant, il lui en faut ôter davantage, » et, l'épée en main, il pénétra jusque dans la chambre de Philippe.

« L'empereur, raconte un vieux chroniqueur, le pria de rengaîner au plus vite, vu que l'appartement royal était bien mal choisi pour des jeux si rudes et si guerriers. Othon répondit que point n'était question de jeu, mais bien de châtier trahison et menterie; et ce disant, il plongea son épée dans la poitrine de l'empereur. »

Je me sens le même éloignement pour Bamberg que pour certain cabinet de Holy-Rood et certaine galerie de Fontainebleau, dont les murailles me paraissent avoir dû retenir les noms de Rizzio et de Monaldeschi.

Mais avant que vous puissiez oublier l'attentat du sujet contre l'empereur, le fantôme de l'Empire même se dresse devant vous sous la forme du noir donjon d'Othmar.

L'impérial château de Nuremberg! le voilà, avec sa couronne de tours, antique et majestueuse forteresse, vraie demeure d'empereur! seule aire qui convînt à pareil aigle!

# CHAPITRE IX.

## NUREMBERG.

Flègme imperturbable de la bonne ville pendant les événements de 1848. — Les maisons de la Rose Blanche, de la Grue et du Lion. — Les vieilles familles patriciennes de Nuremberg et leur esprit d'exclusivisme. — L'empereur Maximilien et Albert Dürer. — Les fabricants de jouets d'enfants, derniers successeurs des grands artistes du seizième siècle. — Les magasins de MM. Roth et Rau. — Pierre Fischer, Schoenhofer et la fontaine du Marché. — Le tombeau de saint Sebald et les vitraux de la cathédrale de Saint-Laurent. — Le crucifix de Veit Stoss. — Le vieux Musée et ses chefs-d'œuvre.

Aussi peu bavaroise que Leipsick est peu saxonne, Nuremberg diffère cependant totalement de cette dernière ville, et pourrait vraiment passer pour son antipode. Ses habitants sont aussi tranquilles que ceux de Leipsick sont remuants, aussi arriérés et aussi polis que les autres sont suffisants et avides de nouveautés; et par-dessus tout, vous les trouverez aussi faciles à gouverner que les compatriotes de Brander et de Frosch passent pour turbulents et mutins. Alors même qu'il y a hausse dans le prix de la bière, il arrive que Nuremberg ne bouge pas; et pendant tous les bouleversements de l'année 1848, son peuple

aurait rougi de laisser déranger un pavé. Quelques-uns de ses habitants pensent devoir cet état de choses à ce qu'il n'est permis à aucun juif de résider dans la ville. Tout à côté de Nuremberg, Israël a son quartier particulier, et Furth est le *Ghetto* du pays. Industrieux, riches et fidèlement attachés à leurs habitudes patriarcales, les Nurembergeois sont essentiellement ce qu'on appelle de braves gens. Les voyageurs ne s'arrêtent guère plus d'un jour ou deux dans cette curieuse ville, et l'on n'a point encore vu un étranger fixer son domicile ni pénétrer dans les cercles intimes de la société nurembergeoise. Jamais une famille anglaise n'a planté sa tente dans ces murs, où le luxe et les plaisirs du monde sont inconnus.

Quant à vous lier quelque peu intimement, ou seulement à établir des relations basées sur un échange mutuel de civilités avec un patricien de cette ville *scellée*, vous pourriez tout aussi bien songer à entrer dans la *crème de la crème* à Vienne, sans autre recommandation que votre carte de visite.

Vous voyez ces maisons baroques et étranges, dont chaque porte est surmontée d'un emblème quelconque, rappelant des enseignes d'auberge : *la Rose Blanche*, *la Grue*, *le Lion* ou *l'Agneau*. Là vivent les graves, riches et obscurs descendants de familles qui pourraient exiger dans leurs alliances cinq cents ans de race pure. Voilà toujours les Volkammer, les Holzschuher, les Pirkheimer, ces patriciens non titrés, dont les écussons sans couronne couvrent les murailles de tous les édifices publics et de toutes les

églises! Bourgeois de Nuremberg! on portait jadis ce titre avec fierté. Un bourgeois libre de Nuremberg ou d'Augsbourg pouvait aller de pair avec un noble comte, et plus d'une fois les empereurs écoutèrent avec plaisir les demandes et même les avis de leurs fidèles *Rathsherrn*. On disait de Nuremberg, que c'était le plus splendide joyau de la couronne impériale; et quand on voit tout ce qui orne cette belle cité, on trouve que cette dénomination n'avait rien en soi d'exagéré.

Si Cologne est la Venise de l'Allemagne, Nuremberg en est la Florence. Ses artistes, ses peintres, ses sculpteurs, ses architectes, ont conquis pour elle en Germanie la splendeur qui fit en Italie la gloire de la capitale des Médicis. Vous y rencontrerez aussi cette sympathie, qui existe si rarement ailleurs entre les riches marchands et les hommes dont l'existence est vouée à l'art.

Florence, Gênes et Venise, Augsbourg et Nuremberg sont peut-être les seules villes où ce sentiment se soit manifesté dans toute sa force. Entre Lorenzo et les illustres artistes qui l'entouraient, il n'y avait guère plus de distance ni certainement plus de sympathie qu'entre Dürer et Willibald Pirkheimer, ou entre Pierre Fischer et le chef de la maison de Volkammer.

En voyant la cathédrale de Cologne on sent toute la puissance de l'Empire, toute son inviolable majesté; mais c'est ici une idée abstraite qui s'empare de vous, tandis qu'à Nuremberg, c'est la réalité qui vous apparaît.

Là, partout vous retrouvez les traces des relations domestiques qui existaient au moyen âge, entre le chef de l'État et son peuple, et vous pénétrez en quelque sorte jusque dans l'intimité du foyer du colosse impérial.

Le *Burg* lui-même, séjour de tant d'empereurs et que le glorieux Maximilien affectionnait si particulièrement, se produit comme le symbole de cette profonde union du souverain avec les sujets, de ce pouvoir impérial basé sur la loyauté et l'amour du bourgeois et de l'artisan, et sur l'esprit de commerce bien compris. Le granit du rocher et celui des murailles qui le surmontent sont si inséparablement joints, qu'on a peine à distinguer où finit l'un et où l'autre commence. La forteresse féodale sort de la pierre-mère, —*du rocher originel*, comme disent les Allemands, *der Ur-alte Fels*, — de même que l'Empire est sorti du sol et n'a plus fait qu'un avec la terre d'où il s'était élevé.

C'est autour de l'empereur Maximilien que les plus chers souvenirs de Nuremberg se groupent, et jamais il ne vint dans la ville sans que son séjour fût marqué par quelques largesses, par des fêtes splendides, ou par des distinctions accordées au mérite. Si son petit-fils Charles-Quint ramassa plus tard le pinceau du Titien, Maximilien rendit en la personne d'Albert Dürer un hommage non moins éclatant à la majesté de l'art.

Un jour qu'il visitait le grand peintre dans son atelier, il le pria d'essayer sur un de ses tableaux inachevés l'effet d'un changement qu'il avait conseillé. Le tableau était de grande dimension, et pour arriver

au point indiqué, force fut à Dürer de faire apporter une échelle et d'y monter le pinceau à la main. L'empereur fit signe à un gentilhomme de sa suite de tenir l'échelle, ce que voyant, celui-ci affecta de ne point comprendre. Maximilien alors s'avança pour remplir lui-même cet emploi, disant : « Je puis faire un comte du premier paysan venu ; mais il n'y a pas de comte dont je puisse faire un semblable peintre ! »

Et maintenant, s'il faut parler de l'aspect du royal château de Nuremberg, c'est une ruine, un débris dont il ne restera bientôt plus que poussière ; et l'on peut dire en toute sûreté, de la cité qu'il domine, que son âme s'est exhalée lorsque l'Empire s'est éteint. La couronne de Bavière a beau revendiquer, à titre d'apanage, ce noble séjour de l'art, Nuremberg, en dépit des temps et de la politique, reste et demeure ville impériale, et ne saurait s'accoutumer à l'idée de ne plus faire partie du saint-empire romain.

L'institution de l'Empire convenait à merveille à de pareilles villes ; car, n'étant pas assez considérables pour devenir les capitales permanentes d'un État ou le centre de sa politique, elles ont trop d'importance pour ne pas occuper de temps en temps la première place, et pour ne pas être par moments le quartier général de sa splendeur.

La bimbeloterie forme aujourd'hui la principale branche d'industrie des Nurembergeois. La Florence des anciens temps est pleine de gens qui sculptent des petits bonshommes en bois, et se livrent à la fabrication de rats et de souris qui courent tout seuls ; on n'y

rencontre que des fabricants de poupées et des créateurs de jouets d'enfants. Quel paradis pour vous, gais et joyeux petits lutins, race diminutive des amants du plaisir! et que ne devez-vous pas aux descendants d'Adam Kraft et de Veit Stoss!

Ces magasins de joujoux sont pour moi une des choses les plus curieuses et les plus intéressantes de Nuremberg, et deux heures passent comme la moitié d'une dans la fantastique collection de MM. *Roth und Rau* (Rouge et Rude), le nom n'est pas très-engageant; mais à peine avez-vous mis le pied dans l'étrange théâtre dont ce nom est l'enseigne, que vous oubliez tout pour le monde de joujoux qui vous entoure. Ici sont des poupées qu'on prendrait pour des enfants vivants; là, des chiens et des chats qui aboient et qui miaulent, des oies qui gloussent, des agneaux qui bêlent, des oiseaux qui volent, des poissons qui nagent, des boîtes à musique qui jouent des symphonies de Beethoven, des bouvreuils qui s'échappent d'œufs d'or en étendant les ailes et qui chantent les variations de Rode à rendre jalouse madame Sontag, des régiments de soldats dans tous les différents uniformes des innombrables États allemands, et des cochers poudrés qui conduisent des calèches à quatre chevaux, roulant sur le plancher de la boutique comme au milieu de Hyde-Park. Vient ensuite un peuple imperceptible d'ivoire et un peuple de bois plus imperceptible encore; puis les villages suisses où tout est complet dans chaque habitation, depuis le père de famille, le *Hausvater*, jusqu'au seau de

lait, et où les treillages des jardins et les palissades ressemblent à de la dentelle ; les petites niches gothiques dans lesquelles se trouvent la sainte Vierge et l'enfant Jésus, dont à l'aide d'un microscope on peut distinguer le doux sourire : — ***Puppenfabrikanten!*** tant que vous voudrez; mais ces fabricants de poupées descendent d'Albert Dürer. Où voudriez-vous donc qu'ils eussent acquis cette puissance sur la matière, cette délicatesse dans le maniement du bois et de l'ivoire ?

Pierre Fischer a sculpté les Apôtres, Schonhöfer a découpé les merveilleuses figures de la fontaine du marché, et leurs descendants taillent et ciselent des casse-noisettes en bois, des *Nussknacker* de trois pouces de haut !

Au milieu même de l'église de Saint-Sébald, se trouve le célèbre tombeau de ce saint, magnifique monument d'architecture; c'est un cercueil d'argent renfermé dans une petite chapelle de bronze. On lit cette inscription sur un des côtés :

« Pierre Fischer, bourgeois de Nuremberg, a exécuté cet ouvrage avec l'aide de ses fils. Élevé à la gloire de Dieu tout-puissant, et en l'honneur de saint Sébald, ce tombeau a été payé par les contributions des gens pieux. »

Il n'était pas moins pieux, le maître qui éleva ce monument dont tant de siècles ont admiré la beauté; et il est bon de rappeler à la foule des voyageurs curieux que de semblables ouvrages ne sont pas seulement les œuvres de l'art, mais aussi les œuvres de la foi. Où

croyez-vous qu'il eût trouvé, sinon dans sa foi profonde, l'art nécessaire pour représenter ces douze apôtres? Quand des étrangers venaient visiter Pierre Fischer, ils trouvaient presque toujours les femmes de sa maison chantant des hymnes en faisant tourner le rouet, et pénétrant dans la fonderie, ils entendaient le maître et ses vigoureux fils commenter les beautés de quelque passage de l'Évangile en surveillant la création d'un chef-d'œuvre.

Le talent et la piété des artistes nurembergeois du seizième siècle ne sont égalés que par leur modestie. On raconte qu'un voyageur ayant passé la soirée en compagnie de Pierre Fischer, d'Adam Kraft et de Sébastien Lindenast, les supplia, en les quittant, d'écrire leurs noms sur un dessin que chacun d'eux lui avait donné comme présent d'adieu. Tous parurent surpris.

« Nous sommes des maîtres de travail et non pas des maîtres d'écriture, dirent-ils tous les trois ; nous ne connaissons guère la plume. »

Cependant ils imaginèrent un moyen particulier de signer : l'un peignit un poisson (c'était Fischer, dont le nom signifie pêcheur) ; le second fit une branche d'arbre en fleur (en allemand Blüthenast, le nom de Lindenast signifiant branche de tilleul). Kraft dessina l'image de son nom, qui veut dire *force*, sous la forme d'un Atlas herculéen portant le globe sur ses épaules (1). C'était là le caractère définitif de presque tous

(1) J'emprunte cette anecdote à un manuscrit du seizième siècle.

les artistes de l'ancienne école allemande : une modestie et une simplicité d'enfant.

Ceux d'aujourd'hui ont conservé ce caractère, cela soit dit à leur louange, et j'en pourrais nommer beaucoup que des rois honorent de leur amitié, et dont le génie est vanté dans le monde entier, qui sont aussi simples que leurs prédécesseurs du quinzième et du seizième siècle.

Adam Kraft ne fut pas moins fameux que Pierre Fischer, le fondeur, *le chaudronnier*, comme on le nommait communément.

Dans l'église cathédrale de Saint-Laurent, il semble que vous ne puissiez détacher vos yeux du tabernacle, qui passe, à juste titre, pour le chef-d'œuvre du tailleur de pierres, nous dirions aujourd'hui statuaire (1).

Des plantes grimpantes entourent de leurs rameaux flexibles les fériques colonnes, et ces plantes sont découpées d'une si exquise façon, qu'on croirait que le vent va les agiter en passant. On est tenté de s'écrier : « Ceci n'est pas de la pierre, mais de la cire ! » Tant il y

(1) C'est chez les tailleurs de pierres du moyen âge que se trouve l'origine de la franc-maçonnerie. Ils formaient une classe entre le commerce et les arts libéraux. Ils se rassemblaient eux-mêmes en confrérie, et les statuts de leur société furent sanctionnés par l'empereur. Leurs institutions étaient basées sur la supposition d'une force et d'une patience extraordinaires. Ils avaient pour objet l'érection de gigantesques édifices bâtis par les efforts réunis de tous, et à la conservation desquels tous devaient également se consacrer. D'innombrables apprentis, enfants, jeunes gens et hommes, étaient établis à cet effet dans toutes les principales villes d'Allemagne. Les grands maîtres de ces associations étaient principalement à Cologne, à Strasbourg, à Vienne et à Zurich.

a de mollesse, de transparence et d'air dans tout l'ensemble. Ce ne sont pas des feuilles et des branches taillées dans la pierre, ce sont des branches et des feuilles pétrifiées par la nature.

Le tabernacle a plus de soixante pieds de haut, et sa partie ornementale s'appuie sur une table ou sur un petit autel de marbre au-dessus duquel s'ouvre le grillage doré qui cache aux yeux profanes les mystères sacrés qu'il renferme. Le tout est supporté par trois statues agenouillées qui semblent ployer sous le faix : ces statues représentent Adam Kraft et ses deux élèves; ils sont littéralement ployés en deux, et sur les trois visages il y a une profonde expression de peine et de fatigue.

Mais tandis que chez les deux natures plus communes cette expression est purement matérielle, elle a un autre caractère chez le maître; il y a des traces de souffrance sur ce large front nu, mais c'est la souffrance qui accompagne la production, la peine inséparable d'un enfantement intellectuel.

Derrière le chœur de cette cathédrale, on voit les neuf vitraux merveilleux dont les peintures n'ont pas d'égales en Europe. Chacun de ces vitraux a été offert à l'église par quelque riche Nurembergeois; on remarque au bas le donataire et sa famille agenouillés tous sur une seule ligne. On peut dire de huit de ces vitraux qu'ils sont plus beaux les uns que les autres; mais il n'existe pas de comparaison possible entre eux et le dernier. Que de fois n'a-t-on pas répété, pour désigner une chose d'un éclat très-brillant, que c'était

« de l'or fondu ; » mais ici, c'est à des pierreries fondues qu'il faut songer pour se faire une idée de la splendeur qui éblouit les regards. On appelle ce vitrail la fenêtre de Jacob. L'arbre généalogique de la Vierge a sa racine dans le sein de Jacob endormi sur la terre, chaque branche qui s'élève porte une large feuille formée d'un carreau, sur laquelle sont représentées les différentes actions des descendants de Jacob et des ancêtres de Marie. L'émeraude, le rubis, le diamant, le saphir, mêlent leurs feux divers, qui se confondent dans une universelle flamme. Toutes les topazes du Brésil suffiraient à peine pour produire le fleuve éblouissant qui s'échappe des noirs châssis du chœur de la cathédrale de Saint-Laurent.

Peut-être de tous les maîtres de cette ville fameuse, n'en est-il aucun qui inspire un plus profond intérêt que le sculpteur en bois Veit Stoss. Après avoir doté d'innombrables chefs-d'œuvre presque toutes les contrées d'Europe, après avoir orné de merveilles les capitales des rois de Pologne et de Portugal, Veit revint à Nuremberg, et promit de donner à sa ville natale un crucifix pour l'église de Saint-Sébald.

Il se sentit enflammé d'une ardeur si extraordinaire pour son œuvre, que, dans ses prières du matin et du soir, il suppliait Dieu de lui donner la force d'accomplir sa tâche, dussent ses mains ne plus jamais réussir à produire autre chose. Le crucifix fut achevé, et seuls, les yeux de celui qui l'avait fait ne purent point admirer ses merveilleuses perfections. Veit Stoss était aveugle.

« Pourquoi me plaindrais-je? disait-il souvent avec une touchante simplicité; le crucifix a bien réussi; c'est le meilleur ouvrage qui soit jamais sorti de mes mains. »

Pendant de longues années, Veit Stoss, devenu vieux et infirme, se rendit seul à l'église de Saint-Sébald, car il en connaissait trop bien le chemin pour avoir besoin d'un guide, et, gravissant les degrés d'un marchepied que le sacristain plaçait pour lui devant l'autel, il passait ses faibles mains sur les membres du Rédempteur, pour s'assurer que cette dernière œuvre tant aimée était toujours là! Veit mourut dépendant de la charité de ses voisins, car alors que ses travaux étaient richement payés, il n'avait jamais gardé pour lui que l'absolu nécessaire, donnant tout le reste aux pauvres.

Dürer lui-même, qui était comparativement riche, ne laissa à sa mort que six mille florins. Il existe de lui une lettre adressée à un citoyen de Francfort, nommé Heller, qui lui avait commandé une de ses plus riches peintures en bois, et dans laquelle le grand peintre dit que le prix de son tableau — trois cents florins, environ douze cents francs — est juste, car il voit bien qu'il n'aurait pu le faire pour moins.

C'est à cet homme que Raphaël écrivait : « Votre nom a longtemps été l'objet de ma vénération, » et auquel il dit à la fin de sa lettre : « Je ne sais si j'ai atteint à la hauteur convenable dans ce dessin (une tête de madone qu'il avait envoyée à Dürer par Thomas de Bologne); mais acceptez-le et ne cessez jamais de

m'aimer comme je vous aime et vous honore (1). »

Je n'ai pas l'intention, cher lecteur, de vous infliger un traité ou un essai sur les peintres du bas Rhin, ni de vous prouver comment l'école vénitienne et l'école flamande se rapprochent par le coloris ; je ne vous mènerai pas de l'école byzantine à l'ancienne école allemande ; je ne vous ferai pas passer de Guillaume de Cologne à Martin de Culmbach ; nous laisserons Jean Van Eyck qui, le premier, substitua les arrière-plans aux uniformes fonds d'or, Holbein, Rembrandt, et toute la foule de grands peintres qui ont illustré l'Allemagne méridionale et les Pays-Bas pendant le quinzième et le seizième siècle. Je vous épargnerai tout cela ; mais je voudrais, par amour pour vous, pouvoir vous prêter le tapis du prince Hussein, et vous transporter pendant quelques moments dans la galerie de tableaux qui est vis-à-vis de la maison d'Albert Dürer ; vous verriez comment la vieille école allemande est représentée, et de quel précieux douaire de trésors artistiques elle a enrichi cette ville naguère impériale.

Qu'elles sont belles, ces vierges aux yeux bleus et purs ! qu'ils sont ravissants, ces anges aux blanches ailes, et ces saints immatériels et resplendissants dans leurs nimbes d'or ! ils viennent de l'Orient et datent d'un temps où la peinture était un art mystérieux et n'avait pour but que de glorifier la religion.

Là se trouve aussi la plus fameuse des peintures de

(1) Cette lettre se trouve dans le *Voyage à Nuremberg*, de Heller, qui vivait au seizième siècle.

Dürer : la tête incomparable du divin Rédempteur de laquelle on ne peut détacher ses regards quand ils s'y sont une fois arrêtés. Ce tableau appartenait à la collection particulière de l'ex-roi (Louis) de Bavière; avec le véritable sentiment d'artiste qui le caractérise, il l'a offert à la ville de Nüremberg, en disant : « Dürer a fait votre gloire, vous avez droit à son chef-d'œuvre. »

Mais, si j'avais à choisir dans les merveilles de cette magnifique collection, je préférerais à tout un tableau qui se trouve dans le coin de la galerie, et qui représente un père et ses six fils, dans la manière d'Holbein. « *Familien Vater mit seine sechs Soehne*, » dit le catalogue : quel père et quels fils! le père peut avoir cinquante ans, et les âges de ses fils sont gradués depuis vingt jusqu'à trente ans. Ils portent tous ce grave et riche costume des patriciens, sans que rien y dénote la carrière militaire; cependant il me semble qu'il y a dans les yeux des fils quelque chose qui braverait fièrement le danger; et, si je ne me trompe, une cicatrice sur le front du père dit qu'il a fidèlement servi l'empereur. Braves jeunes gens! comme ils semblent promettre tout ce que leur père a accompli, et comme la franchise et la droiture parlent dans tous leurs traits.

Ce sont là, vraiment, les patriarches des temps modernes, et lorsque les châteaux seigneuriaux de la Germanie abritaient l'enfance de pareils fils et la vieillesse de semblables pères, elle était, certes, assez forte, et pouvait dire avec un de ses princes : « Que de toutes les forteresses, la plus puissante était celle de l'honneur allemand. »

---

# CHAPITRE X.

## MUNICH. — SA SOCIÉTÉ.

Les femmes des bords du Danube. — La Fille de l'Orfèvre. — Rêves d'or des Augsbourgeois. — Luxe de Munich. — Ses palais. — Les chambres impériales. — Les tentures de marbre et les nymphes d'or. — Le rococo. Le lit de l'empereur Charles VII. — Mot de l'empereur Napoléon. — La salle de bal et les colonnes d'améthyste. — Les beautés de la cour. — La salle du trône et ses statues.

Il existe entre Nuremberg et Munich la même différence qu'il y a entre un musée et une ville ; tandis que dans l'antique cité impériale on vit avec les œuvres de ceux qui ne sont plus, dans la capitale de la Bavière on passe son temps au milieu de ceux qu'on admire, et si aujourd'hui on contemple avec ravissement quelque création du génie, on pourra demain s'entretenir avec le maître lui-même et remonter par lui jusqu'à la source de son inspiration. Il y a dans ce rapprochement avec l'inventeur de ce qui nous a charmés, — lorsque l'homme et l'artiste sont au même niveau, — quelque chose de mystérieux et d'agréable ; et les artistes allemands contemporains ont cela de commun avec leurs ancêtres, qu'ils ne restent à aucun degré au-dessous de leurs œuvres.

Dès Nuremberg la beauté de la population bavaroise vous frappe. Chez les femmes surtout, le sang est magnifique, et les jolis visages qui vous apparaissent derrière les rideaux blancs des fenêtres, et qui jettent des regards furtifs dans leurs petits miroirs aux passants de la rue, vous font penser aux jours où la jeune noblesse aimait tant à visiter, sur les pas de son empereur, la vénérable cité, « à cause de la grande beauté des demoiselles ! » Du reste rien de moins farouche que ces beautés, et plus vous avancez dans la Bavière, plus vous voyez celles qui portent ces gracieux visages se complaire à les produire aux yeux dans tous leurs avantages ; à Harbourg, à Donauwerth, elles se pressent en foule autour des convois qui arrivent, et c'est plaisir, comme toutes ces aimables figures blondes et rosées sourient à belles dents sous la noire dentelle de leurs bonnets ailés.

C'est à Augsbourg que l'on commence à voir les coiffures d'or si essentiellement bavaroises ; tout est d'or à Augsbourg, et dans les marchés, aux fenêtres des boutiques, partout vous rencontrez ce type charmant inventé par la fantaisie des poëtes sous le nom de la Fille de l'Orfévre (*Goldschmids Toechterlein*). En France, on dit souvent d'un peintre qu'il voit *gris*, les habitants d'Augsbourg, eux, voient *jaune*, et le magnétisme de l'or les aura fascinés. L'or, en effet, est comme la base de leur renommée historique, et leurs artistes eux-mêmes empruntent au métal précieux leurs inspirations.

Aussi à Munich règne cet amour de la richesse et

de la splendeur. Après Paris, je ne connais pas de ville où il y ait plus de luxe et de magnificence que dans la capitale de la Bavière. L'Autrichien, lui, n'a jamais prodigué sa fortune dans les fêtes. Ses revenus, souvent encore aujourd'hui énormes, il les concentre autour de lui et de tout ce qui lui appartient. Comme l'Anglais, il dépense largement ses richesses, entretient dans ses châteaux héréditaires de vastes établissements de chasse, y multiplie les domestiques, encourage l'agriculture et ses travaux, donne avec libéralité mais sans profusion, et n'a point pour habitude de traiter la société en Danaé et de répandre une pluie d'or sur ses épaules. Les Hongrois, qui forment avec les Autrichiens les deux races du continent les plus opulentes, les Hongrois passent pour d'infatigables dissipateurs, et s'il fallait en croire certains tableaux des mœurs magyares que nous avons sous les yeux, rien ne rappellerait les habitudes des âges les moins civilisés, rien n'indiquerait une aversion profonde pour tout ce que dans nos pays nous appelons le progrès intellectuel, comme l'existence que mène dans ses terres un duc de Devonshire ou de Rutland hongrois.

L'aristocratie de Munich, au contraire, manifeste dans ses plaisirs l'amour de la civilisation poussé jusqu'à l'excès. Élégante, raffinée, prodigue, on trouve chez elle un mélange d'art et de jouissance qui rappelle les beaux jours de l'Italie et de la Grèce. C'est surtout dans leurs bals et dans leurs fêtes que les grands seigneurs bavarois déploient l'incontestable supériorité de leur goût. Il est vrai de dire aussi que la

cour n'hésite jamais à prendre les devants, et nous citerions tels bals masqués donnés par l'ex-roi Louis, qui n'étaient pas indignes d'être comparés à ceux de l'Escurial ou du Louvre. Et quand on y pense, avec un semblable palais, comment se pourrait-il qu'il en fût autrement? La splendeur appelle la splendeur, et ces lieux féeriques, dont la description réclamerait la plume d'un Vénitien du seizième siècle, ne sauraient admettre que des convives somptueux. Le grand escalier, d'un marbre vert de mer, semble fouillé tout entier dans un immense et parfait chrysolithe, et dans la salle des Batailles vous prendriez pour des tentures de brocart ces murs faits d'une pierre cramoisie, si polie et si brillante que les métiers de Lyon semblent en avoir produit l'éblouissant tissu. Où pendent ordinairement de grands plis de satin et de damas, vous trouvez des draperies arrachées à la robe de marbre des rocs; comme aux *Scalzi* de Venise le *vert* antique et le lapis-lazuli servent ici de rideaux et de tapisserie. Qu'on se représente ces massifs candélabres de la salle de bal inondant de flots de lumière ces colonnes légèrement teintées des nuances délicates du lilas, et debout, gracieuses et souriantes, appuyées sur ces blocs d'améthystes, les plus nobles personnes qui aient jamais reçu le double hommage dû à la naissance et à la beauté.

La comtesse de Bassenheim, la vicomtesse d'Alméïda, la baronne de Gumpenberg, la comtesse d'Arco-Valley, je ne finirais pas si je voulais épuiser la liste de tant de reines de beauté éblouissantes sous leurs

diadèmes de pierreries ! Le luxe et les diamants ont toujours été fort en honneur à Munich, et pour s'en convaincre il suffit d'aller du nouveau palais à l'ancienne résidence des électeurs, et de parcourir là ce qu'on appelle les appartements impériaux. Parlerai-je de la *Reiche Kapelle* où ruissellent les émeraudes, où rubis et topazes foisonnent comme les étoiles au firmament, où tout ce que l'orfévrerie de la renaissance a produit de merveilles, tous les chefs-d'œuvre de Cellini et des ciseleurs de Nuremberg se disputent à la fois votre curiosité et votre admiration ? Et les appartements de l'empereur Charles VII, fils de l'électeur Maximilien-Emmanuel qui combattit les droits de Marie-Thérèse à la couronne impériale : que vous semble de leurs trumeaux et de leurs boiseries ? que pensez-vous du somptueux de ce rococo ? On croirait qu'ici tout a été changé en or à l'aide de la pierre philosophale. Dans les coins des plafonds, des figurines d'or allongent par-dessus les corniches, et comme pour vous donner un dédaigneux coup de pied, leurs jambes du modelé le plus charmant et le plus délicat. Plus loin s'élancent des navires au milieu d'un océan *californien;* là-bas, de sveltes palmiers balancent leurs gracieux parasols, plus près de nous s'épanouissent de riches corbeilles de fruits et de fleurs où butinent en gazouillant, jasant et bourdonnant des essaims d'oiselets et d'abeilles. Dans la salle à manger se dressent des poêles de porcelaine aux formes les plus fantasques, des poêles qui marquent et sonnent les heures comme de véritables horloges, et d'où jaillis-

sent des fontaines d'un cristal limpide, sans doute pour réaliser l'étrange hymen de l'eau et du feu. Il va sans dire que poêles, horloges et fontaines, tout est d'or. Et ces vases monstrueux de porcelaine du Japon, et ces candélabres gigantesques, et ce lit dont les draperies et la couverture sont tellement écrasées de broderies, qu'on n'en peut soulever un coin (1). On vous dit que c'est la chambre à coucher de l'empereur Charles VII. Erreur, c'est la chambre à coucher du roi Midas, plutôt. Dans ce lit, le roi phrygien s'est couché, sur ces fauteuils il s'est assis, il a touché à ces flambeaux, et bu dans ces amphores. Mythologie à part, quand Napoléon vint pour dormir dans ces appartements impériaux, il y fit dresser son lit de camp. « Laissons Charles VII dormir en paix, » dit-il, en jetant un coup d'œil à la somptueuse couche. Noble et généreux mouvement, leçon de tact et de réserve donnée aux puissants de la terre, et que peu de gens aujourd'hui imiteraient. Combien, en effet, parmi tant d'illustres parvenus que les révolutions ont suscités, combien en pareil cas eussent respecté la couche impériale, et fait dresser leur lit de camp !

Pour en revenir au rococo saxon, il est à remarquer qu'il prend plus volontiers ses sujets dans la réalité des choses. Voué presque exclusivement au culte de l'arabesque, le *rococo* français ne va guère au delà de l'imitation d'une plante ou d'une fleur naturelle, tan-

(1) Elles ont coûté 800,000 florins (environ 1.600,000 fr.), et pendant dix ans sept personnes y travaillèrent sans relâche.

dis que le style saxon se plaît à reproduire tout un monde : oiseaux, papillons, scarabées, animaux, il y a de tout, jusqu'à des figures humaines, jusqu'à des bosquets, des vaisseaux et des édifices rustiques. Ainsi, par un caprice étrange, la nation qui semble goûter le moins le *pittoresque* proprement dit, s'attache à reproduire les phénomènes du règne végétal, tandis qu'au contraire le peuple qui semble préférer les abstractions couvre littéralement ses murailles, ses plafonds, ses lambris et ses portes de ces éternelles imitations de ce qu'il y a de plus vivant et de plus animé. Ne serait-ce point qu'il faut chercher la raison de ce contraste dans le principe même (si principe il y a) de cet art *rococo* essentiellement faux dans son caractère, et qui pousse chacun à faire ce qu'il y a de plus contraire à sa nature?

En sortant du vieux palais, si vous revenez au nouveau, vous goûtez peut-être davantage la grandiose simplicité de ces vestibules de marbre, après les mille caprices un peu fantasmagoriques des appartements de Charles VII. On sent que cette architecture calme de la salle du trône vous repose.

Ici, point d'ornements, point de meubles ; des colonnes de marbre blanc supportent des deux côtés le plafond chargé d'une dorure mate. Entre chaque colonne s'élève la statue colossale d'un prince de la maison de Bavière. Grave et silencieuse compagnie dont la présence auguste rehausse la solennité d'une réception royale. Point de meubles, disons-nous, pas même un siége, car dans cette salle un

seul homme a le droit de s'asseoir. Il y a là d'ailleurs tout ce qui doit y être : un trône autour duquel se groupent ceux-là qui, de leur vivant, l'ont occupé le mieux.

—

# CHAPITRE XI.

**MUNICH. — L'ART ET LES ARTISTES.**

**La statue de la Bavière par Schwanthaler. — La Walhalla, la Hermann's-Saeule et la cathédrale de Cologne.—Caractère du génie de Schwanthaler. — L'empereur Rodolphe de Habsbourg. — Les statues de Goethe et de Jean Paul. — Deux nymphes. — Le chant du cygne.— L'atelier de Kaulbach. — *Reinecke Fuchs*.— *Charlemagne et Witikind*. — Le *Sac de Jérusalem*. — Une soirée chez la fille de Jean-Paul.**

En approchant de Munich par le chemin de fer, le premier objet qui s'offre aux regards est une colossale main de bronze qui termine un bras levé en l'air et tient fortement une immense guirlande de chêne et de laurier. Favorisée par les gradations de la perspective, cette main domine les tours et les clochers de la ville, et semble les protéger par son geste de grandeur. A mesure qu'on avance, on distingue une tête de bronze, le profil d'un visage se dessine sur le ciel. A cet aspect, vous vous demandez si vous n'êtes pas sous l'empire d'un rêve, si quelque vision gigantesque de Memphis et des sphinx ne vous assiége pas. Mais non, cette tête de bronze est bien une vérité, et dans l'atmosphère limpide et bleue au-dessus des toits des

maisons s'enroulent en torsades cuivrées les nattes de cheveux qui la couronnent.

C'est la *Bavaria* de Schwanthaler. Cette statue à laquelle déjà depuis plus de six ans on travaille, aura plus de quatre-vingts pieds de haut, et cela sans compter son piédestal.

A peine dans Munich, le colosse étrange vous attire, et quelque chemin que vous preniez, vous voyez se dresser incessamment la monumentale apparition qui n'aurait ce semble qu'à abaisser la main pour enlever l'espèce de turban dont les tours de la *Frauenkirche* sont coiffées. — Quel dommage que l'idée ne lui en vienne pas !

Vous vous faites conduire à la fonderie, et bientôt dans une cour en désordre que de mauvaises palissades entourent se montre à vous, sortant à moitié des entrailles de la terre, la Cybèle germanique.

Son vaste front ceint d'une couronne de chêne, elle porte une peau de brebis jetée sur son épaule ; comme je le disais, elle étend dans l'air une de ses mains, tandis que l'autre saisit la poignée d'une épée. Un lion qu'on n'avait pas *mis ensemble*, et dont la tête énorme posait à quelques pas de nous, tandis qu'au fond des ateliers vingt manœuvres lui rompaient l'échine à coups de marteau retentissants, un lion gigantesque doit s'accroupir à ses pieds.

Dans cette œuvre sans pareille, Schwanthaler a su allier avec une étonnante perfection la puissance à la douceur, le sentiment de la force à la délicatesse féminine. Cette fois, on peut le reconnaître, le bronze

s'est fait chair, et de cette gorge de métal va ruisseler *le lait de la bonté humaine the milk of human kindness*). Le fier emblème de ses riches forêts orne superbement son front auguste, tandis que le glaive et la peau de brebis rappellent cette Germanie antique à la fois rustique et guerrière.

« Quelle puissance d'exécution! remarqua l'un de nous.

— *Ach! diese Weiche!* » reprit un Allemand qui nous accompagnait. Quelle mollesse! Et il avait raison.

« Oui; mais c'est Germania que vous devriez l'appeler, ajoutai-je, et non Bavaria. Symbole de l'ensemble de la patrie commune, elle ne représente point, elle ne saurait représenter une simple partie du grand tout. La Bavière, la Souabe et le Palatinat réunis lui seraient encore une base trop étroite, et le lieu où tombèrent jadis les légions de Varus, où le Teutoburg s'éleva, me semblerait le seul emplacement convenable pour la mystique Isis de Schwanthaler. A cette divinité du passé, cherchez un temple dans les profondeurs des bois de la Thuringe; mais élever en bronze le plus vaste colosse qu'il y ait en Europe (1), la plus gigantesque figure que l'art moderne ait produite, et soutenir au monde que cette statue, que ce colosse représente tout simplement la Bavière, personne, en vérité, ne vous croira. »

(1) Pour donner une idée des proportions, ajoutons ici que lorsque la tête fut découverte en présence du roi Louis, vingt-cinq hommes sortirent de ses cavités. Que devient après cela l'histoire du cerveau de Jupiter enfantant Minerve?

C'est un peu le reproche qu'on pourrait adresser au roi Louis de s'être, en général, dans des entreprises exclusivement vouées par lui à la gloire de l'Allemagne, trop uniquement préoccupé de la Bavière. Je citerai comme exemple la Walhalla, ce prétendu panthéon de la grandeur teutonique où le *particularisme* exerce des droits presque absolus.

Il y a de ces monuments qui sont, à vrai dire, la propriété de l'histoire, et qu'on ne saurait enlever de son domaine. La cathédrale de Cologne, par exemple, n'appartient pas plus au roi de Prusse que le Hermann's-Saeule au grand-duc de Saxe-Weimar : l'une est à l'Empire, l'autre à l'Allemagne, et vainement on chercherait à les arracher à la puissance d'une idée abstraite pour les faire entrer dans les combinaisons territoriales et politiques qui peuvent s'établir. La *Bavaria* de Schwanthaler est sans contredit une de ces créations (et qu'on me passe le mot), un de ces types synthétiques, dont les proportions n'admettent pas une idée fragmentaire, et ne se peuvent harmoniser qu'avec une idée d'ensemble.

Pauvre et illustre Schwanthaler ! sa main s'arrêta glacée par la mort au moment où son génie n'aspirait qu'à grandir, et les échos de sa délicieuse habitation pleurent le maître perdu, et le redemandent à chaque heure qui s'écoule. Produire fut la loi de cette noble existence ; parcourez ces salles et ces galeries où son œuvre entière se révèle à vous sous tant de formes héroïques et gracieuses, et vous aurez le secret de cette imagination laborieuse et puissante vouée jusqu'à la

fin au culte de l'art honnête et désintéressé. Personne mieux que Schwanthaler n'a jamais compris l'esprit de la chevalerie du moyen âge. Voyez là-bas, au bout de la galerie, la statue de Rodolphe de Habsbourg : n'est-ce point là l'idéal de l'empereur guerrier, du *Deutscher Ritter*, qui maintenant possède un trône, et jusque-là n'avait eu pour fortune que son cheval, son épée et sa vieille tour dans les Alpes comme un franc et véritable chevalier !

Il y a quelques années, j'entrai un soir pendant la pluie dans la cathédrale de Spire. Après être restée quelques instants à contempler la statue d'Adolphe de Nassau, représenté à genoux sous les vastes arceaux de la nef, je me disposais à sortir, lorsque, retenue par le mauvais temps, j'assistai au colloque suivant, qui s'était établi entre le porte-clefs et le sonneur de cloches :

« On assure que l'empereur sera ici le mois prochain.

— Vraiment ? reprit l'autre, quelle fête cela va faire !

— Comment ! dis-je à mon tour, Sa Majesté Impériale viendrait-elle donc rendre visite au roi Louis ? Mais, en ce cas, c'est à Munich qu'elle ira et point ici.

— Sa Majesté Impériale viendra ici, répliqua le sonneur de cloches en appuyant sur les mots avec une intention marquée ; notre dôme a le droit de la posséder. »

Mais le porte-clefs souriant : « Madame fait une méprise, ajouta-t-il ; ce n'est pas l'empereur Ferdinand

que nous attendons, mais *Sa Majesté* Rodolphe de Habsbourg, le Rodolphe de Schwanthaler qui doit prendre place dans notre cathédrale. »

Le Rodolphe qu'on remarque dans la galerie de Schwanthaler est le modèle de celui qui se trouve à Spire, du Rodolphe de la fameuse légende de Justin Kerner : *Kaiser Rudolph's Ritte zum Grabe.*

Je n'aime pas autant les statues de Goethe et de Jean Paul qui sont à l'entrée de la galerie; Thorwaldsen a fait mieux et Dannecker aussi bien. Mais il y a là deux figures qui, bien qu'elles n'aient rien en soi de chevaleresque, captivent les regards et commandent irrésistiblement l'hommage. Je veux parler de deux nymphes de marbre : l'une appartient au royaume des eaux; c'est une naïade, et la plus délicieuse beauté qu'un fleuve amoureux ait rêvée, le corps le plus charmant et le plus harmonieux où la vague ait jamais déposé ses baisers humides. Si telles sont les fiancées des rois des eaux, je m'étonne, en vérité, qu'ils aient pu si souvent rechercher les filles de la terre.

Au point de vue de la souplesse du contour, de l'exquise suavité des formes, cette nymphe évidemment l'emporte sur sa sœur. Mais il y a chez l'autre un caractère d'ineffable mélancolie qui produit sur l'âme une impression attendrissante, ce quelque chose qui fait venir les larmes aux yeux. Sur cette jeune tête pensive, mollement inclinée vers l'épaule, un vent de tristesse a soufflé. Langueur ou fatigue, on sent à sa physionomie l'état d'abattement et de prostration physique où, quand elle sortit de ses mains, son créateur

était. C'est que cette œuvre fut le suprême effort du génie de Schwanthaler. Comme il y travaillait, la mort glaçait déjà ses doigts qui ne pouvaient plus réchauffer le marbre ; l'une après l'autre toutes leurs phalanges s'arrêtèrent, et la dernière fille du statuaire mourant resta inachevée, s'échappant pour ainsi dire involontairement de ses mains raidissantes.

Pauvre Schwanthaler ! son nom même ne respire que poésie ; et dans ce *Val des Cygnes*, que son génie a peuplé de marbres immortels, la rêverie aime à se le figurer assis au clair de lune sous quelque cyprès solitaire et causant avec Raphaël ou Bellini, de cet art qui fut son amour et sa gloire, et peut-être aussi le tourment secret qui le mit au tombeau ! *La retraite du Cygne*, c'est ainsi qu'il appelait l'habitation qu'il s'était faite aux environs de Munich. Quant à son atelier, dont nous parcourions les salles, hélas ! bien silencieuses, il s'ouvre désormais à tout venant, même au profane, qui, vous voyant si tristement pensive et si oubliée, ne s'informe même pas de votre tristesse et de votre abandon, ô vous qui devez être celle qu'il aima la dernière, ô vous blanche nymphe adorée, son chant du cygne sous le marbre !

Pauvre Schwanthaler !

J'omets ici un nom appelé de droit à se montrer en tête de la liste des artistes de Munich, le grand nom de Pierre de Cornelius. Mais cette gloire que dans le passé revendique Munich, appartient désormais plus spécialement à Berlin, et c'est là que nous la retrouverons tantôt.

Depuis le départ de Cornelius, c'est au premier des élèves du maître, à Kaulbach, que la royauté de l'école de Munich est échue.

Par une froide et sombre journée d'automne, nous allâmes visiter l'atelier de cet artiste. Après avoir traversé l'Isar, notre voiture s'arrêta devant un bâtiment qui ressemblait beaucoup à une ferme. Une large porte de bois s'ouvrait sur une pelouse d'un vert gris et déjà brûlé des givres de novembre. A l'extrémité de la pelouse s'élevait une grande maison d'un aspect triste, à l'entrée de laquelle un paon nous accueillit avec un cri de colère.

Le maître était absent; mais un de ses amis nous conduisait et nous entrâmes :

« Ah ! dis-je en riant à la personne qui nous servait de guide, voici d'abord *Reinecke Fuchs !* » Puis à peine avions-nous parcouru des yeux sur les murs de l'atelier les illustrations si célèbres du poëme de Goethe, les dessins originaux de ces pages charmantes où tant de verve satirique s'allie à tant de bonhomie, qu'une toile immense appela toute notre attention. *Le Sac de Jérusalem par les soldats de Titus*, telle était l'œuvre à laquelle Kaulbach travaillait en ce moment, et dont nous essayerons de crayonner en quelques mots une rapide esquisse.—Les légions romaines foulant aux pieds les ruines du temple renversé, se précipitent dans la ville sainte. Au centre du tableau le grand prêtre vient de se donner le coup mortel, au milieu des emblèmes profanés de sa dignité, et, le poignard à la main, il reste frappé, mais debout près de

l'autel. A ses pieds un jeune homme, un lévite mourant s'est affaissé, et dans son agonie il lève son pâle visage vers le ministre de la parole et l'implore avant d'expirer. On croit l'entendre, tant il y a de vérité dans l'expression exquise et délicate de cette jeune figure, où la mort étend déjà son ombre. A gauche, les erreurs du judaïsme sont châtiées dans la personne du Juif errant, que poursuivent trois démons armés de fouets; tandis qu'à droite se trouve un groupe adorable qui, pour sa part, fournirait à lui seul le sujet d'un tableau. Je veux parler de la fuite des chrétiens s'éloignant de Jérusalem. Une famille chrétienne s'avance; tous portent dans leurs mains les palmes des martyrs, et chantent les louanges de ce Dieu vers lequel leurs yeux s'élèvent avec résignation. Deux anges accompagnent et protégent leur fuite, tenant le saint calice de la grâce au-dessus duquel rayonne dans sa gloire l'hostie pure et sans tache qui console et fortifie. —

Plongés dans la contemplation de la Jérusalem mystique, nous cherchions à nous rendre compte, à l'aide d'un commentaire qui venait de nous tomber sous la main, des épisodes trop multipliés peut-être de cette composition grandiose, lorsque l'artiste lui-même entra.

Wilhelm Kaulbach a la physionomie d'un artiste du seizième siècle; pensif et sérieux, son front, pâli dans les veilles, porte l'empreinte d'une préoccupation incessante. Et cependant (nature d'artiste pleine de mouvements imprévus et de naïfs contrastes), sa gravité aime à se dérider par moments, et vous surprenez

alors à la causticité de l'observation, à l'ironie du ton, la veine humoristique dont est sorti le *Reinecke Fuchs*.

Nous passâmes ainsi en revue les dessins des six fresques qu'il peint pour le musée de Berlin et dont *la Jérusalem* fait partie. J'admirai surtout pour la disposition des groupes et l'épique majesté des personnages, une scène représentant Charlemagne accordant la paix à Witikind : l'empereur s'appuie sur la croix, indiquant par là que sa force repose sur une vérité supérieure, et sa puissante épée s'entrelace dans les rameaux de l'arbre de la Rédemption. Superbe encore dans sa défaite, le roi saxon lui tend la main comme à un ennemi qu'il honore, tandis que derrière lui sa famille murmure, et que d'un groupe de femmes s'élèvent des protestations et des reproches.

« Voyez-vous cette grande figure de femme ? nous dit Kaulbach, c'est la mère de Witikind ; elle maudit son fils, car elle personnifie le passé et toute idée de concession lui répugne.

Witikind est un politique et un législateur ; il *sait*, lui, qu'il doit consommer cet acte de paix, mais les nécessités impérieuses qui le font agir, ni sa famille, ni les femmes de ceux qui sont morts sur les champs de bataille ne les comprennent. Ces gens-là sont déjà tournés contre lui, et quand il aura Charlemagne pour ami, deviendront ses plus terribles adversaires. Regardez-les bien, ne voyez-vous pas que Witikind n'en a pas fini avec eux ? »

L'artiste s'animait comme s'il eût parlé de personnages et de passions contemporaines, et quand même

le caractère général de sa physionomie ne m'eût point révélé d'avance le secret de cette nature essentiellement rêveuse et contemplative, au feu de son regard s'enflammant tout à coup pour des intérêts d'un autre âge, à l'ardeur convaincue de ses paroles, il était impossible de méconnaître l'ascète de l'art, le penseur cénobitique habitué à ne communiquer qu'avec le monde de son imagination, que ce monde soit d'ailleurs Homère et Charlemagne, ou le renard Reinecke et Jean Lapin.

Pour finir dignement une journée si bien commencée, nous allâmes prendre le thé chez la fille de Jean-Paul. Il va sans dire que de cette charmante soirée l'auteur de *Quintus Fixlein* et de *Titan* fit tous les frais. J'ai connu jadis un brave homme, fou de littérature allemande et qui professait pour Richter un culte presque mystique. A certaines périodes consacrées, notre adepte s'enfermait chez lui, exposait religieusement sur une table dressée en manière d'autel, divers autographes qu'il possédait de l'*idole*, puis après avoir allumé deux bougies, il tirait d'un vieux reliquaire de moire le volume de prédilection. — La soirée de madame Forster me rappelait un peu ces fêtes dédiées à Jean-Paul. Que d'anecdotes de sa vie simple et solitaire furent racontées, que de manuscrits précieux jaunis par le temps, furent déployés devant nous ! Pendant que je lisais, admirant, m'écriant, l'aimable fille du poëte, assise auprès de moi, suppléait par maintes observations aux lacunes qui se trouvent entre certains passages, et de temps en temps s'inter-

rompait pour adresser de douces paroles de mère à un enfant, pâle créature dont le regard brillant d'un éclat surnaturel semblait refléter le feu des prunelles de son grand-père.

Vers neuf heures, un jeune homme blond, à peine échappé à l'adolescence, entra au salon. C'était le fils adoptif du docteur Forster. On l'invita à se mettre au piano; il y consentit avec modestie, et deux heures s'écoulèrent à écouter les mélodies de Mendelsohn, interprétées comme elles ne peuvent l'être que par un Allemand.

« Wilhelm vint chez moi un jour, il y a plusieurs années, dit M. Forster, il n'avait ni père ni mère, et ne possédait rien au monde si ce n'est d'heureuses dispositions pour la musique. Je l'adoptai, le fis instruire, et, ajouta d'un accent de touchante simplicité cet honnête et excellent homme si digne d'être le gendre de Jean-Paul, — il a depuis été la joie et le bonheur de ma maison. »

---

# CHAPITRE XII.

## MUNICH ET LA FAMILLE ROYALE.

Le château de Nymphenbourg. — Le roi Max. — Caractère rêveur et contemplatif de l'auguste élève de Schelling. — Hohenschwangau. — Marie de Prusse, reine de Bavière. — Le roi Louis. — Quels événements ont amené son abdication. — Aspect de la ville de Munich. — La *Ludwig-Strasse*, ses palais et ses statues. — Les fresques. — L'église de Notre-Dame des Prairies, la basilique de Saint-Boniface, la chapelle de Saint-Louis et *le Jugement dernier* de Cornelius. — La Glyptothèque et la Pinacothèque. — L'électeur Maximilien et le duc de Friedland. — La maison de Wittelsbach et ses alliances. — Trois rois de la même famille.

En suivant de longues allées de chênes et en passant sur d'épaisses pelouses qui servent de lieu de rendez-vous à d'élégants troupeaux de daims, on arrive à un espace découvert, où de verdoyantes bordures de gazon encadrent de vastes nappes d'eau limpide. Derrière vous, aussi loin que votre regard plonge, s'étend une double rangée d'arbres séculaires, et devant vous s'élève un château de vieux style et dont les fenêtres, composées d'une infinité de petites vitres carrées, miroitent au soleil.

C'est Nymphenbourg, résidence accoutumée du roi

Maximilien II, *Koenig Max*, comme on l'appelle, et de sa jeune et charmante épouse la reine Marie.

Château des nymphes en effet! retraite aimable et solitaire dont les échos, bien qu'à deux pas de la grande ville, n'ont jamais répété que les plaintes du bois profond ou le frais murmure des cascades. Aux abords du château et du milieu de l'esplanade que j'indiquais, s'élève une gerbe d'eau colossale qui, jaillissant du cœur de la roche brute à des hauteurs extraordinaires, retombe ensuite avec le fracas d'une cataracte dans un immense réservoir de granit. Du côté opposé, vis-à-vis de la façade du château donnant sur les jardins, le même effet se reproduit. Si admirateurs que vous soyez des merveilles que montrent aux regards les parcs de Versailles et d'Aranjuez, cette colonne de cristal, lancée ainsi vers le ciel par une impulsion gigantesque, vous étonne, et vous respirez délicieusement l'humide saveur de ce flot alpestre et virginal. Cette eau, d'un bleu vert où le soleil du matin plongeait un rayon pâle à travers les nuages, prenait des teintes nacrées de l'effet le plus curieux, et ces petites vagues, en frappant le bord, avaient des vibrations sonores qui rappelaient la harpe éolienne.

Quel calme et quel silence dans ces jardins! et cependant que cette solitude est animée, que cette nature est puissante! Au-dessus de vos têtes, dans ces vieux arbres, l'écureuil sauvage bondit, dans la transparence de ces eaux navigue le cygne.

Il règne à Nymphenbourg un calme que jamais

n'interrompent le bruit des fêtes ni le tumulte des réceptions. Cette paix convient au roi Max, esprit grave et réfléchi, aimant à se reposer dans le silence de la méditation des soucis de la royauté. Avant de monter sur le trône de Bavière, l'auguste élève de Schelling s'était adonné passionnément à l'étude de la philosophie, et même aujourd'hui encore, au milieu des préoccupations du gouvernement et des difficultés de la politique, ce goût semble avoir survécu ; de là ces penchants à la rêverie, à l'isolement, cette humeur contemplative qui a pu faire par moments le désespoir de M. von der Pfordten, mais qui donnent à la conversation familière du jeune roi, lorsqu'il daigne s'entretenir avec vous, une hauteur de vues, une maturité de raisonnement, un sens impartial et droit dont il est impossible de ne pas rester frappé. Il s'en faut, du reste, que cette tendance philosophique innée et entretenue chez lui par la culture de son esprit, ait jamais réussi à le détourner de ses devoirs de prince. Et je dirais volontiers de lui ce qu'un vieux chroniqueur écrit de l'un de ses ancêtres, le duc Henri X : « Le premier soin du jeune souverain fut de guérir les plaies que les dissensions avaient faites à son peuple, et d'organiser une armée puissante. » Ce double but a été atteint; et si la *Réfutation des doctrines de Hegel* en a pu souffrir, si les événements ont empêché Maximilien II de mettre la dernière main à une œuvre qui devait témoigner dans l'avenir de son génie métaphysique, l'organisation des troupes bavaroises portées à soixante-dix mille hommes, comptera, nous le pen-

sons du moins, comme une honnête compensation. Pour un souverain de l'époque où nous sommes, il n'est guère de traité philosophique qui vaille une armée bien équipée et prête à entrer en campagne.

A Nymphenbourg, de même qu'à Hohenschwangau, résidence féodale merveilleusement située en plein Tyrol, le roi Max et sa femme, délivrés des liens de l'étiquette, vivent de la vie de famille. Il n'y a pas un paysan de ces contrées qui ne vous raconte les longues excursions de la jeune reine de Bavière. Marie de Prusse a la grâce et la légèreté d'une gazelle, et, comme une fille des montagnes, se plaît à ces promenades alpestres, à ces mœurs si simples et si douces des habitants du Tyrol. A Hohenschwangau, parmi tant de richesses et de magnificences, on vous montre, à l'extrémité de la galerie *des Cygnes*, un petit cabinet orné à peine de quelques peintures et d'un ameublement des plus modestes, réduit mystérieux, *intime*, de la reine de Bavière. Ce qui vous frappe surtout dans cette pièce, où règne cette simplicité d'arrangement qui rappelle si souvent la vie de famille dans les plus splendides résidences des souverains d'Allemagne, c'est un petit globe de verre sous lequel la princesse garde précieusement des fleurettes aujourd'hui desséchées, souvenirs de jeunesse qui sans doute à ses yeux conservent un sens plein de douceur. Il y a quelque chose de touchant dans ce culte du passé domestique chez une princesse élevée au trône. L'enfance s'en va, mais son souvenir reste, un peu semblable pour les natures délicates à ce cor des Alpes dont le

son donne le mal du pays ; et tout ce qui se rapporte à ce cher souvenir, serait-ce même une fleurette, devient pour notre cœur une sorte de relique.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur le règne du roi Louis, et les événements qui ont amené son abdication ; quelles que soient les faiblesses qu'on reproche à sa vie publique et privée, il est cependant une gloire que personne sans injustice ne saurait lui contester. Si l'honneur ne revient pas au roi Louis d'avoir fondé la ville de Munich, du moins peut-on dire que c'est à lui, à son goût éclairé pour les arts, à sa constante et inépuisable sollicitùde, qu'elle doit le rang élevé qu'elle occupe désormais parmi les capitales. — Un jour que nous nous promenions dans la Ludwig-Strasse, admirant les palais, les églises et les statues de cette immense voie qui se termine par la Bibliothèque et l'Université :

« Comprenez-vous maintenant, nous dit le personnage qui voulait bien nous servir de guide, comprenez-vous pourquoi nous oublions bien des choses fâcheuses? Tout cela est l'œuvre du roi Louis, et nous n'avons point à choisir. Si nous sommes fiers de Munich, il faut aussi que nous soyons fiers de lui, car lui seul a fait notre ville ce qu'elle est. »

Il y a deux villes dans Munich, la ville d'aujourd'hui et la ville du moyen âge, celle-là toute neuve, toute peinte de frais et tirée au cordeau, celle-ci riche de son passé, de ses imposants souvenirs historiques, de ses émouvantes tragédies. Sur le pavé de cette vieille ville ont retenti les éperons de Gustave-Adolphe,

dans ses quartiers étroits et tortueux, Othon de Wittelsbach a respiré. Le sol ici n'offre rien que plaines et bruyères, point de mouvements de terrain, mais en revanche la Glyptothèque auprès de la Pinacothèque, près du style gothique, l'art grec, et pour pendants aux beaux marbres, aux bronzes précieux, les tableaux et les fresques. — Pour revenir à l'aspect général, dès le premier abord on se sent comme ébloui, vous vous croyez à Florence, et vous imaginez qu'au premier tournant de rue vous allez vous trouver au palais Pitti ou sur la place *del Gran Duca*, en face de la *Loggia dei Lanzi*. — « Quand j'étais enfant, disait le roi Louis, je prenais des leçons de dessin; tous les matins mon maître venait régulièrement de dix à onze heures, mais je ne pouvais rien apprendre, je n'avais pas de goût! cependant je grandis et devins un jeune homme; j'allai enfin en Italie; il me semble voir encore l'endroit où mes yeux s'ouvrirent à la lumière, je pourrais désigner le lieu et le moment où le sentiment du beau dans l'art s'est éveillé en moi! » — On s'explique maintenant pourquoi Munich abonde en réminiscences italiennes; pour cet heureux Éden où les orangers fleurissent (*wo die Citronen blühen*), pour le pays auquel il devait le prodige de sa vocation, le roi Louis pouvait-il moins faire que d'en reproduire partout l'image dans sa capitale de Munich? Les connaisseurs prétendent y voir un grand mal; quant à moi, je serai plus indulgente, ne fût-ce que pour l'illusion que ces réminiscences me valurent; il est vrai d'ajouter qu'alors je n'avais point vu encore l'Italie.

En ce qui regarde la prédilection excessive de l'ex-roi de Bavière pour la peinture à la fresque, j'avouerai cependant que ce dilettantisme du souverain contribue à donner à Munich quelque monotonie. Évidemment on a trop laissé au développement de cette branche de l'art, qui finit par pousser de tous côtés ses rameaux luxuriants et se multiplier comme ces touffes de lianes dans les forêts d'Amérique. Non-seulement la fresque règne à la Glyptothèque, mais aussi à la Pinacothèque, au Château, au Théâtre, aux Arcades, à l'Hôtel des Postes, aux Cascades, à la Porte de l'Isar. C'est au point qu'à l'exception de certaines œuvres de MM. Kaulbach, Heideck et Adam, vous croiriez, en vérité, que la peinture à l'huile est ici hors la loi. Et cependant qui oserait nier la supériorité de l'huile? On dira ce qu'on voudra, la fresque garde toujours je ne sais quoi de terne dans ses teintes qui jamais n'arrivent à la transparence parfaite, à l'idéal du coloris. Excellente à reproduire les vêtements, elle réussit moins dans l'expression des visages, et quant à ce qui est de la reproduction du ciel et des eaux, elle y est d'une infériorité marquée; tandis que la peinture à l'huile, entre les mains des maîtres, sans doute, excelle non-seulement à reproduire, mais encore à idéaliser et transfigurer en quelque sorte.

J'ai parlé des *Arcades;* tout à l'entour du Jardin de la Cour (*Hofgarten*) règnent des galeries ornées de peintures historiques et de paysages à la fresque. Ces remarquables travaux, exécutés par de jeunes artistes, sous la direction de Pierre de Cornelius, représentent,

pour la plupart, divers épisodes guerriers de la vie des princes bavarois de la maison de Wittelsbach. Entrepris au printemps de 1827, ils ont été terminés en 1829. C'est une très-agréable promenade que ces Arcades, sorte de Place Royale illustrée par la palette. Ces tableaux en plein air, ainsi exposés librement à la vue des gens qui vont et viennent, respirent une fraîcheur sereine qui vous fait penser à la Grèce, surtout si la journée est belle et que vous alliez de là vous promener sous les grands arbres du Jardin Anglais et fouler les vertes prairies que baigne l'Isar. Que serait l'homme sans la nature même dans ce Munich où l'art voudrait tout suppléer? Que seraient toutes ces capitales de l'intelligence sans les richesses de la végétation, sans les merveilles de l'aurore et du couchant, sans le frissonnement des bois et le murmure des eaux vives? Aussi, ce frais Jardin Anglais, quand vous le découvrez au beau milieu de la ville intellectuelle, a-t-il un charme inexprimable, et je ne saurais dire ce que ces ombres calmes et silencieuses ont de douceur et de bienfaisantes vertus pour des yeux fatigués et presque étourdis par cette éblouissante symphonie de couleurs que tant de musées viennent de leur offrir.

Vous croyez avoir échappé aux fresques, et vous allez les retrouver plus nombreuses, mais aussi cette fois plus intéressantes que jamais, à la Pinacothèque, dans la galerie dite *le Corridor*. Ces fresques, dont Cornelius a dessiné les cartons, ont été exécutées par Zimmermann, Hesse et autres disciples, qui représentent

assez autour du maître bavarois cette légion enthousiaste et pleine de ferveur dont s'entoure ici M. Ingres.

La première loge montre l'alliance de l'Église avec les Arts; la seconde, la Muse de l'histoire, etc., etc. La composition de ces treizes compartiments de la galerie est ingénieuse et belle, mais c'est surtout au dernier (la treizième loge) que l'attention s'attache avec une curiosité sympathique; et pour comprendre cette prédilection instantanée, il suffira, je pense, de savoir que cette loge représente l'histoire de Raphaël : — Raphaël encore enfant dans l'atelier de son père, — son entrée à l'école de Pérugin, — Raphaël peignant les *stanze* au Vatican, — sa mort. — Cette dernière composition, vraiment digne d'un tel sujet, respire toute la mélancolie, toute la grâce divine qu'on est en droit d'attendre. — L'illustre trépassé dort sur un lit de parade, au-dessus duquel se déploie *la Transfiguration*, son suprême chef-d'œuvre; ses élèves, accablés par le sentiment de la perte qu'ils viennent de faire, se groupent autour du lit, tandis que sa belle maîtresse, en proie au désespoir, étend ses bras sur le cadavre dont elle semble ne pouvoir se séparer. —

Parlerai-je encore des fresques du palais du roi? les escaliers, les antichambres, les galeries, les appartements, ne vous montrent que fresques et peintures à l'encaustique. Les trois grandes salles conduisant à la salle du trône, sont consacrées aux trois époques cardinales de l'histoire d'Allemagne : à celle de Charlemagne, de Frédéric Barberousse et de Rodolphe de Habsbourg. J'allais oublier le salon de

beauté, espèce de Musée-Keepsake dédié par la galanterie du roi Louis aux plus gracieux visages qui ont *illustré* la cour de Bavière. Au nombre de ces portraits,assez médiocrement peints par Stieler, on remarquera d'aimables visages; mais en revanche il s'en trouve plus d'un qui m'a semblé n'être là que par courtoisie.

Dans une ville aussi vouée aux beaux-arts que la capitale de la Bavière, dans cette Munich, où le moindre palais compte des richesses, les églises ne pouvaient être oubliées. Au nombre de ces *circonstances atténuantes* que notre spirituel cicerone faisait valoir à nos yeux, touchant les peccadilles de son ex-souverain, citons l'église de Sainte-Marie, au faubourg d'Au (*Maria-Hilf-Kirche*), la basilique de Saint-Boniface et la chapelle de Saint-Louis. L'église de *Notre-Dame des Prairies* se recommande à l'extérieur par un style pur gothique et la svelte élégance de son clocher; mais c'est surtout pour ses vitraux que je l'admire, splendides vitraux qui, chose singulière, en même temps qu'ils vous éblouissent, font autour de vous le plus doux crépuscule. Munich a vraiment créé des merveilles dans ce genre. Non-seulement ses fabriques de porcelaines ont produit des vitraux qui, pour la lumineuse transparence, rivalisent avec les chefs-d'œuvre du moyen âge, mais on y exécute des peintures sur verre d'un seul morceau qui sont, il faut le dire, ce qu'on peut voir de plus intéressant en pareille matière. On sait que le procédé de ces genres de peintures est des plus délicats; chaque plaque de verre

devant passer neuf fois au feu avant que les couleurs soient dûment fixées, il arrive que très-souvent elle se brise, et l'épreuve est à refaire.

J'arrive à l'église Saint-Louis, construite dans le style du moyen âge italien; deux frises dentelées de feuillages partagent de haut en bas la façade en trois parties. Sous un péristyle que surmonte une vaste rosace, on distingue cinq niches où s'élèvent les statues du Christ et des quatre évangélistes, sculptées par Schwanthäler. Quant à l'intérieur, sa plus grande richesse est, sans contredit, le tableau du maître-autel dû à Cornélius, et représentant *le Jugement dernier.* Les figures sont colossales, l'artiste paraît s'être inspiré de préférence de saint Matthieu et de l'Apocalypse, et pour établir dans une œuvre aussi gigantesque plutôt des points d'appui pour l'œil du spectateur qu'une ordonnance symétrique incompatible avec des myriades de personnages, il a divisé son œuvre en trois compartiments principaux. Ainsi, la première scène de cette immense trilogie pourrait s'intituler : Le Christ entouré dans le ciel de ses phalanges divines; la seconde, le Christ appelant ses élus à sa droite; la troisième enfin, le Christ repoussant à sa gauche les damnés.

Le visage du Christ a cette expression de gravité magnanime, de sublime colère, de pacifique majesté qu'on lui suppose. Toutes les émotions dont parlent les livres saints : l'aspiration vers Dieu, l'ardente extase, l'attente et l'espérance, se révèlent dans cette image, si bien qu'elles semblent y flotter en mystiques

légions qui montent et descendent. Comme il est arrivé à Dante dans son poëme, à Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, comme il arrive toujours dans ces divines comédies, pour la poésie et la grandeur épique ce sont les damnés qui l'emportent sur les élus. Un fait qui n'est pas médiocrement caractéristique et qui vaut bien qu'on l'enregistre ici, c'est la présence du roi Louis de Bavière parmi les élus. Le chevaleresque monarque figure là comme dans les petits appartements de son palais, et le gazon vert qui pousse sous ses pieds rassure fort à propos le spectateur en lui indiquant que, bien qu'en si radieuse compagnie, Sa Majesté vit encore : *adhùc vitales auras carpit.*

Pour ce qui regarde Cornelius, cette œuvre du *Jugement dernier* et la décoration de cette église de Saint-Louis de Munich, peut passer pour l'un des plus nobles monuments de son génie; c'est du moins, à mon avis, celui qui a donné l'impulsion la plus grande au développement de l'art classique en Allemagne; son esprit éminemment créateur, sa tendance poétique, tout jusqu'à ce sentiment de philosophie qui ne l'abandonne jamais, lui est venu en aide dans cette œuvre où, du reste, ce que son style ordinaire a de maniéré paraît avoir fait place aux développements des sérieuses études que la circonstance exigeait.

On montre dans la *Frauenkirche* (église cathédrale de Munich) un magnifique mausolée élevé, par l'électeur Maximilien, à la mémoire du fameux Louis le Bavarois. L'histoire de la lutte entre Louis et Frédéric d'Autriche est trop connue pour que j'en rappelle les

circonstances; je me bornerai à dire qu'en 1345, la maison de Wittelsbach était parvenue au suprême degré de splendeur; du Danube à la frontière d'Italie s'étendait sa puissance, et jusque sur les montagnes du Tyrol flottaient ses étendards. J'ai nommé l'électeur Maximilien I$^{er}$, un des modernes ancêtres du roi actuel, et qui fut un des chefs illustres de la guerre de trente ans. On a condamné Waldstein pour son ambition, mais Maximilien, pour avoir été moins ambitieux, n'en a pas mieux servi, j'imagine, la vraie cause de la grandeur de l'Allemagne, et sa conduite à la fameuse diète de Ratisbonne m'a toujours paru assez peu franche. Au lieu d'engager loyalement l'empereur à récompenser comme il le méritait le seul homme qui sût protéger la couronne, le seul qui fût capable de résister à Gustave-Adolphe, que fit Maximilien I$^{er}$? Il profita du désir qui possédait l'empereur de voir le roi des Hongrois, son fils, nommé roi des Romains et son héritier à l'empire, et fut l'auteur, en poussant à la diminution des troupes rassemblées sous les ordres de Waldstein, d'une mesure qui devait naturellement amener la destitution du généralissime. La trahison de Waldstein est désormais un fait acquis à l'histoire, mais il faut avouer aussi que la conduite de l'empereur n'était pas de nature à favoriser autour lui les sentiments de dévouement et d'abnégation. « L'empereur obéit au Bavarois, » s'écria le duc de Friedland, à la nouvelle de sa disgrâce, et le duc de Friedland avait raison. Quoi qu'il en soit, Maximilien de Bavière conquit un juste renom dans la première partie de la guerre de

trente ans et, si peut-être il ne se conduisit pas toujours en *Allemand*, du moins comme *Bavarois* il fut irréprochable; témoin les priviléges électoraux qu'il sut faire rendre à sa maison aux dépens de l'infortuné palatin, Frédéric V, roi de Bohême.

Illustre et glorieuse dans le passé, la maison de Bavière figure aujourd'hui, par ses alliances, sur presque tous les trônes de l'Allemagne ; une impératrice douairière d'Autriche, une archiduchesse mère d'empereur, une reine de Prusse, une reine de Saxe; on avouera, du moins, qu'il est peu de familles souveraines mieux représentées en Europe que cette antique race des Wittelsbach. Et remarquez que je ne parle ici que des femmes, et que j'omets un roi : le roi de Grèce. C'est en effet de quoi ne se pas reconnaître; trois têtes couronnées dans la même génération, et toutes les trois vivantes sous leur couronne : l'ex-roi Louis, le roi Max, le roi Othon ; à moins d'être en personne l'Almanach de Gotha, on ne saurait s'y retrouver, et je n'ose aborder le chapitre des simples princesses.

---

# CHAPITRE XIII.

## MUNICH ET L'ATTITUDE DE LA BAVIÈRE. — M. VON DER PFORDTEN ET LE PRINCE WALLERSTEIN.

Le droit et le fait. — L'école historique. — Les Guelfes et les Gibelins. — M. de Haugwitz et M. de Gentz en 1806. — L'alliance de la Bavière avec l'Autriche. — Pas d'Allemagne sans l'Autriche. — Défiance de la Bavière à l'égard du cabinet de Berlin. — Les unitaires partisans de l'hégémonie prussienne. — Politique de M. von der Pfordten dans les affaires d'Allemagne. — Son attitude à la tribune. — Le premier ministre du roi Maximilien et M. Guizot. — Le prince Wallerstein, chef de l'opposition extrême. — Le Mirabeau de Munich. — La bière principal mobile des événements en Bavière. — Une conversation de M. von der Pfordten.

Dans les dernières divisions de l'Allemagne, les différents gouvernements germaniques ont pris les couleurs de deux partis distincts : l'un est basé sur le respect des traités, et s'appelle *le droit;* l'autre s'appuie sur les manifestations des exigences populaires, et ses ennemis le nomment *un fait.* L'un ne veut que ce qu'il regarde comme *devant être*, l'autre appelle à son aide la nécessité. Entre ces deux grands partis, il s'en trouve un troisième qui dérive du premier, c'est le parti traditionnel, ou, comme on l'appelle, le parti *historique.*

C'est un fait désormais incontestable que l'école historique a exercé dans les affaires allemandes de ces deux dernières années une influence considérable. Nulle part cette influence ne s'est produite plus énergiquement qu'en Bavière.

La Bavière, nous l'avons vu, a fourni le nom même qui servait autrefois à désigner le parti de l'autorité. Le nom de *Guelfes* appartenait à ceux qui soutenaient la puissance du pape contre l'empereur, dont les partisans s'intitulaient *Gibelins*. Quand eut cessé la grande lutte entre la tiare et la couronne, l'autorité se personnifia dans l'empire, lequel, attaqué par la réformation, devint alors le symbole du pouvoir établi sur le droit; les Guelfes de cette époque ne faillirent pas à la cause, et nous voyons l'électeur Maximilien défendre Ferdinand II, et s'opposer de toutes ses forces à Gustave-Adolphe. Ajoutons encore que la question de race joue un grand rôle en tout cela. La Bavière est en Allemagne, si vous excluez l'Autriche, le premier des états méridionaux; or, en cette qualité, elle nourrit pour l'Allemagne septentrionale, et surtout à l'endroit de la Prusse, une antipathie qui, on peut le dire, a presque toujours dicté la politique de son gouvernement.

« La Bavière payera tous les frais, » disait le ministre Haugwitz à Gentz, le diplomate autrichien, lorsque, en 1806, ils conféraient ensemble sur la dissolution du fameux *Rhein-Bund* (1).

(1) Gentz, p. 226.

Ce sentiment, aussi fort qu'instinctif, ne cède pas même devant les raisons d'intérêt. On ne saurait nier que la Bavière n'eût moins à redouter d'une alliance intime avec la Prusse qu'avec l'Autriche (1). « Voyez un peu l'Autriche! comme elle nous met le bras autour de la taille ! » me disait, l'hiver dernier, un homme d'État bavarois, en me montrant sur une carte ouverte devant nous la position du Danube et du Tyrol. Et cependant, de nos jours, comme il y a deux siècles, la Bavière s'est mise du côté de l'Empire, et elle s'est placée à la tête de ce qu'on appelle le parti historique.

« Pas d'Allemagne sans l'Autriche! » s'écriait M. von der Pfordten, dans son brillant discours du mois de novembre 1849, dans lequel il demandait aux chambres d'appuyer la résolution prise par le gouvernement de refuser de s'unir à la Prusse dans sa tentative de reconstitution; ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter : « Nous ne voulons pas non plus une Allemagne sans la Prusse. — La politique de la Bavière, — poursuivait le ministre, — resterait aussi ferme à l'égard de la Prusse qu'elle est en ce moment inébranlable dans sa résolution de ne pas se séparer de l'Autriche. Pour arriver à cette grande confédération, but de tous nos désirs, il nous faut d'abord et avant tout le territoire lui-même, car la géographie est la base universelle des combinaisons politiques; et sans la Prusse et l'Autriche, le territoire nous manque pour

(1) Ceci a été prouvé par la guerre de la succession bavaroise, dans laquelle Frédéric le Grand empêcha l'Autriche de s'emparer de la Bavière.

établir ce que nous voulons. Il n'existe pas de forme possible dans laquelle l'Allemagne unie puisse exister sans l'Autriche. » —

C'est sur ce principe que M. von der Pfordten a basé tout le système de politique suivi par le gouvernement bavarois depuis le printemps de 1849, et pour le faire adopter, ce n'a pas été trop de tout le talent et de toute l'énergie du premier ministre du roi Maximilien ! Je m'explique : la Prusse, on le sait, est suspecte à la Bavière ; il serait mieux de dire que les Bavarois détestent les Prussiens ; mais il existait en Bavière, comme dans tous les États de l'Allemagne, un fort et violent parti qui, par amour de l'unité tant vantée, se serait soumis ici, comme partout, à l'hégémonie prussienne, et qui regardait toutes les tentatives d'union avec l'Autriche comme un retour complet à l'ancien *Bund*, à la diète primitive, épouvantail de bien du monde en Allemagne. Cependant, M. von der Pfordten ne se laissa pas effrayer par les clameurs des unitaires, grands apôtres du désordre ; mais prenant d'une main résolue le gouvernail, il se mit à naviguer malgré vents et marée, dans la direction qu'il crut la meilleure, et souvent au milieu des craintes de son équipage. Un homme très-distingué, qui n'était pas tout à fait du parti de M. von der Pfordten, disait, à ce sujet, qu'il était lui-même aussi convaincu que le ministre de la nécessité de s'unir à l'Autriche, mais que si le roi lui avait proposé de l'essayer, il aurait simplement déclaré à Sa Majesté que c'était impossible.

C'est là que M. von der Pfordten a montré sa supé-

riorité. Profondément convaincu qu'il n'y avait pour son pays qu'une ligne de conduite, il se décida à la suivre sans dévier, bien déterminé d'ailleurs à vaincre les obstacles qu'il rencontrerait sur son chemin. Il y a mainte façon d'encourir les responsabilités du pouvoir : un ministre sans probité peut l'accepter avec le parti pris d'avance d'agir contre ses convictions; un ministre honnête peut se dire qu'il tombera avec les mesures qu'il n'espère pas faire adopter; mais un homme vraiment grand, appelé à servir l'État, sent en lui l'obstination qui sait vaincre la résistance, et, par l'énergie de son attitude et l'entraînement de sa conviction, assure irrésistiblement, force, pour ainsi dire, le triomphe de son opinion.

Tel fut M. von der Pfordten.

Je ne prétends point m'ériger en arbitre de la question; le temps prouvera si la Bavière a sagement agi ou non en s'opposant à l'hégémonie de la Prusse; mais on ne saurait méconnaître que c'est aux efforts de M. von der Pfordten qu'elle doit le succès de son opposition, et que de plus, l'intime pensée de ce ministre était véritablement qu'il ne lui restait point d'autre parti à prendre. Nous avons déjà dit qu'il fallait un courage et un talent plus qu'ordinaires pour faire réussir cette tendance en faveur de l'Autriche.

Qu'on ne s'y trompe pas, du reste, la tâche n'eût pas été facile de défendre une opinion contraire vis-à-vis de M. von der Pfordten.

Il y a dans ce que j'appellerais les accessoires de l'éloquence du premier ministre de Bavière, quelque

chose qui fait penser à M. Guizot. La voix, le geste, tout, jusqu'à la physionomie dogmatique du personnage, jusqu'à certaines façons d'être un peu professorales, rappelle l'ancien président du conseil de Louis-Philippe; mais à ces signes extérieurs s'arrêtent les rapports de ressemblance, car, ainsi que nous l'affirmions plus haut, la politique de M. von der Pfordten est avant tout une politique de principes et non d'expédients, et ce n'est pas lui qui dans une question importante où deux mesures contraires seraient posées, oserait venir dire à la chambre que « l'une et l'autre conduite se peuvent tenir. »

Dans le discours, M. von der Pfordten a de la concision et du trait. Il est toujours à son sujet, et, chose rare en Allemagne, il procède volontiers par phrases courtes. On remarquera ensuite chez lui cette brillante lucidité que donne une puissante conviction, et jusqu'à présent ses ennemis eux-mêmes n'ont pas osé accuser sa probité ni douter de son profond attachement à son pays. Quelques-uns pensent même que cet attachement est peut-être poussé trop loin, en ce qu'il lui exagère le degré d'influence auquel la Bavière peut prétendre. Quoi qu'il en soit, M. von der Pfordten a attaché son nom au premier acte de résistance ouverte aux principes établis par l'assemblée de Francfort, et cela dans un moment où une semblable résistance n'était pas sans difficulté.

Nommer le prince OEttinger-Wallerstein, c'est désigner le plus fier adversaire de l'intrépide ministre. Remarquable entre les grands seigneurs de la Bavière,

le prince se distingue surtout par son esprit. Il est spirituel à la française, et en outre si engageant dans ses manières, que ceux qui regrettent le plus profondément la conduite de l'homme politique, se laissent séduire par l'homme du monde.

Après avoir rempli les fonctions de premier ministre auprès du souverain qui se nommait lui-même « le dernier roi (1), » le prince Wallerstein est descendu par degrés au rang de chef de l'extrême opposition; encore inspire-t-il de la défiance à ceux auxquels il a tout sacrifié, et Mirabeau de Munich, on dirait que l'éclat de son nom désormais l'offusque.

Je ne connais pas beaucoup de discours parlementaires plus brillants et plus spirituels que celui par lequel le prince Wallerstein répondit au discours de M. von der Pfordten, cité au commencement de ce chapitre.

Quel plan le prince révolutionnaire voudrait opposer à celui du gouvernement, il serait difficile de se l'expliquer, car s'il ne veut pas de l'Autriche, le nom de la Prusse lui fait horreur, et à moins qu'il ne rêve la fameuse *triade*, dans laquelle la Bavière devait former le trait d'union entre les deux grandes puissances allemandes, vous auriez peine à distinguer le but des désirs de M. de Wallerstein. Que vous semble de cet exorde? « Messieurs, disait-il, nous avons célébré hier la fête de tous les saints, et c'est vraiment une circonstance bien singulière que nous soyons ap-

(1) « J'ai été le dernier roi, » disait le roi Louis en abdiquant.

pelés à discuter la question d'une constitution allemande, précisément le jour consacré aux morts par toute la chrétienté. »

Tout le discours abonde en traits de ce genre, et je ne puis m'empêcher d'en citer un qui causa un tumulte universel dans toute la chambre. Après être entré dans des considérations générales sur les différents États du globe, l'orateur donne à entendre qu'un jour viendra où l'Angleterre, ce dernier rempart de la vieille civilisation devra crouler à son tour, et où le nouveau monde se relèvera triomphant, personnifié par l'Amérique. « Mais ! s'écrie-t-il en terminant, cela n'aura pas une grande influence sur la discussion actuelle, car, avant que tout ce que je prévois arrive, il se passera tant de temps, que la question même de la constitution allemande aura pu être résolue. »

En regardant la taille élevée du prince Wallerstein et la grâce de gentilhomme dont il enveloppe ses idées subversives, je ne pouvais m'empêcher de me dire, avec un vieil ami de M. de Mirabeau : « Quel dommage ! il était si bien né ! »

Fort édifiée sur la tranquillité, d'ailleurs parfaite, des séances de la chambre des députés de Bavière, je ne pus m'empêcher de demander à ma voisine, la comtesse T...., comment il se faisait que l'assemblée de Munich fût en général si calme, lorsque celle de Francfort avait été si tumultueuse.

« C'est qu'ici on boit de la bière, et qu'ils boivent du vin sur les bords du Rhin, » me répondit-elle en souriant.

Là, en effet, se trouve le secret. En Bavière tout se rapporte indirectement à la bière. La révolution qui força le roi à abdiquer ne fut qu'une misère, mais dans l'insurrection qu'amena l'augmentation d'un *demi-kreutzer* au droit sur la bière, nombre de gens périrent et quantité d'excès furent commis. La bière chez le peuple est l'idée dominante, et le Bavarois exprime son admiration pour la Glypthothèque, en calculant le nombre de mesures de bière qu'elle doit avoir coûté.

Rien ne m'a plus étonnée que l'ardeur politique des dames de Munich. Vous les voyez passer des matinées entières aux chambres, ni plus ni moins que des habituées de Hyde-Park et du bois de Boulogne; et pour quiconque a étudié les mœurs féminines de l'Allemagne avant 1848, le contraste mérite d'être noté.

Un soir, chez le ministre de......, la conversation roulait sur la discussion du jour, et toutes les voix étaient d'accord pour louer M. de Pfordten.

« Il a parlé de l'*hégémonie de l'Autriche*, dit une dame.

— A-t-il dit le mot? demanda une seconde.

— Je l'ai entendu, dit une troisième.

— Moi aussi ! moi aussi ! cria-t-on de tous côtés.

— Et pourquoi pas? » dit tout à coup une voix qui fit retourner tout le monde.

C'était le ministre lui-même qui venait d'arriver. Après avoir soutenu le feu des mille compliments qui lui étaient prodigués :

« Mais, dit-il en souriant et en secouant la tête, comment se fait-il que nous parlions de l'Allemagne dans nos assemblées parlementaires, que nous nous disions Allemands, et que chez nous, dans l'intérieur, nous parlions une langue étrangère ? C'est une honte ! car excepté madame, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, je ne vois pas d'étranger, et ce n'est certainement pas pour elle que vous parlez français. Ah ! mesdames, continua-t-il d'une voix d'aimable reproche, si vous voulez être patriotes, apprenez à aimer un peu moins ce qui est étranger. »

Les jolies politiques se dispersèrent dans l'appartement, et je restai avec M. von der Pfordten. Nous vînmes à parler de l'électeur Maximilien, que je ne pus lui faire juger avec autant de sévérité que moi.

« Je suis fier d'être Bavarois, reprit-il enfin, mais je n'oublie pas que je suis le ministre d'un souverain qui se dit fier d'être un prince *allemand.* »

En réponse à une remarque que je fis sur l'attachement de la Bavière pour ses traditions historiques :

« Ah ! dit-il d'un air rêveur, on doit plus à la Bavière qu'on ne croit communément. La Bavière est le premier État de l'Allemagne qui ait su *résister.* »

---

# CHAPITRE XIV.

## BERLIN.

Arrivée à Berlin. — Le palais sur la Sprée et *la Dame Blanche* de Hohenzollern. — Le pont de la *Koetigs-Strasse* et la statue du grand électeur. — *Sous les tilleuls*. — Le Musée de Berlin. — Les salles égyptiennes, la galerie des antiques, les galeries de peinture. — Les fresques de Kaulbach. — L'Histoire et la Légende. — L'Aigle noir de Prusse et l'Aigle rouge de Brandebourg. — Le palais du grand Frédéric. — La salle du trône et sa fameuse tribune en argent massif. — L'Opéra. — Marie de Saxe-Weimar, princesse Charles de Prusse. — L'esprit berlinois.

Par une sombre matinée de mars, nous arrivâmes dans la capitale de la Prusse, et je me rappelai aussitôt, à l'espèce de jargon français qui de tous les côtés nous assourdit, les douloureuses paroles de M. von der Pfordten au sujet de ce *gallicanisme* en matière de langage qui gagne insensiblement toutes les classes. Portefaix et commissionnaires du chemin de fer, jusques aux cochers de drowsky, c'était à qui baragouinerait de la façon la plus grotesquement barbare. — « Ne pouvez-vous donc parler allemand, leur demandai-je, au lieu de massacrer de la sorte une langue étrangère? » — Sur quoi ils revinrent non pas

à l'allemand, mais à une sorte de patois berlinois, leur dialecte naturel, plus inintelligible encore.

Il avait neigé toute la nuit, et les larges rues et les édifices de Berlin, vus ainsi à travers les brumes qui voilaient le jour, avaient je ne sais quelle physionomie fantastique qui ne manquait pas d'un certain attrait. Si, comme on l'assure, *la Dame Blanche* de Hohenzollern hante parfois la Grande Résidence, l'heure à coup sûr lui était propice, et je cherchai en passant sur la Sprée si d'aventure nous ne surprendrions pas le fantôme revenant de faire une tournée nocturne dans ces appartements déserts, et si plus loin en traversant le pont de la *Koenigs-Strasse* la statue du grand électeur ne nous saluerait pas d'un signe de tête à la manière du Commandeur dans *Don Juan*. Mais en dépit de la cape de neige qui recouvrait la ville entière, en dépit de la solitude des lieux et des mystérieuses influences d'un froid et nébuleux crépuscule du Nord, aucun prodige de ce genre ne s'accomplit, pas le moindre enchantement, et devant même que le coq eût chanté, l'aspect magnifique de l'allée *des Tilleuls* (*unter den Linden*), la vue de la place de l'Opéra et de la porte de Brandebourg avaient chassé de mon esprit toute idée *hoffmannesque*.

A part l'étendue et la continuité, cette promenade des Tilleuls rappelle assez les boulevards de Paris. Tout est d'hier à la vérité dans ce Berlin moderne, et nulle part vous ne remarquez l'empreinte du temps *embellisseur des morts;* mais telles qu'elles se présentent, ces rues de *Frédéric* et de *Guillaume*, ces places

de Paris, de l'Opéra, du Palais et des Musées surtout, forment un ensemble imposant et grandiose, et si du haut du péristyle du Musée, construit par Frédéric-Guillaume III, vous contemplez le palais du Grand Électeur et de son arrière-petit-fils, le grand Frédéric, vous vous sentez dans un pays en train de s'élever, *im werden*, comme on dit en Allemagne, dans un pays qui veut *être* et ne perd pas de vue, en marchant vers l'avenir, le passé glorieux d'où il est sorti.

Quelles semaines on passerait au Musée de Berlin, enfermé au milieu des cercueils des Pharaons et de ces monstrueuses idoles dont une faible lumière rend l'aspect plus mystérieux, surtout si le professeur Leipsius voulait bien vous y tenir compagnie et vous expliquer le sens des inscriptions hiéroglyphiques qui ornent ces murs et ces sombres sarcophages ! Aux étages inférieurs, les temples et les tombeaux sont disposés avec tant d'art, les masses d'architecture qui leur servent d'encadrement reproduisent avec tant de vérité et de *réel* le style du mystique Orient, que vous vous croiriez à Ipsamboul ou à Karnack. Voilà bien en effet cette architecture des bords du Nil, harmonieuse dans ses proportions gigantesques, calme à la fois et colossale, écrasante dans son uniforme simplicité! Sur les murs, le long des colonnes, partout, courent et serpentent en myriades les hiéroglyphes rouges, noirs et bleus, les dieux et les déesses à têtes de lion et d'épervier, de bélier et de crocodile, Amon, Isis, Osiris, Thoth et Phtah, tous les immortels de cette mythologie dont les emblèmes ne varient point. Immo-

biles et silencieux sur leurs trônes de granit, ils reçoivent dans une éternelle indifférence les sacrifices que le genre humain leur apporte selon un rituel imprescriptible. Durant des millions d'années le genre humain a défilé devant eux du même pas, et jusqu'à la fin ils se révèleront à lui sous la même forme et le même symbole; changer, modifier, embellir le type consacré, quel artiste l'eût osé? Les images d'Isis qui nous sont parvenues ne se comptent pas, et cependant, parmi ces figures de pierre et de bronze qui représentent la bonne déesse, en a-t-on trouvé une seule que l'inspiration individuelle eût animée de sa propre vie et de son propre souffle? On se demande à cette école-là ce que serait devenue *la Madone* de Raphaël et peut-être aussi la réformation ?

Au-dessus des salles égyptiennes se trouvent les galeries consacrées à l'antiquité grecque et romaine et aussi le musée de peinture. Dans la galerie italienne, qui n'est peut-être pas la plus riche partie de l'édifice, Lavinia, la fille du Titien, vous envoie du fond de son cadre massif, des regards et des sourires auxquels on ne peut s'arracher. Oh ! combien j'ai cherché à Venise sans pouvoir les trouver, sinon sur la muraille humide de quelque palais croulant et désert, ces yeux d'un brun doré, ce teint olivâtre, ces opulents cheveux devant lesquels s'efface la splendeur du velours et de l'or ! Fille de Titien, les vents ne sont-ils pas glacés pour toi sur les rives de ce fleuve du Nord, et ne pleures-tu pas Venise?

En face de cette aimable enfant de la terre, — ai-

mable, tendre et terrestre au-dessus de toute expression, — se montre à vous une épouse du ciel aux voiles blancs et au visage austère : Isabelle-Eugénie-Claire d'Espagne, fille de Philippe II, peinte par Van Dick. C'est l'idéal d'une religieuse royale portant la royauté et la résignation jusque dans la manière dont ses belles mains sont jointes, jusque dans les plis de son vêtement de laine. Le voile même ne parvient pas à cacher l'éclat de ces yeux dans lesquels se reflète tout l'éclat de la couronne castillane.

Sur les murs du grand escalier qui conduit des voûtes égyptiennes aux étages supérieurs figure déjà la première des six fresques promises au roi par Kaulbach. Cette fresque a pour sujet la destruction de la Tour de Babel ; les cinq autres doivent de près la suivre, et représenteront : *l'Histoire de Troie racontée par Homère aux Grecs assemblés*, *la Prise de Jérusalem* et *le Combat des Huns sous Attila*, personnifiant la victoire du monde nouveau sur l'ancien, — un épisode de la vie de Charlemagne, et enfin *la Prise du saint sépulcre par les Croisés*. Il s'agit, on le voit, de tout un cycle épique déroulant sur les murs de gauche et de droite les diverses grandes périodes de la *synthèse humanitaire*, comme on dit en jargon transcendental. Au fait, nous sommes à Berlin, et le pays a ses immunités.

Arrivés au haut de l'escalier, nous fûmes introduits par notre érudit et tout aimable cicerone, — qui n'était autre que M. d'Olfers, directeur général des musées, — dans une petite chambre sans meubles et

servant d'atelier, où se trouvaient quelques dessins de Kaulbach représentant les figures qui doivent prendre place entre les grandes fresques dont nous avons parlé. Là sont Moïse et Solon, et surtout deux images de femmes d'un caractère original et qui vous impressionne : l'une, gravement occupée à écrire, incline sur le livre où sa main se pose une tête sereine et pleine de majesté, un front sur lequel les passions humaines semblent ne pas avoir laissé d'empreinte; c'est la Muse austère et calme, la Muse de l'histoire. En face d'elle, au contraire, et réveillant toutes les terreurs de l'enfance, toutes les superstitions du passé ténébreux, vous apparaît la Clio romantique, l'esprit des traditions et des chroniques, la Légende (*die Sage*). Sauvage fille du Chaos, sœur redoutable des sorcières, que Macbeth rencontra jadis sur les bruyères, elle est assise, le regard morne et pensif, la tête échevelée, et ses pieds nus semblent remuer des ossements; autour d'elle deux sinistres corbeaux voltigent, plongeant leurs becs dans ses sombres tresses que fouette un vent du nord, et murmurant de tragiques récits à ses oreilles. En regardant ces yeux farouches et hagards, ces yeux d'oiseau de proie, on sent qu'ils ont tout vu, et qu'un spectacle mystérieux les remplit d'horreur. — Je recommande à M. Eugène Delacroix, si jamais il visite le Musée de Berlin, cette conception d'un effet saisissant, et qui pour le romantisme du sujet et la hardiesse de la mise en scène me rappelait la *Melancholia* d'Albert Dürer.

A droite du palais du grand Frédéric s'élève une

colonne au sommet de laquelle pose un aigle d'or tenant un serpent dans sa griffe : c'est l'emblème de la Prusse. A l'intérieur et dans les appartements, vous n'apercevez que des aigles. Aigle noir de Prusse, Aigle rouge de Brandebourg ! Coulé en bronze, sculpté en marbre, peint sur la toile, sur le cuivre, sur la porcelaine ; brodé sur les sofas, sur les tentures des murailles, sur les plafonds et les tapis, sur les vases et sur les tables, partout l'oiseau royal se multiplie, partout il vous regarde de son air rogue et menaçant, le bec à moitié ouvert, la griffe levée prête à frapper et à prendre. « *Suum cuique !* » Étrange devise, observai-je pour un oiseau si rébarbatif et qui semble aller en maraude. Sur quoi notre guide reprit en souriant que si l'aigle de Prusse avait un grand tort à ses yeux, c'était de ne pas montrer davantage ses griffes comme il lui arrivait au bon temps du vieux Fritz. « On nous sait peu de gré de ce que nous ne faisons pas, » ajouta-t-il.

Parmi les richesses de la salle du trône, on montrait jadis la fameuse tribune en argent massif, laquelle pouvait contenir un orchestre ; mais le vieux Frédéric, un jour qu'il avait besoin de bons thalers pour payer les frais de la campagne de Silésie, avisa que les musiciens n'en seraient que mieux assis dans une tribune de bois argenté, et fit fondre le magot. Néanmoins si la tribune aux musiciens a quelque peu perdu de sa valeur par la transformation, le lustre est resté ce qu'il était, la plus resplendissante merveille de cristal qui jamais ait balancé aux brises d'une fenêtre ouverte les

délicates campanules de ses pendeloques. L'art de Nuremberg cette fois a vaincu Venise. Cela vibre et rayonne, étincelle et tinte ; foyer de lumière et de sonorité, chef-d'œuvre de finesse et de dentelures, étincelante toile d'araignée dont une fée semble avoir tissé du bout des doigts les filigranes radieux !

A l'Opéra comme dans le palais du roi règne une magnificence qui vous éblouit. Ce ne sont que girandoles et draperies de velours rehaussé d'or, et par quelque solennelle représentation, quand ce double rang de loges tendues en rouge cramoisi ne vous montre que toilettes brillantes et splendides uniformes, l'effet tient du prestige, et vous avez beau arriver de Paris ou de Londres, votre admiration ne marchande pas.

Une immense loge à baldaquin de velours frangé d'or et surmontée de la couronne de Prusse occupe tout le fond de la salle : c'est la loge de la cour; mais le roi n'y paraît qu'aux grandes occasions, dans les jours de gala; le reste du temps ce sont les personnes attachées aux maisons des princes qui s'y rassemblent, et le roi se rend avec la reine dans l'avant-scène de droite. L'avant-scène de gauche appartient au prince de Prusse. — La première fois que j'allai à l'Opéra, l'avant-scène royale était vide; mais dans la loge prochaine je remarquai une dame d'un très-grand air et dont la beauté noble et douce était encore relevée par une toilette d'une élégance tout à fait parisienne : c'était la princesse Charles, fille du duc de Saxe-Weimar, nièce de l'empereur Nicolas. Elle trahissait

par son port de reine le sang de la maison impériale de Russie. A côté d'elle était assise une jeune et charmante créature rappelant dans les contours délicats de la taille et du visage la beauté de la mère sans en avoir encore la majesté; on aurait dit une copie faite par Watteau ou Boucher d'un portrait de Rubens ou de Titien : c'était la princesse Louise, fille aînée du prince Charles, second frère du roi.

L'Opéra est d'ailleurs, comme chacun sait, un des éléments essentiels de l'existence berlinoise. Néanmoins si ce principe a du vrai qu'il faut tâcher de faire bien ce que l'on fait souvent, comment se peut-on contenter de pareils chanteurs ? J'ai peine à comprendre qu'une nation douée à ce point du sens musical et par-dessus tout vaine autant qu'on puisse l'être, supporte avec tant de résignation la plus mauvaise troupe qu'il y ait peut-être dans toute l'Allemagne.

Est-ce vains qu'il faut dire en parlant des Berlinois? le mot ne rend pas toute ma pensée, et j'y ajoute pour commentaire un trait qui, à mon sens, caractérise assez leur tour d'esprit.

En demandant un jour mes lettres à la poste, je me hasardai à faire observer à un employé, du reste fort poli, que j'en attendais une dont l'adresse serait sans doute si illisible qu'il la trouverait peut-être difficile a déchiffrer.

Comme si quelque chose pouvait être difficile pour moi! Telle fut l'opinion de l'employé au sujet de ma recommandation, et s'il ne se donna point la peine de me la communiquer par ses paroles, son sourire tant

soit peu ironique me l'exprima du moins distinctement. A ce sourire, j'osai répondre cependant que je me trouvais d'autant plus en droit de le prévenir sur ce point, qu'à Vienne une lettre importante de la même personne ne m'était parvenue, et encore par hasard, qu'au bout de dix jours, à cause de la difficulté que les employés de la poste avaient eue à lire l'adresse.

Il fallut voir alors le sourire, il fallut entendre le ton avec lequel notre homme reprit, l'âme pleine d'une compassion polie pour l'ignorance supposée qui m'avait fait placer au même rang un Prussien et un Autrichien !

« A Vienne, ce n'est pas étonnant, mais ici !... »

Je me rappelai alors ce bon paysan des bords de l'Inn, et l'opinion médiocrement favorable qu'il professait à l'endroit des Prussiens. « Oh! mon brave, pensai-je, à votre tour maintenant. Vous les appelez des roués, ils vous traitent, eux, d'imbéciles ; vous dites du voisin : Madré compère, et le voisin vous répond : Nigaud, et tout cela pour la plus grande gloire de l'unité de l'Allemagne. »

# CHAPITRE XV.

## LA SOCIÉTÉ, LES ARTS, LES ARTISTES.

Ce qui vous frappe en venant directement de Vienne à Berlin. — Un document de police.—*Il a étudié la théologie à Leipsick.*—La thèse du docteur Groddeck sur la *maladie démocratique.*—L'hôtel Rambouillet et les Précieuses. — Les salons de Berlin. — M. le baron Alexandre de Humboldt, M. de Raumer, M. de Ranke, M. de Varnhagen et le prince de Metternich. — Meyerbeer et Mendelsohn. — Frédéric-Guillaume IV et les artistes de sa cour. — Rauch et la statue du grand Frédéric. — Visite à Cornelius.

En venant directement de Vienne à Berlin le changement est, socialement parlant, aussi complet que possible. Dans la première de ces deux villes tout est élégance et plaisir; dans la seconde, au contraire, on ne trouve, pour ainsi dire, rien de trop sérieux pour servir aux distractions de tous les jours. Les questions simplement abstraites deviennent ici le pain quotidien, et sitôt qu'on se sent le besoin d'une alimentation un peu plus épicée, c'est aux questions les plus nébuleuses de la métaphysique transcendante qu'on s'adresse. J'ai lu quelque part que les Allemands ont l'habitude de l'infini : le mot est vrai, surtout appliqué

aux Berlinois. Triste habitude qui trop souvent leur ôte le sentiment de la vie publique, et communique en outre à leurs manières je ne sais quelle tournure pédantesque. D'un individu ayant l'*habitude de l'infini* à un utopiste il n'y a que la main ; et si cette tendance excentrique se contenant dans les limites de la vie privée, n'est en somme que ridicule, elle peut causer à un État d'irréparables calamités, lorsque par malheur elle se développe chez des hommes d'énergie et de mouvement.

« Il est de la confession luthérienne, de moyenne taille et fortement constitué; il a bonne mine, le front élevé, le nez long; ses cheveux sont blonds et frisés, et IL A ÉTUDIÉ LA THÉOLOGIE A LEIPSICK. » Ce document de police, destiné à faire arrêter un personnage accusé de haute trahison, m'a toujours semblé le plus exact signalement de la physionomie générique des révolutionnaires de l'Allemagne du Nord. Depuis le jour où maître Mephisto enseigna à l'étudiant *la route qu'il devait suivre*, ils n'ont pas fait autre chose, hélas ! qu'étudier la théologie à Leipsick. Et c'est pourquoi ils sont de si pauvres théologiens et de si étranges politiques. « Il a les cheveux blonds et frisés, et il a étudié la théologie à Leipsick. » Ayez ce signalement en poche, et vous pouvez compter de mettre la main sur un homme atteint gravement de ce délire démocratique, dont parle dans sa fameuse thèse le docteur Groddeck de la faculté de Berlin (1).

(1) *De morbo democratico, nova insaniæ forma.* C. Th. Groddeck, M. D. Berlin, 1850.

Les dames de Berlin, en ce qui touche les qualités de l'esprit, sont *excessivement savantes*. A cinq heures tous les jours dans la vie berlinoise, entre le dîner et le spectacle, les dames se réunissent entre elles en petites académies, dont les hommes sont impitoyablement exclus. Cela s'appelle vulgairement des *cafés de dames* (*Damen-Caffee's*). Il y est beaucoup question de Kant et de Hegel, du contingent et de l'absolu, et vous entendez de très-gracieuses personnes discuter, entre le chocolat et la tarte à la crème, un point de littérature philosophique du temps de Rhamsès-Mai-Amun, et jeter sur un passage litigieux de Confucius ou de Pythagore, une lumière dont le besoin se faisait généralement sentir. J'ai dit *excessivement savantes*, mais je me hâte d'ajouter que l'excès d'une chose n'existe jamais sans la chose elle-même, et que si à Berlin il n'est point rare dans quelques sociétés de rencontrer Bélise et les Précieuses, on y peut trouver aussi maint hôtel Rambouillet. Le salon où Bossuet lut ses premiers sermons, Corneille ses tragédies, le salon décrit par madame de Sévigné, n'a pas besoin qu'on le défende, et les dames de Berlin ne sauraient m'en vouloir de la comparaison.

Les salons de Berlin ne sont pas, comme les nôtres, des foyers de causerie où l'on parle de tout avec plus ou moins de laisser-aller et d'indifférence, mais des cercles où l'on discute. Politique, philosophie, questions abstraites et questions d'art, on a pour habitude de tout envisager au sérieux, et si léger que le sujet d'ailleurs puisse être, rien n'y est traité légèrement.

Peut-être m'objecterez-vous que tant de gravité doit inévitablement amener l'ennui, et que vous frémiriez à la seule idée d'entendre analyser l'individualité du talent de Jenny Lind avec l'imperturbable dogmatisme qu'on pourrait mettre à discourir sur un alphabet cunéiforme; eh bien, non, il y a, au contraire, dans la conversation d'un Allemand bien né et instruit un charme qu'on ne saurait dire. Ce qui vous frappe surtout, c'est un amour des plaisirs de l'esprit, de leur raffinement peut-être, et aussi un ton de décorum qui vous reporte en quelque sorte au siècle de Louis XIV. Dans cette réunion dont vous sortez, il est possible que vous n'ayez passé en revue que des sujets en dernière analyse fort ordinaires; mais ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les facultés de votre intelligence ont été mises en jeu.

A Berlin les célébrités ne se comptent pas, et je n'oserais entreprendre ici de les nommer toutes : au premier rang et par droit de naissance il convient de noter le baron Alexandre de Humboldt, esprit toujours flexible et ingénieux, auquel l'âge semble n'avoir rien ôté de sa puissance; conversation inépuisable, pleine de haute érudition et de traits piquants, où vous retrouvez à la fois le docte écrivain de *Kosmos* et l'homme de cour finement observateur et de complexion épigrammatique. Puis s'offrent à vous Tieck et Rückert, Raumer, l'annaliste des Hohenstaufens, Ranke, l'historien de la papauté. J'allais oublier Varnhagen d'Ense, le mari de Rahel. Comme tant d'esprits supérieurs de notre époque, M. de Varnhagen a subi le contre-

coup des mouvements qui ont ébranlé l'Europe. On s'étonne au premier abord, lorsqu'on voit l'ami du prince de Metternich ne témoigner, à l'endroit des idées révolutionnaires, qu'une si médiocre répugnance. Cependant, comme on devait le supposer chez une intelligence de cet ordre, M. de Varnhagen prend les choses de haut, et le philosophe avec lui sauve le démocrate. C'est même au point qu'on s'explique sans trop de peine comment, en dépit de la nouveauté du tour d'esprit et de la transformation quelque peu grande, le radicalisme de l'époux de Rahel peut continuer encore de s'entendre et de correspondre avec l'illustre chancelier d'État de l'empereur Ferdinand. Pour ce qui regarde la peinture, la statuaire et la musique, Berlin n'est pas moins richement partagé, et l'on n'a rien à envier à personne, quand on peut inscrire à la tête de ses artistes trois noms tels que ceux de Cornelius, de Rauch et de Meyerbeer.

Les Berlinois proclament Meyerbeer le maître par excellence, et ils ont raison de se montrer si fiers de cette gloire, car l'auteur des *Huguenots* et du *Prophète* est *un des leurs*. Meyerbeer à mon sens est plus qu'un musicien, c'est un penseur, et sous ce rapport il appartient incontestablement à l'école de Berlin. Je ne connais pas de plus grand éloge à faire de la capitale de la Prusse, que de dire que Meyerbeer et Mendelsohn y sont compris et appréciés, comme l'étaient jadis les grands poëtes de la France à la cour de Louis XIV. Et pour peu qu'on cherche à se rendre compte de ce phénomène, un seul mot vous l'explique : — La cour !

On savait à Versailles que le roi avait consulté Boileau le matin, et le duc de La Feuillade, si médiocrement versé qu'il fût d'ailleurs dans les choses de l'art poétique, se croyait obligé, s'il rencontrait Boileau dans la soirée, de paraître s'intéresser à l'épître nouvelle ou à la dernière satire. Ce sont les impulsions de ce genre qui mettent un grand maître à la mode. Il ne suffit point, en effet, de soutenir et de protéger le mérite. La plupart des souverains de l'Europe s'acquittent avec ardeur de cette tâche. Ce qu'il faut surtout, c'est comprendre, et voilà par quelle qualité se recommande au premier chef Frédéric-Guillaume IV. Interrogez tous les artistes, musiciens, peintres, statuaires, et tous vous parleront de cette sûreté de goût, de cette instinctive clairvoyance qui caractérise l'esprit du roi. Jamais on n'eut des beaux-arts une intelligence plus vraie et plus exquise ; jamais plus parfaite connaissance des lettres ne s'allia chez un monarque à plus de sensibilité et de délicatesse dans le tempérament. Et ces dons si rares, que je ne fais qu'indiquer en passant, quiconque aura eu l'honneur d'approcher le roi de Prusse les aura sans doute remarqués. Frédéric-Guillaume, en effet, ne se contente point de vous parler, il *cause* avec vous dans l'acception française du mot. « Monsieur Despréaux, vous avez raison, vous vous y entendez mieux que moi, » disait un jour Louis XIV. Un tel langage a mainte fois, j'en jurerais, été celui du roi de Prusse vis-à-vis d'un argument de Cornelius ou de Mendelsohn. Tout le monde connaît en Allemagne certaine appréciation du compositeur Men-

delsohn par Frédéric-Guillaume IV. C'est un morceau excellent, touché de main de maître, et j'ai lu, quant à moi, peu de critique mieux sentie; la physionomie musicale de Félix Mendelsohn, de ce grand artiste, *possédé vis-à-vis de la publicité d'une sorte de terreur nerveuse*, s'y trouve ingénieusement esquissée, et vous y rencontrez çà et là des confidences qui ne sont pas sans intérêt; une entre autres, au sujet de l'*Athalie* de Racine, pour laquelle le roi professe un culte particulier, et qu'il avait, à cause de cet enthousiasme de longue date, souhaité de voir enrichie de chœurs de Mendelsohn. « Il composa cette musique tout exprès pour moi, avance le royal écrivain, et nous convînmes ensemble que l'ouvrage ne serait exécuté que dans un petit cercle et seulement devant des connaisseurs; s'il eût vécu, je l'aurais à coup sûr laissé libre de maintenir ou non ces conditions; mais à présent que nous l'avons perdu, je pense qu'il ne serait point juste de dérober au monde un de ses chefs-d'œuvre, et je prends sur moi de rompre le traité. J'ai donc donné des ordres pour qu'*Athalie* soit représentée à Berlin. »

J'ai vu peu de villes où les hommes de talent soient plus constamment recherchés que dans la capitale de la Prusse. A la cour et dans les salons de l'aristocratie, dans le palais de la princesse de Liegnitz, chez le prince de Radziwill, chez la comtesse de Brandebourg, qu'il s'agisse d'un dîner, d'un raout ou d'un bal, partout on réclame leur présence, partout on les entoure d'empressements et d'hommages. Au nombre des illustres maisons que je viens de citer, je n'ou-

blierai certes pas de nommer l'ambassade anglaise. Chez lord Westmoreland la musique, on peut le dire, se sent chez elle, *at home*, et quant à la noble et gracieuse nièce du duc de Wellington, elle n'avait en vérité pas besoin du talent si distingué qu'elle possède en peinture, pour grouper autour d'elle tout ce que renferme Berlin d'artistes supérieurs; il suffisait pour cela du sentiment que chacun admire en elle des œuvres de l'intelligence, et du charme irrésistible de sa conversation.

Ce fut chez la comtesse de Westmoreland que nous rencontrâmes Rauch le statuaire. Nous avions passé à son atelier dans la matinée, mais sans le rencontrer, et force nous avait été de nous en tenir à faire connaissance avec sa statue de Frédéric le Grand qu'il vient de terminer. Rauch me semble avoir merveilleusement saisi dans cette œuvre le trait caractéristique de son héros. Si jamais vieillard auguste fut dépourvu de ce qu'on appelle la majesté royale, c'est à coup sûr le correspondant couronné de Voltaire et de d'Alembert. Petit, grêle, cassé, le conquérant de la Silésie n'eût offert qu'un assez médiocre sujet à l'amplification idéale d'un disciple quand même des Grecs. Aussi n'est-ce point à la tradition de Phidias que Rauch s'est adressé. La marque empreinte au front de ce bronze colossal, l'idéal qu'il respire, c'est la force de l'intelligence et de la volonté, laquelle force, me croira-t-on? se manifeste au plus haut point dans l'œil. C'est bien lui, en effet, le vieux Fritz tel que les Mémoires et ses propres confidences nous le montrent : despote, im-

patient, volontaire, obstiné, inquiet surtout. Le voilà, courbé sur son cheval de bronze; ces bottes qu'il porte ont dû traverser les campagnes de Silésie, et sous cet habit sale et râpé j'entrevois ses membres maigres et nerveux. A cet homme qui, en 1781, dans son plan d'une Allemagne unie (1), disait : « Si l'empereur regimbe, il trouvera à qui parler ; » à ce caporal guerroyeur quelle attitude donner? Rauch l'a figuré le bras en l'air et la canne levée; or, ce geste selon moi dit tout!

Comment, la même main qui a fermé les yeux charmants de Louise de Prusse, endormie dans le mausolée de Charlottenbourg, cette main qui a rendu la pierre si ductile, qu'on croirait presque surprendre la vie sous ce marbre transparent, comment cette main a-t-elle pu ciseler le masque rude et grimaçant de Frédéric, et rendre avec tant de vérité et de *réalisme* le caractère de cette physionomie? J'en étais si étonnée que je ne pus me défendre de le dire à Rauch. Nous causâmes ensuite de l'Italie. Il me parla de Canova qu'il aime, des anciens artistes italiens, de leurs grandes manières et de l'intelligence raffinée de leurs mœurs. Ce qui l'amena naturellement à regretter dans le présent l'absence de cette distinction et de cette dignité des Titien et des Léonard de Vinci.

J'arrive à Cornelius.

Nous frappions à la porte du grand peintre au moment où il se disposait à sortir pour sa promenade du

(1) Projet de ligue entre les princes d'Allemagne. Herzberg, II, 364.

que je ne saurais décrire. » Autre point de ressemblance avec Goethe !

Une des choses que je regrette le plus, c'est d'avoir connu si tard Cornelius. Il y a dans l'entretien de cet artiste éminent un charme qui vous attire et vous captive. Il semble en l'écoutant que vous entendiez des paroles d'un autre siècle, vous croiriez assister aux leçons des anciens maîtres. On accuse Berlin de ne point professer pour les grands talents qu'il possède une assez constante vénération ; on assure même que, comme les Français, les Berlinois adorent la nouveauté et dévorent en un clin d'œil les réputations qu'ils attirent à eux. Le cas est possible et je ne jurerais point du contraire ; je crois cependant avoir remarqué chez eux les témoignages d'une admiration aussi chaude que durable à l'égard de certaines gloires depuis longtemps acclimatées, et aucun des artistes que j'ai rencontrés ne m'a paru avoir lieu de se plaindre.

On a comparé les Berlinois aux Français. Ils ressemblent bien davantage aux Américains. C'est en premier lieu un peuple incontestablement moral, mais d'une intelligence trop *affilée*, si l'on me passe le mot, et chez lequel l'habileté ressemble trop à de la rouerie. L'intelligence est de plusieurs espèces : elle peut être élevée, vaste, profonde, et parfois aussi *aiguisée en pointes* (spitzig); or, l'esprit berlinois porte éminemment ce caractère. Les Berlinois sont également ce que les Américains appelleraient (*a fast people*), un peuple qui *va de l'avant*, le peuple, si l'on s'en souvient,

du maréchal *Vorwaerts*. De là cette aversion du reste de l'Allemagne pour les Prussiens. Car leurs frères du Nord et du Sud peuvent avoir l'intelligence élevée ou vaste; mais à cette humeur *aiguë*, *affilée*, dont nous parlons, ils ne comprennent mot, et le caustique Berlinois est au milieu d'eux comme une sorte de porc-épic dardant ses traits de droite et de gauche. Les Prussiens ont pour tout ce qui n'est pas eux un souverain mépris qu'ils manifestent sans trop de contrainte. Violents, du reste, et intolérants dans leur patriotisme, Frédéric le Grand est leur Napoléon, et pour le moindre prétexte ils s'en vont le chercher dans son sépulcre pour lui faire brandir sa canne en l'air. « C'est une grande nation excessivement désagréable! » nous disait avec esprit une dame de Florence. Je me borne à rapporter le mot, en laissant à qui de droit le soin de l'appliquer.

---

# CHAPITRE XVI.

## L'ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE. — LE SCHLESWIG-HOLSTEIN ET WRANGEL.

La question des duchés. — Le scandinavisme. — Influence germanique répandue dans tout le Schleswig. — Les défenseurs des duchés travestis en révolutionnaires. — Les Prussiens au camp de Rendsbourg. — *Vater Wrangel. — Comment va Radetzky ?*

Il suffit de parcourir la carte de l'Europe pour se rendre compte des embarras et des difficultés que ses frontières doivent par moments susciter à l'Allemagne. Tandis que la Grande-Bretagne, par sa position insulaire, échappe à tout contact étranger, et que des autres nations du continent, la France seule a deux voisins, les États germaniques sont de toute part entourés de pays limitrophes, vis-à-vis desquels il leur faut pour ainsi dire se tenir toujours prêts à l'attaque, de peur d'être à l'improviste contraints à la défense. Au nord le Danemark, au nord-est la Russie, l'Italie au sud, la France à l'ouest, autant de frontières dont l'Allemagne a constamment à se garder, ce qui compense jusqu'à un certain point les avantages que lui peut valoir sa situation de puissance du centre. Ce-

pendant est-il juste d'ajouter que du côté du nord, moins de périls de ce genre la menacent. Et tandis que du côté du sud et de l'est la défiance de l'Autriche surveille des pays qui lui appartiennent sans avoir cessé de lui être hostiles, l'Allemagne septentrionale défendue par la Baltique et l'Océan, ne touche à l'étranger que par un seul point, il faut reconnaître à la vérité que ce point est le Holstein. Limite méridionale du Danemark, adossé au Schleswig, lequel n'est en quelque sorte qu'une terre de passage entre l'Allemagne et le Danemark, le Holstein forme comme un coin solidement enclavé dans le territoire germanique dont il enfonce, pour ainsi dire, les côtes hanovrienne et mecklembourgeoise.

La question des duchés, sur laquelle on a tant écrit et discouru depuis quatre ou cinq ans, est, non moins que la question hongroise ou italienne, une affaire de nationalité. Le Schleswig et le Holstein réunis sont la Hongrie du Danemark, et les Schleswig-Holsteinais ne font que répéter les arguments des anciens conservateurs du parti madjar. En sa qualité de puissance scandinave, le Danemark redoute à l'égal du plus terrible fléau tout envahissement du côté du sud. Les descendants de Danebrog aimeraient mieux fondre leur nationalité séparée, dans une Scandinavie puissante—ce rêve d'une union de trois royaumes du Nord est de l'autre côté du Sund plus répandu qu'en général on ne se l'imagine — que de se soumettre à une race méridionale qu'ils craignent, qu'ils détestent, et qui à leurs yeux représente l'étranger. Pour être moins

connu chez nous que le slavisme, le scandinavisme n'en a pas moins là-bas de très-exaltés partisans, ennemis acharnés de l'esprit germanique, et résolus à lui faire une guerre à mort.

Le Schleswig se peut diviser en trois parties distinctes, dont l'une (la partie méridionale, embrassant une surface d'environ soixante milles carrés) renferme une population de cent cinquante mille âmes, laquelle population ne parle qu'allemand; à l'extrême nord, au contraire, s'étend un territoire de quatre-vingts milles carrés, où cent quinze mille individus ne connaissent d'autre langue que le danois; tandis que dans la partie intermédiaire, peuplée de soixante mille individus, on se sert indifféremment des deux idiomes. Cependant, si dans cette partie intermédiaire une influence règne, c'est à coup sûr l'influence germanique ; et à l'exception de la contrée septentrionale, l'Allemagne peut compter sur tout le Schleswig, c'est-à-dire sur quelque chose comme deux cent quarante mille âmes, s'étendant sur une surface d'environ cent milles carrés. Y a-t-il lieu de s'étonner après cela des sentiments qui animent le Danemark contre l'esprit germanique, de cette jalousie qui tourne à la haine? Le germanisme, de son côté, déploie une activité incessante et met en œuvre toutes ses ressources pour capter les sympathies du voisinage. Aussi, avoir voulu trouver des révolutionnaires dans les défenseurs des duchés, m'a toujours semblé une des plus singulières illusions de la polémique de ces derniers temps, qui, en fait d'illusions, mériteraient presque

d'appartenir à l'ère mythologique. N'a-t-on pas ainsi prétendu transformer les Hongrois en démocrates! La question des duchés est, en somme, une question nationale, mais à laquelle se rallie le droit que l'Allemagne possède d'envisager le Holstein comme membre de la confédération germanique, droit garanti par les traités de 1814. En tout état de cause, les révolutionnaires n'ont donc rien à voir dans cette affaire, attendu que la victoire des duchés ne pourrait qu'apporter une consécration de plus à certains actes du passé, et c'est là, je suppose, un avantage dont ils se préoccupent médiocrement.

« Soldats, les droits de l'Allemagne ont été attaqués par le Danemark, et vous êtes appelés à les défendre; la Confédération Germanique m'a mis à votre tête, et je regarde cette mission comme un grand honneur, vos chefs et votre courage me répondent du succès; que votre cri soit : En avant pour l'Allemagne! et, conduits par Dieu, nous triompherons! Vive notre commune patrie! vive l'Allemagne! et maintenant, *Vorwaerts*, en avant! » Ainsi parle le premier ordre du jour du général Wrangel au camp de Rendsbourg, et ce manifeste du vieux soldat, mieux que tous les commentaires, explique le sens de cette campagne. « La Confédération Germanique m'a mis à votre tête.» Il ne s'agit pas ici en effet de la Prusse, mais de l'Allemagne seule, et des droits sur le Holstein que les traités lui confèrent.

Wrangel a le talent de savoir parler à ses troupes, il possède à un degré éminent ce style bref, simple,

énergique, qui plaît tant aux enfants des camps ; ses discours ont en quelque sorte la franchise de son sourire. La campagne, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, fut une suite de succès. Schleswig, Gottorp, Flensbourg : autant de victoires qui repoussèrent les Danois au cœur de leur territoire, et conduisirent les forces prussiennes jusqu'à l'entrée du Jutland. Fredericia fut ensuite prise, et les Danois se réfugièrent dans l'île de Fionie. Cependant, le 28 mai, Wrangel reçut l'ordre d'évacuer le Jutland, et les troupes prussiennes se retirèrent; plus tard vint l'armistice de trois mois, conclu en juillet, et qui ne dura que quelques semaines; car dès le 25 du même mois, le gouvernement provisoire de Rendsbourg déclara sa détermination de continuer la guerre, donnant pour motif qu'avec un pays aussi insensé que le Danemark, il n'y avait point à traiter, et que les duchés étaient inséparablement liés à la patrie allemande.

Une demande de troupes auxiliaires fut alors adressée aux différents gouvernements de l'Allemagne, et l'armée était prête au mois d'août 1848, quand survint tout à coup en septembre l'armistice de Malmoë, lequel fut conclu pour sept mois entre la Prusse et le Danemark.

Wrangel fut alors rappelé du théâtre de l'action et se rapprocha de Berlin, avec le commandement de toutes les forces de la Marche. Septembre et octobre se passèrent dans l'expectative, mais les noms de Radetzky, de Windischgraetz et de Jellachich, résonnaient comme un appel de gloire des rives du Danube

aux bords de la Sprée, et le *Général D'rauf* (1) enfourcha son cheval en s'écriant comme Claverse : « *Ere the king's crown should fall, there were crowns to be broken.* » Dans les premiers jours de novembre ses régiments entrèrent à Berlin, balayant devant eux l'anarchie avec tout son bagage.

Wrangel est le vrai type du général populaire ; toute sa personne respire un air de bonne humeur et de détermination qui le rend l'idole de l'armée prussienne. Je n'ai jamais vu un œil plus souriant, une bouche plus résolue, et quand *Vater Wrangel* parcourt les rues de Berlin sur son fougueux cheval, répondant négligemment aux saluts qui l'accueillent sur son passage, on ne saurait dire, à l'expression malicieuse de son regard bleu, à la contraction sévère de sa lèvre, si c'est une idée sombre ou quelque joyeuse plaisanterie qui le préoccupe.

« Comment va Radetzky ? » nous demanda-t-il en nous abordant, la première fois que nous le vîmes. Et il se mit à parler avec le plus sincère et le plus loyal enthousiasme du héros de l'Autriche, oubliant ses propres lauriers pour ne se souvenir que des illustres campagnes du vainqueur de Mortara et de Novare.

Un des plus grands bonheurs de sa vie était, disait-il, d'avoir reçu le portrait du feld-maréchal, au bas duquel, en manière de dédicace, la main du glorieux octogénaire avait mis ces simples mots : *Radetzky à Wrangel !*

(1) *Le Général D'rauf!* surnom que ses soldats donnent à Wrangel, et qui littéralement signifie *le Général Court-sus.*

# CHAPITRE XVII.

**LA PRUSSE ET SON ROI. — LA RÉVOLUTION A BERLIN. — FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV ET M. DE RADOWITZ. — LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE PRUSSE.**

Supériorité intellectuelle de l'Allemagne septentrionale. — L'individualité de la Prusse date de Frédéric II. — Physionomie du grand roi. — La maison de Hohenzollern et son origine méridionale. — Frédéric-Guillaume IV et son ancêtre le burgrave de Nuremberg. — La députation de l'assemblée de Francfort à Berlin. — Offre et refus de la couronne impériale. — Caractère et physionomie du roi de Prusse. — La journée du 19 mars. — Comment le coup de pistolet du boulevard des Capucines eut son écho sur les barricades de Berlin. — « Je ne veux pas qu'on tire sur mes Viennois ! » — La Patente du 18 mars 1848. — Instructions de Frédéric-Guillaume à Radowitz touchant la régénération du pouvoir central. — Le parti prussien plus royaliste que le roi. — Les conférences de Stolzenfels en 1845. — Injustice de l'opinion à l'égard de Frédéric-Guillaume IV. — « Le grand Frédéric aurait accepté. » — Division de l'Autriche et de la Prusse à propos du *Bund*. — Le général de Radowitz. — S. A. R. le prince de Prusse. — Auguste de Saxe-Weimar, princesse de Prusse.

La différence qui sépare les provinces du nord de l'Allemagne des provinces du midi est aussi profonde, aussi radicale que possible, et se manifeste en toutes choses chez les deux races ; dans les sentiments, les costumes, les occupations. La civilisation de l'Alle-

magne septentrionale qui, sous le rapport intellectuel, est aujourd'hui de beaucoup plus avancée que celle du sud, date d'une époque infiniment plus récente.

Au temps où l'Autriche, la Bavière, la Franconie, certaines parties de la Saxe et des bords du Rhin, donnaient déjà naissance à des poëtes dont les chants sont parvenus jusqu'à nous, le nord de l'Allemagne, entièrement étranger aux sensations de l'esprit, ne connaissait encore d'autres plaisirs que ceux d'un grossier matérialisme. Le paganisme y règne encore avec tout son cortége de superstitions que déjà en France et sur la frontière teutonique, la poésie célèbre les vertus du *saint Graal*, et tandis que sur les rives du Danube et de l'Inn, la voix de Henri d'Ofterdingen fait entendre le lied épique des *Niebelungen*, les habitants des bords de l'Elbe et de la Sprée, grands viveurs s'il en fut, ne songent qu'à multiplier sur leurs tables les plats et les libations, s'enivrant jour et nuit de cet hydromel dont la fabrication les a rendus fameux.

Mais pour s'être produites plus tard, les qualités qui distinguent les races du Nord, n'en ont avec les temps modernes que des rapports en quelque sorte plus directs et plus intimes, et c'est dans ces études où l'intelligence se manifeste d'une manière plus immédiate, dans les études qui n'empruntent point à l'art leurs formes, que se déploie l'aptitude et la supériorité des Allemands du Nord. Les sciences exactes, la philosophie et la métaphysique, voilà le vrai domaine de leur prédilection, et sur ce domaine ces races marchent

de pair avec la France, l'Angleterre et l'Amérique.

Ces forces méditatives et *abstraites*, qui nulle part n'avaient trouvé à s'exercer pendant la période active et guerroyante du moyen âge et qui, dans les contrées méridionales, furent remplacées par un puissant développement des facultés poétiques, — ces forces éclatent dans le Nord quand le moment est venu de leur expansion, avec toute la violence qu'une longue compression leur a prêtée. La Prusse, par exemple, semble ne dater que de Frédéric le Grand son ère d'individualité. Avec Frédéric, l'idée prussienne monte sur le trône, il en est comme l'incarnation. Aussi quelle entente, quelle harmonie, quel accord entre le souverain et la nation ! Ce n'est plus de la sympathie, car ce mot de sympathie implique l'existence de deux individus, et désormais la Prusse et son roi ne font qu'un. Il y a ainsi partout de ces hommes en qui s'absorbe tout le génie d'une nation. Ils n'apparaissent qu'une fois dans l'histoire d'un peuple, mais sitôt qu'ils se montrent, l'instinct universel les dénonce en s'écriant : Le voilà, c'est lui, notre homme, *der rechte*, comme disent les Allemands eux-mêmes. Dans ce roi troupier, philosophe, ambitieux, querelleur, dans ce Frédéric à la canne levée, à l'œil vif et malicieux, la Prusse tout entière se retrouva; du jour où il commença à la gouverner elle se sentit être.

La Prusse se classe naturellement au nombre des plus jeunes puissances européennes; aucune, que je sache, n'est plus imbue à fond de l'esprit nouveau,

plus entraînée vers les tendances modernes, et, tranchons le mot, plus essentiellement libérale. Comparativement à certains autres États de l'Allemagne, la Prusse n'a dans le passé que peu de souvenirs, sa tradition historique ne remonte guère au delà d'un siècle. Et la maison de Hohenzollern dont, à si juste titre, elle aime à tirer honneur et gloire, sa maison royale n'appartient même pas au sol prussien. Les souverains de la Prusse sont d'extraction méridionale, d'origine les Hohenzollern sont des Francs, et sur l'arbre généalogique de cette race illustre, Frédéric le Grand semble une greffe étrangère, tant ses idées à lui diffèrent de celles de sa race, tant cette politique prussienne, politique de Frédéric le Grand, s'éloigne de la politique de ses prédécesseurs et de ceux qui lui ont succédé.

Frédéric-Guillaume IV est un véritable Hohenzollern, le grand Frédéric ne l'était pas; de là toute la différence. Le terrible adversaire de Marie-Thérèse n'était pas meilleur Prussien que ses descendants, il était plus exclusivement Prussien, voilà tout. Autant l'aïeul écoutait son ambition et se laissait mener par elle, autant le neveu se montre scrupuleux observateur des lois et des devoirs que sa conscience d'honnête homme lui dicte : « Que celui qui n'aspire point à ce qu'on appelle un règne glorieux, remplissant l'univers du bruit des canons et des trompettes, mais qui se contente d'un gouvernement simple, sincère, paternel, vraiment allemand et surtout chrétien, que celui-là ait confiance en moi et prie avec moi le Tout-Puis-

sant de me protéger et de me soutenir dans ce que je regarde comme l'accomplissement du bonheur de notre pays. » Ces paroles de Frédéric-Guillaume IV à son peuple de Berlin (15 octobre 1840), renferment tout le secret de la vie de l'homme privé, tout le programme politique du monarque.

Le 21 mars 1848, la ville de Berlin que l'insurrection venait d'agiter et qui devait retomber si promptement dans l'abîme de l'anarchie, Berlin n'a qu'une voix, et cette voix instinctive (1) s'écrie : « Vive Frédéric-Guillaume, empereur d'Allemagne ! — Non, répond le roi avec fermeté : ce que *vous dites là, je ne puis ni ne veux l'être;* pas de couronne ni d'autorité nouvelle ! Je n'entends détrôner aucun prince, usurper aucun droit. » Et comme s'il craignait qu'on se méprît sur sa pensée : « Gravez bien ceci dans votre mémoire, une seule chose me tente : la gloire et la liberté de l'Allemagne, rien de plus, rien de moins. » On observera peut-être qu'en 1848 il n'y avait que le peuple de Berlin qui songeât à l'empire, et que ce peuple offrait ce qu'il ne pouvait donner. J'en conviens; mais que se passa-t-il, en avril 1849, quand la députation de Francfort se rendit à Berlin, forte de l'adhésion de vingt-huit gouvernements allemands et recueillant sur son chemin l'expression d'un enthousiasme qui semblait irrésistible, à ce point que les hommes politiques auxquels cette idée de l'empire confié à la Prusse inspirait la plus invincible répu-

(1) Francfort à cette époque n'avait pas même prononcé le mot.

gnance, répandaient que le roi ne pouvait se hasarder à refuser? « Il fallait céder aux circonstances, murmurait-on à Charlottenbourg, et l'impulsion populaire avait ses exigences qu'on ne braverait pas sans péril.» Frédéric-Guillaume s'en tint à sa résolution, et le 3 avril 1849, en présence d'une députation qui venait avec une apparence de légalité lui imposer la dignité impériale, en face d'un peuple ambitieux et possédé d'une ivresse de domination,—de l'Autriche, trois fois épuisée par la guerre intestine,— des gouvernements allemands, harassés, fatigués, effrayés, prêts à se soumettre à tout, et des populations allemandes demandant à grands cris au roi son consentement, — Frédéric-Guillaume de Hohenzollern refusa la couronne.

Ici, je m'interromps, car l'histoire m'offre un rapprochement auquel je ne résiste pas. Remontons de quatre siècles la chronique de cette royale maison qui a fourni tant de souverains à la Prusse, et parmi les aïeux du roi actuel nous en trouvons un dont Frédéric-Guillaume IV semble reproduire trait pour trait la physionomie.

En 1417, Frédéric VI, burgrave de Nuremberg, était le chef de la famille de Hohenzollern. Très-versé dans l'étude de l'histoire, qu'il préférait à toutes les autres sciences, il parlait le français et l'italien comme sa langue maternelle, et vivait en constante correspondance avec les plus illustres savants de son temps. Il aimait aussi les arts avec passion, et en véritable burgrave de Nuremberg, s'entendait merveilleusement

dans toutes les questions de peinture, de statuaire et d'architecture. Ses qualités morales ne le cédaient en rien aux qualités de son intelligence : pieux au fond de l'âme, il consultait sa conscience en toutes choses pour ne jamais dévier du sentier de l'honneur et du devoir. Quand l'empereur faisait la guerre, Frédéric avait le commandement de toutes les troupes, et c'était encore lui qui prenait le titre de *Reichsverweser*, protecteur de l'Empire, chaque fois que l'empereur s'absentait d'Allemagne. L'attachement sincère et profond du burgrave de Nuremberg était si bien reconnu, son intelligence des affaires si universellement appréciée, l'importance de sa position si nettement comprise, qu'à la mort de Sigismond, en 1437, la couronne impériale fut offerte à Frédéric, qui la refusa, en disant : « Si j'acceptais, je causerais de grands maux à l'Allemagne. »

Causer de grands maux à l'Allemagne, telle fut aussi la raison devant laquelle recula le royal neveu du Hohenzoller : « Je suis prêt à prouver que ceux qui ont compté sur mon dévouement à l'Allemagne ne se sont pas trompés, répondit Frédéric-Guillaume à la députation de Francfort, et je suis préparé à tous les sacrifices; mais je ne justifierais pas leur confiance, je ne satisferais pas aux désirs du peuple allemand, je n'avancerais pas la cause de la liberté allemande si j'oubliais des droits sacrés et mes anciennes et solennelles promesses ! C'est aux têtes couronnées de l'Allemagne, aux princes allemands et aux États libres de l'Allemagne à décider librement, dans un conseil mutuel, si les résolutions du corps politique convien-

nent aux parties qui le composent, et si les droits que vous voudriez me faire accepter me permettraient de les protéger comme alors ce serait mon devoir. Je ne puis donc vous faire que cette promesse : si l'Allemagne a besoin de l'aide, du bouclier de la Prusse ou de son épée contre ses ennemis du dehors ou du dedans, elle me trouvera prêt à toute heure, je suivrai toujours le chemin accoutumé à ma race et à mon peuple : le chemin de la loyauté et de la vérité allemandes. »

A cette époque, ne l'oublions pas, l'idée que représentait à Berlin la députation de l'assemblée de Francfort était très-populaire dans certaines parties de l'Allemagne, des pays même où d'ordinaire le nom de la Prusse n'éveille point de grandes sympathies : le Palatinat bavarois, par exemple, la Souabe et la Franconie s'y ralliaient avec ardeur. Il est vrai d'ajouter que depuis les choses ont singulièrement changé d'aspect, et la Prusse aujourd'hui aurait peu de chances à proclamer sa candidature à l'endroit d'une couronne impériale quelconque. « Ce qu'on appelait alors le *Kaiserwahl*, se nomme aujourd'hui le *Kaiserwahn*, » nous disait un diplomate saxon, jouant sur les deux mots, dont l'un signifie *élection*, l'autre, *folie impériale*.

Il n'y a peut-être point dans toute l'Europe de souverain aussi méconnu, aussi fréquemment injurié que le roi de Prusse, et cela ne saurait trop vous étonner, car il n'existe peut-être pas d'homme dont le caractère offre autant de nuances délicates. D'ailleurs, trouverez-vous beaucoup de gens, au temps où nous vivons, qui cherchent à se rendre compte scrupuleusement du

jugement qu'ils portent sur tels ou tels faits, sur tels ou tels contemporains, monarques ou ministres? Il en est pour bien du monde, de ce qui arrive aujourd'hui, exactement de même que de l'histoire du passé. Qui songe à s'informer du plus ou du moins de crédit que méritent tant d'opinions acceptées sur une garantie traditionnelle, tant de préjugés ayant cours? *Philosophi, gens credula!* disait Sénèque. Cette sentence devrait surtout s'appliquer aux libéraux, race en général très-philosophique et aussi très-crédule, surtout lorsqu'il s'agit d'adopter à l'instant et sans conteste toutes les malveillantes assertions du premier journal qui leur tombe sous la main, touchant l'empereur d'Autriche ou le roi de Prusse.

Il y a au fond de cette pensée de se savoir le but de tous les traits méchants, l'objet de la haine de tous les cœurs étroits, une amertume que ne saurait compenser l'éclat d'une couronne, et de tous les rois, les plus mal jugés doivent être ceux qui ne prennent conseil que de leur conscience. Ainsi, par exemple, vis-à-vis de l'insurrection envahissante, deux moyens s'offrent au pouvoir souverain : la répression ou la concession. Supposez maintenant un monarque doux et clément par sa nature, mais à qui le sentiment de son propre devoir impose la nécessité de maintenir une autorité qui ne lui appartient qu'à titre de dépôt. Tout en souffrant des moyens rigoureux que sa conscience lui dicte, il se montre sévère, il résiste : c'est un tyran. Prenez au contraire un homme d'énergie et de fermeté que des voix suppliantes implorent

de toutes parts; il cède, et le voilà déclaré à la face de l'Europe le plus faible d'entre les hommes et le plus indigne de porter la couronne.

Telle est précisément la situation où se trouva placé Frédéric-Guillaume IV à la journée fatale du 19 mars.

Je l'ai dit et je le répète, l'idée révolutionnaire, telle que nous l'entendons en France, n'a point régné en Europe pendant les événements de 1848. Il n'y a eu partout que des insurrections, à Vienne, à Berlin comme à Dresde, on n'a ressenti que le choc de l'éruption du volcan parisien, que la commotion du tremblement de terre, et si, pour un instant, la cause de l'autorité fut perdue, c'est que les gouvernements doutèrent d'eux-mêmes et s'abandonnèrent. Dans Berlin même, foyer des doctrines les plus dangereuses, le mouvement n'eut en quelque sorte que des étrangers pour coryphées. C'étaient surtout des Polonais et des Français, des partisans de Mieroslawsky et des disciples de M. Louis Blanc. Jamais, dans la capitale de la Prusse, la langue de Voltaire et de d'Alembert n'avait été plus universellement répandue. Vous vous seriez cru au beau milieu des boulevards et des rues de Paris un jour d'émeute, et l'ombre du grand Frédéric dut à coup sûr tressaillir d'aise au fond de son sépulcre de Postdam, en entendant les héros qui menèrent la fête s'exprimer en excellent français dans sa bonne ville de Berlin (1).

(1) Le comte ***, ministre de Russie près d'une des cours d'Allemagne, passait en voiture dans l'allée des Tilleuls, lorsqu'un jeune homme fit signe au cocher d'arrêter, ouvrit la portière, et d'un ton d'exquise politesse : « Par-

Tout le monde sait comment se passèrent les journées du 16, du 17 et du 18 mars, et au milieu de quelle anxiété, de quel tumulte se leva pour Berlin l'aurore du 19. La veille, le peuple venait de recevoir avec des transports de reconnaissance les concessions accordées par le roi, et les instigateurs du désordre commençaient à douter et à craindre pour leurs projets. Un effort désespéré pouvait seul rétablir les chances de l'insurrection ; on le tenta.

Une foule turbulente se rue sur la porte du palais, et dans la confusion part un coup de feu, sinistre écho du fameux coup de pistolet qui avait retenti sur le boulevard des Capucines, le soir du 23 février. Un long cri s'élève alors, — ce cri lugubre qui accompagnait, on s'en souvient, cette mémorable charretée de cadavres — et les barricades se dressent comme par magie. L'armée fit son devoir, et sur tous les points la victoire lui resta ; mais cette victoire était acquise à un prix qui déchirait le cœur du souverain.

Ce fut alors que Frédéric-Guillaume commit une immense, une incontestable faute. Tout son entourage l'exhortait à persévérer dans la fermeté ; mais le cœur du roi saignait, et quoique le bon sens lui commandât de se rendre aux avis de son frère le prince de Prusse, de ses généraux et de ses ministres, il prit le parti des concessions que sa conscience lui dictait, et ordonna qu'on fît retirer les troupes. Fort comme il l'é-

don, monsieur, lui dit-il en très-bon français, qui ne sentait nullement son *welsche*, mais veuillez descendre de votre voiture, car nous en avons besoin pour faire une barricade. »

tait de la victoire remportée, ce qu'on lui demandait au nom de son peuple devenait à ses yeux un tel acte de magnanimité, qu'une âme comme la sienne dut en être tentée. Le fils de Louise de Prusse (1) songea à l'amour de sa mère pour ce peuple, à l'adoration du peuple pour Louise de Prusse, et il écouta une prière qu'il tenait pour l'expression de la pensée universelle, tandis qu'elle n'émanait que de quelques braves gens pris du vertige de la peur, lesquels avouèrent plus tard qu'ils avaient eux-mêmes été les jouets d'une déplorable illusion (2). « Je ne veux pas qu'on tire sur mes Viennois. » Ce mot de l'empereur Ferdinand qui coûta la vie au général de Latour, ce mot eut son écho ce jour-là dans le palais du Grand Électeur.

La sagesse du roi fut vaincue, et les troupes quittèrent Berlin. Est-il besoin d'ajouter quels désordres suivirent cette retraite de l'armée, dans quel gouffre d'anarchie la capitale de la Prusse se débattit pendant

(1) Celle que les Berlinois appelaient l'Ange-Reine (*die Engel-Koenigin*).

(2) Voir la brochure de M. Rellstab, *Deux entretiens avec S. M. le roi de Prusse* (*Zwei Gespraeche mit S. M. dem koenige von Preussen*). Dans cet écrit qui se recommande par la sincérité du mouvement et l'exactitude des détails, l'auteur raconte une discussion qu'il eut avec un général relativement à la retraite des troupes. Il va sans dire que le général traitait de démence cette seule pensée, affirmant du reste que toute l'insurrection était l'œuvre d'une poignée d'étrangers aidés seulement par la partie la plus dégradée de la classe ouvrière ou plutôt non ouvrière de Berlin. Comme M. Rellstab hésitait à se rendre à son raisonnement, le général reprit : « Vous avouerez cependant que nous ne pouvons songer à abandonner une victoire que nous avons si résolûment gagnée. » Après quoi M. Rellstab ajoute ingénument en manière de *meâ culpâ* : « Je croyais alors qu'il avait tort, j'ai reconnu depuis qu'il pensait et disait juste, et que c'était moi qu'une illusion aveuglait. »

huit mois? Cependant les triomphes du maréchal Radetzky devaient réveiller chez les souverains de l'Allemagne la conscience de leur propre salut. Le prince Windischgraetz et le Ban de Croatie avaient donné l'exemple, le général Wrangel n'eut qu'à l'imiter.

Entre tant d'autres attaques si vives dirigées contre le roi de Prusse pendant ces dernières années, on lui reproche d'avoir promulgué la Patente du 18 mars 1848 sous l'influence de la peur, et d'avoir, en donnant un premier encouragement au parti démocratique, tracé par là en quelque sorte la route à tant de désastres qui ont suivi. Cette Patente, on se le rappelle, contenait l'expression de ce que le gouvernement prussien croyait nécessaire pour la régénération de l'Allemagne, et en particulier pour l'intérêt de la grandeur prussienne. On y demandait pour l'Allemagne la transformation d'une fédération d'États en un État fédératif, la révision de la constitution de la Confédération Germanique, et à ce propos un système général de représentation pour les gouvernements et pour les peuples; laquelle représentation nationale rendait elle-même nécessaire l'existence d'une constitution, en vertu de laquelle tous les membres composant cette représentation nationale seraient sur un pied d'égalité. Éternel sujet de discorde qui semble se reproduire en Allemagne à chaque période de l'histoire contemporaine. « Attendez, disaient aux peuples les gouvernements, attendez que nous procédions avec ordre; établissons d'abord le pouvoir, l'organe en vertu duquel vous devez exister, nations et peuples, et avoir

le droit d'être représentés. » A quoi les peuples répondaient : « Mais c'est tout bonnement de l'histoire ancienne que vous nous proposez là ; que nous importe votre droit, quand nous avons pour nous le fait, et pouvons nous gouverner nous-mêmes ? »

Ces idées de révision du pacte fédéral, exprimées dans la Patente du 18 mars 1848, n'ont jamais, depuis son avénement au trône, cessé d'occuper l'esprit de Frédéric-Guillaume IV. Dès le mois d'août 1840, nous voyons que dans une conférence à Dresde avec le prince de Metternich, le nouveau roi de Prusse s'efforçait de persuader l'archichancelier d'Autriche, de la nécessité de changer le système du *Bund*, et, pour employer les propres expressions que les annalistes du temps lui prêtent, « d'infiltrer une vie nouvelle dans ce corps inanimé. »

A cette époque se manifesta l'agitation causée dans toute l'Europe par le fameux traité de juillet, au sujet duquel, on s'en souvient, M. Thiers fit tant de bruit pour rien. Il ne s'agissait de rien moins pour la France que d'envoyer sur le Rhin une armée d'observation. Au premier moment l'Europe s'émut de la menace, et le roi de Prusse dépêcha le général de Radowitz à Vienne pour négocier avec l'Autriche et les autres États allemands, les moyens de défendre la frontière commune ; mais en même temps, toujours préoccupé du *Bund*, le roi donna à son plénipotentiaire des instructions relatives à la régénération du pouvoir central.

Mille difficultés qu'il serait trop long de prétendre

énumérer ici, mais dont il faut chercher la cause non-seulement dans le mauvais vouloir de l'Autriche, mais encore dans l'opposition du parti prussien, *plus royaliste que le roi*, lequel ne voulait point entendre parler de soumission au pouvoir central ; mille difficultés, je le répète, empêchèrent Frédéric-Guillaume de transformer ses désirs en actes. Mais pour ne s'être point réalisée, l'intention n'en subsistait pas moins.

En 1845, le roi se trouvant à Stolzenfels, eut avec M. de Metternich et les autres diplomates présents de nouvelles conférences au sujet des améliorations à introduire dans le système gouvernemental de l'Allemagne unie. Mais ces conférences n'aboutirent à rien, sinon à l'envoi à Berlin d'un plénipotentiaire autrichien, chargé d'examiner les propositions de la Prusse. En conséquence, M. de Werner se rendit à Berlin quelques mois plus tard. L'affaire n'en marcha guère mieux. Et dans l'été 1846 le gouvernement prussien s'adressa à la diète de Francfort pour obtenir son assentiment à une nouvelle loi sur la liberté de la presse. A cette même date le gouvernement de Wurtemberg , d'accord avec la Prusse, demandait que les délibérations de la diète fussent rendues publiques. La discussion sur ces deux questions fut très-vive ; quant à des conclusions, il n'y en eut ombre. L'année suivante, la négociation n'avait pas avancé d'un pas, lorsqu'en septembre 1847 arriva l'époque des vacances de la diète.

On se rappelle qu'à cette époque le roi s'était déterminé à convoquer les états généraux de la Prusse,

démarche qui dans ce moment de tranquillité relative, ne laissa pas d'inspirer quelques craintes. Le roi manda auprès de lui M. de Radowitz, qui représentait alors la Prusse à la cour de Bade. De retour à Berlin (novembre 1847), M. de Radowitz traça, sur l'ordre exprès de son souverain, un projet dans lequel se retrouvent en principe et on ne peut plus clairement exprimées les prétendues concessions de la Patente du 18 mars. Ce projet fut entièrement approuvé par le roi le 20 novembre 1847.

Mais au moment où le gouvernement prussien se disposait à agir, les troubles de la Suisse vinrent susciter de nouvelles difficultés à sa politique, et la Prusse dut s'occuper, toute affaire cessante, des moyens d'apaiser la guerre civile dans un État allié dont la situation l'intéressait particulièrement.

Frédéric-Guillaume, rendu à la liberté de ses mouvements, allait reprendre ses plans de négociation, lorsque la révolution de Février renversa le trône de Louis-Philippe, et de telle sorte ébranla le sol de l'Europe que peu de gouvernements comprirent, dans le vertige causé par ce coup de foudre, qu'il dépendait d'eux seuls de rester debout. Néanmoins, Frédéric-Guillaume ne changea rien à ses résolutions, et la Patente du 18 mars ne fut qu'un développement du rapport présenté par M. de Radowitz le 20 novembre de l'année précédente, dans lequel rapport se retrouvent les vœux suivants émis par les membres de la Confédération : « Liberté de la presse, publicité des délibérations de la diète, inspection des troupes en com-

mun tous les quatre ans, exercices militaires en commun, les mêmes armes et les mêmes couleurs pour toute la Confédération, établissement d'un tribunal suprême appelé à juger de tous les différends entre les souverains eux-mêmes, ou bien entre les souverains et les peuples ; droit commun de domicile, identité des poids et mesures, de la monnaie, etc., etc.» En un mot, nous ne citerions pas dans la Patente du 18 mars 1848 une seule liberté concédée, un seul droit accordé qui n'existât textuellement dans le projet approuvé par le roi dès novembre 1847; d'où je conclus que les événements de « la semaine de mars, » comme on dit à Berlin, ont pu n'avoir qu'une médiocre influence sur les déterminations du roi.

Je crois avoir assez clairement démontré que les concessions accordées aux Prussiens par Frédéric-Guillaume IV ne furent nullement arrachées à la peur, mais que bien au contraire elles faisaient depuis longtemps partie de ses projets de réforme. Reste à se demander maintenant s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que ces concessions aient eu lieu dans le but d'encourager à un moment donné les dangereuses théories du parti démocratique.

En général, on ne se rend point assez compte de la position toute complexe d'un prince allemand placé entre un royaume où il exerce sa toute-puissance, et le corps germanique, dont il n'est, en somme, qu'un simple membre, souverain d'un côté; de l'autre justiciable, encourant à la fois les bouderies de la Confédération s'il lui arrive de vouloir trop donner à l'esprit

du siècle, et le mécontentement de ses propres sujets s'il incline trop à la résistance. La Prusse, en tant que royaume, faisant partie de la grande association germanique, me représente surtout cet état de tiraillement qu'éprouverait un corps placé au centre d'une machine dont les ressorts intérieurs et les ressorts extérieurs fonctionneraient en sens contraire.

En 1640, quand Frédéric-Guillaume, le Grand Électeur, succéda à son père, la Prusse telle que nous l'entendons aujourd'hui n'existait pas, et nul lien monarchique ne réunissait entre elles les possessions héréditaires de la maison de Brandebourg. Sur ce territoire fractionné, la Suède exerçait des droits de suzeraineté, le Danemark aussi, et aussi la Pologne. Ce ne fut qu'en 1645, et par le traité de Münster, que le Grand Électeur posa les fondements de cette unité prussienne que devait si bien consolider son arrière-petit-fils.

« Puisse un vengeur naître de mes cendres ! » Cette parole arrachée après la paix de Saint-Germain au découragement du héros de Faehrbellin, son successeur se chargea de l'exaucer. On connaît l'inquiétude et la méfiance qu'éveillait dans les différentes cours d'Allemagne le philosophe de Sans-Souci, ce Frédéric qui, à la nouvelle de la mort de l'empereur Charles VI, sautait à bas de son lit, en s'écriant « qu'il avait bien autre chose à faire qu'à soigner sa fièvre. » Il faut avouer que l'attitude du conquérant de la Silésie n'était point de nature à inspirer au reste de l'Allemagne une bien vive sympathie à l'égard de la Prusse,

et c'est depuis ce temps surtout que les gouvernements se tiennent sur le qui-vive. A qui persuaderiez-vous désormais en Allemagne que les Prussiens ne guettent pas incessamment l'occasion de tout envahir, et que la politique égoïste de la maison de Hohenzollern ne menace pas tout le monde de l'autre côté du Rhin, Dresde comme Cassel, Nymphenbourg aussi bien que Schoenbrunn ?

« Le grand Frédéric aurait accepté ! » C'est en ces propres termes que s'exprimaient à Berlin ceux qui reprochaient au roi actuel d'avoir refusé la couronne impériale. En effet, Frédéric le Grand eût accepté, et voilà justement la raison pour laquelle Frédéric-Guillaume IV ne l'a point fait. La politique du roi actuel, on ne saurait le trop répéter, n'est point celle de Frédéric II, et de là provient l'hostilité d'un si grand nombre de ses sujets qui, méconnaissant de propos délibéré sa chevaleresque loyauté, l'accusent d'avoir manqué une occasion d'agrandir la Prusse. Ce parti est, à tout prendre, un des plus terribles embarras du roi à l'intérieur, et l'on ne sait point assez au dehors la résistance vigoureuse qu'il lui oppose la plupart du temps, sinon toujours ; car il faut bien tenir compte aussi de ce besoin d'activité qui travaille les peuples, et donner aux instincts de progrès cette satisfaction qu'une politique intelligente refuse aux velléités belliqueuses. A défaut d'une nouvelle Silésie à conquérir, la Prusse tourna donc son activité vers ce qu'on est convenu d'appeler le progrès politique, et à tort ou à raison, une grande partie de la population persistait à

ne voir le progrès que dans cette œuvre de reconstitution de l'Allemagne à laquelle les Prussiens se croyaient personnellement appelés. Or, la conviction du roi de Prusse (et tout esprit quelque peu informé pensera là-dessus comme moi), sa conviction est que sur un tel sujet il faut absolument que la masse intelligente et sérieuse de la nation sache qu'elle peut compter sur son roi, sur son intime adhésion et sa coopération loyale et sincère; car le moindre doute en pareil cas entraînerait des maux irréparables. Le dissentiment profond qui en naîtrait entre le peuple et son souverain, Frédéric-Guillaume ne voulut point en accepter la responsabilité.

Si les Allemands d'aujourd'hui réclament à grands cris la liberté politique, ce n'est point chez eux simple imitation des autres peuples, mais bien plutôt une réminiscence de leurs anciennes traditions et le réveil de cet esprit d'indépendance et de fierté dont leur histoire du moyen âge offre tant d'exemples. Sans doute, les événements de 1830 et de 1848 ont aidé puissamment à attiser la flamme; mais il n'en est pas moins vrai de dire que, bien qu'endormie, elle existait toujours au cœur de la nation. Spontanément, simultanément un cri de liberté et de réforme s'était élevé de toutes les parties de l'Allemagne; mais de là à l'insurrection universelle il y avait tout un abîme, et si ce vœu, émis d'abord sans violence, devint une révolution, on sait aujourd'hui de qui ce fut l'œuvre et comment furent exploitées au profit de l'émeute et de l'anarchie les réclamations des citoyens paisibles.

Les Autrichiens ont beaucoup reproché au roi de Prusse ce qu'ils appellent son manque de sincérité à leur égard; il est vrai que si vous écoutez ce qui se dit à Berlin, vous n'entendrez parler que de l'entêtement du gouvernement impérial. La vérité au fond de tout cela, c'est qu'on est sur un pied de méfiance les uns vis-à-vis des autres, méfiance qui se comprend d'ailleurs, si regrettable qu'elle soit.

Par son décret du 29 juin 1848, l'assemblée nationale de Francfort déclara aboli le pouvoir central connu sous le nom de *Bund*, et institua à sa place un gouvernement provisoire. Les puissances allemandes ayant souscrit à cette décision, l'archiduc Jean fut investi d'abord du protectorat de l'Empire, puis on imagina l'année suivante une commission fédérale, puis enfin un *interim* qui remit dans les mains unies de l'Autriche et de la Prusse le pouvoir central provisoire. Or ici s'offre à nous le point litigieux, la grande question d'où sont déjà sortis le parlement d'Erfurth, le projet dit des Quatre-Rois, la proposition faite par l'Autriche d'un congrès de plénipotentiaires à Francfort, sans compter les graves dissidences qui, en dépit de toutes les négociations diplomatiques, peuvent encore s'en échapper.

Oui ou non, le *Bund* existe-t-il encore?

L'Autriche répond oui, la Prusse au contraire affirme que non. Et toutes les deux ont raison à leur point de vue, car tandis que l'une soutient le droit, l'autre défend le fait, lequel, ajoute-t-elle, a été reconnu, et de la sorte est à son tour devenu droit. « J'ai consenti à la

dissolution du *Bund*, » dit la Prusse. « Je ne songe point à le nier, réplique l'Autriche ; mais en cela vous avez outre-passé vos pouvoirs, car le *Bund* était indissoluble et ne pouvait être modifié que par tous les membres réunis de la Confédération Germanique. » Qui songerait à vouloir s'aventurer à travers les inextricables détails d'un pareil procès ? Et cependant rien de plus simple au fond que cette question contenue tout entière, si embrouillée qu'on l'ait rendue, dans cette seule querelle du droit et du fait. Également sincères et honnêtes sont les deux parties ; il se peut même que ce soit l'excès de leur droiture de conscience qui provoque leurs dissensions, car plus chacune d'elles a son devoir à cœur, moins elle se sent capable d'admettre la ligne de conduite de son antagoniste. A Vienne, il n'est sujet que des artifices de la Prusse ; on ne parle à Berlin que de l'entêtement réactionnaire du cabinet autrichien. Il faudrait écrire des volumes pour étudier les interminables ramifications qui se rattachent à cette double pensée. Mais si profondes et si sérieuses que fussent les recherches, il en ressortirait toujours chez Frédéric-Guillaume IV la netteté de l'intention, la conséquence à ses premiers principes de conduite. Que le point de départ de la Prusse ne soit pas celui de la cour impériale, personne, j'imagine, ne le conteste. Mais ce que je soutiens, c'est que les principes de réforme contenus dans le mémorial du 20 novembre 1849 étant donnés, la situation de Frédéric-Guillaume IV devait naturellement en résulter telle qu'elle est aujourd'hui, après la convocation du parle-

ment d'Erfurth et la réunion du congrès des Princes à Berlin, tout comme dans son récent acquiescement aux conférences de Dresde se retrouve l'effet de sa résolution inaltérable d'éviter à tout prix une rupture avec l'Autriche.

Peu d'hommes ont connu et compris le roi de Prusse actuel aussi bien que le général de Radowitz, et nul, on doit le dire, ne lui est plus entièrement dévoué. Quoique le général professe un ardent catholicisme, il y a dans la piété du roi protestant quelque chose de si exalté que cette ferveur religieuse, bien loin de les désunir, semble au contraire les avoir rapprochés davantage. Esprit actif et presque universel, épris à la fois d'un goût très-vif pour la philosophie et d'un sentiment éclairé des beaux-arts, M. de Radowitz se distingue surtout par une fermeté rare, une promptitude de décision toute militaire et par une incessante activité d'intelligence. Il y a du moine et du soldat dans ce général diplomate, dont le visage austère vous rappelle par moments ces ascètes guerriers du moyen âge. Si dans ces derniers temps nous avons pu voir M. de Radowitz devenir le représentant de la guerre avec l'Autriche, c'est aux circonstances seules qu'il faut attribuer cette attitude de l'ex-ministre de Frédéric-Guillaume. En principe, M. de Radowitz penche pour l'union de la Prusse avec l'Autriche. Il est vrai que, d'un autre côté, il se range ouvertement parmi ceux qui reconnaissent la validité du vote du 29 juin 1848, par lequel vote le *Bund* a été aboli *de facto*.

Au premier rang des héritiers de ces nobles qualités

particulières à la race des Hohenzollern, de cette tradition de famille dont nous parlions plus haut, se place à la droite du roi, son frère, le prince de Prusse, le *Ritter-Prinz*, pour employer le glorieux surnom qu'on lui donne de Koenigsberg aux bords du Rhin. Intrépide sur le champ de bataille, ferme et résolu dans les conseils, Guillaume de Prusse est adoré du soldat, qui répète avec orgueil les innombrables chansons improvisées en l'honneur des exploits militaires de son royal chef. Un de ces chants surtout est très-populaire, je veux parler d'une sorte d'Iliade intitulée: *Lied du Prince de Prusse* (Prinz von Preussen Lied), laquelle se divise en trois journées de la campagne de Bade.—Dans la première partie, le héros est représenté avant la bataille, assis au bivouac au milieu des sentinelles et partageant le pain de ses frères d'armes; la seconde le montre au feu de l'ennemi, et la troisième raconte ses douloureuses impressions lorsqu'il vient sur le champ du combat relever les blessés et aider à ensevelir les morts.—Inspirer la sécurité aux bons, la terreur aux méchants, personne mieux que le prince de Prusse ne connaît ce secret, et ce mot suffirait au besoin pour peindre ce mélange de bonté magnanime et d'imposante sévérité qui forme comme le fond de cette chevaleresque nature.

A côté du prince de Prusse, digne de lui et de son illustre famille, est sa femme, la princesse Auguste de Saxe-Weimar, une des physionomies les plus parfaitement distinguées de notre époque. Fille de la grande-duchesse régnante de Saxe, nièce de l'empereur Nico-

las, héritière de la tradition intellectuelle d'un pays qui fut l'Athènes de l'Allemagne, issue du sang impérial, Madame la princesse de Prusse ne pouvait manquer à sa double vocation, à sa destinée politique en même temps et littéraire, et si un instinct profond des affaires, la solidité du jugement, la fermeté du caractère révèlent chez elle au premier abord la petite-fille des tzars, la noble terre où régna Charles-Auguste, où vécurent Goethe et Schiller, la revendique au nom de cet esprit si merveilleusement orné, de cette connaissance pratique des beaux-arts et de ce sentiment si élevé dans toutes les choses de l'imagination.

—

# CHAPITRE XVIII.

## LA NEIGE.

De Munich à Vienne. — Les hôtelleries austro-bavaroises. — Les forêts de ristal. — Le cor du postillon. — La lune et les lièvres. — *Le Voyage d'hiver* de Schubert. — Le voyageur englouti. — La cloche et le cimetière. — Rêveries à travers champs. — Landshut. — Un lever de soleil dans le Nord. — Alt-OEtting. — Poésie socialiste. — La prière du soir. — Les paysans. — Le Danube.

« On voyage si facilement aujourd'hui ; depuis l'établissement des chemins de fer, les distances n'existent plus ! » Je n'entends partout répéter que cela. C'est chose en effet toute simple, d'aller maintenant en Égypte, et le voyage du Nil ne compte pas. On accepte sans hésiter une partie de chasse sur les bords du Mississipi, et vous ferez en quinze jours la traversée de Liverpool à la Havane. Ne parlait-on pas l'hiver dernier d'un chemin de fer monstre qui doit nous transporter à Calcutta dans onze jours, en passant par la Perse et l'Asie Mineure, et s'arrêtant pour une heure (le temps de prendre du charbon) à la station de Babylone ! Tout cela, en somme, est fort admira-

ble ; mais, hélas ! ne fait pas qu'il soit devenu plus facile d'aller de Munich à Vienne.

Le 19 novembre, il régnait à Munich une telle température que le doux vent d'Italie semblait n'avoir point eu le temps de se glacer les ailes en traversant les Alpes. — Le 20, au jour levant, Munich s'enveloppait de neige.

Et maintenant, tâchez de partir. De chemin de fer, il n'en est point question entre la Bavière et l'Autriche ; le Danube est pris. — Que faire ? L'ennuyeuse chose pourtant, que d'en être réduit en plein dix-neuvième siècle, à voyager à petites journées, ni plus ni moins que M^me^ la marquise de Sévigné lorsqu'elle se rendait de Paris en Bretagne, en l'an de grâce 1670.

« Restez donc ici ! disaient nos amis de Munich.

— Je veux passer Noël à Vienne.

— On donne mercredi la *Catarina Cornaro*, de Lachner, *mit festlich beleuchtetem Hause !*

Il y aura concert à l'Odéon, au bénéfice des soldats blessés dans la campagne du Schleswig-Holstein, et les deux cours y assisteront.

— Il faut partir demain.

— Vous serez ensevelis, enterrés sous la neige.

— On mettra la voiture sur un traîneau.

— Vous serez enlevés par le vent et jetés au fond de quelque abîme.

— Le vent changera.

— Vous serez renversés dans un fossé.

— Les fossés sont secs.

— Vous ferez mieux de vous en retourner par l'Ita-

lie, observa un Anglais qui tenait le *comfort* pour ce qu'il y a de plus important dans la vie, et qui en même temps avait l'oreille dure.

— Je meurs d'envie de voir Radetzky.

— En allant par Roveredo et Milan...

— Mais je prétends bien cependant faire la connaissance de Jellachich.

— Ou par Venise et Bologne, et par mer de Livourne à Marseille.

— Mais nous avons des lettres pour Schlick.

— La route de terre est la plus intéressante ; mais les bateaux de Livourne sont si *comfortables*, qu'ils vous dédommagent.

— Et le *Ban !* » m'écriai-je dans l'oreille de l'opiniâtre personnage.

Mon compatriote avait l'honneur, à ce que je découvris plus tard, d'être presque Écossais, et avec la pertinacité de sa race, il aurait pu continuer ses arguments pendant la soirée entière, si je ne l'eusse arrêté court. Voyant ma résolution, il se contenta de hausser les épaules et se dirigea vers la table à thé pour y faire main basse sur un *baba*.

« C'est parfaitement impraticable, me dit-il du ton que l'on met à gourmander quelqu'un d'incorrigible ; vous pouvez m'en croire ; vous ne savez pas ce que sont les auberges. »

Je n'avais jamais vu auparavant ce fils circonspect de la judicieuse Écosse, et je ne le reverrai probablement de ma vie ; mais je tiens à constater qu'il disait vrai en dépeignant les auberges de la frontière austro-

bavaroise comme d'abominables réduits indignes d'un siècle civilisé.

Tout doit finir pourtant, et nous quittâmes Munich. Notre dernier jour se passa chez M. de Lotzbeck à admirer les merveilles d'art, livres, médailles, dessins, tableaux qu'il a su recueillir. Au milieu de la froide nuit, sur la route de Landshut, je ne pouvais chasser de mon imagination certain jasmin d'Espagne que j'avais vu le matin, étincelant de blancheur, se rouler autour d'une table de mosaïque florentine. Des fleurs de pierre, végétation si en harmonie avec la terre gelée ! Elles auraient pu si bien s'enlacer à ces arbres de glace ou se suspendre aux croisées voilées de neige de ces silencieuses cabanes ; je croyais parfois sentir leur parfum.

La neige ! oui, la neige ! et cette fois la vraie ! la cristallisation pure et immaculée des vapeurs du ciel, et non plus cette affreuse boue *café au lait* à laquelle dans nos climats nous en prodiguons le nom. Comme cela brille, étincelle, scintille ! vous marcheriez dessus qu'à peine votre pied y imprimerait une trace : un craquement sec répond à la roue et au sabot du cheval. Le long de la route les grands arbres revêtent des formes fantastiques, et à chaque branche pendent de prismatiques girandoles où se laisse captiver le rayon errant des étoiles.

Dix-sept degrés et demi ! le linceul blanc recouvre tout : champs, montagnes et villages. De grosses charrettes remisées dans des cours d'écurie ne sont que d'énormes monceaux de neige. —Voyez cette pous-

sière diamantine qui enveloppe la cape et le chapeau du postillon. Ce cor qu'il porte en bandoulière serait-il donc gelé qu'il n'y touche point, et trotte de la sorte en silence sur ses chevaux fumants? Volontiers je le lui demanderais; mais j'ai quelque vague idée que sa voix, elle aussi, doit être *frappée* comme notre vin.

On arrête, mais pour repartir aussitôt, et toujours nous allons à travers la nuit profonde et bleue. Les étoiles d'or du ciel sont moins nombreuses et moins vives que celles dont resplendit la terre. La lune répand sur ce tableau sa clarté pâle. De temps en temps un souffle de vent agite la neige nouvelle, et parmi les tourbillons de blanche poussière qu'il soulève, tout disparaît, comme dans un voile de glaciale fumée. Sur la vaste étendue de ce qui fut et sera des champs de blé, les lièvres courent par troupeaux, se riant de l'hiver; lièvres du Nord chaudement pourvus de fourrures, ils vont et viennent, sautent et gambadent, s'imaginant sans doute que chasseurs et chiens sont couchés sous la glace!

Ah! combien à pareille heure le *Winter-Reise* de Schubert vous revient à l'esprit! et lorsqu'on descend la rue déserte de quelque ville endormie, comme on se rappelle ce voyageur solitaire qui s'en retourne la nuit vers la demeure de son enfance — vers ce toit paternel qu'il n'a plus revu depuis lors, et où nul ne veille pour l'attendre! Il croise son manteau sur sa poitrine, car le vent de la nuit est âpre, et il se dirige vers l'église du village — en chemin il se demande ce

qu'est devenu le grand étang de la pelouse, où, tout enfant, il s'amusait, pendant de longues heures, à suivre ses frêles embarcations ? — L'étang a disparu, tout est changé. — Quoi d'étonnant? Plus de quinze ans se sont passés. — Puis il continue sa route, mais tout à coup le pavé manque sous son pied, et il s'enfonce dans la neige, toujours, toujours, plus avant, et un sombre craquement dit que la glace s'est brisée — l'étang était bien là, mais l'épaisse couverture de la neige cachait sa surface endurcie ! Le voyageur tombe et disparaît; il crie, mais nul ne l'entend; il étend ses bras, mais nul ne vient ; le froid le raidit et le mord au cœur comme avec des dents d'acier — la neige foulée désigne seule l'endroit où il s'est abîmé. Il meurt en vue de la maison qu'il revenait chercher de si loin, et de l'église où il fit sa première prière !

Son corps, on le trouvera lorsque fondront les neiges, au printemps peut-être. Quel printemps pour la mère qui vivait de l'espoir de le revoir ! —

Ah ! Schubert, quel grand maître tu étais ! et que toi seul as su rendre en musique cette voix de l'âme en présence des grandes harmonies de la nature !

« Où trouvez-vous donc ces délicieuses mélodies, ces idées étranges, fantastiques, qui abondent partout dans vos œuvres ? demandait-on un jour au compositeur du *Roi des Aulnes*.

— Je ne sais, répondit Schubert de son accent doux et rêveur. — Elles me viennent comme cela. » *Io mi servo di certe idee che mi vengono alla mente.* Ainsi disait Raphaël à son ami Castiglione.

Mais pour bien apprécier tout ce qu'a de simple, d'enfantin cette naïve réponse, il faut l'entendre dans l'idiome du grand musicien même, dans son langage Viennois : « *'s faellt mer halt so ein.* »

Une cloche au loin sonne minuit; bientôt le sommeil secoue ses lourdes ailes autour de vous, et devant vos yeux à demi fermés dansent des illusions ; les lièvres deviennent des elfes, les arbres de grands géants blancs, tandis que le postillon a l'air de vous mener joindre quelque effroyable sarabande au milieu d'un pays inconnu. Vous passez devant un cimetière, une « cour de paix, » comme ils disent là-bas,—et vous vous demandez pourquoi tant de tombes à part lorsque la terre elle-même n'est qu'un seul et vaste tombeau, et que la nature inanimée gît raide devant vous, enveloppée dans son blanc linceul glacé.

Peu à peu votre cerveau tourbillonne, et d'incroyables fantaisies s'y succèdent, étranges et indistinctes comme les chaotiques créations du kaléïdoscope — puis tout pâlit et cesse, ou bien se transforme ; et le premier incident qui vous rappelle du monde des esprits vous trouve pendant une seconde aussi étranger à la réalité que pourrait l'être un véritable roi des Aulnes.

« *Caffee oder Bier !* » tel fut l'appel assez prosaïque qui nous fit descendre du pays des songes comme nous touchions à Landshut vers six heures du matin. Probablement mon regard exprima quelque surprise, car la *Kellnerin* reprit aussitôt et d'un ton presque offensé :

« Elle est bien véritable, non pas fabriquée à Munich, de la bonne bière de Seefeld — la meilleure de la Bavière. »

Je rêvais le voyageur noyé, et les féeriques mélodies de Schubert résonnaient encore à travers ma mémoire, lorsqu'au réveil on me sommait de « tenir compte de la petite bière, » comme dit Iago. Ce sont là les chances du voyage.

L'homme du Nord, le *borderer*, avait raison, hélas! et l'auberge de Landshut le prouvait bien. Une chambre longue et basse, dans laquelle, à travers des volets à moitié clos, filtraient lentement les premiers rayons du jour luttant avec la flamme rougeâtre et puante d'une lampe qui s'éteignait; d'épaisses tables de bois de forme primitive comme celles où le Saxon Cédric conviait ses hôtes, et marquées encore des libations de la veille, voilà toute la perspective qui nous attendait en ces lieux.

Après une heure passée à contempler l'énorme tour de l'église, laquelle semble un éteignoir qui menace la ville entière, le moment du départ arriva, et nous rentrâmes en voiture au moment où le soleil commençait à enflammer l'horizon. Il faut avoir vu un spectacle de ce genre pour comprendre toute la magnificence que peut revêtir l'hiver dans les climats du Nord. Le ciel était d'un bleu de saphir, et pas un nuage n'obscurcissait la transparence des rayons d'or que versait à longs flots le soleil sur la terre.

Non-seulement il faisait doux, mais presque chaud. Et pourtant pas un cristal ne se fondait sur les bran-

ches, et sur les fenêtres de la voiture l'atmosphère gelée conservait fixement la trace de mille arabesques curieuses. Mais si la chaleur fut impuissante contre la froide enveloppe dont s'entourait la nature, les effets du soleil sur son vêtement glacial ne laissaient pas que d'offrir des beautés singulières. Aux teintes bleues de la nuit succédait un éclat que l'œil supportait à peine, et pas une nuance rouge, lilas, jaune, verte, qui ne passât sur la robe virginale de la terre, et ne jetât l'arc-en-ciel en guise de tapis sur le sol. Nul souffle de vent, nulle trace humaine, point d'oiseau ni d'insecte dans l'air, point de son pour troubler l'écho, rien de vivant nulle part. La solitude était complète, et en mettant le pied dans ces vastes plaines dont la surface immaculée attestait l'absence de l'homme, il vous semblait pénétrer dans un monde inhabité.

Ces immenses nappes de neige ont dans leur grandeur infinie toute la désolation des sables du désert; et rien de ce que nous voyons chez nous ne saurait donner une idée de ces hivers septentrionaux et de leur aspect imposant et sévère. Vous rencontrez là des beautés et des terreurs inimaginables, terreurs sublimes, beautés mélancoliques et tristes jusqu'à la mort! Un paysage que vous aimez, lorsque pour la première fois vous le voyez ainsi, produit sur vous l'impression de la statue funéraire d'une personne qui vous est chère; les traits vous reviennent, mais l'idée qu'ils vous inspirent ainsi transfigurés, est une idée solennelle, une idée de mort.

A Neumarkt nous nous arrêtâmes pour dîner. Évi-

demment l'Écossais avait dit vrai ; et je commençais à le prendre en grippe, comme on fait de ceux qui vous disent des vérités déplaisantes.

Je l'avoue, les petits objets noirs, moitié parchemin moitié poudre, que l'on nous servit sous le nom de perdrix, m'indisposèrent de plus en plus contre mon pauvre compatriote, et ce sentiment ne se radoucit guère, lorsque, quelques heures plus tard, à Alt-OEtting, nous jetâmes des regards désespérés sur une table préparée pour ce que les indigènes se plaisaient à nommer le souper.

Le jour tombait, et une discussion s'éleva sur les moyens de poursuivre notre route la nuit ; mais l'impossibilité de rester où nous étions, et les assurances du postillon, qu'avec l'aide de la lune qui ne tarderait pas à se lever il ne craignait rien, nous déterminèrent à repartir.

Une des roues de la voiture exigeait pourtant quelques réparations, et nous dûmes nous réfugier pendant près d'une heure dans la salle à manger de l'auberge. Quel réduit ! plein de bruit, de fumée, et des horribles odeurs d'une cuisine diabolique.

L'espace voué aux opérations gastronomiques se divisait en deux : à gauche était la partie consacrée aux *vornehme Gaeste*, tandis qu'à droite s'ouvrait une longue chambre destinée aux hôtes moins choyés de l'amphitryon. Dans la première pièce se groupaient quelques voyageurs débarqués de la diligence (en retard de quatorze heures à cause de la neige), et une demi-douzaine d'officiers bavarois ; dans l'autre se

tenaient une foule de paysans, quelques-uns portant le costume du Tyrol.

Pendant que je parcourais les colonnes de la *Deutsche Zeitung* qui se trouvait devant moi sur une table, mon attention fut attirée par une pièce de vers si horrible, qu'il répugnait à la pensée d'y voir le produit de l'invention humaine, mais que je citerai, afin de montrer quels furent ceux qui, après la révolution de février, essayèrent en Allemagne d'enchaîner la popularité et de pervertir les masses par leurs doctrines. Voici le morceau, il est daté de Berne :

« Toute religion n'est que superstition, et doit être extirpée du sol avant que la liberté y puisse prendre racine. Tels sont, reprend alors le journal, les préceptes inculqués par Heinzen et ses disciples, non sans un certain effet malheureusement, car le plus grand nombre des réfugiés allemands se distinguent par l'athéisme le plus révoltant et le plus absolu. A Zurich, lors de l'anniversaire de la mort de Blum, un individu faisant partie des réfugiés assemblés pour fêter cette solennité, s'écria : « On ne saurait rêver le triomphe de la liberté en Europe, tant que la foi en Dieu et dans l'éternité sera imposée aux populations par un tas de prêtres. Cette folle illusion doit être arrachée à l'âme du peuple avant que le renversement des trônes et des rois puisse briser les fers de l'esclavage ! Pour atteindre les princes, il faut d'abord chasser les prêtres ! » Et pour couronner par les vers cette homélie du Tertullien démagogue, *la Gazette allemande* donnait l'échantillon suivant : . . . . .

« Maudit soit le Dieu aveugle, le Dieu sourd, auquel la croyance nous livrait, avec nos prières et nos craintes ; nous avons épuisé l'attente et l'espoir dans la douleur et dans la misère ; il se rit de nous, espoir et attente sont vains !

» Nous tissons ! nous tissons !

» Maudite soit la patrie où notre seul bien est le besoin, escorté à chaque heure par la honte et le désespoir ! Germanie ! nous travaillons à ton linceul, et ta chute sera saluée d'un triple anathème !

» Nous tissons ! nous tissons ! »

A peine avais-je fini de lire cette rapsodie infâme, qu'une psalmodie étrange frappa mon oreille. C'étaient des sons confus dont je ne pus d'abord saisir le sens ; mais au bout d'un instant ces paroles « Priez pour nous, pauvres pécheurs ! » me signalèrent l'invocation à l'Immaculée, le salut, au déclin du jour, à la Vierge, à la Mère !

C'était l'heure de l'*Angelus*, et dans l'autre pièce une paysanne, debout, récitait l'*Ave Maria*, dont chaque phrase séparée était répétée en chœur par tous les assistants.

Dans les deux chambres, tout le monde se tenait debout et découvert, et jusqu'au dernier verset le recueillement se prolongea.

D'un côté, — pensai-je, — la race que l'on veut moralement détruire, et de l'autre (et je regardais machinalement les vers que je viens de citer), ceux qui ambitionnent l'emploi de destructeurs ! . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous reprîmes notre route par la même tempéra-

ture et le même clair de lune ; mais le chemin menait à travers un pays bien moins cultivé : rochers, fleuves, épais fourrés, tout se dérobait sous la neige ; de grandes forêts, qu'on eût dites taillées en marbre, s'élevaient immobiles et ployant sous leurs blanches toisons ; le cours des rivières ne se distinguait plus, ou ne se laissait deviner que par une ligne sombre où le courant torrentiel avait défié la froide compression de la glace.

Nous traversions un pont immense, lorsque le postillon se retournant frappa à la vitre du devant de la voiture, et désignant du doigt une de ces lignes noires et serpentines dont je parle :

« Voilà le Danube ! » nous dit-il.

De village en village, ou, comme disent les paysans eux-mêmes, de « marché en marché, » nous cherchâmes pendant toute cette nuit un asile pour nous reposer. Enfin, à deux heures après minuit, nous nous contentâmes d'une cabane, et en désespoir de cause, nous nous arrêtâmes à Simbach, pays de la plus pittoresque incommodité.

Nous entrâmes au bureau, d'où un vieil employé, à moitié endormi, partit à l'instant pour aller prévenir son chef, non sans jeter en passant un coup d'œil épouvanté sur la voiture surchargée de caisses et de malles. Le fonctionnaire principal, homme grand, maigre et quelque peu raide, arriva et se mit à examiner les passe-ports. Au-dessus de sa table pendait un portrait.

« *Kaiser?* lui dis-je en désignant le tableau.

— *Ja!* répliqua-t-il.

— Ferdinand? continuai-je.

— *Na! Franzl,* » — dit-il, et cette fois il me regarda à travers ses lunettes.

« Ah! *der alte Herr!* (1) »

A ces mots sa figure s'épanouit, et notre connaissance fut faite.

« Oui! oui! *der alte Herr!* répéta-t-il d'un accent auquel on ne put se méprendre.

— Vous êtes Viennois ou je ne m'y connais pas.

— Né dans le Léopoldstadt, — et il se leva pour nous avancer des chaises. — Puis, regardant sa montre : « Il est tard, observa-t-il, — dix heures et demie; — et regardant le Pélion sur Ossa de nos malles : « Votre parole, *gnaedige Frau,* que dans toutes ces caisses vous n'avez rien qui soit soumis aux droits. »

J'en récapitulai de mon mieux le contenu, terminant la liste par une poupée de Nuremberg.

« Qui payera pour tout le reste, » répondit-il, et il

(1) Dans la pensée d'un Autrichien ce mot équivaut à « notre bon vieux maître, » et il est universellement appliqué à l'empereur François.

se mit à griffonner à sa table, après quoi je m'en allai enchantée de voir si bien confirmée la bonne réputation que j'avais faite d'avance aux douaniers d'Autriche.

La quantité de neige qui couvrait le sol nous avait forcés de quitter la voiture et de gravir à pied la montée qui conduit à la ville. Bien qu'il fût près de onze heures, le pavé de Scherding présentait l'apparence d'une fourmilière. Les maisons closes, les boutiques fermées, les petites lumières qui aux étages supérieurs allaient et venaient devant les fenêtres, tout attestait que la bonne ville mettait son bonnet de nuit, et pourtant le sol tourbillonnait d'une vie étrange. Des cris inappréciables, d'enfantins hourrahs retentissaient par terre, et dans l'incertaine clarté nocturne, de petits objets noirs grouillaient sur le sol comme des nuées de corbeaux ou des troupeaux de rats. On eût dit une nuit de Walpürgis lilliputienne.

« *Gnaedüger Herr!* prenez garde! vous serez renversé! pour l'amour du ciel, *gnaedige Frau!* en voilà encore un...! » Et pêle-mêle, les indistinctes formes dont je parlais se pourchassaient l'une l'autre, et dégringolaient la pente de la rue.

« Mais que font-ils donc, de grâce?

— Ah! *Kinderspiel!* » fut la réponse.

Aimable jeu d'enfants en vérité! et fort approprié a l'heure.

Si, dans le Nord, l'hiver a des beautés que nos climats ignorent, il a aussi des amusements que nous ne connaissons pas davantage; je viens d'en

donner une preuve. A quel moment les mères de Scherding ont pour habitude de prononcer sur sa population enfantine la sacramentelle formule de lady Macbeth : « *To bed! to bed,* » je ne le sais ; mais il est certain que, jusqu'à une heure fort avancée, la gent gamine se répand sur le pavé de la place et s'adonne d'une furieuse façon aux courses en traîneau. Les moyens de locomotion de ces Phaétons-mouches, consistent tout simplement en une boîte en bois renversée, sur laquelle le diablotin conducteur se place à califourchon. On fait une glissade (un *Bahn*, comme ils disent) n'importe où, quoique naturellement un plan incliné convienne davantage; et puis les voilà à l'œuvre, glissant, criant, se poussant, se culbutant à l'envi, s'égarant, s'ébattant sous vos pieds comme une véritable légion de sauterelles. J'ai vu de gros poupards joufflus, ne comptant point deux ans, ne sachant pas parler et marchant à peine, j'en ai vu, dis-je, qui grimpaient sur leur monture inanimée; et perchés là-dessus en Bacchus sur son tonneau, s'en allaient, hardis comme pas un, et en tête de la bande.

Eu égard à notre propre sécurité, le moment était mal choisi pour arriver à Scherding. Ces démons d'enfants, dans l'exaltation que leur causait la première neige, échappaient à tout frein.

« A quelle *brasserie* devons-nous aller? fut l'étrange question que nos guides nous adressèrent.

— Mais à aucune, » leur répondit-on, en les interrogeant sur la meilleure auberge de la localité.

Mais d'auberge, il n'en était point.

« Comment ! point de *Gasthaus !* » — répétâmes-nous tous en chœur. — Il est vrai que la différence était plus dans le nom que dans la chose. Scherding abonde en brasseries célèbres. Mais les chefs de ces établissements, riches de père en fils, se font un plaisir de cumuler, pour la satisfaction du plus grand nombre, les doubles fonctions de vendeurs de bière et d'aubergistes. La brasserie d'abord, puisque c'est par elle qu'on s'enrichit, puis en seconde ligne l'hôtellerie : c'est trop juste ! De tous les *Braeuhaeuser*, le plus ancien, le plus *somptueux* et le mieux hanté, se laissait voir au coin de la place du Marché, tout près de la porte de Linz. Ce fut là que nous nous dirigeâmes, préoccupés d'avance des mille et un inconvénients auxquels nous allions nous exposer. Heureusement, il ne s'agissait après tout que d'une nuit !

« L'homme propose, » est un vieux dicton dont, une fois de plus, la vérité se devait révéler à nous. Nous pensions ne passer à Scherding qu'une nuit, et nous y restâmes quinze jours. Quinze jours dans une ville de deux cents habitations et de deux mille âmes ! et cependant je l'avouerai, jamais peut-être il ne m'arriva de moins m'ennuyer. Scherding est dans son genre une ville qui ne manque pas d'originalité avec ses maisons gothiques toutes bariolées à l'extérieur de peintures empruntées à des sujets évangéliques. Chez le pharmacien du quartier, là, vis-à-vis de ma fenêtre : une *Vierge à l'Enfant* rayonne de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et mon voisin de

droite, le marchand de soieries (lequel tient aussi négoce de chocolat, de châtaignes et de sardines) a sa façade ornée de deux figures gigantesques dont l'une est occupée à chercher « la paille » dans l'œil de son prochain, tout en ayant dans le sien une *poutre* qui semble une pièce de douze braquée sur le tailleur établi en face. Dans chaque boutique vous apercevez des cadres dorés contenant de grandes feuilles enluminées sur lesquelles on lit l'*Oraison Dominicale* et l'*Ave Maria;* car ces populations des provinces de la haute Autriche sont pieuses au fond de l'âme, et vous auriez peine à trouver là quelqu'un d'assez *avancé* pour se croire dispensé d'entendre la messe tous les jours de la semaine.

Pour nos distractions du matin, nous avions les courses en traîneau, ou les grandes promenades le long de la rivière. Je n'oublierai jamais le paysage âpre et romantique des bords de l'Inn avec ses sombres forêts de sapins, et les tourelles du cloître de Forenbach, d'où le regard suit le cours turbulent du fleuve alpestre, et s'attache à voir écumer ses ondes bondissantes autour de quelque gros glaçon récalcitrant qui s'obstine à ne point vouloir fondre.

A l'endroit de son patriotisme, notre excellente hôtesse n'entendait pas raillerie, et lorsqu'il s'agissait de mettre l'honneur autrichien sur un piédestal, elle n'était jamais en reste.

« Dites-moi donc, chère dame, lui demandai-je une fois, ce que je dois penser de tous ces portraits de votre jeune empereur qu'on rencontre partout. Lui

ressemblent-ils? Et tenez, celui que vous avez là, suspendu dans votre grand salon de cérémonie, nous donne-t-il la moindre idée de ses traits?

—Ils sont tous moins bien que lui, répondit-elle, et je n'en connais aucun qui rende le regard profond et grave de ses yeux (*Diesz ernsthaftes Blick im Auge*). Ah! que n'étiez-vous à Linz, poursuivit la bonne femme en s'animant à ses propres paroles, lorsqu'il s'est montré à nous dernièrement, entouré de ses généraux et de son état-major; lui, si jeune, au milieu de ces vieillards à cheveux blancs! A dix-neuf ans, si pensif et si soucieux. Vous le dirai-je, j'en avais le cœur navré! Quand on pense qu'il a tout à reconstruire! Quels temps! et quelle œuvre pour son âge! Mais du moins nous pouvons compter que la Providence l'assistera, car il aime bien l'Autriche, et c'est un noble jeune homme! *Er ist ein herrlicher Junge!*»

Brave mère Peyrer, digne et excellente hôtesse de la *Croix d'Or*. Il me semble la voir encore avec son trousseau de clefs, et ses doigts chargés de bagues, allant et venant, tirant des armoires son plus beau linge, veillant au souper, gouvernant son monde, et de l'aube à minuit, promenant à travers les vastes corridors de sa *brasserie* une sollicitude d'infatigable ménagère!

« Jugez un peu, nous disait-elle deux jours avant notre départ, quelles bonnes gens, ces gens de la haute Autriche! Hier ils étaient plus de huit mille dans Scherding, et qui se sont bien divertis, je vous jure, et cependant pas un seul verre n'a été brisé! De

la bière et du vin, ils en ont bu que c'était une bénédiction, le vacarme a duré toute la nuit, et avec cela, pas une rixe, pas une querelle, pas un propos désobligeant ! Et maintenant, reprit-elle, pensez-vous que de l'autre côté de l'Inn, chez nos voisins les Bavarois, les choses iraient jamais de la sorte ? Il y a une semaine qu'ils ont assommé un gendarme à Neuhaus ! Ah ! fit-elle en terminant, nous sommes, sans nous vanter, un brave peuple ! un peuple doux et docile, et qu'il ne faut ni maltraiter ni surmener ! »

Huit mille individus dans Scherding, c'était la pure vérité ! huit mille campagnards, paysans ou propriétaires des environs, accourus là pour les fameuses courses en traîneau de ce Chantilly aux pelouses de neige.

Dès le matin, une foule inaccoutumée envahissait la place du Marché et les routes de Linz et de Passau. De trente lieues à la ronde, tous les fermiers, tous les paysans s'étaient donné rendez-vous à Scherding le 9 décembre ! Pendant les deux heures qui précédèrent le signal du départ, vous pouviez voir circuler à travers les groupes, le léger attelage des *Gassel-Schlitten* (1), traînés par de fringants chevaux parés de rubans et de clochettes. Je laisse à penser

(1) Petits traîneaux assez bas sur lesquels le conducteur s'assied à califourchon les pieds appuyés sur deux barres qui labourent le sol. Ces véhicules sont d'une légèreté extrême et faits d'ordinaire pour une seule personne, bien que j'aie vu quelquefois le cocher placer sa femme devant lui et l'enlever comme le vent, car leur allure naturelle est une sorte de galop furieux.

si les parieurs se piquaient au jeu, car on parie à Scherding comme sur le *turf* d'Epsom ou d'Ascot.

A midi, la promenade commença, s'acheminant vers le terrain de course. En tête du cortége figurait un chariot monstrueux glorieusement empanaché de verdoyants sapins déracinés tout exprès pour la circonstance, et qui semblaient avoir pour tâche d'ombrager de leurs rameaux dix à douze musiciens forains s'escrimant à qui mieux mieux du trombonne, de la contre-basse, de la grosse caisse et du chapeau chinois. Immédiatement derrière ce char, treize traîneaux s'avançaient conduits par les *coureurs*, dont chacun portait un numéro inscrit sur son bras. L'arrière-garde se composait de la foule. On s'imaginerait difficilement une plus belle race. Sur ces visages épanouis et contents, votre œil lisait comme à livre ouvert la droiture et la loyauté. Le vêtement des femmes n'avait rien de remarquable. Quant aux hommes, leur costume ne manquait pas d'une certaine élégance rustique; leurs vestes de drap foncé, garnies de superbe astrakan et de boutons d'argent, et leurs grandes bottes de cuir de Russie montant au-dessus du genou, leur donnaient un air fort pittoresque.

Une fois sur le terrain, le chariot monstre s'étant arrêté, sa forêt de sapins agita ses ramures, ses joyeuses banderoles se déployèrent au vent, et toutes les voix de son orchestre éclatèrent en vaillantes fanfares. Les juges de la course prirent place, et à un signal donné la fête commença.

A l'instant, les treize traîneaux s'ébranlèrent, mais

l'un après l'autre, car la voie qu'on avait préparée autour d'un immense champ au bord de la rivière n'offrait point assez d'espace pour deux chevaux de front. Pendant quelques minutes, la lutte s'engage assez tranquillement; tout à coup, cependant, là-bas, près de l'eau, un attelage gagne sur les autres; puis un troisième à son tour le dépasse, et gagne sur tout le monde. Ils volent comme la flèche et le vent. Le canon gronde pour indiquer que le premier tour est fait. Aussitôt les lignes se rompent, les traîneaux se serrent emportés les uns contre les autres, et lorsqu'ils reparaissent devant le camp des juges, la partie semble n'être plus engagée qu'entre deux coureurs qui devancent tout. Un second coup de canon retentit. La ronde ailée et fumante se perd dans un nuage de poussière glacée. Attention! c'est le numéro neuf qui tient la corde. Après le neuf, vient le onze, puis tous se confondent pêle-mêle. Cinq fois déjà la voix du canon s'est fait entendre, cinq fois les coureurs ont mesuré l'arène; il ne reste plus désormais qu'une carrière à fournir. Le numéro neuf est toujours en tête : il gagnera. Enfin, un dernier coup de canon ébranle l'air : sonnez, clairons! Haletants, essoufflés, rendus, la flamme au naseau, l'œil sanglant, la charpente broyée, cheval, homme et traîneau viennent de toucher le but au milieu du vacarme d'une musique de janissaires et des hourrahs de six mille spectateurs!

Alors commence le défilé du retour, et en moins d'une heure les joyeux hôtes de la fête s'étant atta-

blés dans les diverses brasseries, Scherding redevient paisible comme devant.

Toute la petite ville était aux courses, pas une âme, pas une n'y manquait, et pourtant, voyez : là, dans cette maison, à la fenêtre vis-à-vis, se tient une jeune femme, maigre et pâle, berçant un enfant sur ses genoux ; une pauvre petite créature de quelque dix-huit mois, mais si frêle, si maladive ! Sur l'appui de la croisée est un rosier, dont les fleurs semblent flétries et mourantes. La mère caresse les cheveux de l'enfant et lui parle en l'embrassant ; le pauvre petit étend sa main vers le pot de fleurs, que la mère prend alors dans la sienne pour le lui donner à sentir. — Mère, enfant et roses, c'était un tableau d'une tristesse navrante, et lorsque entra notre médecin, je ne pus m'empêcher d'attirer son attention de ce côté.

Il regarda le groupe, et sourit.

« Eh quoi ! m'écriai-je, vous ne sympathisez pas davantage avec cette pauvre mère qui berce son enfant malade ! »

Là-dessus le docteur de ne point changer de contenance ; mais prenant au contraire son air le plus sceptique :

« C'est que, voyez-vous, me répondit-il, je crois savoir le mot de cette pose intéressante, et qu'au fond toute cette langueur mortelle pourrait bien ne venir que de ce qu'il a fallu se passer d'aller à la fête. »

Je me rappelai alors une chanson très-populaire en Autriche, dans laquelle une femme engage son amie à rentrer chez elle en lui disant : « Votre mari est au

plus mal. « *Weib du sollst Heimath gehen.* — Encore un tour de valse! s'écrie l'autre, un petit tour! (*Noch a' Tanzerl! noch a' Tanzerl!*) — Mais ton mari se meurt! reprend l'amie. — *Noch a' Tanzerl!* — Ton mari est mort! s'écrie enfin le trouble-fête. — En ce cas, il a le temps d'attendre! » Et la valse de continuer son train de plus belle.

« *Noch a' Tanzerl! noch a' Tanzerl!* »

—

# CHAPITRE XX.

## VIENNE.

**Le clocher de Saint-Étienne. — Valser et mourir. — Le comte Clam. — La jolie gantière du Graben. — L'Elysium. — La société viennoise. — La *crème* et la *haute volée*. — Ce qu'il faut entendre par l'exclusivisme de l'aristocratie autrichienne. — Les salons de la Herrn-Gasse et de la Schenker-Strasse. — « C'est Tony Pallfy ! » — Les vendeuses d'herbes et l'empereur.**

« Les étoiles m'ont choisi pour leur guide, depuis que l'esprit de vertige s'est emparé de l'espèce humaine. » Ainsi parle le clocher de Saint-Étienne, transformé par l'imagination du poëte en une sorte de pâtre géant occupé à garder le troupeau des étoiles au firmament. N'en déplaise à cette humoristique boutade qu'on lui prête, et que les circonstances sembleraient d'ailleurs assez justifier, l'antique cathédrale a d'autres troupeaux à garder que les étoiles, et que deviendrait donc toute cette population de Vienne abandonnée de son *Stephan's-Thurm?*

Le clocher de Saint-Étienne est, en arrivant, la première chose qui vous frappe ; Vienne et ses édifices n'émergent pas encore des profondeurs de l'horizon,

que déjà vous apercevez l'élégante flèche s'élancer magnifiquement vers le ciel toute chargée de ses dentelles de pierre. Si le temps est clair, vous distinguez un petit point lumineux, tremblotant au milieu de l'air comme une étoile perdue : c'est l'aigle doré qui, les ailes éployées au plus haut de la tour, garde la vieille cité impériale, la cité sans pareille, au dire de ses enfants idolâtres.

*'s gibt nur an Kaiser Stadt, 's gibt nur an Wien* (1).

C'est donc là Vienne!... enfin!... je m'y suis prise à bien des fois pour y arriver, et sentir que j'y étais me paraissait comme l'accomplissement d'un rêve. Bientôt sans doute je serais aussi liée avec « Stephan » (2) que le meilleur Viennois du *Graben*.

A quelque heure que vous entriez dans Vienne, même la nuit, impossible de n'en pas remarquer tout d'abord le mouvement et la vie. En traversant le vaste espace compris entre les faubourgs et la ville, nous ne rencontrâmes que joyeux groupes de grisettes au bras de leurs cavaliers ; c'était un dimanche, tout ce petit monde allait au bal ou en revenait, et à la lueur des réverbères on pouvait voir bien des jolis pieds trotter sur la neige dans leurs fines chaussures de danse. Quels minces souliers, bon Dieu! et quelle neige! C'était à en frémir, et j'avoue que mon impression me revint à l'idée en lisant deux jours plus tard le passage suivant publié dans la *Gazette des étrangers*, en

(1) Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'une Vienne.

(2) Les Viennois parlent souvent du clocher de Saint-Étienne comme d'un être vivant, et ils l'appellent « Stephan » tout court.

manière « d'avis au lecteur » : — « On ne saurait trop recommander au public d'éviter toute espèce d'imprudence par le temps qu'il fait. Dans la nuit de dimanche à lundi, deux jeunes filles qui s'en revenaient à pied de chez Sperl sans autre chaussure que leurs souliers de bal, ont eu les pieds gelés et sont mortes ce matin des suites de cet accident. »

Ceci ne fut pas sans modifier quelque peu mes sentiments à l'égard de cette héroïne de la légende, qui laissait mourir son mari pour ne pas perdre un tour de valse. Quand on donne à la valse sa propre existence, on a peut-être bien le droit de se montrer indifférent au sort de son prochain.

*Noch a' Tanzerl ! noch a' Tanzerl !*

En Autriche, la valse, chacun le sait, est un besoin social, un plaisir sans lequel on n'existerait pas. Vous auriez peine à vous imaginer, à moins d'avoir vécu à Vienne, jusqu'où va ce délire de la danse, l'empire véritablement tyrannique qu'il exerce, les victimes qu'il fait. A cette inexorable puissance, toutes les classes payent un égal tribut, et trop souvent aux fanfares attardées d'une de ces polkas opiniâtres, a répondu le chant des prêtres, accompagnant au repos éternel quelqu'une de ces infatigables de la veille. Le carnaval à Vienne ! mieux vaudrait en vérité le choléra !

Parmi tant de souverains fantastiques mis au monde par l'imagination des conteurs de légendes, en voici un : ce Roi de la valse, à qui toute une nation paye joyeusement tribut, et dont la popularité s'accroît encore

en mesure de ses exactions. Essayez de combattre à Vienne ce Minotaure, et vous verrez quel sort on vous fera. Quant à moi, bien sincèrement, je tremblerais pour les jours du saint Michèl ou du saint Georges qui tenterait de terrasser l'affreux dragon. Pauvre héros, m'est avis qu'il risquerait fort de voir se tourner contre lui l'escadron volant tout entier, et de périr transpercé de coups d'épingles à cheveux. « Et s'il me plaît à moi d'être battue ! » disait la femme de Sganarelle. Donc, croyez-moi, si vous tenez à vivre en bonne intelligence avec les charmantes victimes, laissez le Roi de la valse exercer à loisir ses barbares rigueurs, et ne cherchez pas à lui disputer les belles affolées qu'il entraîne en tournoyant vers le gouffre : *Ave, Cæsar, te morituræ salutant !*

Inutile d'ajouter maintenant qu'à Vienne tout le monde valse, à commencer par le jeune empereur, lequel est un cavalier fort distingué ; le ban Jellachich valse, et aussi le brave général Schlick.

Un matin on se racontait dans Vienne comme un événement qu'au bal de la veille, chez l'archiduchesse Sophie, le comte Clam n'avait pas voulu valser. Résister à l'entraînement du salon, demeurer sourd résolûment aux provocantes fanfares de l'orchestre de Strauss, décliner tant de mandats impératifs si remplis d'irrésistible séduction, lui, un gentilhomme autrichien, un des plus jeunes généraux de l'armée d'Italie, c'était vraiment à n'y point croire ! « Je suis prêt à mourir pour la maison de Habsbourg, aurait-il répondu à madame l'archiduchesse, qui, en souriant,

lui témoignait sa surprise, mais non point à danser pour elle. » Je vous demande si le lendemain on en parla; dans les salons, dans les clubs et dans les magasins de la fashion, il n'était bruit que de cette nouvelle : le général Clam n'a pas voulu valser! On en causait jusque chez la gantière, et je vis une belle enfant de seize ans assise au comptoir, et cousant un bouton sur un gant paille, s'en montrer indignée, observant « que c'était impardonnable cela, de la part d'un général si jeune et de si élégante tournure! »

« *'s war von ihm gar nit schoen!* » dit-elle en ouvrant ses lèvres de corail et cassant son fil avec les dents les plus perlées du monde!

Je voudrais savoir quelle considération humaine pourrait l'empêcher, elle, d'accepter une valse, quand Strauss mène l'orchestre à la *Sophien-Saal* ou chez Sperl?

L'amour du plaisir à Paris! sérieusement, il n'en faut point parler. Qu'est cela, comparé au naïf entraînement des Viennois? Le plaisir ici, c'est l'atmosphère où l'on se meut, l'air qu'on respire, l'élément où l'on vit. Il ne s'agit pas, comme en France, de se divertir, c'est-à-dire de s'arracher à ses soucis pour quelques heures, de chercher l'oubli de soi-même dans le vertige d'une nuit d'ivresse. De souci, le Viennois n'en connaît pas, et l'oubli de soi-même est une subtilité métaphysique qu'il ignore. Le plaisir sans arrière-pensée, le plaisir sans fin et *sans phrases*, voilà sa vocation et sa loi d'être! vivre pour s'amuser et s'amuser pour vivre!

Combien de fois, en observant ce peuple si gai et si enfant, je me suis rappelé les huit mille buveurs de Scherding et leurs inoffensives bombances! Il est surtout un spectacle que vous ne rencontrez que là. Je veux parler du bal de l'*Elysium* pendant la nuit d'un dimanche de carnaval. Entre onze heures et minuit, la moitié de Vienne disparaît dans cette gueule béante qui s'ouvre à la manière du fameux soupirail où s'engloutit Bertram au second acte de *Robert le Diable*. Figurez-vous d'immenses caveaux communiquant entre eux à perte de vue ; dire qu'on y pénètre soi-même, serait d'une présomption quelque peu exagérée ; on n'y descend pas, on y *est versé*, et avant d'avoir acquis la certitude que vous avez quitté les régions supérieures, vous vous trouvez au fond du gouffre.

Que vous alliez à droite, que vous tendiez à gauche ou devant vous, partout la foule vous accompagne. D'un côté, des tables sont rangées pour le souper dans de grandes pièces longues et décorées à la tyrolienne, et des musiciens vêtus du costume national exécutent des airs styriens à l'ombre d'un chalet rustique ; plus loin vous entrez dans une salle ronde peinte à l'orientale. Des galeries mauresques vous mènent à des corridors gothiques, puis d'autres escaliers se présentent, et du fond d'un nouvel abîme (car ces catacombes du plaisir viennois sont insondables) un charivari de trompettes et de tambours s'élève annonçant le défilé d'une mascarade dont l'émigration californienne a fourni le sujet.

Derrière vous s'épanouit la riante figure d'un gar-

çon de café ou quelque fonctionnaire de cette espèce, véritable enfant de *Stephan*, qui ne se lasse pas de s'écrier dans son naïf dialecte : *Na! i' bitt ihnen, schaun's ja doch!* tandis qu'à votre droite se tient le prince L..., frère d'un prince souverain, et qu'à votre gauche un brave soldat du régiment Mazzuchelli fait son possible pour empêcher qu'on ne vous marche dessus.

Mais vous n'êtes pas au bout. Suivez cet escalier en spirale, et quand vous aurez tourné vingt ou trente fois sur vous-même, vous aborderez au chemin de fer brésilien. A quelle profondeur vous pouvez être en terre lorsque vous touchez à l'*Eisenbahn?* Un ingénieur des mines vous le dirait peut-être, en admettant que vous eussiez l'idée de le lui demander au milieu de ce vacarme étourdissant et bariolé, de cette vertigineuse confusion où se croisent et le bruit des wagons sur la voie ferrée et les éclats de rire des voyageurs qui les remplissent, et aussi les cris des perroquets, des kakatoës et des singes que vous apercevez au-dessus de votre tête, enchaînés par la patte à de vrais arbres, et chargés d'y faire de la couleur locale.

Au point de vue d'une certaine observation des mœurs du peuple autrichien, l'Elysium, je le répète, est un spectacle plein d'intérêt. Qui a négligé d'y entrer ne connaît pas Vienne, car son esprit est là, il s'y laisse comme prendre sur le fait, et vous lirez bien des volumes avant d'acquérir l'information que deux heures d'une pareille étude vous peuvent donner. Dans ces milliers d'individus que vous venez de voir à l'Elysium, il n'est aucune classe qui ne soit représen-

tée, depuis le ramoneur jusqu'au prince, depuis le général jusqu'au fifre, depuis la comtesse à trente-deux quartiers jusqu'à la simple camériste. Et dans tout ce mélange de ce qu'on appelle les classes hostiles, dans tout ce frottement de conditions et d'idées qui passent pour incompatibles, pas un mot, pas un regard, pas un geste qui ait laissé soupçonner autre chose que la meilleure intelligence, que la plus parfaite harmonie et la plus cordiale entente.

Ce désir d'association, d'intimité pour ainsi dire, avec leurs supérieurs, est un besoin, une nécessité impérieuse chez les Viennois, je l'appellerai même une de leurs très-rares anomalies.

L'aristocratie viennoise passe pour la plus altière qu'il y ait en Europe, et cependant vous n'en citerez aucune qui accepte plus familièrement le pied d'égalité parfaite avec les inférieurs. On accuse, et non point sans raison selon moi, la société de Vienne d'être la plus renfermée, la plus profondément imbue de l'esprit de coterie, et cependant je vous défie d'y garder un secret quel qu'il soit, et de faire que ce qui arrive chez vous à l'instant même ne devienne aussitôt le sujet des entretiens de toute la ville.

Altière, ici n'est point le mot, c'est exclusive qu'il faudrait dire; mais cet exclusivisme provient bien moins de l'orgueil ou des préjugés que d'une sorte d'aversion instinctive à l'endroit des relations infiniment étendues. Cette superbe aristocratique des grandes familles autrichiennes, pour en bien comprendre le sens, il faudrait se représenter ce qu'étaient les

gentilshommes français, au temps où l'on disait avant tout et surtout : « Noblesse oblige ! »

Un Autrichien hautement né a dans le fond de l'âme cette conviction inaltérable qu'il se doit à lui-même, au nom qu'il porte, de se montrer en toute occasion le plus loyal, le plus honnête, le plus magnanime ; et si l'on me demandait des exemples, je commencerais par citer le prince Windischgraetz et sa conduite au début de la campagne de Hongrie, conduite si diversement interprétée, mais dont les erreurs mêmes ne se peuvent attribuer qu'à un sentiment de ce genre poussé à l'excès. Qu'il y ait eu des ridicules ou des folies, où, s'il vous plaît, n'en rencontre-t-on pas ? Serait-ce par hasard dans les pays constitutionnels ? la *crème* et la *haute volée !* et la *crème de la crème !* Nul ne songe à contester l'existence de ces classifications médiocrement en harmonie, je l'avoue, avec les tendances *égalitaires* de notre époque ; mais ce que je crois pouvoir maintenir, en dépit des esprits chagrins et envieux qui n'ont voulu y voir que le produit de l'arrogance et d'une morgue surannée, c'est que la plupart du temps ces catégories ne procèdent que de certaines petites inimitiés et rivalités sociales, dont elles ne sont en quelque sorte qu'une indirecte manifestation. Tout cela représenterait assez bien, selon moi, au dix-neuvième siècle, les divisions de quelques grandes familles italiennes au moyen âge ; Neri et Bianchi, Cecchi et Donati, par exemple, lesquelles divisions n'étaient en dernière analyse que le résultat de l'esprit de coterie dans une

société indisciplinée et dans un état d'imparfaite civilisation !

Les Viennois vivent entre eux, au milieu de leurs proches, comme les choses se pratiquaient en France au temps du grand roi, et se montrent peu jaloux de se concilier l'intimité de tout le monde; de là ces réserves d'attitude que les étrangers surprennent au premier abord. Pour ceux qui ont pénétré dans l'*intérieur* des maisons viennoises et qui ont pu voir au coin de son feu cette aristocratie tant décriée, ils témoigneront de sa simplicité, de son esprit chevaleresque et de son culte passionné *du vrai.* La société viennoise est loin d'être aussi instruite, aussi savante que celle de Berlin; mais, hors de la France et de l'Angleterre, je n'ai jamais rencontré autant de gens d'une intelligence *pratique*, autant d'esprits éclairés et *réellement* libéraux que dans ces salons si calomniés de la *Herrn Gasse* et de la *Schenker-Strasse*. Je l'ai dit, les palais comme les maisons de Vienne sont de verre; et, chose étrange, si bien barricadée contre les envahissements du dehors, que soit cette société, il n'en est point dont les occupations intimes appartiennent davantage au domaine public. Votre coiffeur ou votre modiste vous racontera la toilette que portait la comtesse W... chez Mme S..., bien qu'il n'y eût là que quinze personnes, et vous dira comme quoi on a remarqué la cour assidue que faisait le prince S... à Mme X..., et cette femme qui de sa vie n'a adressé la parole à la comtesse D..... ou à la comtesse B....., s'il lui arrive de vous parler d'elles, ne les désignera

que comme « la Clotilde » ou « la Pauline » tout court.

Singulière notoriété des grandes existences qui ne s'arrête pas aux classes intermédiaires, mais s'étend jusqu'aux degrés les plus infimes de l'échelle sociale! Un chiffonnier du *Leopoldstadt* sait que penser des Lichtenstein et des Schwarzenberg, et s'il s'occupe d'eux, ce n'est point, comme on pourrait le croire, par envie ou dénigrement, mais tout simplement parce que le sujet l'intéresse et qu'il aime en discourir. Quant aux poissardes du *Hof*, bien qu'elles ne soient plus maintenant ce qu'on les vit aux beaux jours de l'empereur François, il est tel point de généalogie sur lequel elles en remontreraient à l'almanach de Gotha; et je sais une personne qui fut gaiement reprise par l'une d'elles pour avoir nommé par son titre le prince Palffy qui passait à quelques pas de là. « Prince Palffy, dit-elle; na! c'est Tony Palffy! »

Cette habitude de désigner tout le monde, sans distinction de sexe ni d'âge, par l'abréviation du petit nom, est plus en usage à Vienne qu'à Madrid même.

L'adoption du nom de baptême abrégé est une marque d'une familiarité si tendre, que pour rien au monde un véritable Viennois ne consentirait à nommer autrement son empereur.

On me contait un mot d'une vieille vendeuse d'herbes qui, après s'être exclamée à perdre haleine sur le chapitre du mérite et des vertus de son jeune souverain, avait fini par soupirer en manière de compensation au panégyrique :

« C'est dommage pourtant ! toujours en uniforme, bien dommage... il est trop soldat ! »

Et comme on lui répliquait qu'il avait cependant bien fallu se montrer :

« Ah ! Jésus ! interrompit la digne matrone, s'imaginant qu'on pouvait vouloir mettre en suspicion son dévouement quand même ; c'est un héros, je sais bien cela... mais maintenant que la guerre est finie et l'ordre rétabli partout, il pourrait nous fréquenter un peu plus... comme l'ont fait et son grand-père et son oncle... Nous y sommes habitués, nous autres bourgeois de Vienne, et... Ah ! tenez, ajouta-t-elle en s'arrêtant comme frappée d'un argument sans réplique ; tenez, voyez donc un peu : *gnaedige Frau, schaun's !* c'est mille fois dommage. On l'appellera « Franz Josef » jusqu'à la fin des temps... mais jamais, oh ! jamais, on ne l'appellera « *Franz'l !* »

—

# CHAPITRE XXI.

## VIENNE. — LA SOCIÉTÉ ET LES THÉATRES.

**Le pays *Ob der Enns*. — Les fermiers de la haute Autriche. — Caractère de l'esprit autrichien dans toutes les classes.—Les campagnes du Danube. — Le Prater et Hyde-Park. — Les écuries de l'empereur. — François-Joseph à cheval. — Les théâtres de Vienne. — Le Burg et le drame moderne allemand. — Mademoiselle Wildauer et ses tyroliennes. — Viennois et Berlinois. — Le Wiener-witz.. — Le théâtre de Leopoldstadt et Nestroy. — Welden et le Ban aux avant-scènes.**

De tous les peuples de l'Europe, nul peut-être n'est aussi peu connu que l'Autrichien, et nul ne gagne plus à être étudié. Dans le peuple proprement dit, par exemple, les types originaux ne manquent pas, et Walter Scott eût fait son profit de plus d'un type. Pour qui chercherait encore dans notre vieux monde si usé des caractères neufs et nettement accusés, un séjour prolongé dans l'archiduché sur les bords de l'Enns ne serait certes pas inutile.

Le pays *Ob der Enns*, comme ils disent, est un terrain classique quoique fort ignoré généralement. Fertile et pittoresque, sa vraie richesse c'est sa population. Les paysans riches de la haute et de la basse rive de l'Enns réclament dans la grandeur de

l'Autriche et dans la sécurité de son trône une aussi large part que les fermiers dans la prospérité stable de l'Angleterre.

Il y a chez ces paysans, fils de la vraie race et du sol, un mélange d'habitudes féodales et de démocratique indépendance qui ne trouve guère de point de comparaison ailleurs que chez l'Anglais ou l'Écossais. Ils ont aussi de commun avec ce dernier un trait distinctif qui caractérise surtout ces deux peuples ; je veux parler de la coutume de se désigner par le nom d'une possession territoriale plus encore que par leur nom de famille. La roideur des bourgeois de Nuremberg n'est rien auprès de la fierté de ces *Bauers* de la haute Autriche, qui comptent leurs ancêtres comme s'ils s'appelaient Trauttmansdorff ou Dietrichstein, et suspendent les portraits de leurs aïeux dans leurs salles de ferme, ni plus ni moins que le font les familles dogales de Venise dans leurs palais du Canal-Grande ! C'est une race à part, et dont l'habitant des autres parties de l'empire ne pourrait donner une idée. En Gallicie, en Hongrie et en Bohême, le paysan était serf il y a peu d'années encore ; le montagnard de Styrie et du Tyrol, libre comme le vent, n'a pour lui comme le Klephte des *Orientales*, que l'air du ciel et l'eau des puits ! Quant aux Saxons de la Transylvanie, et aux habitants du comté hongrois de Zips, bien que ce soient là des populations essentiellement agricoles, et faisant exception parmi les cultivateurs de Hongrie, ils ne sauraient pourtant se comparer à ces fermiers des bords de l'Enns, dont les métairies sont de vrais

manoirs bâtis en pierre, entourés de pâturages gras et de riches vergers, dont les granges regorgent de blé et les étables de troupeaux, et chez qui le voyageur attardé peut venir frapper, certain de trouver un joyeux et abondant souper offert avec la franchise du cœur, un âtre où flambe un sapin tout entier, et pour la nuit un gîte des plus confortables.

Souvent la « *maison* » d'un fermier de cette espèce se compose de trente à quarante individus, et il n'est point rare que le chef ait eu l'honneur de recevoir l'empereur dans sa demeure. Allez voir près de Linz le fameux Meier *in der Tann*, et vous entendrez ce qu'il vous contera de ces illustres visites dont l'honorèrent maintes fois le vieil empereur François et l'archiduc Maximilien, et aussi de l'estime où tous deux le tenaient.

Si l'esprit d'ordre et de probité était jamais exilé de tous les autres pays de l'Europe, ils trouveraient encore un refuge sous le toit d'un paysan autrichien, *Ob der Enns.*

L'Autrichien, plus que tout autre descendant de la race teutonique, semble fait pour être apprécié du Français. Les deux caractères ont en commun la spontanéité d'humeur, et je ne sais quel besoin irrésistible de céder à l'impulsion du moment. Pour ce qui regarde la cordialité, c'est plutôt de l'Anglais que ces fils du Danube se rapprochent, et je n'oserais nier qu'ils ne l'emportent point même sur lui.

Une des qualités qui m'ont le plus frappée chez l'Autrichien, c'est cette indifférence avec laquelle il

envisage la déloyauté dont il a pu être victime. Il y a là, si je ne me trompe, le signe d'une nature élevée et droite. Il ne s'irrite pas d'avoir pu être trompé, et on le duperait quatre-vingt-dix-neuf fois, qu'il ne voudrait pour rien au monde à la centième changer de place avec le fourbe.

Parlez à un homme du peuple autrichien sur les sujets qu'il *sait*, et vous lui trouverez des perceptions vives, un jugement sain et sûr, et pour peu que vous veniez du nord de l'Allemagne, vous ne manquerez point d'apprécier à sa valeur cette régularité méthodique qu'il apporte à toutes choses. Dépourvue d'ambition et d'éclat, son intelligence a de la profondeur et de la solidité ; de ruse et de rouerie, pas un brin, pas même de la finesse, mais en revanche nombre de qualités pratiques, un champ de blé sans fleurs !

Je n'en finirais pas si je voulais épuiser le chapitre de la cordialité particulière à ce peuple si naïf et si simple du *Gemüth !* C'est surtout dans les rangs inférieurs que cette amabilité de la race autrichienne vous charme dès le premier instant; les exemples abondent sous vos yeux, il s'agit seulement de les enregistrer, tâche d'ailleurs des plus simples et des plus faciles, pourvu qu'on veuille bien se mettre en rapport avec ceux que le hasard jette sur votre route et qu'on n'affecte à leur égard aucune apparence d'indifférente froideur, aucune morgue. La dignité de l'Autrichien n'a pas besoin qu'on la commente. Jamais il ne vous fera une avance importune; mais faites un pas vers lui, et vous pouvez compter qu'il se rappro-

chera de deux. Sans être aucunement servile, il a en lui le désir de vous plaire, et aussi le désir que vous le sachiez. Mais ayez l'air de vous éloigner, il devient de glace.

Le paysan autrichien est fier et honnête, à la fois poli et digne, et il y a chez lui un fond si excellent de moralité, une pureté d'âme si grande, une si native délicatesse de sentiments, que tout homme, si haut placé qu'il soit d'ailleurs par le rang et l'intelligence, ne peut que se trouver à son aise dans sa familiarité.

Si la France est la contrée de la terre où on trouve le moins d'éléments d'*aristocratie naturelle*, l'Autriche est, après l'Angleterre, le pays où vous en rencontrez le plus.

Aussi chevaleresque que le Français, l'Autrichien a pour lui une simplicité d'âme qui le défend contre toute espèce d'exagération à l'endroit de son propre mérite. Sa force, sa vertu, son originalité, son charme, tout provient de cette exquise simplicité; toutes ses actions sont marquées au coin de cette qualité rare qui le fait agir sans cesse *comme si de rien n'était.*

Quoi qu'il fasse, rien ne semble lui avoir coûté le moindre effort; et sous quelque forme que le devoir se présente, il l'accepte religieusement et l'accomplit avec simplicité.

Le devoir ! je viens de nommer là le mobile suprême de son existence. « On y fait plus pour le devoir que pour la gloire, » a dit excellemment Mme de Staël, et les événements de ces dernières années ont du moins prouvé que dans leur foi profonde à cette reli-

gion qui sauve les empires, empereurs, généraux et soldats n'avaient point varié.

Et maintenant, après une si longue digression, revenons, s'il vous plaît, aux habitudes et aux amusements de Vienne.

Danser toujours, et puis encore, est certes un agréable passe-temps ; néanmoins, un peu de variété dans les distractions sied parfois, et sur ce point Vienne, on peut le dire, ne le cède à nulle autre capitale. Aimez-vous le spectacle? Les théâtres, Dieu merci! ne vous manqueront pas. Les promenades à cheval? Vous avez le *Prater*, sans compter ces délicieuses campagnes du Danube, ces paysages, collines et vallons d'un si pittoresque romantisme.

Il n'y a que *Hyde-Park* qui puisse donner une idée du Prater de Vienne et de ces vastes allées où circule à cheval et en équipages ce même monde qui s'est vu hier à la soirée de la comtesse Dietrichstein, et qui se retrouvera tantôt dans le salon de la princesse Schönbourg. « Un Longchamp quotidien, la bonne compagnie en voiture, le peuple à pied; » en ceci encore, depuis M$^{me}$ de Staël, rien n'est changé. Je me trompe! l'art de *conduire un char dans la carrière* a fait là des progrès incomparables, et c'est un spectacle des plus charmants de voir l'habileté de *first-rate whip* que déploie chaque jour le comte Sandòr à conduire son vaillant attelage hongrois à travers les fabuleux méandres que sa fantaisie aime à se donner à parcourir.

Précisément à l'entrée du Prater, à droite en quit-

tant le *Jaeger Zeil*, on aperçoit des écuries de médiocre apparence ; souvent, lorsqu'il fait beau, avant l'heure où la foule arrive, vous voyez entrer sous les portes de ce bâtiment une voiture d'une élégance simple et de bon goût, attelée de quatre chevaux ; un jeune officier, vêtu de l'uniforme de colonel, en descend, saute légèrement sur un cheval préparé d'avance, et aussitôt que la personne qui l'accompagne est en selle, enfile au trot une de ces allées latérales qui vont se prolongeant jusqu'au Danube, portant par intervalles la main à sa casquette militaire pour saluer les curieux accourus sur ses pas. C'est l'empereur François-Joseph et un de ses aides de camp.

Rien ne saurait égaler la grâce naturelle et la solidité du jeune prince, sinon la délicatesse et l'habileté dont il fait preuve en dirigeant les mouvements de son cheval, et lorsqu'on le voit s'élancer au galop et disparaître derrière les arbres du parc, on se rappelle involontairement cette parole de la vieille hôtesse de Scherding : « *Er ist ein herrlicher Junge !* »

Vienne est la ville d'Allemagne où le théâtre moderne a depuis quelque temps multiplié le plus ses expériences dramatiques. Tout ce qui jouit de quelque renommée, tous les *jeunes talents* cherchant fortune, trouvent sur la scène du *Burg* une hospitalité vraiment impériale et royale, et il ne faudrait rien moins que la plume ingénieuse et philosophique de quelqu'un de ces écrivains habitués à traiter la question *ex professo* pour raconter ici les chefs-d'œuvre des Mosenthal et des Laube, et comme quoi les *Karlsschüler* et

*Cecilia von Albano* sont appelés à remplacer *Egmont* et *Wallenstein*, dans l'admiration des intelligences vraiment littéraires. Quant à moi, sans oser me prononcer sur des sujets de cette importance, je me contente de remarquer qu'au théâtre de la Cour, la troupe est excellente, et rappelle en plus d'un point l'admirable ensemble de la Comédie française; puis je passe vite à de moindres récits, à Mlle Wildauer, que j'ai vue si charmante dans un rôle de jeune paysanne des Alpes styriennes. La pièce, au point de vue de l'*art*, n'était en somme qu'un très-médiocre vaudeville, mais un vaudeville tout frotté d'esprit populaire, un vaudeville ayant pour *airs nouveaux* de vrais refrains des montagnes du Tyrol. Et ce touriste berlinois, venu là pour étudier les mœurs du pays, et prenant des notes sur son carnet de voyage, quelle amusante physionomie lui donnait Beckmann, acteur plein de malice et de gaieté ! Viennois et Berlinois aux prises, la Porte de Brandebourg et la Flèche de Saint-Étienne faisant assaut de quolibets et d'épigrammes, et se décochant le trait à qui mieux mieux, c'était le spectacle de tous les jours, la vieille comédie qui jamais ne chôme sur les bords du Danube, pas plus que sur les rives de la Sprée, et voilà justement pourquoi je l'aimais tant et la préférais aux chefs-d'œuvre, hélas ! si neufs de MM. Laube et Mosenthal!

Le malheur, pour saisir toutes ces finesses, c'est que l'allemand ne vous est d'aucun secours. Je ne sais pas de ville où la langue du pays vous soit en même temps moins nécessaire et plus indispensable.

Si vous ne vous proposez que de courir les salons et de voir le monde, vous n'en avez que faire ; car ici comme à Berlin, comme à Weimar, comme à Munich, chacun parle français et anglais, et l'allemand vous est parfaitement inutile pour l'usage ordinaire de la vie. Mais si vous voulez pénétrer plus avant dans les mœurs mêmes du peuple, si vous prétendez connaître son esprit et l'apprécier ce qu'il vaut, oh ! alors les conditions changent ; l'allemand ne vous suffit plus, et à moins de recourir au dialecte viennois, vous n'obtiendrez rien. Traduit en allemand, le *Wiener-witz* perd toute originalité ; cette fine fleur de raillerie naïvement malicieuse veut être respirée sur sa tige ; dès que vous l'en arrachez, elle s'évente, et adieu son parfum. Essayez au contraire de pénétrer dans le sens intime de cet adorable argot, et vous verrez quel charme vous trouverez au répertoire du *Leopoldstadt*, quel grand et inimitable comédien deviendra pour vous le vieux Nestroy.

Regardez ce digne invalide, assis sur un siége moins délabré que ses pauvres membres ! un vaste emplâtre sur la tempe gauche, il n'y voit, hélas ! que de l'œil droit ; mais celui-là, on peut le dire, s'acquitte vaillamment de son métier et fait de la besogne pour deux. Et ce nez d'ivrogne tuberculeux et rubicond, qu'en dites-vous ? Et cet uniforme décrépit qu'il porte militairement et en homme habitué à la discipline ? cet inimitable frac qui date de la guerre de sept ans, rapetassé de bas en haut, et dont chaque parement montre la corde. Tel est Nestroy, l'acteur populaire

des faubourgs, le grime par excellence, auteur et comédien à la fois, taillant en plein drap, dans le répertoire des *Variétés*, du *Gymnase* et du *Palais-Royal*, un théâtre à son propre usage, une sorte de théâtre qui, par la façon dont il l'ajuste, par la coupe de l'habit et la physionomie de la perruque, surtout par cet inimitable accent viennois qu'il lui prête, finit par devenir *national*. L'originalité du talent de Nestroy éclate principalement dans l'improvisation. Quel que soit le rôle qu'il joue, vous êtes sûr d'y trouver une scène *réservée*, espèce d'intermède et de hors-d'œuvre incomparable où son humeur bouffonne se donne librement carrière. Ainsi, dans le vaudeville dont je parle, *Zwoelf Maedel in Uniform* (*Douze jeunes filles en uniforme*), tout à coup vous le voyez s'asseoir, tirer des poches de ce fameux habit de caporal vétéran diverses brochures et les parcourir de l'œil tout en les commentant, aux éclats de rire de la salle entière. La *Pucelle d'Orléans*, de Schiller, ou l'*Egmont*, de Goethe, peu importe, la circonstance en pareil cas décide du choix, et gare au drame nouveau, joué hier au Burg, s'il lui arrive de tomber entre les griffes du vieux singe! C'est alors qu'il convient d'observer le public de l'endroit, aussi amusant, aussi curieux peut-être que l'acteur lui-même. Des dialogues s'établissent entre Nestroy et les orateurs du parterre et des galeries, et la scène se prolonge incessamment. Chaque fois que notre homme essaye de se lever ou de fermer le livre de son exégèse grotesque, mille clameurs le forcent à se rasseoir, et le voilà faisant sur de nouveaux textes de

nouveaux commentaires. Cependant, spectateurs et comédien vont s'échauffant de plus en plus; insensiblement, on en vient aux confidences, et le pied finit par toucher au périlleux terrain de la politique.

Un mot de plus, et nous y sommes. — Pourquoi pas? Les licences de ce genre ici n'étonnent personne, hormis pourtant l'étranger qui, ayant fort entendu parler dans son pays de la censure autrichienne et de l'abominable oppression exercée sur les citoyens par une soldatesque impie et brutale, a quelque peine à comprendre que le farouche Welden laisse avec tant de bonhomie acteur et public s'égayer sur l'état de siége. Mais le plus comique en cette affaire, c'est que vous apercevez Welden lui-même aux avant-scènes, et deux loges plus loin Jellachich.

«*Judith! Judith!*» crie une voix dans le parterre. On avait représenté la veille une tragédie de ce nom sur le théâtre de la cour. Aussitôt Nestroy de prendre à partie la perfide amante d'Holoferne, ce qui en moins de trois minutes l'amène à vous parler du *Traité des Trois Rois*... en Orient, et de provoquer par ses lazzis un fou rire, auquel semble se livrer avec bonheur le gouverneur militaire de Vienne et le terrible ban de Croatie.

changer de système, surtout avec la responsabilité que l'empereur Ferdinand laissait peser tout entière sur ses conseillers. Si son prédécesseur l'eût voulu, il ne tenait qu'à lui de faire quelques réformes ; mais il s'en vit détourné par ces qualités mêmes qui étaient devenues la base la plus inébranlable de son autorité. François I[er] d'Autriche était un de ces princes qui s'entourent de tout un système comme l'âme fait du corps, si bien qu'après leur disparition de la scène du monde, ils ne laissent plus derrière eux qu'une dépouille froide et inerte.

Les défauts qu'on a tant reprochés à la politique autrichienne, son inflexibilité, sa lenteur et le mystère impénétrable dont elle s'entourait, doivent bien plutôt être attribués à l'empereur qu'à l'archichancelier, et il eût été plus équitable de ne point imputer au prince le système qui régissait l'empire autrichien. Finances, commerce, guerre, administration, tout ressortait immédiatement de l'empereur, dont l'action incessante se faisait sentir jusque dans les moindres détails. Pas une lettre, quel que fût son sujet et son importance, qui ne passât sous les yeux du monarque, qui décidait *seul* s'il examinerait ou non l'affaire qu'on y traitait, se réservant d'autoriser ensuite, et s'il le jugeait convenable, la communication de cette affaire aux membres de son gouvernement que leurs fonctions appelaient à s'en occuper.

Cette intervention directe de la plus haute autorité du pays avait deux conséquences : la première de flatter singulièrement les classes inférieures qu'elle

mettait absolument à l'abri de l'injustice; la seconde, de mécontenter tous ceux dont l'autorité se trouvait, pour ainsi dire, mise en question au moins dans certaines circonstances. En outre, elle amenait tout naturellement une lenteur déplorable dans les négociations importantes, lenteur qui, du reste, était aussi le résultat du caractère personnel de l'empereur. Ce prince, scrupuleux à l'excès, et chez lequel cette disposition ne fit que croître avec l'âge, en vint plus tard à ne pouvoir prendre une résolution quelconque, persuadé qu'en différant davantage on arriverait à une détermination plus sûre.

C'est une opinion généralement acceptée qu'après la mort de François I^er^, on aurait pu opérer certaines réformes, et qu'il aurait fallu tout au moins le tenter: si l'on n'osa s'y résoudre, ce fut par crainte de voir s'écrouler l'édifice tout entier, faute d'une main ferme et vigoureuse pour le soutenir. Voilà pourquoi j'ai dit que l'empereur François aurait eu le pouvoir d'accomplir toute mesure qu'il se serait proposée, car il avait assez d'énergie pour ne jamais souffrir qu'on lui arrachât ce qu'il n'aurait pas résolu d'accorder. L'idée ne lui vint point de rien essayer de ce genre, et comment lui serait-elle venue à lui, préoccupé jusqu'à la fin du soin unique de conserver intacte, sans modification aucune, pure de toute atteinte, si je puis ainsi parler, l'autorité qu'il avait reçue de ses pères, et de transmettre à ses successeurs resplendissant de tout son éclat, de tous ses rayons, le diadème impérial tel qu'il avait été déposé sur son front !

On s'est souvent étonné qu'avec cette fermeté inébranlable il se soit dessaisi en 1806 de la dignité impériale. Quelques circonstances tout à fait particulières expliquent cette conduite. Le titre d'empereur d'Allemagne dépendait, à proprement parler, de la volonté de la nation allemande, représentée par ses différents princes ; si ces derniers abandonnaient leur chef, une semblable défection lui donnait à l'instant même toute sorte de raisons de croire que rien ne motivait plus pour lui la conservation d'un titre et d'un rang dont on se montrait si peu jaloux de sauvegarder la majesté en sa personne. Aussi le même scrupule de conscience qui rendit l'empereur François si inflexible toutes les fois qu'il s'agit de soutenir ses droits irréfragables comme souverain de l'Autriche, le porta sans doute à prendre en considération les opinions diverses de ses conseillers sur la question de savoir s'il devait retenir plus longtemps le titre et la dignité d'empereur d'Allemagne. Telle est en somme la pensée exprimée dans le manifeste du mois d'août 1806, lequel dit en termes exprès « que le peu d'intérêt dont les États allemands ont fait preuve pour le soutien et la défense de leur chef, » a démontré à celui-ci d'une manière évidente combien il a eu raison de déposer la couronne impériale.

Le peuple adorait François Ier ; tous le respectaient, car tous savaient qu'il ne tolérerait jamais un seul acte qui pût porter la moindre atteinte à son autorité ; et c'est ainsi que l'empereur et ceux qui le secondaient, je ne dis pas dans le gouvernement, mais dans l'ad-

ministration du pays, vécurent jusqu'à la fin au sein de l'illusion la plus complète, par rapport aux sentiments dont était animée à leur endroit la grande masse des classes intelligentes et qui possèdent.

L'amour filial du petit peuple pour celui qu'il appelait familièrement « le vieux maître, » *der alte Herr*, et la crainte qu'éprouvaient les classes supérieures de laisser découvrir en elles quelque chose qui ne ressemblât point à ce complet dévouement, aveuglaient la cour et lui donnaient le change sur le véritable état des esprits.

Quand après la mort de François le gouvernement de l'empire fut échu aux mains débiles de Ferdinand, les ambitions individuelles et les désirs d'innovations ne tardèrent pas à se faire jour; on ne dissimula point les espérances qu'on avait mises dans la faiblesse de caractère qu'avec trop de raison certain parti attribuait au chef de l'État, et ce fut à cause même de cette faiblesse sur laquelle des hommes possédés surtout de l'idée d'accroître leurs droits et leurs privilèges comptaient bien spéculer, que le prince archichancelier s'arrêta devant une responsabilité trop lourde, parce qu'elle eût pesé sur lui seul.

Le ministre habile qui durant plus de vingt-six ans s'était trouvé associé par la force des choses à la politique du monarque défunt, hésita à l'instar de son nouveau maître, et les choses en restèrent au même point. C'était partie remise.

Sur ces entrefaites, la révolution de février éclata. Ces éléments dont je viens de parler furent les pre-

miers qui fermentèrent à son souffle, car on peut soutenir avec assurance qu'au mouvement insurrectionnel dont Vienne fut le théâtre en mars 1848, le peuple proprement dit ne prit aucune part. On voulait des réformes, on les eut; mais ce qu'on voulait par-dessus toute chose, c'était la déchéance de l'homme d'État illustre auquel faussement on attribuait une haine invétérée, une animosité systématique contre tout esprit de progrès.

Le 13 mars, la foule envahit les appartements de l'archiduc Louis, foule composée en grande partie d'étudiants et de délégués de cette fameuse assemblée des états provinciaux de la basse Autriche, si occupée depuis les premiers jours du mois à arranger les différends élevés entre le gouvernement et les sujets de l'empereur. Le prince de Metternich, retiré dans une chambre intérieure, écrivait une dépêche, lorsque les clameurs toujours croissantes qui s'élevaient dans la pièce voisine arrivèrent à lui. Il se lève à l'instant, entre dans le salon et s'informe du motif d'un pareil vacarme; mais à peine a-t-il appris que c'est sa retraite immédiate qu'on exige, que d'un calme parfait et d'une voix dont l'accent impose à ses ennemis eux-mêmes : « La préoccupation de ma vie entière, dit-il, a été le bonheur de l'Autriche, et je ne saurais aujourd'hui regarder comme un sacrifice l'abandon du poste élevé où m'avait appelé la confiance de mon souverain, dès lors que cette démission peut être utile à mon pays. »

L'éloignement du prince de Metternich fut une pre-

mière faute que d'autres non moins graves devaient suivre, et ceux-là qui avaient le plus poussé à cet acte de faiblesse, ne tardèrent pas à comprendre avec quelle haute raison l'ex-chancelier de la cour impériale appréciait la situation, lorsqu'il disait que les réformes « ne sont pas tout, » et qu'il n'y a d'heureux résultats à en attendre qu'à la condition qu'elles seront mises à l'abri de l'exagération des partis par la vigueur et la fermeté d'un pouvoir protecteur.

Le ministère Fiquelmont-Pillersdorf se traîna de concessions en concessions ; des décrets de toutes sortes promirent des constitutions, annoncèrent des réunions d'assemblées législatives, octroyèrent des libertés, si bien qu'après un court espace de temps, Vienne, dans l'ivresse de son bonheur, n'était tourmentée que d'une seule pensée : que demanderait-on encore? En effet, comme pour obtenir il suffisait de demander, on n'avait garde de s'en faire faute et de reculer devant de nouvelles exigences? La presse récemment affranchie donna bientôt dans de tels excès, que la répression devint indispensable. Au premier bruit des projets du ministère, grande fut l'animation parmi la *jeunesse studieuse*, convoquée extraordinairement dans l'*Aula*. M. Schuselka, à peine rappelé de l'exil, monte à la tribune et prononce un discours *inspiré plutôt par l'exaltation du moment que par une conviction profonde*, ainsi qu'il l'avoue lui-même non sans quelque naïveté. L'*aspect révolutionnaire de cette réunion*, poursuit-il, *me révolutionna moi-même et mit dans ma bouche des paroles provocatrices*.

Il va sans dire que le projet de loi sur la presse fut condamné à mort au milieu de hourrahs et de bravos sans fin, et M. de Pillersdorf eut pour mission de conduire les funérailles. A chaque instant des scènes grotesques de ce genre se reproduisaient. Il suffisait d'une fantaisie qui passait par la tête des meneurs de l'Aula, et sur-le-champ des *délégués* se rendaient chez le ministre qui, le sourire sur les lèvres, s'empressait d'accueillir les réclamations de *cette brillante jeunesse, sur laquelle l'empereur, son auguste maître, était fier de régner!*

L'Aula gouvernait Vienne, et comme c'était en somme ce bon M. de Pillersdorf qui se montrait à son égard de plus facile composition, on l'exploitait de préférence.

On ne saurait calculer tout ce que l'infortuné ministre eut à supporter de tribulations, du mois de mars au mois de mai. En vérité, le spectacle dont Vienne fut le théâtre pendant ces quelques semaines, si l'on pouvait n'en pas considérer les suites désastreuses, offrit des scènes du comique le plus divertissant; c'était UNE DOUCE ANARCHIE, vous disent encore aujourd'hui ceux qui furent témoins de cette période de la révolution à son début.

Cependant la comédie ne tarda pas à tourner au drame : les acteurs se lassèrent bientôt de ce rôle d'enfants gâtés qu'ils jouaient, et comme M. Schuselka, leur héros, « l'aspect révolutionnaire des choses les révolutionna eux-mêmes. »

Quand la jeunesse académique crut s'apercevoir que

les ministres cherchaient à se débarrasser d'elle, on entreprit de s'adresser à l'empereur lui-même; et comme l'accès devenait moins facile, on imagina de prendre pour intermédiaire des membres des « états,» laquelle manœuvre rendit complétement inutiles les efforts du ministère pour résister aux exigences d'une légion toute-puissante qui demeura victorieuse sur tous les points. Il faut renoncer à décrire l'incroyable autorité exercée à cette époque sur l'esprit de la population viennoise par ces deux ou trois mille jeunes gens, qui s'étaient arrogé d'eux-mêmes un pouvoir de gouvernement. Un homme du peuple vint un jour les trouver réunis en conseil, leur demandant de prononcer le divorce entre lui et sa moitié, vu l'incompatibilité de caractères, et des plaisanteries de cette espèce se reproduisaient à chaque instant.

Toutefois, les questions les plus embrouillées se succédaient rapidement, grosses de maux pour l'avenir. L'assemblée nationale de Francfort se réunit, et il fut décidé que l'Autriche s'y ferait représenter. M. Schuselka fut du nombre des députés élus, et certains de ses collègues se mirent en tête la singulière idée d'emporter avec eux à Francfort les ornements impériaux; en conséquence ils se rendirent en corps auprès du comte de Fiquelmont, l'invitant à déposer entre leurs mains la couronne, le sceptre et le manteau impérial.

Naturellement le ministre refusa, et force fut à la députation de partir pour la ville classique des couronnements, sans emporter les antiques insignes de

la dignité impériale, qui, selon les théories du moment, appartenaient à l'Allemagne tout entière. Néanmoins, à peine arrivés à Francfort, leur désappointement se changea en joie, lorsqu'ils reconnurent le danger auquel ils venaient d'échapper. « Qu'aurions-nous fait dans la républicaine Francfort, avec l'attirail gothique de nos empereurs du moyen âge? s'écrie M. Schuselka; que serait-il advenu, grand Dieu! si le caprice eût pris à quelque républicain écarlate de revêtir les ornements impériaux, et, de la sorte accoutré, de se décerner *proprio motu* dans quelque taverne le titre grotesque d'empereur des buveurs? Du reste, ajoute-t-il, qui sait de quoi se seraient avisés les grands électeurs de la *Paulskirche*, s'ils avaient vu ces emblèmes sacrés si près d'eux? »

Peut-être le grand Gagern lui-même eût-il été tenté de monter à la tribune la couronne en tête et le manteau sur les épaules, pour réveiller par cette vue l'ardeur défaillante du parti impérialiste. Quel bonheur, observe le chroniqueur-représentant, que la députation ait dû se rendre à Francfort les mains vides! Il est vrai d'ajouter qu'une fois là des complications nouvelles l'attendaient. Et nos Autrichiens, quoi qu'ils fissent, ne pouvaient jamais être assez Allemands pour les Allemands d'un si pur germanisme qui composaient cette assemblée!

Je l'ai dit, à Vienne, les choses empiraient. L'Aula avait réclamé et obtenu dès le principe le droit de prendre des armes dans l'arsenal, afin, disait le recteur de l'Université à l'archiduc Louis, aux pieds du-

quel il s'était agenouillé, que la jeunesse de Vienne pût avoir la gloire de protéger la ville contre tout désordre et de veiller pour le bien général. Ordre fut donc donné d'armer les étudiants ainsi que les autres citoyens ; alors commencèrent à régner et à gouverner la garde nationale, l'Aula, le Comité de salut public, et une foule d'autres pouvoirs se succédant avec rapidité sous des noms divers ; l'autorité s'abandonnait, et la révolution abusait de sa faiblesse, rien de plus naturel. Croire qu'un peuple auquel on venait d'accorder une liberté illimitée, qui avait obtenu cette liberté sans lutte et sans combat, consentirait à rentrer dans l'ordre à la première sommation qu'on lui ferait, c'était en vérité le comble de la déraison. Il ne fallut rien moins que la tentative du désarmement de la légion académique, pour montrer jusqu'où était allé le mal, et les barricades de mai répondirent aux tardives entreprises du pouvoir, essayant de rentrer dans des conditions régulières.

Ici le mouvement change d'aspect ; jusque-là il n'y avait eu encore que du désordre et de l'anarchie, l'heure de la révolte à main armée allait sonner : à l'époque où nous sommes parvenus, l'insurrection convoquait ses troupes dans Vienne ; partout des figures sinistres se montraient, partout résonnaient les langues étrangères. Polonais, Hongrois, Italiens et Français, le personnel était au grand complet et la fusillade s'engagea.

On connaît l'histoire de cette première rencontre. Comme à Paris, les troupes hésitèrent, et l'empereur

gers qui se chargèrent de remplir les vides opérés par les défections dans les rangs de la milice universitaire.

Vinrent ensuite les troubles des 21, 22, 23, durant lesquels, pour la première fois, on vit le peuple prendre part à l'insurrection. Il en fut à Vienne comme partout ailleurs : l'absence de tout luxe et la cessation des affaires pendant les cinq mois qui venaient de s'écouler, réduisirent la population ouvrière à une misère extrême que ne pouvaient manquer d'exploiter à leur profit les gens intéressés à la jeter entre les bras de la révolte. Mais la garde bourgeoise ne se laissa pas déconcerter par l'attitude des faubourgs et, chaque fois que l'émeute se montrait, lui tenait tête, même sans requérir les secours de l'armée. Néanmoins le comte de Latour, ministre de la guerre, déclara qu'on lui adjoindrait des troupes, ce dont le parti démocratique fut très-irrité. Et comment la fameuse tactique, si souvent usitée et toujours avec un nouveau succès, ne se serait-elle pas reproduite en pareil cas? Ordonner aux troupes de se retirer, il n'y avait pas d'autre mesure de salut public à prendre; ainsi parlait l'Aula. A quoi le ministre de la guerre répondit que, tant qu'il conserverait l'autorité, pas un soldat ne serait éloigné de Vienne.

Insensiblement ces événements se trouvèrent de plus en plus mêlés aux prétentions séparatistes des Hongrois.

Le 14 septembre, M. Bach prononça un discours fort remarquable dans lequel, rompant avec le parti démo-

cratique, il déclara hardiment que rien n'était plus aisé que de deviner les plans des révolutionnaires et de connaître les instigateurs du mouvement. Le 19, arriva la députation madjare envoyée par la diète de Pesth à l'assemblée de Vienne. A cette nouvelle, tout le ressentiment des Tchèques et des Slaves se manifesta dans les protestations de Palacky, lequel s'éleva avec énergie contre l'admission des représentants madjars au sein de l'assemblée. Après lui les deux ministres, Wessenberg et Bach, vinrent énergiquement dérouler à la tribune toute la suite des négociations entamées entre le gouvernement impérial et le ministère hongrois sur la base de l'*égalité des droits* que les Madjars refusaient d'admettre. Cent quatre-vingt-six voix contre cent huit rejetèrent la proposition de recevoir la députation, et les Madjars, irrités, se tournèrent du côté des ultradémocrates avec lesquels ils firent, à dater de ce jour, cause commune.

On imagine facilement de quelle importance une insurrection, éclatant à Vienne en un pareil moment, devait être pour le succès de la cause madjare. Il s'agissait en effet, avant tout, d'occuper chez elles les troupes destinées à opérer contre la Hongrie en humeur de soulèvement. On s'unit donc aux républicains allemands et aux démagogues de la capitale, et la guerre civile s'enflamma à l'heure dite. Huit jours plus tard, le 28 septembre, le comte de Lamberg périssait assassiné à Pesth !

Le 4 octobre, un décret du gouvernement autrichien soumit la Hongrie à la loi martiale, et le ban Jella-

chich fut investi sur toute l'étendue du royaume d'une autorité dictatoriale. Le même jour on lisait, dans la *Gazette de Vienne*, la correspondance suivante, datée de Pesth :

« Enfin les Madjars mettent leur dernier espoir dans le bon sens des Viennois, qui ne sauraient permettre aux Croates de s'approcher de la capitale. Au nom du ciel donc, une belle et bonne révolution là-bas et la Hongrie est sauvée ! »

Le 6, les premiers excès jettent l'alarme dans la cité, et quel prétexte l'émeute saisit-elle pour courir aux armes? l'ordre reçu par un bataillon de grenadiers de marcher contre les Madjars, ordre à l'exécution duquel il fallait s'opposer ouvertement ! Qu'on se demande à qui profitait le mouvement, et quels intérêts avaient motif de s'élever contre ce départ? A coup sûr ce n'était point la population de Vienne, la plus exclusivement *autrichienne*, la plus notoirement anti-Hongroise, qui eût jamais voulu entreprendre de faire obstacle aux succès de l'armée impériale. Bien plus, les chefs eux-mêmes de l'opposition, au sein de la diète, étaient anti-Hongrois, anti-Tchèques, anti-Italiens, et quel que fût d'ailleurs sur les autres points le radicalisme de leurs opinions, toute révolte de la part des pays annexés à l'empire les trouvait à l'instant patriotes dévoués et bons Autrichiens.

Les grenadiers dont je viens de parler s'étaient vus, depuis quelques jours, en butte à des manœuvres incessantes tendant à amener leur défection, et tous les efforts du club démocratique (*Democratischer Verein*)

avaient été dirigés contre leur fidélité. Seul, de toute l'armée autrichienne, ce bataillon hésita ; mais, hâtons-nous de le dire, l'héroïsme dont il fit preuve quelques mois plus tard en Italie, où, pour en finir avec le remords de sa faute, il supplia Radetzky de le placer aux postes les plus meurtriers, son héroïsme mérita depuis de le réhabiliter à la face de l'armée !

La première victime de l'insurrection d'octobre à Vienne fut, on le sait, le ministre dont c'était le devoir de presser les mesures dirigées contre les Hongrois : « Latour seul, dit le démocrate Schuselka, fit son devoir envers et contre tous, ainsi qu'il convient à un soldat. Et précisément pour avoir accompli son devoir, il perdit la vie ! »

On se figure sans peine avec quels sentiments d'allégresse et d'enthousiasme, après avoir passé trois semaines sous le joug des hommes qui marquèrent, par le meurtre du comte de Latour, leurs premiers pas dans la carrière du gouvernement, la population de Vienne accueillit la nouvelle de la marche des généraux Jellachich et Windischgraetz !.

Pour juger de l'enthousiasme général, il suffit d'entendre les Croates et les Manteaux rouges des frontières faire le récit de leur entrée triomphale à la suite du Ban dans cette ville autrefois si gaie, alors accablée sous le poids de ses maux. La population entière, accourue au-devant d'eux et de leur héroïque chef jusqu'au délicieux village de Baden, les salua jusqu'à l'église de Saint-Étienne par mille acclamations réitérées. Partout où ils s'arrêtaient, une multitude ivre

de joie s'empressait autour d'eux, et ce n'était point chose rare de voir les plus belles et les plus nobles filles de l'Autriche offrir des présents à ces hommes simples et rudes, dont elles ne comprenaient pas même le langage. Quant au Ban, le mot d'enthousiasme serait trop faible pour exprimer les sentiments excités par son apparition ; c'était de l'idolâtrie, et je doute fort que les Croates, si dévoués à leur bien-aimé chef, eussent pu lui exprimer l'admiration et l'amour dont ils étaient animés pour lui d'une façon plus ardente que ne le fit le peuple de Vienne opprimé, saluant en sa personne son libérateur.

Désormais la cause de la civilisation en Europe était sauvée ! La prise de Vienne par Jellachich et Windischgraetz mit le sceau aux victoires de Radetzky en Italie, et, pour démontrer quel en fut l'effet, il me suffira de citer ces paroles que j'emprunte aux propres rapports d'un écrivain du parti révolutionnaire :

« Les victoires des Croates et la défaite des démocrates dans la ville impériale, dit Jaekel, commencèrent à éclaircir l'horizon de Sans-Souci. Dès ce moment, la dynastie des Hohenzollern se sentit sauvée, et Wrangel se détermina à agir sur Berlin comme Windischgraetz et Jellachich avaient fait à Vienne. Le roi, en refusant de recevoir l'adresse de l'assemblée nationale, indiquait assez qu'il comprenait sa force, et la ruine de la révolution fut consommée. »

Le jour de la fête de Tous les Saints, Vienne se vit délivrée des barbares qui l'opprimaient. Le 8 novembre, le comte de Brandenbourg reçut du roi de Prusse

la mission de former un nouveau cabinet, et le 10, Wrangel, comme nous le savons tous, nettoya ces nouvelles étables d'Augias qu'on appelait le *Schauspielhaus*. Mais toutes ces entreprises eussent-elles réussi à ce point si les victoires de Curtatone et de Custozza ne les avaient glorieusement préparées ? Même dans les triomphes de Jellachich et de Windischgraetz, le vieux Maréchal a sa part à revendiquer. *In deinem Lager ist Oesterreich*, dit un passage de la fameuse ode de Grillparzer : *Dans ton camp est l'Autriche*, et la popularité de ce vers, répété aujourd'hui par tant de bouches, prouve du moins combien est vraie au fond cette pensée qui fait tout remonter à la noble initiative de l'héroïque vétéran.

J'ai visité bien des villes sur lesquelles l'insurrection s'est abattue; mais je doute qu'il en existe en Europe une seule où, plus qu'à Vienne, la mémoire de ces temps néfastes soit universellement détestée.

Un jour, en traversant le *Graben*, je me trouvai sur le passage d'un bataillon de grenadiers qui défilaient aux sons de la musique militaire ; à leur tête flottaient les glorieux débris d'un drapeau sur lequel les balles ennemies avaient à peine laissé subsister une moitié de l'aigle impériale. Ces vieux soldats marchaient d'un pas ferme et avec ce noble et légitime orgueil que donne la conscience d'avoir bien mérité de la patrie. Sur leur passage chacun se découvrait ; des applaudissements et des vivats partis du fond de tous les cœurs saluaient les représentants de l'honneur et de la fidélité. « Ils étaient à Somma-Campagna, disait un vieil-

lard tout près de moi.— Je voudrais bien savoir, ajouta une femme, comment ils ont laissé *le père Radetzky* et quand il viendra nous voir ici?— Comme leur drapeau est déchiré! reprenait une troisième.» Tout en les regardant passer, je songeais involontairement à ce que le Ban m'avait dit quelques jours auparavant à propos d'une revue qui venait d'avoir lieu: « Après tout le son des trompettes et le bruit du canon est pour moi la plus belle de toutes les musiques, et il n'en est pas qui m'aille mieux, fût-ce même celle du *Prophète* que vous admirez tant! »

Les grenadiers descendirent le Graben : la musique jouait l'air national de Haydn : *Gott erhalte Franz den Kaiser*, Dieu protége l'empereur!

Au même instant j'aperçus tout près de moi, son chapeau à la main, arrêté aussi pour voir passer les troupes, un jeune homme que j'avais vu à Londres et dont les opinions alors étaient des plus avancées. C'est notre *God save the King*, me dit-il, après que le bataillon se fut éloigné: puis il continua en se couvrant: Au mois de mars 1848, je faisais partie de la légion académique, je puis l'avouer, maintenant : mais, croyez-moi, lorsqu'en novembre 1849 j'entendis jouer cet air pour la première fois, après tout ce qu'avait souffert le pauvre empereur Ferdinand, après ce que nous avions tous souffert, les larmes me vinrent aux yeux, et c'est pourquoi vous me voyez aujourd'hui saluer ce drapeau auquel j'eusse peut-être envoyé vingt balles et du meilleur cœur il y a deux ans!

---

# CHAPITRE XXIII.

## L'ABDICATION DE FERDINAND ET L'AVÉNEMENT DE FRANÇOIS-JOSEPH.

**Douleur de l'empereur Ferdinand lors des premiers symptômes révolutionnaires. — Faiblesse de ses ministres. — Les assemblées de Vienne et de Pesth. — Le ministère madjar. — La pragmatique sanction. — Scrupules de l'empereur comme roi de Hongrie. — L'impératrice Marianne. — L'archiduc François-Charles. — L'abnégation et le patriotisme de la famille impériale. — L'archiduchesse Sophie. — Princesse et mère. — « *Mon empereur !* » — L'empire à dix-neuf ans. — « *Ma jeunesse est finie !* » — Le 2 décembre 1848. — La garnison d'Olmütz. — Première revue du jeune souverain. — Départ pour Prague. — Adieux des deux empereurs. — Réception officielle.— Dignité calme de François-Joseph. — Nouvelle ère pour l'Autriche.**

Rien ne saurait rendre les souffrances qu'éprouva le simple et loyal Ferdinand, lorsqu'il acquit enfin la conviction du changement opéré dans les cœurs de ses sujets jusqu'alors si fidèles. Que son peuple de Vienne se fût à ce point transformé, il ne pouvait y croire, et son esprit se refusait à comprendre que la clémence et la bonté fussent impuissantes à tout remettre en ordre. D'ailleurs si le monarque était faible et disposé à accorder à l'insurrection tout ce que l'insurrection

demandait, il faut avouer que les ministres qui l'entouraient à cette époque songèrent médiocrement à sauvegarder l'autorité de sa couronne. Ce pouvoir, que la plus simple prévoyance de l'avenir ordonnait de relever dans ses mains, on le lui arracha lambeaux par lambeaux. Et ces concessions, multipliées en présence de l'acharnement des partis, ne tardèrent pas à amener une situation désormais intolérable.. .

Je passe sur cette loi électorale et sur cette idée unique au monde de réunir une assemblée constitutionnelle au siége même d'un gouvernement révolutionnaire, et j'arrive aux fautes qui furent commises dans la question hongroise ; à ce consentement accordé par l'empereur aux exigences de la diète réunie à Presbourg au mois de mars, laquelle réclamait comme on sait l'établissement d'un ministère responsable et indépendant, gouvernant sous l'autorité souveraine d'un Palatin irresponsable tenant la place du prince absent.

Le mois de juillet 1848 montra en Autriche ce curieux spectacle de deux assemblées distinctes exerçant chacune dans son rayon le pouvoir souverain. Celle-ci résidant à Vienne, celle-là établie à Pesth, l'une et l'autre préoccupée uniquement de ses intérêts propres, toutes les deux se haïssant au fond, mais néanmoins capables de se réunir sur le terrain d'une défiance implacable à l'égard de l'empereur. Représenté à Pesth par son cousin l'archiduc Étienne, et à Vienne par son oncle l'archiduc Jean, Ferdinand, surnommé le Bon (der Gütige), s'était retiré au sein des Alpes

tyroliennes, cherchant dans l'isolement un refuge contre l'ingratitude de ses sujets, un calme que longtemps encore les événements lui devaient refuser.

Tandis que les concessions faites par l'empereur aux Hongrois n'avaient été accordées qu'à la condition expresse de l'union indissoluble du royaume de Hongrie avec la couronne d'Autriche, tous les actes de l'archiduc palatin agissant au nom de l'empereur, tendaient à favoriser les efforts par lesquels la diète cherchait à fournir au ministère madjar une occasion d'éluder le traité. Le discours que le conseil des ministres mit dans la bouche de l'archiduc Étienne à l'ouverture de la session, sembla n'avoir d'autre but que de sanctionner la politique séparatiste des Madjars. De l'union des deux couronnes, des droits établis par la pragmatique-sanction et des liens qui rattachent l'une à l'autre les deux monarchies (*Monarchie-Verband*), condition *sine quâ non* de toutes les concessions impériales, ce document d'ailleurs ne contenait pas un mot.

Cependant, un pareil état de choses ne pouvait se prolonger davantage, et le recours à la force était devenu nécessaire. Néanmoins, plus d'une raison s'opposait à ce que la guerre fût entreprise au nom de l'empereur Ferdinand. D'abord une campagne de ce genre réclamait une main ferme et vigoureuse; puis il fallait enlever tout semblant de vérité à cette prétention mise en avant par les Madjars de se conformer en agissant comme ils faisaient aux intentions de leur souverain qu'on avait, disaient-ils, privé de sa liberté.

J'ajouterai que Ferdinand avait été couronné roi de Hongrie du vivant de son père, et malgré tout ce qui dans la conduite des Madjars devait passer pour justifier l'emploi des moyens de rigueur, ce prince débonnaire ne pouvait parvenir à se persuader qu'il fût autorisé, lui, roi de Hongrie, à prendre vis-à-vis de son peuple le rôle d'empereur d'Autriche.

C'est de l'impératrice Marianne que vint la première pensée d'abdication. Au mois de novembre, l'auguste épouse de Ferdinand réunit autour d'elle à Olmütz quelques-uns d'entre les grands dignitaires de l'empire, et les consulta sur cette importante résolution. L'héritier présomptif de la couronne était l'archiduc François-Charles, frère de Ferdinand. Mais ce prince, de quelques années seulement moins âgé, aurait eu à vaincre les mêmes obstacles, les mêmes difficultés qui entravaient l'administration de l'empereur actuel. C'était à de plus jeunes mains que les destinées de l'Autriche devaient être commises, c'était sur une tête jusque-là respectée par le souffle des révolutions, que l'avenir de la patrie devait reposer. Ainsi pensèrent l'impératrice et le Ban, ainsi s'exprima surtout l'archiduchesse Sophie.

Des quatre personnages qui avaient le droit de revendiquer une des plus belles couronnes de l'Europe, pas une qui se préoccupât d'autre chose, en renonçant à ce droit, que du sentiment de son devoir et des moyens d'accomplir ce devoir d'une façon plus complète dans l'intérêt du pays !

Quiconque connaît la simplicité d'âme et surtout la

piété profonde de l'empereur Ferdinand et de sa digne épouse l'impératrice Marianne, comprendra sans peine qu'à la suite des événements dont Vienne venait d'être le théâtre, une abdication pour ces deux augustes personnages ne dut pas être un bien grand sacrifice. Mais lorsque la nature vous a doué en naissant des qualités les plus dignes du trône, lorsqu'on possède les talents qui rendent propre à exercer le souverain empire, lorsque la conscience d'une supériorité reconnue de tous accompagne le sentiment du droit et justifie la plus haute ambition, consentir à descendre du rang suprême, se retirer au moment où il suffirait de faire un pas en avant pour occuper la place qu'une vie entière vous a préparé à remplir noblement, n'est-ce pas donner un de ces grands exemples d'abnégation dont l'histoire se souvient? Telle se montra l'archiduchesse Sophie!

Mais si le sacrifice de la princesse fut immense, jusqu'où ne s'éleva point la vertu de la mère, dévouant avec une énergie héroïque l'aîné de ses fils à peine alors âgé de dix-neuf ans, à toutes les difficultés, à tous les périls d'une situation remplie d'écueils?

Mon *empereur!* l'archiduchesse a une manière si touchante de prononcer cette parole ! il y a désormais dans cette effusion de l'amour maternel quelque chose de si contenu et de si grave, qu'on ne saurait l'entendre de sa bouche sans se sentir pénétrer au fond de l'âme!

Et le jeune prince! depuis l'instant où le poids de ces honneurs dangereux est venu s'appesantir sur lui,

ceux qui l'ont entouré attestent n'avoir surpris dans sa conduite qu'un moment de faiblesse : ce fut lorsqu'on lui annonça qu'il était empereur d'Autriche. Frappé à cette nouvelle, il chancela, et se laissant tomber sur un sofa, « Ma jeunesse est passée, » s'écria-t-il avec un soupir (*Meine Jugend ist hin*), et il se couvrit le visage de ses mains.

Le 2 décembre 1848, la garnison d'Olmütz fut éveillée au point du jour et réunie sur la place d'armes. Pour quelle solennité militaire, on ne le disait point. Quelques-uns prétendaient qu'il s'agissait tout simplement d'une revue en l'honneur du prince Windischgraetz et du Ban, arrivés durant la nuit; cependant la population entière d'Olmütz éprouvait comme un pressentiment de ce qui allait s'accomplir. Un régiment d'infanterie, un bataillon de grenadiers, une division de cavalerie et plusieurs bataillons d'artillerie se rangèrent en bataille. Les officiers en grande tenue, couverts de leurs décorations et de leurs insignes, allaient et venaient; des voitures pleines de dames se croisaient en tous sens, au milieu d'une curiosité vague de la foule et d'une anxiété toujours croissante.

Vers huit heures et demie le soleil venait de se lever radieux sur l'azur limpide d'un beau ciel d'hiver, lorsque tout à coup l'archiduc Ferdinand d'Este, s'avançant à cheval, appelle autour de lui les officiers présents, et leur annonce l'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère l'archiduc François-Charles, en faveur de l'archiduc François-Joseph, neveu de l'empereur.

Le croira-t-on ? cet événement imprévu de tous et d'une si haute portée dans les destinées de l'Autriche, ne produisit d'abord qu'une impression douloureuse. Les premières paroles de la foule, sans distinction de parti, n'exprimèrent que sympathie, affection et regrets pour Ferdinand. Vous eussiez dit que ce peuple ressentait je ne sais quels remords au souvenir de ce qu'avait souffert ce prince dont on proclamait le solennel désistement. Pauvre Ferdinand ! bon Ferdinand ! tels furent les premiers cris jetés par la multitude.

Quelques instants s'écoulèrent ainsi, puis une émotion générale annonça l'arrivée du nouveau souverain, de la *fleur de Habsbourg*, comme on l'appelle encore aujourd'hui, accompagné d'un éblouissant état-major où brillaient parmi une légion d'archiducs, ses frères et cousins, Windischgraetz, Jellachich et Schlick, les héros des derniers événements. François-Joseph parut alors au milieu des acclamations universelles saluant par des hourras et des vivats sa joyeuse bienvenue. Le jeune monarque, revêtu du simple uniforme de colonel sous lequel ses troupes le connaissaient si bien, précédait son escorte de vingt pas, et montait un cheval magnifique dont l'ardeur semblait destinée à faire ressortir encore l'adresse et la grâce de son cavalier.

Aussitôt que les troupes eurent défilé, remplissant l'air de leurs cris d'enthousiasme, l'archiduchesse Sophie, en voiture découverte, accompagnée de son plus jeune fils, parut sur le champ de triomphe. A la vue de cette illustre mère, qui venait de sacrifier tous

ses rêves d'ambition au bien de son pays et à l'élévation de son fils, la foule ne se contint plus, et les manifestations bienveillantes furent telles que la noble princesse, malgré tout son courage, n'essaya pas même d'y résister. Tout ce qu'elle put faire fut de répondre en agitant une main, tandis que de l'autre elle ne cessa de tenir sur ses yeux un mouchoir qu'elle baignait de ses larmes.

Bientôt le bruit se répandit que l'empereur Ferdinand avait pris la résolution de quitter Olmütz ce jour-là même à midi, pour se retirer à Prague, résolu à ne laisser autour de son successeur aucune trace d'un passé désormais oublié.

A midi et demi arriva l'ex-empereur, accompagné de l'impératrice et de tous les membres de la famille, parmi lesquels on retrouvait son royal neveu. Mais ici, plus de cris de joie, plus d'acclamations. A l'intronisation glorieuse du matin, succédaient les tristes adieux. Ferdinand s'avançait à pied vers les voitures du chemin de fer, échangeant des saluts silencieux avec la multitude qui se pressait sur ses pas. Au moment de le quitter, François-Joseph lui demanda sa bénédiction. Et tous les deux s'embrassèrent avec tendresse !

Venait ensuite l'auguste Marianne de Sardaigne, dont l'émotion fut si vive en prenant congé de l'archiduchesse Sophie, qu'il fallut en quelque sorte user de violence pour l'arracher des bras de sa belle-sœur.

Douce et sainte créature ! qui eût osé la soupçonner de regretter cette couronne qu'elle déposait en ce mo-

ment? Sans parler des douleurs et des chagrins qu'elle avait partagés avec son noble époux, la guerre d'Italie suscitée contre l'Autriche par les membres de sa famille, avait épuisé pour cette pieuse princesse la coupe de l'amertume, et désormais toute sa pensée et tout son désir se tournaient vers les austères douceurs de l'intimité et les consolations de la solitude.

Le lendemain, pour la première fois, François-Joseph reçut les officiers supérieurs de la garnison et ceux qui, comme le Ban de Croatie, se trouvaient être de passage à Olmütz.

François-Joseph était seul lorsqu'il entra dans le salon où se tenaient réunis les officiers qui venaient lui offrir leurs hommages. Il leur adressa un discours évidemment improvisé, aussi court que bien senti, et dont l'énergique pensée répondait à la mâle assurance de sa voix. « L'Autriche, disait-il, devait à l'héroïsme de sa brave armée la sécurité qui avait succédé à tant d'orages. » Il déclarait compter sur elle avec une confiance inébranlable, bien résolu dans l'occasion à se mettre lui-même à la tête de ses fidèles soldats. Après quoi, s'approchant de chacun des officiers présents, il se mit à les entretenir d'un ton à la fois digne et familier, leur adressant des paroles aimables et les assurant de toute sa bienveillance.

Aucun signe de timidité, aucune marque d'embarras ou d'émotion ne trahissait en lui le jeune homme de la veille. L'empereur se révélait, et cette attitude frappa d'étonnement plus d'un vieux général, qui aujourd'hui encore se plaît à vous le raconter.

L'abdication de Ferdinand avait brisé tous les liens qui enchaînaient l'Autriche au passé ; l'avénement de François-Joseph venait d'ouvrir devant elle une ère de régénération et d'avenir !

---

# CHAPITRE XXIV.

## FRANÇOIS-JOSEPH ET L'AUTRICHE.

Proclamation du 2 décembre. — Égalité des droits. — Centralisation et décentralisation. — M. Bach. — Les doctrinaires en Autriche. — Les nationalités. — La question des races. — M. de Metternich et l'antagonisme slave et madjar. — Le prince de Schwarzenberg et l'élément germanique. — Haine des diverses nations entre elles. — Stratimirowitch et Kossuth. — La Croatomanie à Vienne. — Goûts militaires de l'empereur. — Mot de l'archiduchesse Sophie. — Réponse de François-Joseph à Haynau. — Attaque de Raab par Schlick. — Physionomie chevaleresque de ce général. — Prise de la ville. — « *Bravo, Schlick !* » — Entrée aventureuse de l'empereur dans la cité à peine conquise. — L'hymne national s'élevant du champ de bataille. — Les vers de Zedlitz.

A peine monté sur le trône, le jeune empereur s'exprimait ainsi dans une proclamation en date du 2 décembre, jour de son avénement : « Appuyé sur les bases d'une vraie liberté, sur l'établissement de l'égalité des droits entre tous les peuples qui composent notre empire, sur l'égalité des citoyens devant la loi, sur le droit acquis aux représentants du peuple de s'associer à notre gouvernement, appuyé désormais sur ces bases inébranlables, notre pays va recouvrer son ancienne gloire ; l'édifice que nous allons tous en-

semble reconstruire pourra braver les orages de ces temps difficiles, et formera comme une vaste tente sous laquelle viendront s'abriter, plus unies que jamais sous la protection du sceptre que nous tenons et que nous ont transmis nos ancêtres, les diverses races sur lesquelles nous sommes fier de régner. » Dans ce peu de paroles se trouvent réunies les idées qui rendent si difficile à résoudre le problème du gouvernement en Autriche. L'égalité des droits (*Gleichberechtigung*), telle est la source de toutes les discussions qui divisent les hommes politiques et les populations de l'Autriche; centralisation, décentralisation : ces questions par les inextricables embarras qui les compliquent représentent assez bien à l'intérieur ce qu'est dans les rapports extérieurs la fameuse affaire de la Confédération Germanique, du *Deutsche Bund*. Livres, pamphlets, brochures, pétitions, réclamations, représentations, quelles formes n'ont pas employées à ce sujet les différentes opinions en concurrence?

La politique du prince Schwarzenberg est connue de l'Europe entière, et tout le monde sait aujourd'hui que les actes du cabinet qu'il préside tendent de plus en plus à modeler l'Autriche sur la France telle qu'elle est depuis 89. Reste à se demander si les conditions du pays et l'humeur des nationalités qu'un tel système ne laisse pas d'irriter assez désagréablement, se prêteront longtemps à cette expérience dont le plus zélé promoteur est M. Bach, esprit intelligent et logique, mais élevé à l'école du libéralisme constitutionnel, avocat doctrinaire, mieux instruit à ce qu'on pour-

rait croire du formalisme parlementaire que de certaines nécessités de climat et de lieux contre lesquelles les plus magnifiques théories viennent échouer.

En Autriche, chose singulière, les opinions libérales appartiennent ou semblent appartenir à une génération précédente, à ce qu'on appelle généralement les hommes d'un âge mûr, tandis qu'au contraire les idées traditionnelles et historiques ont pour représentants les hommes jeunes et dans l'activité de l'âge. Le libéralisme des doctrinaires, en Autriche, est à cette heure parfaitement sincère, aussi impopulaire d'ailleurs qu'il est respectable par son honnêteté. Ce sont, après tout, les mêmes idées qui, sous une autre forme, ont régi l'Autriche durant ces quarante dernières années, et entre l'individualisme absorbant de l'empereur François et la centralisation envahissante du prince de Schwarzenberg, il n'y a que le nom de changé. L'État prend la place du souverain, voilà tout; mais l'unité du pouvoir central se fait sentir tout autant, pour ne pas dire plus, qu'au temps du prince de Metternich, et c'est beaucoup si le gouvernement, comme sous l'empereur François, ne retombe pas au niveau de l'administration.

Dans la question des nationalités, M. de Metternich n'admettait que le développement des deux races allemande et madjare. A ses yeux, l'élément slave passait pour une chose de médiocre importance. Quant au prince de Schwartzenberg, il semble dans sa politique ne tenir compte, lui, que de l'élément autrichien ou germanique auquel tous les autres doivent être soumis

ou sacrifiés. Plus tard, peut-être, et dans la suite des âges, pourra-t-on arriver à germaniser les populations orientales de l'empire; mais il s'en faut que le temps soit venu de réaliser un projet de ce genre, et de même que Joseph II se vit contraint de renoncer à son teutonisme exclusif à l'égard de la Hongrie, les hommes d'État actuels de l'Autriche devront, à moins d'encourir de bien graves responsabilités, modifier leur système de suprématie allemande aux dépens des races slavonnes.

Et maintenant, sans l'appui énergique, sans la fidélité inviolable de ces mêmes races vis-à-vis desquelles elle a contracté une dette d'imprescriptible reconnaissance, comment l'Autriche aurait-elle pu soutenir les assauts qu'on lui livrait simultanément de toutes parts?

En février 1848, avant la révolution de Paris, les Croates, sans prendre les ordres du gouvernement hongrois dont ils relevaient à cette époque, envoyèrent plus de 20,000 hommes en Italie pour aider Radetzky à défendre les droits de la couronne impériale. Au commencement de la même année, George Stratimirowitch fut député par l'évêque d'Agram à la diète de Presbourg pour réclamer l'*égalité des droits* en faveur des Serbes et des Slaves. Kossuth répondit à sa demande par un sourire et déclara qu'une telle prétention ne saurait être admise. Nous résisterons, reprit Stratimirowitch. Alors *la potence* décidera la question, ajouta le futur dictateur. — Dites plutôt l'épée, répondit Stratimirowitch. — A peine de retour à Carlowitz, il en appela à son épée : nommé général des troupes Serbes, il dé-

fendit les frontières de son pays contre les Madjars depuis cette époque jusqu'au moïs d'octobre, et battit plus d'une fois les corps hongrois commandés par Kish et Messaros.

La résistance des Croates et des Serbes sous les ordres de Jellachich et leur résolution de secouer le joug tyrannique des Madjars pour relever directement de l'empereur rendit le succès de l'insurrection hongroise tout à fait impossible. Si terribles qu'aient pu être d'ailleurs les embarras suscités par elle au gouvernement impérial, sept millions de Slaves devaient tôt ou tard avoir raison de trois ou quatre millions de Madjars; et forte de leur fidélité, l'Autriche devenait capable de résister aux tentatives les plus désespérées de la révolte. Lorsque l'insurrection eut arboré son sinistre étendard dans le cœur même du pays, à Vienne, qui donc, entraîné par son dévouement chevaleresque, prit les armes pour l'étouffer? Qui, des champs de Pacozsd, accourut en vainqueur pour défendre la maison de Habsbourg et terrasser ses ennemis? qui? Jellachich, un Croate!

Il fut un temps où les salons de Vienne raffolaient des Croates, les *Sereshans* étaient les lions à la mode, et l'enthousiasme public ne connaissait pas d'autre idole que le Ban; on eût dit à cette ivresse universelle que l'empire n'avait pas eu d'autres défenseurs.

Il convient d'ajouter cependant que les temps dont je parle sont déjà bien loin de nous, et que s'il y eut exagération alors dans les louanges, il y eut plus tard excès d'oubli.

On commet aujourd'hui en Autriche, et vis-à-vis des peuples slaves, précisément la même faute qui porta ceux-ci à se soulever contre la Hongrie. Sans doute l'injure ici n'a rien de ce parti-pris superbe, de ce sanglant dédain qu'elle affecta jadis chez la race madjare; mais il reste néanmoins constant que l'*égalité* des droits promise par François-Joseph n'en est pas davantage une *vérité!*

Il serait difficile de dire quelle peut être dans cette grande question des nationalités l'opinion personnelle de l'empereur. Et d'abord le jeune prince a-t-il bien eu le temps de s'en former une, et d'étudier par lui-même les vœux et les besoins des différentes populations réunies sous son sceptre? Ce qu'on doit avouer, néanmoins, c'est que François-Joseph a dans l'habileté de son premier ministre une confiance marquée, et qu'il est déterminé à pousser aussi loin que les circonstances le permettront l'essai loyal et sincère qu'il a entrepris du gouvernement constitutionnel.

Moins homme d'État que militaire (et cela se conçoit sans peine chez un prince de vingt ans que sa bravoure sollicite), les soins de son armée ont eu le pas sur les préoccupations de la politique. C'est un franc soldat, a dit de lui l'archiduchesse Sophie; et ce mot dans la bouche maternelle ne laisse pas d'avoir son autorité. Ce goût décidé pour l'uniforme inspira même au premier abord un certain mécontentement à la bourgeoisie viennoise habituée aux mœurs patriarcales de ses vieux empereurs; mais sa bonne grâce, son courage de lion sur les champs de bataille, et surtout

son ardeur généreuse à braver pendant le choléra tous les périls de la contagion, eurent bientôt triomphé de ces petits ressentiments, et aujourd'hui son nom est adoré. « Il a bien du caractère, » nous disait un jour un de ses généraux qui le connaît jusqu'à l'intimité; quant à sa bravoure, il suffirait d'en citer un trait. Comme Haynau lui ordonnait dans un engagement de se retirer d'un poste dangereux où la mort pouvait à chaque instant l'atteindre, il affecta d'abord de ne pas entendre, puis enfin, voyant le général insister au nom de la discipline militaire. « Si c'est là, s'écria-t-il avec humeur, ce que vous appelez être empereur, mieux vaut cent fois n'être qu'un simple officier! »

Mais ce fut à la prise de Raab qu'il se distingua par son plus beau fait d'armes et conquit en vrai soldat de son armée cette petite croix de Saint-Georges de Russie dont s'étoile de préférence habituellement son uniforme de colonel.

Le 23 avril 1849, les troupes autrichiennes évacuèrent Pesth, laissant une garnison à Bude. Le corps du général Schlick formait l'arrière-garde, et passa le dernier sur le pont suspendu, tandis que le corps de Jellachich prit position sur le pont de bateaux. Après quelques escarmouches et un engagement plus sérieux entre Acs et Comorn, Schlick força le général hongrois qui l'avait attaqué à la tête de douze escadrons de regagner Comorn. Après cette dernière tentative de l'ennemi, l'armée accomplit sa retraite sur Presbourg, où l'empereur vint la rejoindre le 1er mai. On fixa au 28 juin l'attaque de Raab, et le 26, l'empereur arriva

à Altenbourg, où il rallia le corps d'armée de Schlick. Le 27, le corps de réserve tourna la position de Raab en même temps que la cavalerie reçut ordre de faire le même mouvement sur la route de Raba Patona, vis-à-vis de Szabathegy, ordre qui ne put être exécuté parce que l'ennemi avait rompu presque tous les ponts établis sur les canaux nombreux qui sillonnent cette contrée marécageuse et remplie d'étangs. Le quartier général d'Haynau était à Leiden, et tout auprès bivouaquait la division Paniutine; l'empereur se retira à Leiden. Le matin du 28, à dix heures et demie, le premier corps d'armée s'avança du côté d'Abda; en même temps, le baron Raischach recevait l'ordre d'attaquer Raab du côté de la Schütt inférieure, tandis qu'une autre colonne peu considérable, conduite par le prince François de Liechtenstein, se présenterait devant la place du côté de Szigeth.

Les Madjars accueillirent les assaillants avec un feu nourri de toutes leurs batteries; mais un détachement de chasseurs tyroliens cachés sur les rives du fleuve et appuyés par une batterie de 12 firent si bien que les Autrichiens traversèrent la Schütt, les uns à la nage, les autres sur un pont à moitié détruit et qu'on rétablit à la hâte. La jonction des deux corps de Wohlgemuth et de Schlick s'opéra alors, et ce dernier prit le commandement des forces réunies de Wohlgemuth, Benedeck et du général russe Berg, Haynau étant encore à Leiden. Lorsqu'ils lui demandèrent ses ordres, « Messieurs, répondit Schlick, il faut prendre Raab. » On lui objecta la forte position de l'ennemi,

protégé par des redoutes formidables, et l'impossibilité où s'étaient trouvées les colonnes chargées de tourner la position d'exécuter l'ordre reçu; plusieurs autres raisons furent encore présentées. « La pilule est amère, répliqua Schlick; et mieux vaut l'avaler aujourd'hui que demain. »

Pour apprécier la valeur de ces paroles, il faut voir l'homme. Je ne crois pas que depuis le temps de Götz de Berlichingen, d'Otto de Wittelsbach, ou de tout autre héros célèbre du moyen âge, il se soit jamais rencontré de plus parfait soldat, de plus superbe homme de guerre. Doué d'une taille d'environ six pieds, parfaitement proportionné, droit et portant avec aisance le double poids des ans et de la gloire, son premier aspect donne l'idée de la poésie de la guerre. Schlick est la chevalerie personnifiée, et quand on l'a vu une fois, on comprend aisément l'extrême indifférence avec laquelle il avalerait dans l'occasion l'*amère pilule*.

A peine l'ordre avait-il été donné, à peine les troupes avaient-elle traversé la rivière que les cris de *vive l'empereur!* annoncèrent tout à coup l'arrivée de François-Joseph : il venait de quitter le camp de Haynau pour voir ce qui se passait du côté de Raab. Le général en chef, pensant qu'il ne serait pas possible de prendre la ville ce jour-là, avait essayé de persuader au jeune prince de demeurer où il était; mais le bruit du canon n'eut pas plutôt frappé ses oreilles qu'il était accouru. A ce moment, le général Schlick venait de placer en ligne sept batteries à l'aide desquelles, tout en conti-

nuant à gagner du terrain, il foudroyait l'ennemi. Le feu était épouvantable, et l'artillerie autrichienne, électrisée par la présence de l'empereur, fit des prodiges et poussa l'audace jusqu'à s'avancer à cinq ou six cents toises des redoutes hongroises.

Au bout d'un quart d'heure, le feu cessa, l'ennemi était en pleine retraite et les lignes extérieures emportées. Durant tout ce temps, l'empereur demeura au plus fort de la canonnade. Cependant, le commandant en chef entendant le feu des colonnes commandées par Liechtenstein et Raischach, jugea que le moment était venu de commencer l'assaut, et, après avoir donné l'ordre de marcher, il s'approcha de l'empereur et lui annonça que dans une demi-heure Raab serait en son pouvoir.

« Bravo, Schlick ! s'écria François-Joseph plein de joie, bravo ! Et vous me rendez d'autant plus heureux qu'on m'avait dit que la chose était impossible ! »

Le jeune prince déclara ensuite qu'il voulait monter sur la brèche à la tête du bataillon désigné pour marcher le premier. « Sire, reprit le général Schlick, c'est la première fois et ce sera sans doute la dernière que j'aurai quelque chose à refuser à Votre Majesté ; mais si vous voulez absolument entrer à Raab, que ce soit avec le troisième bataillon et à mes côtés. » L'empereur céda ; mais j'ai entendu dire depuis au général Schlick que la résolution prise par François-Joseph d'entrer dans une ville où, dix minutes auparavant, on parlait encore de république, d'où le drapeau et les cocardes tricolores n'avaient pas encore eu le temps

de disparaître; dans une ville dont les échos retentissaient encore du bruit de la canonnade, lui causa une impression telle qu'il n'en avait éprouvé de sa vie.

On franchit sans difficulté les ouvrages extérieurs, et on s'engagea de même dans la longue rue du faubourg. Mais pour arriver de là dans l'intérieur de la ville, le passage devenait impraticable, car les deux ponts étaient brûlés et à moitié détruits. Persuadé que l'empereur, arrêté par un semblable obstacle, n'irait pas davantage au-devant du danger, le général Schlick prit congé du prince et s'occupa des ordres à donner pour rétablir les ponts, de manière à pouvoir communiquer avec la ville. Mais il avait compté sans l'intrépide ardeur de François-Joseph.

Le jeune empereur ne fut pas plutôt seul, qu'il mit pied à terre, résolu à risquer le passage sur l'un des deux ponts en ruines. Traverser ces débris croulants au moyen de quelques planches jetées à la hâte et chancelantes, était, selon les propres termes du vieux général, un tour de force dont un danseur de corde eût seul semblé capable; mais l'empereur avait déterminé à part lui d'entrer le premier dans Raab. Suivi du comte Grünne, de M. de Kellner, du comte Gyulay, ministre de la guerre, et du prince Félix Schwarzenberg, il pénétra dans la place, sans troupes pour le protéger contre la fureur d'une population naguère encore si acharnée. Au même instant, Liechtenstein et Raischach, le sabre à la main et suivis de leurs colonnes victorieuses, pénétraient d'un autre côté, et se

trouvaient face à face avec l'empereur, seul, à pied au milieu de la cité conquise, et n'ayant autour de lui qu'un petit groupe de fidèles. On imagine assez facilement quel dut être en cette circonstance l'enthousiasme des soldats ! L'admiration produite par le courage du jeune souverain sur tout ce qui l'environnait fut telle, que les Hongrois eux-mêmes, entraînés par un sentiment irrésistible, unirent leurs *Eljen !* aux hourrahs des vainqueurs.

La prise de Raab, un des plus beaux faits d'armes de cette campagne, fut entièrement l'œuvre du général Schlick, qui persista dans son plan de campagne, en dépit de toutes les représentations des officiers, qui tenaient une pareille attaque pour impraticable. Schlick reçut en récompense la croix de commandeur de Marie-Thérèse, et plus tard François-Joseph témoigna spontanément le désir qu'un régiment portât le nom du brave général.

Il est un épisode de cette journée qui peint mieux que tous les dithyrambes l'esprit dont les troupes autrichiennes étaient animées. Quand l'empereur arriva au plus fort de l'assaut, l'armée engagée alors le salua, comme par une subite inspiration, en chantant l'hymne national : « Dieu protége l'empereur ! » *Gott erhalte den Kaiser*, cri de fidélité, de prière et de bénédiction, entonné par des milliers de voix, au roulement des tambours, au son bruyant des trompettes, au fracas de la fusillade. D'un si glorieux motif la poésie ne pouvait manquer de s'emparer, et je termine en citant trois stances de l'épopée militaire de Zedlitz :

A travers la campagne incendiée, chasse un jeune héros sur son coursier hennissant. — Oh ! dites, quel est-il, ce jeune homme ? il chasse sous la grêle des balles, au plus épais de la mêlée, et dans cette lutte sanglante qu'on se livre autour du Raab, veut être le premier à concourir.

C'est l'empereur, qui vaillamment combat ici pour son trône, et relève du sol où elle gisait dans le sang la couronne de Hongrie. C'est François-Joseph, fleur de Habsbourg tendre et délicate ! François-Joseph, cuirassé avant l'âge pour les sérieuses entreprises !

A peine les siens l'aperçoivent sur le formidable champ de mort, soutenant l'assaut de la mitraille d'un courage qui empourpre sa joue, que du milieu du combat s'élève l'hymne populaire : « Dieu sauve l'empereur ! qu'il vive heureux et longuement ! »

Et son nom sur les lèvres, plus d'un succombe, hélas ! à qui la voix vient à faillir avant d'avoir épuisé le refrain. Ainsi est entré l'empereur dans les remparts croulants de Raab, au champ de l'hymne populaire, au bruit retentissant des balles.

---

# CHAPITRE XXV.

## LA HONGRIE. — ESQUISSE DE MOEURS.

Autrichiens et Hongrois. — Les races asiatiques. — Les Affghans et les Madjars de la même famille. — Les Égyptiens et les *highlanders* d'Écosse. — La féodalité et les *clans*. — Vaste extension de l'élément aristocratique. — Statistique nobiliaire. — Ce qu'est le noble. — Le code civil hongrois. — Dissensions des rebelles entre eux. — *« Voyez mon cousin, il devrait être pendu ! »* — Alliance dénaturée entre les aristocrates et les révolutionnaires. — Madame Kossuth. — Les chances de la république en Hongrie. — Le parti modéré parmi les Madjars. — Szechenyi, Deak, Sommschütz. — Le gouvernement madjar tel qu'il était. — Les grandes villes. — Pesth et Presbourg. — Le faubourg Saint-Germain des *Pusztas*.— Les grands seigneurs et les paysans.— Madjar et Slowack. — Première scène d'*Ivanhoë*. — Les palais et les pâtres. — Le vieux château de Presbourg. — *Moriamur pro rege nostro !* — L'enthousiasme chez les Hongrois. — Caractère du Madjar. — Physionomie de la guerre. — Que deviendra la race madjare ? — Une chanson populaire.

Si jamais il y eut au monde deux races parfaitement dissemblables, c'est à coup sûr la race autrichienne et la race hongroise. Je ne trouve de point de comparaison pour la dernière qu'en Irlande. Un Madjar et un Irlandais sont frères jumeaux. Tous les deux se croient sortis du front sacré de Brahma, tandis que,

selon eux, les autres misérables habitants de la terre tireraient tout au plus leur existence de sa cheville, et les fautes comme les vertus de l'un et de l'autre procèdent de leur origine asiatique. Toutefois la nationalité madjare se distingue au premier abord de la race hibernienne par un manque absolu de religion, disons mieux, une sorte d'idolâtrie involontaire, de culte mystérieux qu'on prendrait pour je ne sais quelle réminiscence des temps où régnaient Ahriman et Ormuszd (1).

Il faudrait des volumes pour récapituler les innombrables théories inventées sur l'origine des Madjars et la date de leur établissement dans la Pannonie; mais ce dont on ne saurait douter, c'est qu'ils appartiennent à cette vaste famille tartare du nord-est, avec laquelle ils offrent encore, à l'heure présente, tant de traits de ressemblance.

Au point de vue physiologique, leur parenté avec ces races orientales vous saute aux yeux, et vous reconnaissez que dans des temps antérieurs, il a dû exister un lien étroit et intime entre le Madjar, l'Affghan et le sauvage compagnon du Circassien Schamil. Le Madjar, tout en conservant au contact de la civilisation européenne plusieurs des qualités de l'Orient, en a perdu la gravité sérieuse, et s'est fait léger et

(1) J'indiquerai à ce sujet le langage mystique de la presse hongroise pendant les derniers événements, ces appels au « Dieu hongrois, » au « Dieu madjar, » comme à une divinité spéciale et n'appartenant qu'aux descendants d'Arpad, ces constantes invocations du *« madjar Isten »* l'*esprit tutélaire.*

inconséquent comme le Polonais lui-même. Bien des gens d'une haute érudition ont pensé que dans ce peuple étrange qui résiste si opiniâtrément à tous les efforts de l'esprit et de l'éducation moderne, il se trouvait du sang d'un peuple plus énigmatique encore : du *Zigeuner*. Il est certain que plus d'un point de similitude se laisse découvrir entre les Madjars et ces enfants de l'antique Égypte, condamnés à un vagabondage sans trêve et que nous appelons des Bohémiens.

Enfin, et pour épuiser mes comparaisons, je constaterai plus d'un rapport avec certains montagnards de la bande de Rob-Roy, avec le *highlander* d'Écosse, tel que Walter Scott nous a appris à le connaître.

Qu'on pense à cet imperturbable attachement de l'aristocratie hongroise aux institutions féodales, à cette interprétation tout arbitraire, qui la caractérise, de l'idée de propriété, à ce penchant si fort chez les populations madjares à se faire en toute occasion justice soi-même, et naturellement on se rappellera l'Écosse avec ses chefs et ses *clans*, l'Écosse telle qu'elle était encore il y a moins d'un siècle. Prenez Waverley, par exemple, et dites si le féodal Fergus et ses compagnons ne sont point une peinture passablement exacte de l'entourage de maint gentilhomme madjar. La grande extension de l'élément aristocratique sur toute la population forme un rapprochement de plus ; car tandis qu'en Irlande le peuple proprement dit prédomine, en Écosse on trouve difficilement un individu qui plus ou moins ne se dise *laird*. D'autre part (et

ces points de contact avec les deux nations dépendantes de la couronne anglaise sont trop remarquables pour que je n'insiste pas), — d'autre part, les habitudes sociales et les coutumes de la noblesse madjare affectent presque tous les signes distinctifs de la classe correspondante irlandaise. Ce mot de noblesse comporte en Hongrie une signification d'une étendue extrême, et jusqu'à un certain point on peut prétendre que dans ce singulier pays, ne pas être noble c'est n'être pas !

Les rapports statistiques officiels dressés vers le commencement du siècle donnent un noble sur vingt individus, ce qui ferait aujourd'hui, la population s'étant accrue de près des deux tiers, ce qui ferait environ un noble sur quatorze (1).

Or, quand on réfléchit à ce qu'est le noble hongrois,

(1) Voici comment est répartie cette table pour les différentes provinces de l'empire :

| | |
|---|---|
| Moravie et Silésie, un noble sur............... | 855 individus. |
| Bohême.................................... | 828 |
| Dalmatie.................................. | 568 |
| Carinthie et Carniole......................... | 365 |
| Haute Autriche, ou pays au-dessus de l'Enns..... | 353 |
| Styrie .................................... | 353 |
| Lombardie.................................. | 342 |
| Venise..................................... | 260 |
| Côtes méditerranéennes ...................... | 259 |
| Tyrol...................................... | 222 |
| Gallicie.................................... | 68 |
| Transylvanie................................ | 23 |
| Hongrie.................................... | 20 |

la chose ne laisse pas de devenir assez grave. Le noble seul, qu'on se le dise bien, a des droits politiques ; lui seul est citoyen. Non-seulement il possède tous les droits positifs, tous les droits d'initiative, mais lui seul aussi s'arroge le privilége négatif de résister à toutes les réclamations d'autrui quand cela lui convient, les réclamations fussent-elles d'ailleurs cent fois justes et raisonnables.

Non-seulement l'homme noble exerce une puissance illimitée sur ce qui l'entoure, mais il échappe à tout contrôle supérieur, et se range dans le fort petit nombre de ceux auxquels la loi même attribue le privilége de mal faire avec impunité. Il suffirait d'un regard jeté sur l'ouvrage de Verböczy, ce fameux ***Tripartitum***, code civil hongrois, pour voir les immunités monstrueuses accordées au gentilhomme madjar. La liste de ces *libertates fundamentales* du Tripartitum vous semble moins absurde qu'horrible, lorsque vous pensez que pour les maintenir telles qu'elles sont, des flots de sang ont coulé, il n'y a pas deux ans, et que la résolution prise par l'Autriche d'en finir avec un pareil ordre de choses, a mis les armes à la main aux plus illustres représentants des hautes classes hongroises.

Revenir à un système féodal opposé au progrès politique sous toutes ses formes, c'était à quoi tendaient les esprits même les plus naturellement ennemis de l'insurrection ; et contre des tendances aussi subversives et aussi persistantes (quel que soit le masque sous lequel on les cache), il faut l'avouer, une cer-

taine inflexibilité dans les idées de centralisation devenait indispensable.

Plus que partout ailleurs, il existe en Hongrie cette absence d'union qui rend impossibles les combinaisons politiques, et plus facilement là que partout, vous arrivez à connaître la vérité en écoutant les griefs de chacun, car dans ce procès que vous instruisez sur les lieux, c'est à qui attaquera son voisin. Deux personnes également compromises dans la même cause, si vous les entendez à part, vont se déchirer l'une l'autre. Essayez de prononcer seulement le nom de Kossuth devant un de ces hommes composant ce qu'on appelle là-bas le vieux parti conservateur, *alt-conservativ Partei*, et vous verrez quel traitement sera infligé à l'ancien dictateur; ce qui du reste ne signifie pas le moins du monde que le personnage qui s'emporte de telle façon n'ait point pris son contingent dans l'affaire, bien au contraire, il y a trempé, et jusqu'au cou ; mais à son point de vue !

« Voyez mon cousin... me dit un jour à Vienne un ultramadjar, un homme qui refuse obstinément au jeune empereur le droit de régner sur lui ; voyez mon cousin... il devrait être pendu ! »

Le motif de cet *arrêt sévère*, c'était que le susdit cousin, bien qu'appartenant au parti conservateur, avait consenti par violence à donner de l'argent à la cause soutenue par Kossuth, laquelle munificence au fond ne prouvait rien, car le duc de Coburg Kohary, fort éloigné, Dieu le sait, de toute pensée séditieuse, de quelque genre qu'elle fût, dut subir lui aussi la loi

des révolutionnaires, et contribua, bon gré, mal gré, de quelque chose comme un million au succès d'une entreprise qu'il abhorrait.

De l'autre côté, il suffit de lire la première page venue de n'importe quel ouvrage publié par le parti démocrate (si tant est toutefois que jamais l'ombre d'une idée démocratique ait existé en Hongrie en dehors des mystiques rêveries de Kossuth), il suffit, dis-je, d'ouvrir le premier ouvrage du parti démocrate, pour se convaincre que son estime à l'égard de ses nobles compagnons d'insurrection ne dépassait guère celle que professaient ces derniers envers lui. Nulle part, plus que dans leurs pages, on ne voit la noblesse raillée et traitée avec mépris, et si l'on veut avoir de l'aristocrate madjar du parti conservateur un portrait tel que l'adversaire le plus déterminé de la cause hongroise eût hésité à le tracer, il faut s'adresser à Schütte, le camarade de Bem, lors des journées d'octobre à Vienne, ou bien à Mme Pulszky, dans son amusant *Journal d'une dame hongroise* (1). Mais cette noblesse même étant, comme je l'ai démontré, *tout*, que reste-t-il, si elle est écartée? Ce qui reste à la révolution française après la chute des girondins, — ce qui reste à toute rébellion quand vous avez arraché la

(1) Il y a dans la littérature actuelle peu de choses plus divertissantes que la description donnée par Mme Pulszky de ce grand seigneur madjar qui mariait tous ses paysans selon son bon plaisir, et qui, à ceux qui osaient choisir pour eux-mêmes, faisait tranquillement administrer vingt-cinq coups de bâton sur l'heure.

dernière planche qui résiste à l'envahissement du flot destructeur.

Il est hors de doute que le moment de la victoire contre l'Autriche aurait été celui de la désunion des deux partis; et quand vous suivez l'insurrection hongroise depuis son commencement et que vous étudiez certains individus qui s'y trouvaient compromis, vous êtes tout d'abord frappé par l'antagonisme de ces prétendus alliés et par l'esprit de dissimulation et de ruse qui animait et les uns et les autres.

Un officier serbe, alors au service de la Hongrie (car ceci se passa dans les premiers jours d'avril 1848, avant la pétition de séparation), me racontait qu'il se trouva un soir dans un salon de Presbourg en compagnie de Mme Kossuth. Elle était assise entre la comtesse Karolyi et la comtesse Batthyanyi, lesquelles, obéissant aux exigences politiques, accablaient la *roturière* de flatteries et de soins.

Avisant de loin l'officier en question : « Voyez un peu, s'écria-t-elle, comme mon Leyosch a été reçu à Vienne, IL SERAIT EMPEREUR D'AUTRICHE S'IL LE VOULAIT (1) ! »

« Je la regardai, poursuivit la personne qui me ra-

(1) Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler qu'en mars 1848, Kossuth, haranguant le peuple à Vienne des fenêtres de l'hôtel de l'*archiduc Charles*, exclamait sur tous les tons : « N'oublions jamais que nous devons tout à l'empereur. — Tout ! toutes nos libertés ! Soutenons-le jusqu'à la fin. — *Celui qui penserait à trahir l'empereur serait tout simplement un misérable infâme !* » A cette époque pourtant la « trahison » était arrêtée et résolue. « *Words ! words ! words !* » comme dit Hamlet.

contait cette anecdote, afin de voir si elle avait perdu le sens, tant ses paroles me semblaient absurdes et folles; mais le coup d'œil rapide qu'échangèrent aussitôt ses deux voisines, et le haussement d'épaules involontaire, presque imperceptible, dont ce coup d'œil fut accompagné, m'en dirent long sur ce chapitre, et me firent dès lors pressentir une bonne part de ce qui ne manqua pas d'arriver. Je vis à l'instant l'inévitable désunion des deux partis, et je ne pus m'empêcher déjà de compatir à l'humiliation amère que s'était volontairement imposée l'aristocratie madjare par une communauté de tendances révolutionnaires avec ceux qu'elle haïssait si profondément. »

Et c'était bien cela en effet! Devant cette altière attitude de la noblesse madjare, devant cette inflexible détermination de maintenir ses prétentions féodales, tous les plans de Kossuth devaient à la longue finir par échouer. Lui-même ne tarda point à le comprendre, et c'est alors qu'à son tour il chercha forcément un appui en dehors de ses sympathies immédiates et nationales. L'idée insensée de proclamer la déchéance de l'empereur et de mettre la Hongrie en république, en même temps qu'elle ouvrit un abîme entre Kossuth et les Madjars de vieille roche, le livra, lui, sans défense, aux intrigues anarchiques des révolutionnaires et du parti polonais, dont, à dater de ce moment, il devint, quoi qu'il pût faire, l'instrument et la victime.

Ce qui doit surprendre le plus, c'est que Kossuth, connaissant comme il le connaissait le caractère des Madjars, ait pu un seul instant s'imaginer que jamais

ils se rallieraient à une idée démocratique. Fausse ou vraie, limitée ou illimitée, nécessaire ou inutile, toute espèce de liberté, quelle qu'en soit la forme, est haïssable de nom et de nature aux yeux d'un véritable Madjar.

Mais avant d'aller plus avant, il convient d'indiquer un troisième parti dont, à mon sens, on n'a point assez tenu compte. J'entends parler de ces nobles Hongrois qui, dès qu'ils entrevirent la sédition et la révolte venant à la suite des efforts qu'ils voulaient tenter pour obtenir certaines concessions nécessaires selon eux pour le bien de leur pays, se retirèrent de la lutte, aimant mieux tout sacrifier que d'essayer l'accomplissement de leurs désirs au prix de leur bonne foi et de leur fidélité. Des noms tels que ceux de Szédenyi, Széchenyi, Apponyi, Josika, Sommschütz, Széchenyi, Deak (1), se recommandent d'eux-mêmes. Si cette opinion n'eut pour elle qu'un petit nombre de fidèles, du moins c'étaient en politique les plus capables du pays, ceux qui dès longtemps avaient marqué au premier rang par leur intelligence des affaires.

Parmi les très-jeunes membres des grandes familles madjares, combien aussi n'en rencontrez-vous pas qui n'ont participé activement à l'insurrection que par une sorte de délicatesse qui leur représentait comme déloyal d'abandonner à l'heure du danger ceux-là qui,

(1) Un des plus illustres parmi les jurisconsultes de l'Europe. Szécheny et lui faisaient partie du premier ministère Balthyanyi, mais ils s'en retirèrent tous deux dès qu'ils virent la pente où les choses inclinaient, et la suprématie de Kossuth.

avant le recours aux moyens violents, se croyaient autorisés à compter sur leur appui ! Ces deux classes exceptées, la grande majorité de la noblesse madjare peut passer à juste titre pour avoir soutenu la rébellion afin d'arriver à ses propres fins ; à savoir : le retour aux institutions féodales, la défaite de tout essai d'un système politique libéral ou éclairé, et le monopole entre ses mains du gouvernement de la Hongrie.

Heureux type de gouvernement, en vérité, et bien fait pour que des populations entières lui sacrifient l'existence ! Entrez dans le premier village hongrois ! dans la première ville même, — car ni Pesth ni même Presbourg n'échappent aux désastreuses conséquences d'un système d'administration, qu'en plein dix-neuvième siècle on ne saurait s'imaginer, — dans l'une comme dans l'autre de ces deux cités, de hideuses échoppes et des boutiques dignes des hameaux de la Basse-Bretagne se dressent vis-à-vis de somptueux palais où vous mènent des rues dont un bourg irlandais peut seul donner une idée. De ces deux grandes villes, Presbourg est maintenant la plus intéressante à mon sens. Les cités jumelles, Buda-Pesth, emblèmes de l'implacable haine de nations sœurs, représentent le passé. Au milieu des sombres ruines de Pesth, la répression triomphante est assise, mais la mort seule l'environne ; tandis que tout ce qui survit encore, projette et complote, tout ce qui rêve une infatigable opposition et se complaît dans cette résistance passive et polie, plus forte qu'une muraille de granit et contre laquelle le canon ne sert de rien, tout ce monde s'est

réfugié à Presbourg. Pesth est le symbole de Kossuth, le visionnaire violent, impossible et vaincu ; Presbourg représente le Madjar.

Les *boudeurs* sont à Presbourg, véritable faubourg Saint-Germain des *Pusztas* (1), avec ses beaux hôtels à balcons pleins de fleurs, son bruyant carnaval et son joli théâtre, tendu en cramoisi, bien éclairé, confortable ; espèce de Versailles en miniature situé au beau milieu de la plus misérable ville d'Irlande : Athlone ou Donaghadee. Il faut le voir pour comprendre le contraste. Des endroits comme Szégédin ou Débréczin ou Szolnok, sont trop d'une pièce pour vous rien apprendre. Déserts de poussière en été, en hiver bains de boue ; abîmes de saleté, de maladie, de désordre et de barbarie en tout temps et toujours, sauvages repaires auxquels nulle route ne mène, et qui, ainsi que les grands châteaux seigneuriaux, ne se laissent approcher que par la voie inconnue que trace au hasard la roue des charrettes ou le sabot du cheval !

Tout cela est incomplet ; à Presbourg vous avez les deux choses à la fois : le Madjar et sa créature, sa possession ; la *misera contribuens plebs* (2), et le grand seigneur magnifique. A droite et à gauche, admirez ces

(1) Les *Pusztas* sont les vastes terrains sablonneux (poussière ou fange selon la saison), dans lesquels les basses classes de la population, afin de ne pas « *s'emprisonner dans des maisons*, » creusent pendant l'été des demeures souterraines. La moitié de la Hongrie se compose de ces pusztas.

(2) Le terme par lequel dans le code de Verboeczy le *peuple* est désigné en Hongrie. Quelle cause que celle des Madjars pour exciter la sympathie des démocrates !

splendides palais, ces vastes édifices ornés comme au temps de Louis XIV, et dont les portes massives ou les grilles en fer s'ouvrent au-dessous d'un blason héréditaire, grand écusson d'or flamboyant d'un héraldique orgueil. Il y a le palais Zichy, le palais Grassalkowich, le palais Karolyi, et Dieu sait combien de palais encore. De temps en temps vous verrez arrêtés à leurs portes de brillants équipages attelés de quatre chevaux fringants, ou bien, à la nuit, toutes les croisées s'illumineront et vous entendrez les sons d'une éclatante musique. Puis, quand viendra le matin, et que les gais convives, cédant à l'élégante lassitude du plaisir quitteront un à un la fête, jetez un regard sur le grand espace qui s'étend devant vos yeux. Vous diriez que tous les nuages gris dont jamais il a plu au firmament d'envelopper la brumeuse Albion, en plein novembre, viennent de tomber soudainement sur la terre. Le pavé ne semble plus qu'un immense et mouvant brouillard.

Tout est d'un gris sombre, tout, hommes et bétail. Car cette vision nébuleuse est produite par d'innombrables troupeaux avec leurs pâtres; des Slowacks, avec leurs pourceaux, leurs poneys et leurs bœufs. Slowacks, bœufs, poneys et pourceaux, tout cela est brumeux et grisâtre, et tout cela gît pêle-mêle sur le sol, se roulant comme les vagues d'une véritable mer, un océan de formes indistinctes et étranges, un hideux, sale et vivant chaos (1). La voilà, la *misera contribuens plebs!*

(1) Les manteaux d'un blanc sale des paysans slowacks offrent exactement la même nuance que leurs troupeaux, et lorsque tous sont étendus

dans le premier palais venu, voilà son maître; et, dominant tout, s'élève au loin le Schlossberg, la clef de la Hongrie, ainsi que son nom vous le dit, la forteresse dont les murailles virent Marie-Thérèse acclamée *Roi!* Ruine aussi cette gigantesque citadelle, ruine comme l'antique foi du Madjar pour ses princes, comme ce passé féodal vers lequel il cherche en vain à retourner en remontant le cours des siècles!

Lorsqu'on connaît le caractère hongrois, cette explosion d'affection pour l'impératrice-reine, dont on a fait si grand bruit de nos jours, diminue considérablement d'importance. Le vrai Madjar ne peut vivre sans un enthousiasme quelconque, et le pis, c'est qu'à cet enthousiasme, pour ainsi dire spontané, tout sert de prétexte, la plus mauvaise comme la meilleure cause. Voyez la frénésie dont s'animèrent les populations hongroises à la pensée de reprendre Bude sur Hentzi au printemps de 1849. C'était une idée fausse, — j'entends de *leur propre point de vue*, — une erreur manifeste, ainsi que le prouva bien tout ce qui s'ensuivit; mais n'importe, — un motif d'enthousiasme s'y laissa voir, et la fièvre se déclara aussitôt, sans aucun égard aux conséquences.

Du reste, cette promptitude à l'enthousiasme provient en général de la très-légère distinction que fait le Madjar entre le bien et le mal; il ne reconnaît guère ce qu'on appelle les *principes fixes*, et son idée

sur le pavé d'un espace ouvert, c'est un pêle-mêle où vous ne distinguez plus les hommes du bétail.

de moralité et d'honnêteté diffère entièrement de celle que les autres pays reconnaissent. Impie par instinct, vous remarquez chez lui une sorte de répulsion pour les vérités sublimes de la religion chrétienne ; on dirait qu'il y voit un obstacle à cette liberté absolue qu'il ambitionne, et dont l'amour lui a été légué par ses ancêtres tartares. Au-dessus de lui, EN TANT QUE MADJAR, il ne reconnaît rien. « Je suis Madjar, et au-dessus de moi il n'est ni césar ni Dieu ! »

Le vrai Hongrois (ce qui n'est point de race madjare pure n'entre pas dans cette catégorie), ne reconnaissant d'autre loi que son bon plaisir, ignore assez naturellement les restrictions morales et sociales auxquelles d'autres nations se soumettent. Son honneur n'est pas le nôtre, et la force étant en toute occasion sa raison suprême, il est enclin à placer l'honneur uniquement dans la valeur physique ; sur ce terrain, il n'a point de supérieur. Les deux grandes qualités du Madjar sont l'hospitalité et le courage ; mais de leur excès même procèdent ses deux plus grands défauts. Du juste et profond sentiment de sa bravoure lui est venue cette conviction que tout, absolument tout, peut se faire pourvu qu'on en réponde avec sa vie ! Quant à cette hospitalité madjare, ne pourrait-on pas aussi bien la comparer à un gouffre où se sont englouties les plus immenses fortunes ?

Le Madjar a trop de superbe dans l'âme, trop de préoccupation de ce qu'il estime sa propre grandeur, pour se beaucoup soucier du bien qu'il fait aux autres ; et dans cette magnifique hospitalité qu'il exerce

avec faste, il faut voir tout autre chose que la pratique d'une vertu chrétienne. Si sa maison est noblement ouverte à tout venant, croyez qu'en même temps que son amour du prochain ce besoin d'ostentation qui le possède y trouve son compte. Le Madjar sème l'or parce qu'il convient qu'un homme de son rang se montre magnifique. Il dépense quatre ou cinq fois ses revenus, parce que des gens de sa qualité ne doivent point surveiller leurs affaires. Au fond de ses vertus comme de ses fautes, vous retrouvez le Tartare; et bien que les manifestations puissent en être différentes, le même esprit anime à la fois le magnat et le *Tchikosch* (1) vagabond.

Le noble madjar n'est pas seul privilégié en Hongrie: ici la race se tient pour supérieure à toute autre, et le Madjar de rang inférieur trouve plus naturel, lorsqu'il est pauvre, de dévaliser les passants que de travailler. De là cette popularité dont jouissent certains bandits; de là le lyrisme que les bardes nationaux dépensent autour des noms de Schinderhannes et de Schubry. Là encore se reconnaît cette appréciation perverse des choses, cette incertitude à distinguer ce qui est bien de ce qui est mal. De même que les Spartiates, qui volontiers amnistiaient le voleur pourvu qu'il fût adroit, le Madjar absoudra le bandit si le bandit a du courage. De tout le reste, il s'en soucie fort peu.

Cette distinction de race si hautement proclamée, si courageusement maintenue, devait naturellement

(1) Espèce de pâtre préposé à la garde des troupeaux de chevaux.

aboutir à la soumission absolue des indigènes. Aujourd'hui encore, en Hongrie, le Slowack n'est au Madjar que ce que le porcher saxon était au chevalier normand : Gurth devant Boisguilbert, dans la première scène d'*Ivanhoë*, telle est en un mot la position relative. Avec l'instinct guerrier qui anime une portion considérable des races slaves, la tyrannie madjare aurait eu fort à faire à vouloir tout dompter, et vis-à-vis des Croates et des Serbes, il fallut bien se résoudre à compter et admettre dans les régiments hongrois les nationalités jalouses qu'on ne pouvait réduire, comme le pauvre Slowack, à l'état d'instrument de travail et de souffre-douleurs.

Il devient facile dès lors de concevoir qu'en pareille circonstance une guerre où les opprimés se lèveraient contre les oppresseurs, ne pourrait être qu'une guerre d'extermination ; car à moins d'emporter la victoire et de maintenir ainsi sa suprématie sur les races assujetties, le hautain Madjar se verrait réduit à la condition des autres humains, contraint, s'il appartenait à la classe inférieure, d'accepter l'insupportable et dégradante obligation du travail, et réduit, s'il était d'un plus haut rang, à reconnaître les mêmes lois que les autres hommes.

Le Madjar, tel qu'il existait avant les guerres de ces deux dernières années, était une anomalie dans la civilisation européenne ; un vrai contre-sens, curieux si vous voulez, mais aussi dépaysé au milieu de tout ce qui l'entourait de toute part, que le serait l'empereur de la Chine au milieu des *docks* de Londres. Quel sera

le sort définitif de cette étrange race? Lutteront-ils encore? ou bien, pareils à leurs ancêtres, les Huns, vaincus il y a mille ans par le *germanisme* (1), leur dernière bataille a-t-elle été livrée, leur *Hunnenschlacht*, et sont-ils destinés à s'éteindre? Qui le dira? Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que la race madjare résiste à la civilisation, et ne se laisse modifier par aucun élément nouveau.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans répondre à ceux qui pourraient être tentés de m'accuser d'exagération, que tous mes renseignements, quels qu'ils soient, je les ai puisés d'abord dans ce que j'ai vu, et aussi dans les écrits mêmes d'historiens dont les plus enthousiastes partisans de la cause madjare ne sauraient révoquer l'autorité; pour plus simple édification à l'endroit du caractère que j'ai essayé d'esquisser, je renvoie mes lecteurs à Schütte, le panégyriste chaleureux des Hongrois; je les renvoie surtout à cette chanson, populaire des bords du Danube aux rivages de la Theiss, et que je veux traduire ici, ne fût-ce que comme pièce à l'appui :

L'épée de mes ancêtres, teinte de sang, pend toute rouillée à la muraille, et ne brille plus à l'appel de la gloire.
Je suis un noble Hongrois!

Je ne travaille jamais et n'ai étudié de ma vie. Mais je dors

(1) Dans le fameux combat de Lechfeld où la victoire resta à l'empereur Othon I[er]. Ce combat est devenu célèbre sous le nom de *bataille des Huns* (*Hunnenschlacht*).

beaucoup et m'en trouve bien. Le travail est pour les manants !

Je suis un noble Hongrois !

Paysans ! refaites-moi ces chemins ! Vite ! où sont tes chevaux ? Ils auront l'honneur de me traîner. Des hommes comme moi ne marchent pas !

Je suis un noble Hongrois !

Pourquoi apprendrais-je quelque chose ? Pourquoi rien savoir ? Les savants sont de pauvres diables. Quant à moi, je ne sais ni lire ni écrire !

Je suis un noble Hongrois !

Je ne possède qu'une seule science ; mais je la possède bien. Je sais manger et boire comme pas un !

Je suis un noble Hongrois !

C'est heureux que je sois exempt de toute contribution, de tout impôt, car j'ai peu d'argent et énormément de dettes !

Je suis un noble Hongrois !

Lutter pour le bien commun ? souffrir pour des peines collectives ? ah bah ! Rien ne dure ici-bas, et les blessures de la patrie se guériront comme tant d'autres.

Je suis un noble Hongrois !

Les droits féodaux d'une féodale naissance ! je ne connais que cela, et n'ai d'autre croyance. Mais à ma mort, sans avoir eu l'ennui de rien faire sur terre, je serai porté tout de même par les anges jusqu'au ciel !

Je suis un noble Hongrois !

---

# CHAPITRE XXVI.

## LA CROATIE ET JELLACHICH.

Les races de la Pannonie. — Les Slaves. — L'Illyrisme. — Mouvement littéraire. — Luttes parlementaires. — Le comté de Touropol. — État déplorable du pays sous le rapport administratif. — État financier de la Hongrie. — Son produit annuel. — La diète provinciale de 1847. — Élection de l'archiduc Étienne comme palatin. — Metellus Ojégowitch. — La diète de Presbourg en 1848. — Menées des Madjars. — Oppression de la Transylvanie. — Fidélité des Trois-Royaumes. — 36,000 hommes envoyés à Radetzky. — Demande adressée à l'empereur pour que Jellachich soit nommé Ban. — Rupture avec la Hongrie. — Ce que c'est qu'un Croate. — Caractère national du Slave. — La bataille de Kanissa et ses rapsodes. — Les Seressâners. — La garde d'honneur. — L'empereur. — Les chants héroïques. — Saladin et sir Kenneth d'Écosse. — Les manteaux écarlates. — La ronde de nuit et la patrouille rouge. — « Le Ban. » — Idée populaire qu'il est invulnérable. — Jellachich à la bataille de Pacoszd.—Le cri de guerre des mourants.—Silhouette du Ban.— Ce qu'il n'a pas voulu. — Haine des Madjars contre Jellachich. — Comment il sauva l'empire. — Sa nomination à la dignité de Ban. — Kulmer et Casimir Batthyanyi.—Innspruck et la déchéance conditionnelle du Ban. — Victoire de Jellachich. — Son éloquence.— Ce qu'il a fait et ce qu'il est. — Le Bayard de l'Autriche.

Il ne m'appartient pas de disserter ici sur tant de races diverses établies en Hongrie, et je demande à laisser de côté Valaques, Ruthènes, Rusines, Szotacks, Slovènes, Szeklers, Jazygers, Cumanes, Heiducks et

autres tribus qui divisent les populations de l'ancienne Pannonie en presque autant de races distinctes qu'il y en a dans le reste de l'Europe.

Cependant, après avoir parlé des Madjars, ou race conquérante, on ne saurait passer sous silence les populations indigènes, les descendants des antiques Illyriens, qu'au lieu de séparer en Croates, Slowacks et Slavons, il vaudrait mieux tout de suite nommer les races slaves. C'est, à vrai dire, en leur qualité spéciale de Croates et comme sujets d'une couronne indépendante, que les partisans du Ban résistèrent à la suprématie politique des Madjars; mais c'est comme fils d'une même race-mère, comme enfants de l'immense famille gréco-slave, que leur nationalité répugne à la nationalité du Tartare.

On appela d'abord Illyrisme (1) cet antagonisme des Slaves du sud contre les Madjars, et longtemps la question sembla n'avoir en somme qu'une portée littéraire; plus tard la nationalité s'en mêla, puis vinrent les passions politiques, et avec elles l'explosion.

En 1835, Vukotinowitch, Gayi, et quelques autres commencèrent à réveiller par leurs écrits le génie national endormi. Gayi fonda à Agram une feuille appelée *le Journal de la Croatie*, et l'année suivante il transforma ce nom en *Journal national Illyrien* (*Illirske Narodne Novine*), dirigeant ses plus constants efforts

(1) Du nom de leurs ancêtres les Illyriens. L'appellation de Hongrois étant plutôt un terme politique servant à désigner toutes les races qui habitent la terre de Hongrie. Il y a fort peu de temps, un Slowack et un Madjar, un Saxon et un Szekler, étaient tous également des Hongrois!

vers le but de l'unité de langage dans tous les districts de la Slavonie du sud.

Le cri de ralliement une fois jeté, l'écho se fit entendre des bords de l'Adriatique jusqu'au Balkan.

En 1844, Ivan Kukuljewitch traduisant la fameuse chanson d'Arndt, « *Wo ist des Deutschen Vaterland,* » substitua le mot de *Slave* à celui d'*Allemand*, et termina chaque strophe par ces paroles : « Partout où la langue slave se parle, du nord à l'est, de l'ouest au sud, là se trouve la patrie du Slave; si grande, si vaste est la Slavie! »

D'année en année l'éloignement ne fit que s'accroître entre les deux races. En 1840, les enfants des écoles à Agram allumèrent en pleine rue des feux de joie avec les grammaires et les livres de classe hongrois, et les étudiants menacèrent d'expulser d'une salle de concert un artiste qui avait affiché la singulière prétention d'exécuter un air hongrois varié ! Les chants de guerre, si familiers à ces peuples (aux Croates de la frontière, surtout aux *Grenzlaenders*), les chants de guerre commencèrent à respirer la haine et la vengeance contre le Madjar, et il me suffira de traduire au hasard la première venue de ces improvisations populaires, pour montrer jusqu'où les ressentiments étaient portés :

Que chaque Slave fasse flotter sa bannière, qu'il prenne son épée de héros, et qu'il monte sur son coursier de bataille. L'ennemi est en face de nous!

Frères! en avant! Dieu nous protégera!

L'esprit du mal lutte contre nous! Voyez le Tartare, le Hun féroce! Comme il ose insulter à notre nation! Levons-nous tous! et envoyons-le dans l'enfer, sa patrie!

Frères! en avant! etc.

Venez tous à l'appel, et du nord et du sud, accourez, Illyriens et Slowacks! que la musique du canon vous entraîne, accourez au bruit des tambours, aux fanfares des clairons, au cliquetis des épées!

Frères! en avant! etc.

En 1842, à l'occasion du renouvellement du comitat d'Agram, le parti Sud-Slave remporta, sur la faction madjare, une victoire achetée au prix du sang. C'était l'époque où toutes les sympathies du gouvernement autrichien se déclaraient pour les Hongrois. Et l'on n'a pas oublié, peut-être, qu'en 1844 encore, l'Autriche, ayant à se prononcer sur cette périlleuse question de la suprématie de langage, sembla donner gain de cause aux Madjars. Les résolutions de la diète hongroise reçurent la sanction impériale, et il fut décrété que la langue madjare deviendrait le moyen de communication officielle dans tout le département de la chancellerie hongroise à Vienne, dans celui de la municipalité à Pesth, et dans tous les tribunaux; une seule et unique exception à ce décret était admise en faveur de la Croatie. Les races rivales continuèrent leurs luttes, et dans le comté d'Agram surtout, le parti slave et les nobles de Touropol pouvaient à peine se

rencontrer sans en venir aux mains (1). Il faut dire, aussi, que si la haine des Slaves grandissait d'heure en heure contre les Madjars, l'irritation des Allemands à l'égard de ces derniers n'était pas beaucoup moindre, et de part et d'autre on réussissait à se faire détester cordialement ! Poussé à bout de patience par l'état déplorable de la Hongrie, et par la manière effrayante dont l'administration de ce pays était négligée, le gouvernement autrichien sortit enfin de sa torpeur et entreprit autant que possible de remédier au mal.

Tandis que les aristocratiques administrateurs-nés de la Hongrie dansaient et s'amusaient à Vienne, le pays devenait la proie de Dieu sait quels mercenaires substituts. De la justice, de la loi, on n'en sonnait point mot; un peu par la menace, un peu par des contributions d'argent, tout s'arrangeait; et quant aux réclamations par trop importunes, on leur ménageait le fameux et irrésistible argument pratiqué sur le dos du seigneur don Basile : « Si jamais volée de bois vert, etc. »

Au point de vue financier, la Hongrie n'existait pas (2), et l'état où on la tenait, loin d'aider à ses pro-

(1) Le comté de Touropol est composé entièrement de gens nobles, jouissant de certains priviléges, et gouvernés par un *Landgraf*, que le gouvernement nomme. Les Touropoliens étaient presque tous des partisans déclarés de la cause madjare.

(2) La Hongrie rendait à l'État environ douze à treize millions de florins par an ; tandis que sous le régime de l'égalité de l'impôt, elle en pourra produire de soixante-dix à quatre-vingts. Il est vrai que l'État n'ayant au-

duits intérieurs, semblait destiné à les tarir dans leur source. Sitôt la mauvaise saison, toute voie de communication était interrompue, et pour peu que vous ayez parcouru le pays, vous n'aurez pas été sans remarquer (et cela même à Pesth) ces insondables fossés de boue qui rendent, par certains jours de pluie, les plus belles rues d'une ville impraticables, et mettent une voiture dans la nécessité absolue de faire un détour d'une demi-heure pour atteindre un but dont, en ligne directe, cinquante pas au plus vous séparent! Cependant, en face de cette flagrante incurie, de cette négligence coupable, auxquelles nulle puissance humaine ne put la forcer de renoncer, l'aristocratie madjare s'indigna lorsque l'empereur substitua des administrateurs aux *Gespanns* et aux *Vice-Gespanns* (1).

Ainsi que je l'ai dit, les Madjars, en s'aliénant par leurs innombrables abus de pouvoir toutes les populations des frontières du sud-ouest et du sud-est, n'avaient songé à s'assurer d'aucun appui du côté de leurs voisins du nord et de l'ouest. Ils haïssaient les Allemands comme à leur tour ils en étaient haïs, et une seule pierre de l'édifice politique déplacée, il de-

cune dépense administrative à défrayer, le produit financier de la Hongrie atteignait par le fait, pour lui, le double de son chiffre réel; mais que seraient donc vingt-cinq millions même pour un pays semblable, quand la Bohême, avec ses quatre millions d'habitants, rend, tous frais payés, dix millions de florins par an?

(1) On pourrait traduire préfets et sous-préfets. Non-seulement la naissance noble était de rigueur pour occuper l'une ou l'autre de ces fonctions, mais le *Stuhl-Richter* (sorte de juge de paix) et son substitut ne pouvaient être que des gentilshommes.

venait difficile que la plus petite portion en restât debout.

A la fameuse diète provinciale Croato-Slave, convoquée le 18 octobre 1847, on put aisément soupçonner de quelle façon tourneraient les choses, et la séparation des royaumes-unis de Croatie, Slavonie et Dalmatie, d'avec la Hongrie, se laissa dès lors prévoir.

On nomma délégués à la diète hongroise : à la Table des Magnats, Hermann Buzan ; à la Table des députés, Joseph Punjik et Metellus Ojégowitch furent chargés de représenter la Slavonie et la Croatie. Leurs principales instructions concernaient la défense des droits municipaux et des statuts des Trois-Royaumes; la résistance à tout essai de diviser ces trois royaumes entre eux; l'octroi de certains priviléges aux citoyens n'appartenant pas à la noblesse; le maintien à la couronne du droit de nommer aux fonctions administratives; mais avant tout, la protection de la langue nationale slave contre les empiétements du dialecte madjar, et l'établissement de cette langue pour la transaction de toute affaire locale et interne, tandis que le latin continuerait d'être le langage bureaucratique et officiel.

En même temps, pour témoigner de leur bonne volonté en toute circonstance où les droits nationaux n'étaient point menacés, les délégués slaves offrirent de se servir de la langue madjare dans leurs transactions avec la diète, laquelle était hongroise et fonctionnait sur le territoire hongrois.

Ils allèrent à Presbourg, et, après avoir pris à

l'unanimité la résolution d'élire l'archiduc Étienne comme palatin, et avoir en effet accompli cet acte à tout jamais regrettable, ils se mirent en devoir de discuter. A ce moment commencent les fameux et suprêmes débats qui devaient aboutir à la guerre civile. Tous les partis se rencontrèrent à Presbourg; du côté des conservateurs quand même (*Alt-conservativ*) il y avait Sommschütz, du côté des modérés, le comte Széchenyi; et Kossuth représentait la faction radicale.

Les Slaves subirent une défaite, et les partis ultra-madjar et radical l'emportèrent, unis qu'ils étaient alors ensemble, dans une de ces coalitions adultères dont notre temps n'a fourni, hélas! que trop d'exemples! Ojégowitch, qui se distingua fort dans tout le cours de la discussion, prédit aux Hongrois ce qui arriverait inévitablement s'ils persistaient dans leur arrogante oppression des nationalités slaves.

Le nouveau système hongrois comptait pourtant quelques partisans en Croatie; et là où l'or pouvait assurer un appui il fut largement dépensé. Dans certaines contrées du pays, à Kreuz et à Warasdin, par exemple, les Madjars furent invariablement repoussés; mais dans le comté d'Agram ils ne manquaient pas d'adhérents parmi les hautes classes. Vint enfin l'hiver de 48, et la célèbre diète de Presbourg aidant, les probabilités d'une guerre civile augmentèrent. Désormais la faiblesse et l'incapacité politique de l'archiduc palatin ne pouvaient rester un mystère pour personne. Encourager les espérances séditieuses, et permettre aux mécontents de s'entourer de moyens de résistance,

tel fut le pitoyable début du malencontreux vicaire impérial. Les Madjars, par une propagande active, appuyèrent la révolte des provinces italiennes, fraternisèrent avec les insurgés et refusèrent à l'empereur et troupes et subsides pour les besoins de la guerre.

On foula aux pieds la Pragmatique Sanction, et les Madjars, arborant leur drapeau tricolore (rouge, blanc et vert), se séparèrent de fait de la couronne autrichienne. On refusa de concourir aux charges de la dette, un ministère à part fut institué, et du sommet de l'édifice ruiné et vermoulu de leur féodale et impossible constitution, les altiers fils d'Arpâd se mirent, pleins d'une superbe satisfaction d'eux-mêmes, à contempler le reste du monde de haut en bas.

Ils allèrent même jusqu'à condescendre à certaines démonstrations de sympathie pour l'Allemagne unitaire, — pour cette Allemagne, patrie du *Souabe*, dans lequel ils s'étaient accoutumés depuis des siècles à ne voir qu'un objet de mépris et de dérision (1); et le plus plaisant de l'affaire fut l'étrange naïveté avec laquelle les *unionistes* allemands accueillirent des professions de ce genre. En attendant, les races slaves subirent toute espèce de tyrannie que les oppresseurs lui imposaient en invoquant la cause sublime de la liberté, de cette liberté au nom de laquelle on amena

(1) Pour concevoir tout ce que la parole humaine peut exprimer de suprême dédain, il faut avoir entendu un pauvre Hongrois (véritable mendiant de *Gil Blas*), prononcer ce mot : SCHWAB ! fût-ce même à l'instant où ce *Souabe* si abandonné, selon lui, de Dieu et des hommes, vient de lui faire l'aumône.

la Trânsylvanie (ou, comme s'exprime le traité d'annexion : « *le pays jusqu'ici connu sous ce nom* ») à se suicider, afin que la Hongrie pût s'enrichir de ses dépouilles (1). Mais le sentiment national des Slaves devait finir par opposer un obstacle insurmontable aux plans des Madjars, et sur ce terrain tout empiétement fut impossible.

Les habitants des « Trois-Royaumes, » impatients de témoigner à leur souverain leur reconnaissance de ses bienfaits récents, et cette antique fidélité dont ils étaient si justement fiers, envoyèrent 36,000 hommes grossir l'armée du maréchal Radetzky en Piémont. Non-seulement cet acte eut chez eux un accomplissement spontané, mais l'enthousiasme qui l'accompagna partout mérite qu'on s'y arrête. Les chants héroïques naissaient d'eux-mêmes ; le *service du maître*, tel était le motif d'où jaillissaient les hymnes de départ et d'adieu, et dans ces Iliades fugitives les protestations de dévouement au trône dominaient tout autre sentiment. On comprend que désormais entre Slave et Madjar les choses ne pouvaient plus continuer comme par le passé.

(1) A peine la Transylvanie eut-elle signé sa déchéance qu'un gouverneur *spécial* ou « commissaire royal » fut nommé pour la régir. Le choix tomba sur le baron Nicholas Vayi, noble madjar. Le prétexte allégué était « l'éloignement de la province du siége du pouvoir central, » et le commissaire royal fut autorisé à établir « un pouvoir exécutif *extraordinaire, assez fort pour comprimer toute tentative séditieuse* » autrement dit toute tendance nationale. Le droit de pendaison fut désigné comme faisant partie des attributions du commissaire royal, et la loi martiale fut déclarée en activité.

Les événements du mois de mars ne permettaient plus de réticences, et les « Trois-Royaumes » envoyèrent une députation à l'empereur Ferdinand pour demander une union directe et immédiate à la couronne d'Autriche, une séparation d'avec la Hongrie, et la nomination du baron Jellachich comme ban.

La rupture avec la Hongrie était inévitable, et les nations slaves eurent un moment dans leurs mains le salut de l'Autriche. Entre ces deux races, — si l'on n'envisage la question que du point de vue de la force, et que l'on supprime celui de l'honneur et du devoir, — l'Autriche se trouve placée dans une dépendance relative, et il ne manque pas d'hommes politiques dont la conviction est qu'elle ne saurait trouver de sécurité que dans la constante opposition des deux éléments. Ceci est peut-être exagéré, car la vraie force de l'Autriche, sa force native, sa puissance inaliénable, réside dans ses possessions du sud-ouest, dans les robustes paysans de l'archiduché, dans les glorieux fils de ses Alpes glorieuses, dans ces montagnards dont la fidélité est de granit comme leurs demeures; et tant que ceux-ci lui restent, elle peut braver bien des secousses. Mais on doit également reconnaître que l'élément slave est une force à l'aide de laquelle le vieil empire des Habsbourgs pourra bien un jour faire pencher de son côté la balance de la politique européenne (1).

(1) Les « Trois-Royaumes » (Croatie, Slavonie et Dalmatie), bien que représentant seulement la *trente-cinquième* portion de l'empire, fournissent le *tiers* de l'infanterie autrichienne, et pourraient fournir le double encore.

Différente en cela des races indigènes conquises, du Saxon en Angleterre, par exemple, du Gaulois en France, du Goth en Espagne, la race slave est restée debout devant ses vainqueurs ; loin de se fondre avec eux, elle a résisté au contraire à toutes leurs influences, elle est demeurée entière et faisant en quelque sorte bande à part. Rien de plus dissemblable que le Slave et le Madjar ; ce sont deux races qui vivent *à côté* l'une de l'autre, mais qui, réciproquement, ne se sont point transformées, et le contraste vous frappe à chaque minute. Elles ont, au premier abord, l'apparence de certains défauts communs ; mais ces défauts mêmes viennent de causes toutes différentes et se manifestent d'une différente façon. Toutes les deux sont barbares et manquent au même degré de civilisation.

Lorsque dans nos salons on parle d'un Croate, les savants de l'endroit se rappellent tout au plus ces êtres sauvages dont Schiller a laissé une esquisse dans le « *Camp de Wallenstein.* » Quant aux autres, il leur revient à la mémoire comme une vague idée traditionnelle de je ne sais quel monstre épouvantable qui coupe des têtes, mange les petits enfants tout crus, ou les rôtit selon sa fantaisie, et suit l'armée autrichienne en guise de bourreau et de tortionnaire général. J'espère que, chemins de fer et télégraphes électriques aidant, le temps arrivera prochainement où il sera permis de renverser certains préjugés antiques, et de dire sur bien des choses la *vérité vraie ;* mais qu'on se rassure, je me garderais bien d'envisager cette heureuse époque comme déjà venue. Je sais que, pour le

moment, les vieux préjugés veulent être ménagés comme de vieux amis, et n'oserais prendre sur moi de dire jusqu'à quel point l'opinion générale se trompe à l'égard des Croates. Je le répète, Slaves et Madjars sont barbares; mais les premiers (si l'on me passe l'expression) ont la naïveté pour eux, tandis que les autres sont barbares sans être primitifs, ce qui, selon moi, change la chose du tout au tout.

Chez les Slaves, la capacité de soumission à une puissance supérieure, l'amour du dévouement et de la gloire conquise au prix du sacrifice, se concilient avec une indomptable énergie naturelle. De là les tendances religieuses inhérentes à toutes les branches de la famille gréco-slave; de là aussi ce dévouement absolu, *féminin*, de ces hommes si rudes à la fois et si entièrement soumis à leurs chefs. Il y a force et jeunesse chez les Slaves; il y a surtout cette générosité compagne inséparable de tout ce qui se sent jeune et fort! Mille raisons peuvent faire que Slaves et Germains coexistent dans une harmonie parfaite, tandis qu'une fusion pareille entre Germains et Madjars semble impraticable. Les Madjars sont, comme *race*, un obstacle à la civilisation, une barrière que le progrès entraînera peut-être, mais pour passer dessus en la renversant. Je voudrais pouvoir citer ici certaines recherches scientifiques fort curieuses basées sur ce fait, qu'en Hongrie la race conquérante (à l'inverse de ce qui a eu lieu partout ailleurs), loin de s'accroître et de se répandre sur toute la surface du pays conquis, est constamment demeurée numériquement inférieure

à la population subjuguée; — comme si, pour emprunter les paroles du document que j'indique, « cette race étant destinée à s'éteindre, il lui eût été défendu de se multiplier. »

Les grandes qualités et les éminentes vertus par lesquelles se recommandent certaines individualités de la nation madjare, personne plus que moi n'est disposé à les reconnaître; mais en tant que nation, et du point de vue politique, elle me semble une anomalie au dix-neuvième siècle; et, à moins que la civilisation ne puisse les modifier, les Madjars me paraissent mériter en tout point ce nom de «*peuple borne*» que leur appliquait un jour devant moi un savant illustre. Or, pareille incompatibilité n'existe point entre les Germains et les Slaves. Les uns et les autres descendent de la même source-mère, cela paraît hors de doute; *Teutonia* et *Slavia* (ainsi que les nomment parfois leurs apôtres respectifs) sont également puissantes, également fécondes, et rien ne saurait empêcher qu'elles se rencontrent dans une union durable, et dont toute idée de suprématie et d'infériorité serait exclue. Les dons qu'elles échangeraient seraient d'un même prix, et ce qu'apporterait l'Allemand en valeur intellectuelle, le Slave le donnerait en énergie morale. Non point que les qualités de l'intelligence lui fassent défaut, bien au contraire, le mot de génie ici conviendrait à merveille.

Véritable fils d'une race primitive, il porte au plus haut degré les qualités d'intuition. Le Slave est essentiellement créateur, « *trouveur*, » eût dit Condillac.

Il pressent et devine, comme les femmes et les enfants, et on pourrait dire que l'instinct chez lui a encore toute sa force, toute sa pureté. Les Slaves possèdent aussi au plus haut point ce qui, aux yeux de Châteaubriand, passait à si juste titre pour la meilleure preuve d'une nature élevée, ce que lui-même appelle « la capacité de la tristesse. » Une certaine teinte de mélancolie leur est presque habituelle; mais ce n'est pas la mélancolie du découragement. Non! ils sont graves comme ceux qui commencent la vie et qui pensent aux luttes de l'avenir.

L'enthousiasme, chez le Slave, est d'une tout autre sorte que chez le Madjar; c'est un sentiment exalté, mais grave en même temps, et qui, né de la vénération, ne se laisse guère entraîner vers une cause indigne. L'instinct dont j'ai parlé, l'intuition du vrai, les préserve de ce qui est mesquin ou faux, mais ils tiennent de leurs ancêtres les Grecs cette vibration instantanée d'une âme généreuse au contact du sublime ou du beau. Il faut voir l'effet que produit sur eux le récit d'un fait héroïque; il faut les observer à l'heure de la prière et entendre les accents pleins d'une simple ferveur de ces voix spontanées, se mariant aux sons de l'orgue. Afin de donner issue à l'enthousiasme qui les anime, ils se tournent naturellement vers la musique ou la poésie, et se recueillant un instant, se répandent pour ainsi dire eux-mêmes, dans la forme qu'ils ont choisie.

Le canon se taisait à peine sur le champ de bataille de Kanissa, les échos du combat allaient en se per-

dant dans le lointain avec la fumée de la poudre, lorsqu'un officier de l'état-major du Ban, veillant à l'entrée de sa tente, surprit les sons d'une *guzla*, et prêtant l'oreille, entendit sur un air tantôt triomphal, tantôt plaintif, chanter en vers les événements de la journée. Chants de héros (*Helden lieder*) dans lesquels se révèle le génie de la race !

Peu de semaines après l'avénement du jeune empereur au trône, les *Seressâners* qui avaient suivi Jellachich à Vienne (1), montèrent une garde d'honneur au Burg, avant de regagner leurs foyers. Le lendemain matin, le jeune monarque, les ayant passés en revue, leur demanda de lui faire entendre quelques-uns de leurs chants nationaux. Il en fut si ravi, qu'il en redemandait toujours.

« Quel nom portent ces airs ? dit l'empereur à la fin.

— Celui de *Helden lieder*, dit l'officier qui commandait la petite troupe ; ce sont des chants héroïques.

— Et où peut-on se les procurer ?

— Nulle part, sire ; ils ne sont écrits que dans la mémoire du rapsode. »

Chants de héros, en effet, et qui conviennent merveilleusement à ces terribles Seressâns d'un si homérique aspect !

Pour avoir une idée de ces guerriers slaves, il faut

(1) Les Séressâns sont des *garde-frontière* dont l'activité en temps ordinaire se déploie surtout contre les Turcs. Chaque régiment-frontière possède un de ces corps d'élite qui jamais n'avaient été mobilisés avant l'automne de 1848, époque où le Ban en amena une centaine avec lui à Vienne. Le nom se prononce *Séréschâner*.

se rappeler Saladin au désert, le Saladin de Walter Scott se rencontrant avec sir Kenneth d'Écosse, au bord d'une source. Tel est, avec quelque variété de costume, le Seressân d'aujourd'hui. Sur ce corps gigantesque pend un manteau de drap écarlate fermé autour du cou; au-dessous du bouton qui le retient, se laisse entrevoir le fermoir de la veste, espèce de grand œuf d'argent, fait pour s'ouvrir et servir de coupe. Les plis de la large ceinture entourent le kandjar luisant et les pistolets richement damasquinés; armes ottomanes, la plupart du temps, car la tradition veut que chaque Seressân aille prendre ses premières armes chez les Turcs. Au manteau s'attache un collet taillé de façon à ressembler aux ailes d'une chauve-souris, lequel, joint ingénieusement ensemble par des agrafes, forme au besoin un capuchon pointu à la manière de ceux des *marinari* de Venise, mais dont la pointe est plus haute et plus aiguë. Pardessus le bonnet cramoisi retenu au front par un bandeau d'or, et dont un gland d'or pesant fait descendre le bout sur l'épaule, s'élève le rouge capuce ombrageant un visage digne d'exercer la palette du Véronèse ou du Tintoret.

La noblesse des lignes répond à l'expression de la physionomie, où se manifestent au même degré tous les caractères de la douceur et de la force. C'est un type magnifique dont on ne saurait se figurer dans notre Europe occidentale la pittoresque originalité.

Qu'on se représente une patrouille de ces *romantiques* gendarmes veillant, après la défaite de l'insur-

rection, à la sûreté des bourgeois de Vienne. Au tomber de la nuit, ces guetteurs-géants s'en allaient rôdant par escouades de dix à douze, le long des haies du glacis ; s'avançant d'un pas furtif et semblable au vol velouté du hibou ; de la place où leur ombre tutélaire se projetait, toute sinistre pensée s'enfuyait à l'instant. Drapés dans leurs rouges manteaux, ils allaient par grandes enjambées, silencieux et inévitables comme la destinée, et à la plus légère infraction à la loi militaire, le *contrevenant* se sentait empoigné dans des serres d'airain, et voyait se dresser devant lui au clair de lune, une forme menaçante et étrange, dont aucun bruit n'avait trahi l'approche !

« Le Ban, me disait un jour un de ces hommes avec une expression impossible à décrire et d'une voix dont le timbre d'acier semblait s'amollir au seul accent de ce nom presque sacré ; le Ban ! à un mot de lui, à un signe, deux cent mille hommes se lèveraient à l'instant, et les femmes et les enfants laissés derrière nous prendraient les armes eux-mêmes » (1).

Quand je lui demandai si quelque autre ban avait jamais exercé la même puissance : « Eh ! non, me ré-

(1) Lorsque dans l'automne de 1848, Jellachich ordonna une levée en masse, afin de s'opposer aux prétentions souveraines des Madjars, les volontaires accoururent de toutes parts à son appel. « Allez en Dieu et devenez des héros ! » tels sont les adieux traditionnels des gens de la frontière aux troupes qui vont à la guerre ; mais cette fois ce mot ne put être prononcé que par les vieillards, les femmes et les enfants ! car les hommes étaient tous sous les drapeaux du chef bien-aimé, et lorsqu'ils partirent, « à nos femmes, » dirent-ils fièrement, « et à *nos garçons*, nous commettons la garde des frontières ! »

pondit-il, il n'y en a jamais eu comme lui! Le Tout-Puissant le protége partout où il va; dans la grêle des boulets et des balles, il n'y a ni balle ni boulet pour lui. Il n'a jamais été blessé, ne le sera jamais, car la main de Dieu est sur sa tête! »

Je n'oublierai jamais la façon dont ces paroles furent dites; ce sentiment de solennelle vénération, mêlé à une confiance presque tendre, avait de quoi toucher les plus sceptiques. Et en effet, Jellachich semble né pour être l'idole d'une race poétique, et pour se voir environné par elle d'une superstitieuse révérence. Sans compter la bataille de Pacoszd, dont je vais parler, comment s'étonner après tant de périls encourus avec une bravoure non moins heureuse que téméraire, comment s'étonner que ces populations simples d'esprit croient leur Achille invulnérable et protégé contre la mort par une volonté divine?

C'était au mois de septembre 1848, on se trouvait en présence de l'armée madjare; le Ban, au milieu de son état-major, se tenant sur le bord de la route, donna l'ordre de tourner le flanc gauche de l'ennemi. Ses paroles furent mal entendues, et ses troupes, se précipitant droit en avant, allèrent donner tête baissée dans la mitraille des Madjars. Un cri effrayant s'éleva: « Nous sommes trahis! » Trahis quand Jellachich était là! Plus de temps pour penser, il fallait agir. Prenant en main le drapeau et le brandissant en l'air, le Ban lança son cheval au galop en s'écriant: « Qui veut me suivre? » Tous le suivirent, et lorsqu'il dirigea sa course audacieuse en plein sur les batteries

hongroise d'innombrables *Zivios* (1) ébranlèrent l'atmosphère. La mort fit une rude brèche dans les rangs des Croates, mais la victoire leur resta ; le Ban, quoiqu'il se fût tenu toujours au plus fort du péril, sortit de là sans une égratignure, et les blessés, dont regorgeaient les ambulances, en livrant leurs membres mutilés au scalpel de l'opérateur, répétaient encore ce même cri qui les avait conduits au triomphe : « Zivio Ban ! » Ce mot semblait un talisman ! Pour les uns, souvenir glorieux ; pour les autres, dernière parole confiée à la mort ; pour tous, expression vraie d'un enthousiasme ardent, traduction fidèle d'un sentiment qui se trouve au fond du cœur de tout Slave : « *Zivio Ban !* »

L'expression prédominante de la physionomie du Ban, c'est la bonté ; une bonté, une douceur qui vous attirent irrésistiblement. Sur son large front chauve siége l'intelligence ; autour de ses lèvres souriantes une rêveuse mélancolie, particulière à sa race, répand son ombre, tandis que dans son œil éclate je ne sais quoi de magnanime qui à l'instant vous révèle tous les trésors de cette nature si privilégiée et si rare.

Mon esprit se refuse à croire que les événements des deux dernières années aient produit en Europe une individualité plus grande que Jellachich. Je m'explique : le Ban m'apparaît comme une protestation vivante et souveraine contre la déloyauté, la ruse, le mensonge, et toutes les détestables passions de

(1) Le *vivat* croate.

notre temps. A une époque où le pouvoir était devenu l'objet, je ne dirai pas d'une aspiration mais d'une convoitise universelle, lui seul peut-être, dans la position où les circonstances l'ont élevé, lui seul a pratiqué la politique du renoncement.

Réussir dans le rôle de Waldstein lui eût été plus que facile. Ce succès, il ne l'accepta point, car dans la gloire qui rayonne autour du grand nom de Friedland, ses yeux découvraient une tache! Le culte du devoir, l'idolâtrie du droit, tels sont les mobiles de tous les actes du Ban.

Je ne voudrais pas qu'on interprétât mal mes paroles. Ce dévouement au droit, cet enthousiasme héroïque, tous ceux qui ont travaillé à l'œuvre de la conservation de l'Autriche dans ces temps difficiles, les partagent; mais nul autre que le Ban n'a tenu les destinées de l'empire entre ses mains, nul autre n'a vu, à un moment donné, le salut du pays reposer sur sa fidélité. Dans l'automne de 48, les nations slaves étaient les arbitres suprêmes du conflit, d'elles seules et de la part qu'elles prendraient aux événements tout dépendait, et le chef absolu de ces peuples, leur héros et leur idole, celui qui pouvait seul les mener au combat et commander en maître à leur enthousiasme s'appelait Jellachich!

Après la bataille de Pacoszd ou de Velencze (le nom importe peu) le Ban resta en Hongrie, abandonné, privé d'armes, de munitions, d'argent, de nouvelles. L'empire existait-il encore? Question immense à laquelle nul ne pouvait répondre. Alors lui vint une de

ces inspirations soudaines qui sont des traits de génie, et, rebroussant chemin, il se précipita sur Vienne.

« Si l'Autriche existait encore, » vous dit-il lui-même, lorsqu'il se reporte à cette période, « mon devoir était de la protéger, de la sauver, et d'assurer son intégrité; mais si réellement tout eût été perdu, une autre cause me réclamait : la Croatie, l'indépendance des nations slaves qu'il fallait sauvegarder contre la tyrannie madjare. »

Les Hongrois l'avaient bien jugé lorsqu'ils voyaient en lui l'obstacle à tous leurs plans; et qu'avec cet instinct de conservation qui ne trompe guère, ils faisaient de Jellachich l'objet de leurs premières attaques. D'abord, ils s'efforcèrent d'empêcher sa nomination comme ban; ensuite, ils cherchèrent à le faire passer pour un traître aux yeux du souverain qu'il servait si noblement.

J'emprunte le passage qu'on va lire à la correspondance inédite d'un ami intime du Ban, magnat de Hongrie lui-même, quoique d'origine étrangère, et d'ailleurs homme d'une haute intelligence politique. Voici dans quels termes il raconte les circonstances pleines d'intérêt qui accompagnèrent la nomination de Jellachich à la dignité de ban (1).

« Nous étions dans l'hiver de 1847, l'archiduc palatin vint à Agram faire connaissance avec le parti

(1) Le mot de *Ban* vient du mot slave *Pan*, qui veut dire *seigneur*. Le ban de Croatie était sous l'ancien régime le troisième baron de Hongrie; le premier étant le Palatin, et le second, le Juge-suprême (*Ober-Landsrichter*).

madjaromane et lui apporter son appui. Les tendances subversives des Hongrois n'étaient plus un secret pour personne. Peu jaloux de m'associer à ceux dont je blâmais la conduite et les sentiments, je cherchais à éviter la réception officielle, mais comme magnat je reçus l'honneur d'une invitation pour passer la soirée auprès de son altesse impériale. J'y allai. Pendant que je causais avec l'archiduc de l'Orient et de la Grèce, je ne pouvais empêcher mes regards de se diriger constamment sur un officier de sa suite, le colonel d'un régiment-frontière que je ne connaissais pas. Je ne pus résister au charme que cet officier exerçait sur moi, et je n'eus de cesse que lorsqu'on m'apprit son nom et que je pus faire sa connaissance. C'était Jellachich. Je le perdis de vue pendant des mois; mais quand nous nous retrouvâmes, nous étions amis par la force de je ne sais quel instinct. Vint un bal donné à Agram par les étudiants de l'université. On y parla beaucoup de l'utilité qu'il y avait d'élever quelqu'un à la dignité de ban, dignité vacante depuis tantôt deux ans! « Je ne conçois pas, dis-je tout à coup, pourquoi le gouvernement hésite; le Ban! mais il est ici parmi nous, c'est Jellachich. » D'unanimes applaudissements suivirent ces paroles qui s'étaient échappées de ma bouche je ne sais trop comment. Au souper j'étais assis à côté de Jellachich, lorsqu'un des convives proposa sa santé en ces propres termes : « A notre futur ban! » C'était l'écho de mon idée. Six mois plus tard éclatèrent les troubles de mars. Une assemblée nationale fut convoquée à Agram, espèce de Con-

vention, amalgame spontané et étrange de toutes les classes. J'en étais. On fit une pétition pour solliciter de l'empereur plusieurs concessions ; pour la première fois la question du Ban s'y trouvait agitée. Plusieurs noms furent successivement proposés au choix de la foule, mais avec un médiocre succès. Je me levai, et ne dis qu'un seul mot : « Jellachich ! » La masse vibra, pour ainsi dire, et répondit comme un seul homme. Le nom de Jellachich souleva d'enthousiastes *zivios*. Désigné comme membre de la députation envoyée à Vienne, j'appris, en y arrivant, que Jellachich était déjà ban de Croatie, et qu'il avait reçu sa nomination au moment même où, selon les antiques traditions du pays, nous l'avions spontanément acclamé à Agram. Le baron Kulmer, ministre à cette époque, avait eu l'idée salutaire de proposer Jellachich à l'empereur. Tout cela n'a tenu qu'à un cheveu. Si Kulmer n'avait pas volé de Presbourg à Vienne, comme il le fit, la chose eut incontestablement manqué. Quelques heures s'étaient à peine écoulées lorsque arrivèrent le Palatin et Kossuth accompagnés de leurs intimes, et si tout n'avait été conclu déjà, l'empereur eût inévitablement faibli dans sa résolution, Casimir Bathyanyi fût devenu ban, et c'en était fait de la monarchie ! »

Plus tard, ce fut aussi un Bathyanyi qui, pendant une courte absence de l'impératrice, obtint de l'empereur la fatale signature en vertu de laquelle le Ban se vit déchu de son rang et déclaré traître à la patrie qu'il s'efforçait de sauver.

Et comment Jellachich apprit-il la nouvelle de ce qu'on avait tenté contre lui ?

Il revenait d'Innspruck, de cette mémorable visite dont le bruit fut si grand en Europe. Dans la solennelle audience qu'il avait eue de l'empereur, il avait si éloquemment plaidé la cause de sa patrie, que les larmes en vinrent aux yeux de ceux mêmes qui l'aimaient le moins ; et tout glorieux de la faveur impériale et de l'universelle estime, il s'en retournait vers la Croatie. Pas un village, si petit qu'il fût, où la population ne le reçût en triomphateur ; car le nom de Jellachich était déjà familier aux chasseurs et aux pâtres du Tyrol. Mais à un endroit appelé Lienz, l'attendait un coup qu'il ne soupçonnait guère. Prenant en main par hasard un numéro de la *Gazette de Vienne*, il y lut la nouvelle de sa disgrâce et de sa déchéance (1) !

Évidemment une pareille mesure n'avait plus désormais aucun sens, et nul n'en pouvait rêver l'exécution. Jellachich savait cela sans doute, et pourtant l'impression que sa grande âme en ressentit fut navrante. On s'était méfié de lui ! on avait osé le soupçonner ! Il existait des gens qui n'avaient pas craint d'accoler au nom de Jellachich le mot de trahison ! Il

(1) Pas un mot de cet acte inqualifiable n'avait été prononcé à Innspruck, attendu que la signature enlevée par Bathyanyi *n'était que conditionnelle*, et la déchéance de Jellachich, « pour cause de trahison et de sédition, » ne devait être promulguée que *dans le cas où, après ses explications données à Innspruck* (où l'empereur l'avait mandé déjà alors), on eût pu prouver une désobéissance de sa part aux ordres du gouvernement.

faut connaître le cœur du Ban pour apprécier l'étendue de la blessure qui lui fut faite à cette occasion.

Oui, je m'arrête à ces mots : il faut connaître le Ban. Autre chose en effet est d'enregistrer ses actes, de les apprécier, ou de raconter ce qu'il est. Jamais personnification plus complète n'exista de la race slave : il en a les témérités et la douceur, la complexion guerrière et l'instinct poétique ; pensif et grave jusqu'à la tristesse, la mansuétude de son caractère ne se peut comparer qu'à son courage sur les champs de bataille. Un espion pris pendant le siége de Vienne allait être passé par les armes, l'avis du conseil avait été unanime, et le Ban, n'osant même opposer une idée de clémence à la loi militaire, si formelle en pareil cas, venait de laisser échapper, non sans une douloureuse répugnance, ces mots, hélas, irrévocables : Eh bien, il faut le fusiller ! Cependant, après avoir passé à plusieurs reprises sa main sur son front, il lui vint tout à coup cette boutade : qu'un espion était un être bien vil pour mourir de la mort d'un soldat ; et à l'expression de sa physionomie, soudainement rassérénée, on put voir facilement qu'il trouvait son invention des plus ingénieuses, et ne demandait qu'à la faire adopter des assistants. — « N'estimez-vous pas, poursuivit-il, que c'est déshonorer la poudre et les balles ? » Et comme ceux qui l'entouraient goûtaient assez le raisonnement : « Eh bien, reprit Jellachich, qu'en dites-vous, messieurs ? le misérable ! si on le lâchait ? » Cette exécution du mépris empêcha l'autre ; on ne déshonora ni la poudre ni les balles, et le malheureux

fut lâché. « Pauvre diable ! » dit le Ban en lui rendant la vie.

Qu'on me permette de reproduire ici, en terminant, ces quelques lignes d'un Français, ami du Ban, et qui le connaît mieux que personne. Vous croiriez, au premier moment, n'entendre que la voix de l'enthousiasme ; informez-vous davantage, et vous verrez que c'est la vérité qui parle. « Chevaleresque de cœur, d'esprit et d'actions, habitué à n'obéir qu'à une conviction immuable, familier avec tout ce qui est sublime, Joseph Jellachich a de plus une capacité intellectuelle extraordinaire et variée, une pureté de sentiment, une promptitude à se dévouer, *une beauté d'âme* devant lesquelles on est forcé de s'incliner. Dans ce siècle désordonné où chaque principe de loyauté et d'honneur a été nié par de misérables songe-creux, où le droit a été terrassé par les armes tachées de boue des anarchistes, saluons avec reconnaissance et avec respect celui qui a soutenu envers et contre tous les idées du devoir et de l'obéissance à l'autorité légitime. Gloire à lui, « sans peur et sans reproche, » à lui qui, dans un temps prosaïque, semble avoir fait revivre les sentiments chevaleresques, et qui proteste contre l'égoïsme, la bassesse et la folie de notre siècle par la sagesse, le dévouement et le sacrifice ! On l'a bien nommé : c'est le Bayard de l'Autriche ! »

---

# CHAPITRE XVIII.

**LA SERVIE. — ESQUISSE.**

Les populations serbes. — Leur passé historique et littéraire. — Le système hongrois vis-à-vis de ces peuples. — L'affaire de Kikinda. — Provocation des Madjars. — Assemblée nationale de Karlowitz. — Séparation de la Servie d'avec la Hongrie. — Annexion immédiate à l'Autriche. — Hrabowsky à Peterwardein. — Le patriarche Rajachitch. — L'attaque de Karlowitz. — Les lundis de Pâques et de la Pentecôte. — Les excès commis par les régiments madjars. — Tendances irréligieuses des Hongrois. — Kossuth et le dieu d'Arpâd. — « Que Satan nous aide » et *nobiscum Deus*. — Kossuth et le Czar. — Proportions que prend la lutte vers la fin. — Le *rôle* de Kossuth. — Habileté dans la mise en scène. — Les Juifs. — Israël en uniforme de hussard. — La presse madjare. — Physionomie de Kossuth. — Son influence. — Les Madjars dans la Bâtchka. — Perczel. — L'hyène de Kovilj. — Les Honveds. — Stratimirowitch et Knitchanin. — L'esprit du siècle et le *kief*.

De toutes les nations slaves, la Servie est la première qui ait résisté à la Hongrie à main armée et tenté de s'opposer à la tyrannie par la force. Ce pays, le plus oriental du territoire *Sud-Slave*, se divise entre la Turquie et l'Autriche; la première étant suzeraine de la principauté indépendante, tandis que la seconde

règne sur le duché de Servie. La rivière Save sépare les deux possessions. Au sud-ouest, le duché s'étend jusqu'à la Slavonie; au nord-est, il touche à la Transylvanie, et forme une espèce de chaîne depuis les bords du Danube jusqu'au pied des monts Carpathes, opposant par là une sorte de rempart contre toute invasion du côté de la Turquie.

La population serbe est répartie environ comme il suit: en Syrmie, 190,000 âmes; dans la Bâtchka, 100,000; dans les bataillons Tchaïkistes, 26,000; dans le Banat, 200,000; en Dalmatie, 222,000; en Slavonie, 405,000; en Croatie, 425,000. Il y a en outre, dans les différentes parties de la Hongrie, surtout dans les districts d'Ofen et d'Arad, quelque chose comme 60,000 Serbes; en tout, plus d'un million et demi, dont à peu près 900,000 appartiennent au culte grec, et 700,000 à l'église catholique.

Je me garderai bien de louer ici l'état de civilisation dont ces populations jouissent; car elles doivent au contraire compter parmi les plus barbares du pays. Mais ce qu'il faut leur reconnaître, ce qu'elles possèdent en commun avec les autres races slaves, c'est un attachement profond pour leurs traditions nationales, une inébranlable fidélité pour la maison de Habsbourg; j'ajouterai un instinct merveilleux de tout ce qui est grand, généreux, héroïque, et aussi une vénération extrême pour la religion. Et si ces peuples (Serbes, Croates, peu importe,) ne sont pas plus avancés en civilisation, à qui la faute, sinon aux Madjars qui les gouvernaient depuis plus de deux cents ans? A qui

s'en prendre si les bienfaits de l'éducation se sont si peu répandus parmi ces nations, et si l'instruction publique a été, comme toutes les autres branches de l'administration, parfaitement et entièrement négligée? Mettons que le Serbe soit sauvage, ignorant, barbare, — d'accord; — mais je répète à son sujet ce que j'ai déjà dit des *Sud-Slaves* en général : Il est *primitif*, ce que le Madjar n'est point; et dans son ignorance et sa sauvagerie, il a, du bien et du mal, des principes fixes et des notions arrêtées qui se rapprochent davantage de nos idées européennes.

Les Serbes ont des traditions historiques auxquelles ils vouent un grand culte; ils ont, de plus, des restes d'un passé *littéraire* suffisamment remarquable pour que leur état actuel soit doublement à regretter. Au douzième siècle même, vous retrouvez des monuments de la littérature serbe; et depuis cette période jusqu'à nos jours, les bibliothèques et les archives de Venise et de Raguse sont là pour attester l'activité avec laquelle les habitants de la Servie poursuivaient les travaux de l'intelligence. Ces quelques mots sont nécessaires, d'abord pour montrer quel a été ce peuple dont les Madjars cherchaient à effacer la nationalité, et ensuite pour prouver que s'ils sont aujourd'hui médiocrement civilisés, on ne saurait en accuser leur aptitude intellectuelle, attendu que tout le mal vient du système déplorable de gouvernement qu'avaient organisé les Madjars sur tout le territoire hongrois, et auquel ils tenaient avec un si furieux entêtement.

Les Hongrois, je ne l'ignore point, font valoir, pour

se disculper, la manière dont les Raïzes (1) et les Serbes se soulevèrent au commencement de l'année 1848; mais, comme je l'ai dit, la faute en revient à eux si les peuplades des frontières ne sont pas plus civilisées. Et quant à ces prétendues provocations à la guerre dont on parle tant, les Madjars eux-mêmes ne les avaient-ils pas amenées par l'irritation que causait incessamment dans tous les pays slaves ce besoin d'établir leur impopulaire suprématie? sans compter les motifs plus spécieux de haine et de vengeance qui furent donnés aux Serbes par la tyrannique injustice et les façons hautaines des Hongrois à leur égard. Dans l'affaire de Kikinda, par exemple, quel fut l'agresseur? A Kikinda, les autorités (madjares) avaient enlevé aux habitants plusieurs arpents de terre pour en gratifier arbitrairement des fonctionnaires également madjars. La querelle durait depuis quelque temps, lorsque, au mois de mai 1848, le peuple manifesta un vif désir de reconquérir ses droits. Avant qu'elle eût produit encore la moindre violence, cette réclamation servit de prétexte aux déploiements de force; la cavalerie fut commandée, et le lundi de Pâques, on chargea, le sabre haut, la *vile multitude*. Comment cette attaque, où des femmes et des enfants avaient péri, fut vengée par ces populations barbares? on ne le devine que trop; mais ce n'étaient que des représailles.

Le 13 mai 1848, l'assemblée nationale se réunit à

(1) Les *Raïzes* (Serbes également) sont, par le fait, les habitants de la principauté de Rascie, laquelle, en tant que principauté du moins, n'existe plus.

Karlowitz ; et sous la présidence du patriarche archevêque de l'endroit, Joseph Rajachitch, et du vaïwode Stefan Schuplikatch, on prononça solennellement la séparation des districts du Barânja, de la Bâtchka et du Banat d'avec la Hongrie, et leur réunion aux trois-royaumes unis de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie. On décida que les susdits districts, avec le bataillon Tchaïkiste (1), les deux régiments du Banat et du duché de Syrmie, constitueraient un seul corps politique sous le nom de la Vojewodine (ou duché) serbe, et que tous les sacrifices possibles seraient faits pour la maison impériale de Habsbourg-Lorraine, aux représentants de laquelle on jura une fidélité éternelle, et qui (jusqu'à présent du moins) ne s'est jamais démentie.

Dans ces faits que je viens de citer, se manifeste une des premières causes et l'un des premiers épisodes de cette guerre austro-hongroise tant discutée et si peu comprise.

A ce moment le général Hrabowsky commandait à Peterwardein, et on raconte qu'à la levée de la séance dont je parle, il proposa lui-même aux Serbes d'armer leur garde civique, et même d'envoyer du canon à Karlowitz, *afin*, disait-il, *qu'ils pussent se défendre dans le cas où le ministère hongrois voudrait les attaquer*. Mais au bout d'une semaine tout changea d'aspect ; et Hrabowsky, oubliant ses engagements, devint lui-même

(1) Le bataillon Tchaïkiste est un district, dont la population est organisée en bataillon. Le nom vient du mot *Tchaïque*, qui désigne les petits bâtiments dont se compose la flottille du Danube, et dont l'équipage s'intitule *Tchaïkiste*.

l'instrument actif d'une politique diamétralement contraire.

Le Patriarche, à la tête d'une députation, prenait la route d'Innspruck, portant à l'empereur la nouvelle, de l'annexion spontanée de la Servie à la couronne impériale comme possession immédiate, et de sa séparation définitive de la Hongrie. Malgré certaines démonstrations offensives du ministère madjar, le comité national de Karlowitz se croyait si assuré contre tout procédé ennemi de la part de Hrabowsky, qu'il ne pensa pas même à sauvegarder la ville du côté de Peterwardein, laissant les postes *sans munition.* Le 9 juin Hrabowsky déclara tout à coup à une députation venant de Karlowitz « qu'il ne connaissait point en Hongrie de *nation serbe,* » paroles que toutefois il rétracta le lendemain.

Cette rétractation endormit de nouveau les craintes du comité, qui dut cependant se réveiller enfin au bruit du canon de Peterwardein.

Dans la nuit du 12 juin (le lundi de la Pentecôte), Hrabowsky, sans aucune espèce de sommation préliminaire, ayant fait avancer deux batteries contre Karlowitz, se disposait à réduire la ville en flammes. Après une canonnade de trois heures pourtant, force lui fut d'abandonner la position. On comprend quel effet dut produire une pareille expédition sur des esprits déjà aigris par toute sorte d'indignes traitements; Serbes catholiques et grecs, désormais ne se contenaient plus, et leur haine éclatait contre les Madjars dans toute sa violence. Outre que Karlowitz est aux

yeux des Gréco-Serbes une espèce de cité sainte, cette attaque traîtreuse et féroce empruntait pour la nation entière un caractère de sacrilége à la date même du jour (le lundi de la Pentecôte) où elle avait été consommée, d'autant plus qu'on se rappelait que l'affaire de Kikinda avait eu lieu aussi pendant les fêtes de Pâques. Évidemment, de semblables rencontres n'étaient point l'effet du hasard, mais bien plutôt un outrage délibéré, dirigé contre la religion de la part du Madjar impie !

Les excès commis par les troupes de Hrabowsky, et surtout par les soldats du régiment *don Miguel*, passent toute description. Des gens inoffensifs et désarmés furent mutilés et assassinés de la façon la plus barbare, pendant qu'on incendiait leurs demeures; quelques-uns même furent jetés tout vivants dans le feu, et des femmes subirent les traitements les plus révoltants.

Des excès — je suis parfaitement disposée à l'admettre — furent commis des deux côtés, ainsi que cela ne peut manquer d'arriver dans une guerre de cette espèce ; mais les Serbes eux-mêmes — tout barbares et tout indisciplinés qu'ils soient—n'ont point à se reprocher des actes comparables à ceux que les Madjars commirent. Toutes les fois qu'il arriva aux Serbes de brûler des villages, comme à Saint-Mihaly, à Uzdin, à Debeljatcha, a Temerin, ce fut dans le délire de la lutte, alors que le vertige et l'ivresse du combat pouvait fournir à leurs emportements un prétexte, sinon une excuse ; tandis que la liste est longue

des endroits dévastés par les Madjars, où aucune résistance ne leur fut opposée. Neusina, Kanak, Tarasch, Vratchev, Gayi, Zlatica, furent réduits en cendres comme à plaisir, et quand nulle main armée ne s'était levée pour leur défense. Neusatzer-Salaschen fut rasé sans autre motif apparent que le pillage et la soif de la destruction même. Et quand sa ruine s'accomplit de la sorte, la ville de Neusatz était sous la protection spéciale de Hrabowsky.

Du reste, les tendances irréligieuses dont j'ai parlé expliquent plus qu'on ne pense de tels actes (1). Une fois on voit, après la bataille de Kapolna, Kossuth s'agenouillant pour invoquer solennellement l'aide du « Dieu d'Arpâd, » et une autre fois devant l'assemblée des patriotes de Pesth, il s'écrie, aux applaudissements de la foule, que « si le ciel ne peut ou ne veut point secourir sa cause, il faut s'adresser à l'enfer ! » (2).

« *Nobiscum Deus !* dit l'empereur Nicolas ; vous vaincrez, parce que Dieu est avec nous ! » J'avoue que

(1) Je rappellerai aussi en passant la façon dont les Valaques (Roumâns) de la Transylvanie furent traités. A Szamos Ujvar, *trois cents Roumâns* furent condamnés à mort en un seul jour, et dans un seul jour on en fusilla cent cinquante ! A chaque décharge les Madjars criaient : « *Canta, te decepte, te Romane !* » On calcule que des 2,400 villages roumâns de la Transylvanie, il n'y eu pas un où dix à douze habitants pour le moins n'aient été exécutés par les Madjars, dont les victimes parmi les Roumâns seuls s'élèveraient à quelque chose comme 35 à 40,000 individus.

(2) Je n'entends pas accuser Kossuth d'avoir cru que les puissances infernales lui viendraient en aide ; mais seulement d'avoir usé de ces mélodramatiques invocations comme d'un moyen d'exalter davantage ses compatriotes déjà si exaltés.

j'aime mieux cela, et dans cette circonstance ce sont « les gros bataillons » qui se sont mis du côté de Dieu.

La fin de la guerre de Hongrie représente la lutte des deux principes réduits à leur expression la plus simple. Ce n'est plus l'armée des Madjars contre Haynau ou Paniutine, c'est l'anarchie contre l'autorité, Kossuth contre le Czar. Il y a une étrange et attrayante poésie répandue autour de ce conflit suprême, et en suivant les chances du combat, vous individualisez malgré vous les forces qui se combattent ; appelez-les du nom qui vous plaira, vous n'en aurez pas moins devant les yeux la lutte de la Conviction, de la Foi contre « l'Esprit qui nie toujours, » comme dit Méphistophélès.

Kossuth accepta son rôle d'insurgé en conscience, et chercha autant que possible à s'entourer des splendeurs ténébreuses de l'Ange déchu. Je dis à dessein son *rôle*, car il me semble que dans l'Europe entière, peu d'hommes aient reçu au même point que lui le don de représenter un personnage jugé nécessaire au succès de la pièce, et d'impressionner les spectateurs du parterre. Bien des comédies que l'on pourrait rappeler se sont jouées depuis ces trois dernières années, mais aucune n'a surpassé, à mon sens, la solennelle bouffonnerie mise en scène à Stuhlweissenburg par Kossuth, lorsque entrant à la synagogue un jour de sabbat, il déclara être venu pour y demander pardon aux juifs du mal fait à leur race pendant tant de siècles par les chrétiens, et par sa propre nation en particulier !

S'assurer les sympathies d'Israël, constituait une bonne part de la politique de Kossuth, et il fut le premier qui, en réponse à une députation envoyée vers lui au commencement de la période révolutionnaire, promit une pleine et entière émancipation, *sans conditions aucunes*, à la race israélite en Hongrie.

On se tromperait étrangement si l'on voulait juger les juifs allemands, notamment les juifs établis en Autriche et en Hongrie, d'après ceux de leurs coréligionnaires que nous voyons en Angleterre ou en France. Plus vous tendez vers l'Orient, plus le juif prend de la ressemblance avec le type reproduit par Shakspere dans le *Marchand de Venise*, et Shylock pourrait à bon droit passer encore pour le portrait de plus d'un israélite hongrois. Leur haine contre les chrétiens éclatait en toute occasion, et la presse hongroise, qui à toute minute poussait les Madjars aux actes les plus violents et tenait un langage incendiaire à tout propos, la presse hongroise était presque entièrement dans les mains et sous la direction des juifs. Ce fut là encore une cause profonde de désunion entre Kossuth et le parti aristocratique. Se figure-t-on, en effet, les sentiments de haine concentrée et de sourde colère contre leur associé démocrate, qui durent s'emparer des fiers Madjars, lorsqu'ils virent le juif, cet objet d'un indicible mépris, le juif immonde et sordide, promenant dans les rues de Buda-Pesth le superbe costume réservé aux seuls gentilshommes hongrois!

Les juifs émancipés avaient imaginé cette insulte comme la plus cruelle qu'ils pussent infliger à ces

hommes altiers dont l'orgueil les avait si longtemps écrasés de son poids, et au mois de mars 1848, nombre d'entre eux se montrèrent en plein jour revêtus de l'*attila* et du *kalpak* des Madjars, et portant à leur ceinturon le grand sabre traînant.

Pour apprécier l'énormité d'un pareil fait, il faut avoir parcouru le quartier juif (*Juden quartier*) des villes hongroises, où, jusqu'à l'établissement des institutions nouvelles, les juifs de toutes les classes étaient tenus de rentrer à heure fixe; il faut avoir surtout étudié les physionomies et l'attitude des habitants de ces ignobles gîtes. J'avise que la stupéfaction des Madjars à l'aspect de cette fabuleuse mascarade dut prodigieusement ressembler à ce que pourrait être, par exemple, l'étonnement d'un pair d'Angleterre qui à Madras ou à Bombay verrait tout d'un coup surgir à ses yeux une douzaine de porteurs de palanquins nègres harnachés de l'uniforme des *Life-Guards* de la Reine. Je choisis ce terme de rapprochement, attendu que l'idée que se fait un *gentleman* anglais d'un *noir* me paraît seule comparable au souverain mépris professé de tout temps par les Madjars à l'égard des juifs.

La *Schand-presse* (1) de Pesth était, à vrai dire, une chose incroyable et dont les abominables folies dépassaient même ce dont nous avons pu voir des exemples ailleurs. Non contente de provoquer à l'assassinat *en masse*, elle allait jusqu'à désigner les individus qu'elle

(1) Mot à mot, presse infâme. C'est le nom sous lequel on la désignait, et il suffira d'en lire un seul spécimen pour qu'on juge si le nom était mérité.

vouait à la vengeance populaire. J'extrais les lignes qui vont suivre d'un journal intitulé *le Vrai Hongrois* (*der Wahre Ungar*), et portant la date du 12 octobre 1848 :

« Il a suffi d'une seconde pour effacer toutes les rides dont une trop ardente sollicitude pour notre chère patrie sillonnait notre front. Les dernières nouvelles de Vienne ont pénétré dans notre âme comme un éclair. Némésis est debout ! et sa main vengeresse nous a *délivrés* d'un homme (1) qui arrosait de poison l'arbre de notre liberté !!! En vain, oh ! bien en vain, tu essayes de te défendre, Jellachich, coupable instrument d'intrigues infâmes ! Le fléau de Dieu t'atteindra. Les *enfants des juifs méprisés*, les enfants de la rue eux-mêmes se réjouissent et s'écrient en débitant leurs marchandises : « *Latour est déjà pendu !* » puis à ce cri ils ajoutent — parole prophétique : « *Jellachich aussi sera pendu bientôt !* »

» Oh ! qu'elle s'accomplisse donc cette prophétie ! »

Un autre article imprimé dans *le Patriote* et répandu à des milliers d'exemplaires, débutait ainsi :

« Du sang ! du sang ! du sang ! »

En vérité, on ne trouve que haine au fond de cette épouvantable insurrection : haine des juifs contre les chrétiens, haine des Madjars pour tout ce qui n'était point hongrois, haine de toute distinction et de toute richesse de la part des révolutionnaires, et chez Kossuth lui-même, une haine inextinguible contre le gou-

(1) L'infortuné comte de Latour.

vernement autrichien. Un emprisonnement qu'il encourut, comme on sait, pour cause politique, et qui dura près de trois ans, lui avait inspiré un si féroce ressentiment contre l'Autriche, que l'entière destruction de la monarchie lui sembla seule devoir l'assouvir, et dans l'ultra-madjarisme poussé à son développement le plus exagéré, il crut trouver le levier nécessaire pour arriver à ses fins.

L'éloquence de Kossuth ne saurait être mise en doute, non plus que celle d'O'Connell; le dictateur hongrois était un orateur remarquablement distingué, auquel ne faisait défaut aucun des accessoires de la parole; voix, geste, physionomie, tout concourait chez Kossuth à entraîner et fasciner l'auditoire; tout, jusqu'à l'élévation de la taille. Mais rappelons en même temps à quel peuple exalté il avait affaire, et combien il se montrait peu scrupuleux sur les moyens qu'il invoquait à son aide pour exciter l'enthousiasme, combien, en un mot, il lui importait peu quelle corde il touchait, pourvu que cette corde vibrât.

Quant à la capacité politique de Kossuth, il suffit de lire ses *Mémoires*, récemment publiés, et quelques-unes des lettres si péremptoires et si concises que lui adressait Bem, pour voir qu'elle a été étrangement surfaite par ses adhérents.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le dictateur a de tout temps été sévèrement jugé par les Madjars du parti conservateur; mais dernièrement aussi on a pu constater parmi les gens capables de son propre bord une tendance incontestable à s'apercevoir des fai-

blesses de leur ancien chef, et à admettre que non-seulement il manquait de prévision, mais que, une fois la crise arrivée, la décision lui faisait défaut pour l'affronter.

Kossuth, en tant qu'agitateur, était moins dangereux par ses talents personnels que par le caractère du peuple qu'il voulait soulever. Ce caractère, il en connaissait les moindres nuances, il en avait sondé jusqu'aux plus secrètes profondeurs. La vraie supériorité de Kossuth, vous la trouverez dans sa manière d'utiliser la connaissance profonde qu'il possédait du caractère madjar. Pas de rôle qu'il ne jouât, pas de spectacle qu'il ne mît en scène pour gagner les sympathies du public le plus amateur de représentations théâtrales qui fut jamais.

Le 8 octobre, il se présente devant une assemblée populaire habillé en simple Honved, et, plein d'une angélique modestie, vient confesser dans son humilité la douloureuse impression que lui a causée au fond de l'âme un certain manifeste impérial où le nom de traître ne lui est pas ménagé. Plus tard, changeant d'attitude et de manœuvre, il paraît au balcon de l'hôtel de ville de Pesth, royalement drapé dans le manteau des souverains madjars; une autre fois, toujours préoccupé de ces grands moyens de contraste qui lui réussissent si bien, c'est au sublime *naïf*, à la simplicité dépourvue d'artifice, qu'il emprunte son effet, et nous le voyons aborder la diète avec ces mots: « Je demande deux cent mille soldats et tout l'argent qu'il faut pour subvenir à leurs frais. »

Une des principales ressources théâtrales de Kossuth consistait dans cette espèce d'épuisement physique, signe manifeste d'une nature consumée par la ferveur de son patriotisme et par la dévorante préoccupation des *droits du peuple*. « On compte à Vienne les jours qui s'écoulent sans le meurtre d'un Madjar, s'écrie-t-il une fois. Oh ! mes chers concitoyens, c'est ainsi que les tyrans traitent les hommes libres ! Vous êtes seuls... voulez-vous lutter ? » A ces mots, incapable de résister à tant d'émotion, il pâlit, il chancelle et tombe entre les bras de deux fidèles qui le soutiennent !

Au printemps de 1849, les Hongrois, commandés par le général Perczel, gagnaient du terrain dans la Bâtchka et dans le Banat, et Knitchanin comprit qu'il fallait arrêter leur progrès dévastateur. A Verbash, où ils entrèrent sans résistance, ils massacrèrent jusqu'aux enfants dans les écoles ; Kovilj, grand village, et de la part des Serbes objet d'une vénération spéciale, à cause d'un monastère basilien dont l'église jouissait d'un renom miraculeux, Kovilj fut détruit par eux de fond en comble, et ses habitants passés au fil de l'épée. Les seuls individus qui échappèrent furent ceux qui eurent le temps de fuir en Syrmie avant l'attaque des Hongrois, qui, du reste, ici, comme dans tant d'autres expéditions du même genre, ne rencontrèrent aucune résistance.

Les soldats des bataillons de *Honveds* dirigèrent surtout leur fureur contre le monastère. Ils brisèrent les tombeaux des moines, et, enlevant les cercueils,

ils se servirent des cadavres pour empoisonner les puits; ils détruisirent aussi le monument du général Mihaïlovitch, et brûlèrent son corps. Je passe sur bien d'autres violences et sacriléges qui valurent à Perczel le surnom de l'*Hyène de Kovilj*, — surnom à lui décerné d'un commun accord par toutes les nations allemandes et slaves, et que le gouvernement madjar ratifia lui-même, il faut le croire, car le commandement des troupes lui fut enlevé.

A la tête de cette première résistance spontanée de la Servie contre les Madjars était un jeune homme de vingt-cinq ans, George Stratimirowitch. Élevé à l'Académie des Ingénieurs de Vienne, il avait quitté l'armée, et, marié à une jeune fille qu'il enleva de la manière la plus romanesque, il vivait en simple particulier dans la Bâtchka, lorsque les événements de l'année 1848 vinrent l'y surprendre.

Lors de la convocation de l'Assemblée nationale à Karlowitz, Stratimirowitch fut, par l'assentiment unanime, placé à sa tête; et dès que la nécessité d'une opposition armée se fit pressentir, à cette dignité civile vint se joindre le titre et la position de commandant en chef de l'armée. Il est impossible de nier les services rendus par ce jeune et intelligent officier, dont le nom se trouve lié à toutes les victoires remportées en Servie par les armes impériales, et auquel est entièrement due l'organisation militaire et politique de son pays pendant les premiers mois de la guerre.

Ceci m'amène naturellement à parler d'un fait qui

démontrerait une fois de plus, s'il en était besoin, combien le malheureux archiduc Étienne comprenait peu les devoirs de la situation où la confiance de l'empereur l'avait élevé.

Dans la première période du mouvement, Stratimirowitch, causant à Presbourg avec le Palatin, supplia celui-ci de profiter de l'élément serbo-slave afin d'opposer une digue au torrent menaçant du Madjarisme. Il eût suffi en effet de la moindre clairvoyance pour sentir dès ce moment de quelle importance pourrait devenir l'appui de certaines nationalités dans la lutte qui se préparait; mais soit que ce degré de clairvoyance manquât à un prince dont on a cependant, à diverses reprises, beaucoup vanté l'esprit, soit que les menées dont on l'entourait lui eussent enlevé tout sentiment de la situation, le conseil de Stratimirowitch fut dédaigné, et quand le jeune officier serbe prit congé de l'archiduc palatin, Son Altesse Impériale dit à un gentilhomme de sa suite : « Vraiment, je ne sais trop si ce jeune homme n'est point fou, et tout ce qu'il vient de me conter là, me paraît parfaitement absurde. »

Des deux hommes qui s'illustrèrent surtout dans cette guerre de la Servie, l'un représente l'élément occidental et nouveau, nous avons nommé Stratimirowitch; l'autre est un type tout oriental.

Stephan Knitchanin est un vrai fils de ces frontières austro-turques où la gravité de l'Orient se mêle à l'active ardeur d'une race comptant des aïeux pareils à Czerny-George. Et tandis qu'au premier abord, à cet

air animé, à ce regard inquiet, où l'ambition se révèle, vous devinez dans Stratimirowitch l'enfant du siècle, vous ne pouvez contempler la physionomie grave et calme de ce guerrier taciturne sans reconnaître aussitôt que vous ayez devant vous un homme dont la moitié de la vie s'est passée à apprécier les doux charmes du *kief*.

# CHAPITRE XXVIII.

### LA RÉBELLION ET LA RÉPRESSION. — HAYNAU.

**Les diverses périodes de la question Austro-Hongroise. — Mauvaise foi de Kossuth. — « *Nous nous battons pour l'empereur !* » — Incompatibilité entre le parti aristocratique et le parti révolutionnaire. — Le 14 avril à Debreczin. — Chute de Kossuth. — La bataille de Swéchat. — Le prince Windischgraetz, commandant en chef. — Position des troupes impériales. — Marche de Schlik sur Tokay. — Entrée du Prince-maréchal à Bude. — Pesth en janvier 1849. — Coup d'œil sur l'armée. — Les fautes du prince Windischgraetz. — Les *bank-notes* de Kossuth. — Les manœuvres madjares. — La guerre des femmes. — Les *flirtations* et le *thé !* — Ce qu'il en coûta à l'Autriche. — Fabius Cunctator. — Le Ban et Schlik. — Ressources des Insurgés. — Les généraux madjars. — Envoi de Welden en remplacement de Windischgraetz. — Pesth évacué. — Mort de Hentzi à Bude. — Kossuth dictateur. — Appel fait à la Russie, et avénement de Haynau. — Capitulation de Villagosh. — Comorn. — Goergey et Klapka. — Les jugements militaires. — Caractère de Haynau. — Condamnation du comte Zichy. — Sa mort. — Celle de Batthyanyi. — Le devoir militaire.**

La question austro-hongroise se partage historiquement en deux périodes distinctes : la guerre entre les Madjars et les races slaves, et la guerre entre la Hongrie et l'Autriche. Encore cette dernière période peut-elle au besoin se subdiviser en deux époques différentes, dont l'une comprend les six mois qui se passent

entre l'insurrection d'octobre à Vienne et la rentrée de Goergey dans les murs de Bude; tandis que l'autre s'étend de cette rentrée jusqu'à la capitulation de Villagosh. On-pourrait donc classer comme il suit les faits qui se sont accomplis de mars 1848 au mois d'octobre 1849 : le mouvement serbo-slave sous Stratimirowitch et Knitchanin, et dont le ban Jellachich réunit tous les fils entre sa main, signifierait la défense par tout un peuple de sa nationalité insultée. Les mesures prises par l'Autriche pendant les derniers jours du règne de l'empereur Ferdinand, et au début de la carrière de François-Joseph, représenteraient la revendication de l'autorité souveraine attaquée par la Sédition, tandis que les événements de la fin de l'année 1849 seraient tout simplement l'*Ultima ratio*, la lutte ouverte de la force contre la force, toute autre considération étant écartée.

Jellachich, c'est la protestation; — Windischgraetz, la résistance; — Haynau, la répression !

Kossuth et ses adhérents avaient dès le principe fait preuve d'extrême habileté en ne permettant pas aux populations hongroises de supposer qu'elles se révoltaient contre leur souverain. Jusqu'à cette date à jamais célèbre du 14 avril, où, ne pouvant plus résister aux influences révolutionnaires, il proclama la déchéance de l'empereur d'Autriche, en tant que roi de Hongrie, et constitua le pays en république, jusqu'alors, Kossuth fit semblant de s'insurger contre Ferdinand Ier, empereur d'Autriche, par excès de dévouement pour Ferdinand V, roi de Hongrie. Il ordonna des levées de

troupes au « nom du roi, » pour le « service du roi ; » il déclara que « le roi n'était point libre » : vieille histoire ! « Nous nous battons pour l'empereur, » affirma-t-il en mainte occasion ; « on le force à des actes qui sont contraires à sa volonté. » Et sous ce prétexte, on mena à la mort des milliers d'hommes qui jamais autrement ne se fussent laissé enrôler. Les régiments hongrois redemandés par les Madjars et cédés par le ministère autrichien, virent dans cette inexcusable concession aux autorités madjares une sorte de preuve de ce qu'avançait Kossuth ; et pendant des mois entiers ils combattirent contre les plus fidèles sujets de la couronne aux cris de *Eljen a' kiralj* (Dieu sauve le roi !) (1). Plus tard, lorsque s'établit la dictature et

(1) Lorsque les officiers (très-souvent Autrichiens) de ces régiments s'adressaient au comte de Latour, pour savoir contre qui ils devaient se battre et ce qu'ils avaient à faire dans cette guerre fratricide, sa réponse était invariablement celle-ci : « Messieurs, faites selon votre conscience. » Il n'y avait, à vrai dire, aucun autre conseil à donner, mais les conséquences en furent souvent désastreuses. J'en citerai un exemple : Un jeune homme âgé d'à peine vingt ans, lieutenant en premier dans un régiment hongrois, reçut du comte de Latour la réponse que j'ai rapportée. Devenu, par billet de logement, l'hôte d'une famille hongroise fort distinguée, au commencement de la campagne contre les Serbes, il eut occasion un jour, en pleine table, d'alléguer sa qualité d'officier *impérial et royal* comme une raison pour faire ou ne point faire quelque chose. Aussitôt l'héritier de la maison de s'écrier : « Vous n'êtes plus un officier *impérial et royal*, et tant que vous serez en Hongrie vous ne faites partie que d'une armée ROYALE seulement. » Le jeune Autrichien s'enflamma. « Tant que je vivrai, dit-il, je serai *Kaiserlich-Koeniglich*, et l'empereur sera mon seigneur et souverain maître ! » Des paroles amères furent échangées, et un duel presque instantané s'ensuivit dans lequel l'officier autrichien eut le malheur de tuer son adversaire. De pareils cas se renouvelaient tous les jours.

qu'il fallut crier *Eljen a' Kossuth!* l'acclamation perdit bien quelque chose du côté de l'enthousiasme; et la république se laissant entrevoir, l'élan national hésita.

Il ne manque pas de gens qui prétendent que si Kossuth avait proclamé Batthyanyi roi de Hongrie, les choses se seraient passées tout autrement; mais une pareille tentative, quand même elle lui eût concilié l'appui des véritables Madjars, incorrigibles à l'endroit des tendances aristocratiques et royalistes, une pareille tentative aurait détaché de lui son parti naturel: les radicaux, auxquels il supposait une puissance qu'ils ne possédaient point, et les Polonais, sans lesquels il ne pouvait rien dans une guerre ouverte contre l'Autriche. Kossuth dépendait absolument de Dembinsky et de Bem, et cette dépendance, que de jour en jour il subissait davantage, était l'inévitable résultat de sa position vis-à-vis des ultra-Madjars. De la diète de Débreczin et du manifeste du 14 avril, date la chute de Kossuth.

Nous savons que le 3 octobre 1848, Jellachich fut nommé par l'empereur chef civil et militaire, commandant absolu de la Hongrie entière. Ce décret, on ne le révoqua point, mais presque en même temps il en parut un autre, par lequel, en date du 16 du même mois, le prince Windischgraetz était porté au rang de feld-maréchal et commandant en chef de toutes les forces militaires de l'empire, en exceptant seulement celles qui servaient sous les ordres du maréchal Radetzky! Le Ban se vit dès lors mis de fait en seconde

ligne, et ses plans de campagne devinrent sujets à révision.

Les vingt-cinq mille hommes sous les ordres du général Moga, envoyés par les Hongrois au secours de leurs *frères* de Vienne, perdirent la bataille de Swéchat pendant qu'on assiégeait la capitale. Au milieu de novembre (il ne faut pas oublier que l'hiver s'annonçait tempéré), il eût été parfaitement possible d'entrer en campagne, et, si l'on considère l'état de désorganisation où se trouvaient alors les forces hongroises, chaque jour gagné offrait une chance de succès de plus. Pourtant, le commandant en chef, malgré l'avis formel du Ban, malgré ses prières et ses prédictions, hélas! trop justes, recula l'époque de l'attaque, et les opérations ne durent commencer qu'au milieu de décembre. Ce fut là le premier avantage donné aux rebelles, avantage encore médiocre en comparaison de ce qui suivit.

Le 14 décembre, le prince-maréchal fit son entrée en campagne; le 15, Jellachich établit son quartier général à Bruck, et le 16, le corps du baron Horvath s'empara d'OEdenburg, ville frontière qui forme, avec Presbourg, la base du triangle presque équilatéral dont Vienne elle-même serait l'apex. L'armée triomphait de la résolution qu'on s'était enfin décidé à prendre, et l'idée de se rencontrer avec l'ennemi provoquait partout des cris de joie.

Le 18, Presbourg se soumit aux impériaux, et le prince s'établit à Karlbourg, sur la route de Raab, ayant sa droite protégée par le Ban, à Altenbourg, et

sa gauche soutenue, vers la frontière du nord, par le corps du général Simonich à Tyrnau, et par la colonne détachée du général Goëtz à Trentschin. La colonne détachée la plus considérable était sous les ordres du général Schlik et se composait presque entièrement de régiments galliciens.

Ces quelques détails que j'emprunte au dire des hommes les plus compétents dans la question, sont nécessaires pour démontrer quels étaient au début de la campagne les avantages manifestes des Impériaux, et combien dut être regrettable l'erreur qui empêcha qu'on ne mît à profit, lorsqu'il en était temps, les chances d'abord si favorables de la fortune.

Dès les premiers jours de décembre, le général comte Schlik quitta Cracovie et pénétra par la passe de Dukla (1) jusqu'à Bartfeld, prenant en chemin Éperiès. De là il jeta les yeux sur Kaschau et résolut d'attaquer cette ville, bien qu'il fût informé des forces très-supérieures dont disposait Meszaros, avec lequel il allait se rencontrer.

Le prince Windischgraetz, après avoir, le 27, pris Raab sans trop de peine, entra à Buda-Pesth le 5 janvier 1849, et établit son quartier général au Palais-Royal. Si le temps passe d'ailleurs assez généralement pour un élément de succès, c'était surtout dans cette guerre qu'il eût fallu se montrer habile à l'employer. La marche rapide de l'armée impériale avait semé la

(1) Cette passe de Dukla est sur la frontière du nord un des points principaux de défense, et forme la route directe conduisant de Pologne en Hongrie à travers les Carpathes.

consternation chez les rebelles, et Kossuth avec les siens, au moment où ils s'occupaient à rédiger d'imaginaires bulletins de victoire, n'eurent que le temps de s'enfuir par la route de Débreczin !

Un coup d'œil sur la carte suffira pour prouver que jamais campagne ne fut commencée sous de meilleurs auspices. La situation pour l'attaque était admirable, à cette condition toutefois qu'on en profiterait, que cette attaque serait immédiate, et qu'on se garderait bien de laisser à l'ennemi une occasion de réparer ses brèches.

Derrière l'armée tout le pays était protégé; la ligne droite était couverte à Stuhlweissenburg par la colonne de Horvath et par les troupes du comte Althann, qui occupaient la forêt de Bakonya, s'étendant vers le sud et les fidèles frontières croates; la ligne gauche, du côté du nord jusqu'à Trentschin et sur les bords de la Waag, avait pour rempart les troupes de Kempen; et en même temps un corps détaché en observation devant l'imprenable Comorn, en rendait la garnison inutile aux rebelles. La ligne du nord pouvait en outre au besoin réclamer l'appui du corps que commandait Schlik sur la frontière de Gallicie; tandis qu'au sud-est le pays limitrophe était tenu par les populations serbes, dont nous savons la haine pour les Madjars. Sur Bem, alors en Transylvanie, et sur les forces hongroises stationnées dans le Banat, et le long des rives de la Theiss, se concentraient donc toutes les espérances des insurgés. Contre les forteresses de Temeswar et d'Arad rien ne se pouvait tenter, car les

deux glorieux vétérans octogénaires, Berger et Rukawina, les deux vieux aigles de l'Autriche, ainsi que les a nommés Zedlitz, résistaient à tout, et trouvaient moyen, non-seulement de défier les rebelles, mais de maintenir des communications entre les deux villes qu'ils défendaient. La faute que commit le prince Windischgraetz en cette occasion fut à la fois militaire et politique. Si vous écoutez les hommes de guerre, ils vous diront, en effet, que dans un pareil moment, user de temporisation avec les insurgés, c'était vouloir tout compromettre ; quant aux hommes politiques, aujourd'hui encore ils ne peuvent s'expliquer l'incroyable ménagement dont on fit preuve vis-à-vis des moyens de subsistance de l'insurrection. Tant que les *banknotes* révolutionnaires, les *Kossuth-noten*, comme on les nommait, avaient cours, les insurgés pouvaient naturellement se procurer largement toutes choses. Débreczin était le point central d'où partaient tous leurs efforts et où s'accumulaient tous les secours qu'ils s'attiraient. La possibilité de s'approvisionner demeurant toujours à leur portée, eux du moins ne perdirent pas de temps, et bientôt, en fait de munitions, d'armes, de subsistances de toute sorte, rien ne leur manqua ; ils levèrent des troupes, et s'entourèrent d'une puissance formidable pour la défense comme pour l'attaque.

Cette double erreur du prince Windischgraetz eut, on le sait, des conséquences désastreuses, et jamais le prince-maréchal, obéissant à ses propres inspirations, ne se fût rendu coupable d'une si funeste méprise.

Malheureusement pour bien des généraux illustres, la guerre ne se fait pas seulement sur les champs de bataille; aux sanglantes journées succèdent les engagements du coin du feu, aux luttes à ciel ouvert, les rencontres à demi-mots, aux canonnades du matin, les escarmouches de la soirée; terribles escarmouches où de beaux yeux tirent sur vous à mitraille, où des âmes avec lesquelles on n'a jamais cessé d'être en rapport de caste, vous envoient la persuasion dans un sourire. « Entre Vous et Nous il ne peut y avoir que des » malentendus; ne sommes-nous pas gens de même » espèce? et si quelques différends nous séparent, est- » ce qu'au fond nous ne pensons, ne sentons pas de » même? Du temps et de la douceur, et vous verrez » que tout s'arrangera et que ces grands conflits se » termineront sans de nouveaux sacrifices! » Et ainsi d'assurances en assurances, de promesses en promesses, le trop loyal gentilhomme fut amené à ne se plus défier. Conciliation! on avait prononcé le mot et on ne se lassait pas de le répéter sur tous les tons.

« Il fallait voir à l'œuvre ces belles Dalilahs!» — s'écriait un jour devant nous un des généraux qui avaient, en les déplorant, assisté à ces scènes de la Capoue madjare, — « c'étaient des raouts et des concerts à perte de vue! On chantait, on jouait, on valsait, *il y avait même du thé!!* » Je me rappelle encore l'expression singulièrement originale dont ces derniers mots furent prononcés, ainsi que cette verve de bon aloi qui, sous une apparence de plaisanterie, tançait si vertement les fatales manœuvres de la perfidie féminine.

« Du thé ! ajouta notre historien ; un temps admirablement choisi en effet pour prendre du thé, le temps où Kossuth était à Débreczin, informé jour par jour, heure par heure, de tout ce qui se passait parmi nous ! Si bien que ces comtesses et ces baronnes, ces soirées, ces concerts et ce thé ! valurent à l'Autriche une guerre des plus meurtrières et lui coûtèrent des trésors sans fin ! »

Ce que faisait à Pesth l'armée impériale, tout le monde se le demandait sans le comprendre. Le Ban s'impatientait et les troupes enrageaient à l'idée que l'insurrection mettrait à profit tous ces délais. A peine informé de la prise de Buda-Pesth, Schlik, prévoyant les conséquences qu'un pareil événement ne pouvait manquer d'entraîner immédiatement, se décida aussitôt à prendre l'offensive ; laissant la brigade de Deym à Kaschau, il marcha sur Tokay et contre Dembinsky. Le 25 janvier, il gagna Mischkoltz, et sans grande peine occupa Kérésztur, endroit peu éloigné de Tokay, situé à quatre-vingt-dix lieues environ de Pesth. Tokay n'est guère qu'à une trentaine de lieues de Débreczin.

Si donc, comme le général Schlik s'y attendait, les deux corps d'armée eussent opéré leur jonction, les insurgés se trouvaient inévitablement écrasés et la guerre menée à fin vers le printemps (1).

(1) De Pesth à Débreczin il y a environ la même distance que de Pesth à Tokay ; Tokay, Pesth et Débreczin forment un triangle isoscèle parfait dont la ligne qui s'étend de Tokay à Débreczin forme la base. Si es opérations du prince Windischgraetz avaient été conduites comme le supposait Schlik,

Que se passe-t-il? L'insurrection utilise habilement le temps qu'on lui laisse; puis, quand elle sent pouvoir disposer de toutes ses ressources, abandonnant soudain l'attitude défensive à laquelle on l'avait réduite durant l'hiver, nous la voyons peu à peu reprendre l'offensive. On comprend dès lors quels devaient être ses avantages. Les Madjars opéraient sur leur propre territoire, tenant tête à une armée d'invasion, ce qui leur offrait un naturel prétexte à ces mouvements oratoires par lesquels on enlève les masses et dont personne comme eux ne connaît le secret. Supérieurs par le nombre, ils n'avaient qu'à frapper le sol pour en faire sortir des légions armées. Là où les Impériaux achetaient, les Insurgés pouvaient prendre; hommes, chevaux, provisions, tout semblait leur appartenir de droit, et quant au nerf de la guerre, l'argent, on sait comment Kossuth et son papier-monnaie avaient pourvu à ce qu'il ne fît point défaut. De plus, ils comptaient à leur tête deux chefs extrêmement habiles, Dembinsky et Bem, le dernier surtout, élevé à la grande école de l'armée impériale française, et qui passe dans l'opinion des hommes experts en semblable sujet, pour un des esprits militaires les plus féconds en ressources, pour un de ces magnifiques improvisateurs de champ de bataille, dont l'énergie inventive peut en un coup de main retourner la face des choses.

Cependant, effrayé des proportions menaçantes qu'on

il devient facile à comprendre que les insurgés se trouvaient pris comme entre les deux branches d'une fourche.

avait laissé prendre à la Rébellion, le gouvernement autrichien regarda comme nécessaire d'imprimer une direction nouvelle aux opérations de l'armée. Par conséquent, après cinq mois à peu près perdus pour la cause de la monarchie, le baron Welden fut revêtu, en avril 1849, des fonctions de commandant en chef des forces impériales.

L'armée rebelle touchait au plus haut de son succès. Bem, Dembinsky, Goergey, tous actifs, tous entreprenants, voyaient le succès couronner toutes leurs tentatives. Mais le moment approchait où la discorde allait désunir ces chefs incessamment victorieux.

A la convention de Débreczin, le 14 avril, Kossuth avait proclamé la déchéance de l'empereur comme roi, et déclaré la maison de Habsbourg-Lorraine incapable de régner jamais sur la Hongrie. La fortune semblait de plus en plus abandonner l'armée impériale. Pesth évacué, le général Hentzi restait encore maître de Bude, qu'il devait si noblement, un mois plus tard, défendre au prix de sa vie. L'armée, divisant ses forces, se concentrait, d'une part, sur la frontière du sud, sous les ordres de Jellachich, tandis que le reste des troupes, opérant dans l'ouest, obéissait à Welden, qui n'eut d'autres ressources que d'établir son quartier général à Presbourg. Dans tout le pays, cinq forteresses seulement voyaient encore flotter le drapeau impérial sur leurs murs, et encore sur les cinq une devait avant peu cesser de l'arborer.

Kossuth était dictateur et président de la république. Son règne éphémère touchait alors à sa plus

triomphante période, et dans le vertige du succès il n'avait pas eu le temps encore de s'apercevoir de l'irréparable erreur commise par lui. Maître absolu des destinées du pays, ses caisses regorgeaient d'or, et près de vingt millions de florins étaient là pour répondre aux besoins de la république. Vingt millions de florins en espèces sonnantes, et qu'on avait amenés dans les coffres en appelant à son aide un peu de ce terrorisme qui fait qu'à l'instant même des chiffons de papier se changent miraculeusement en belle monnaie d'or et d'argent!

Bude venait de retomber aux mains des Hongrois, le brave général Hentzi était mort en opposant à l'ennemi la plus héroïque défense, et plutôt que de survivre à la reddition de la ville, le colonel Allnoch avait, de sa propre main, mis le feu à la poudrière. Chose douloureuse à penser, quatre cents individus de la garnison furent passés par les armes après cette affaire, lorsque le combat lui-même n'avait coûté aux Autrichiens qu'une douzaine d'officiers et environ cent soixante soldats!

On a prétendu que Welden, à ce moment, ne s'était point senti à la hauteur des fonctions où la confiance du gouvernement l'avait élevé, et qu'il se retira spontanément. Quoi qu'il en soit, l'heure était devenue solennelle, et le salut de l'empire dépendait de la résolution suprême qu'on croirait devoir prendre.

Haynau fut investi du commandement général de l'armée autrichienne, et en même temps on fit appel aux forces moscovites.

A dater de ce moment, toute hésitation cessa. Grâce à la fermeté, à l'inflexible détermination de son nouveau chef, les troupes, que le découragement envahissait déjà, reprirent leur énergie et leur vigueur. Une ère décisive s'ouvrait, ère de victoire ou de mort, peu importe ! l'ascendant était là !

L'armée autrichienne, appuyée sur les forces envoyées à son secours par le Czar, reprit encore une fois l'offensive, et nous avons vu comment, à Raab, le général Schlik et le jeune empereur en personne inaugurèrent la nouvelle campagne. De Raab à Villagosh, ainsi que je l'ai dit, les victoires n'eurent que le temps de se succéder, et les Impériaux firent plus que réparer leurs pertes. La capitulation de Goergey à Villagosh fut suivie par celle de Klapka à Comorn ; et à la fin de cette campagne de trois mois, où Haynau s'était vu le commandant en chef de toutes les troupes, la guerre fut entièrement terminée (1). Vint alors, —

(1) Les officiers autrichiens ne cessent de louer la conduite et de Goergey et de Klapka, à l'égard de leurs prisonniers. Tandis que Perczel et Bem traitaient avec une férocité gratuite les malheureux qui leur tombaient entre les mains, ceux qui avaient affaire à l'un des deux jeunes généraux que je viens de nommer, ne trouvaient à se plaindre de rien. J'ai entendu mainte fois un des militaires qui furent appelés à négocier avec Klapka la reddition de Comorn, s'expliquer dans les meilleurs termes sur la conduite et l'attitude du chef hongrois dans cette circonstance. La conférence une fois terminée : « Voulez-vous voir vos compatriotes ? » dit Klapka ; et sur la réponse affirmative, vingt-huit prisonniers autrichiens entrèrent, lesquels, comme je l'ai dit, n'avaient que des sentiments de reconnaissance pour les traitements qu'ils recevaient. « Quant à moi, reprit l'officier supérieur autrichien auquel j'ai fait allusion, je n'en saurais dire assez sur la conduite

terrible conséquence de pareils événements, — la douloureuse période des jugements militaires !

Il n'entre point dans ma pensée de représenter ici le général Haynau comme un type de douceur et de mansuétude; à Dieu ne plaise que je veuille lui attribuer ce caractère de clémence si remarquable chez Jellachich ! Mais ce qu'on peut dire désormais hautement, c'est qu'en aucune façon le pacificateur de la Hongrie ne ressemble à cette hyène altérée de sang dont les journaux ont trop parlé. D'un tempérament énergique, résolu, indomptable, nature de soldat s'il en fut, le devoir qui lui échoit, il l'accepte sans discussion et s'y soumet comme à une destinée, froidement, gravement. Inutile d'ajouter un mot sur ces mille férocités qu'on lui prête, et qu'il faut renvoyer au domaine du mélodrame, d'où jamais elles n'auraient dû sortir. Haynau est l'homme de la loi, de la consigne, de la sentence militaire; ce que l'arrêt a prononcé, il l'exécutera, dût sa propre renommée y périr, je ne parle pas de sa vie : il l'exécutera irrévocablement; rien de moins, rien de plus ! Les troupes sous ses ordres l'adorent, tant à cause de son inflexible justice que pour la sollicitude qu'il leur témoigne. En acceptant la rude tâche qui lui échut, le général Haynau ne se faisait pas d'illusion; il savait que ceux qui punissent, même au nom de la loi, sont appelés bourreaux et livrés à l'exécration du plus grand nom-

droite et loyale de Klapka, non plus que sur la dignité parfaite et l'extrême courtoisie de son maintien. »

bre. Peu importe, il se résigna, accomplit ce devoir terrible dans toute sa rigueur, dans toute sa justice, regardant comme une injure à sa conscience de condescendre à se justifier devant le tribunal d'une opinion égarée par les entraînements de l'esprit de parti (1).

Étranges caprices du jugement humain : deux faits se représentent dans la même campagne, deux faits en tout semblables, identiques : — la mort du comte Batthyanyi, condamné par Haynau au nom de la justice impériale, et la mort d'Eugène Zichy, pendu par Goergey au nom du salut de la Hongrie. — Et de ces deux faits également terribles, également dignes d'é-

(1) Voici en quels termes s'exprime à ce sujet un officier français au service de l'Autriche, M. le comte Georges de Pimodan, qui, après avoir pris une part glorieuse à cette campagne de Hongrie, avait le droit plus que personne de dire son mot sur les hommes qui la dirigèrent, et, privilége trop rare! de rectifier avec *connaissance de cause* les injustices de l'opinion : « Le général Haynau, nommé par l'empereur général en chef de l'armée, reprit l'offensive vers le commencement de juin 1849. Après de glorieux combats, il repoussa tous les corps d'armée hongrois jusqu'auprès de Temeswar, et les força à déposer les armes. C'est alors que ceux des chefs de l'armée insurgée qui avaient été officiers de l'empereur, et qui, désertant nos rangs, avaient trahi leur serment et combattu contre nous, furent mis en jugement. Pendant que beaucoup de journaux étrangers donnaient à ces jugements l'apparence de vengeances haineuses, les amis, les parents des condamnés reconnaissaient qu'ils avaient mérité la mort. Ils ont été jugés d'après les lois militaires, ils les connaissaient, ils savaient que l'heure de la défaite serait pour eux l'heure du supplice ; ils sont morts courageusement, et la voix d'aucun homme d'honneur ne peut s'élever pour attaquer ces jugements. »

(Le comte GEORGES DE PIMODAN, *Souvenirs de la guerre de Hongrie.*)

mouvoir tous les cœurs, la pitié comme la colère publiques n'en adoptent qu'un, et traitent l'autre en quelque sorte de non avenu. Le juste tribut de larmes et de regrets que nous payons à la mémoire de Louis Batthyanyi, pourquoi ne point le donner au souvenir d'Eugène Zichy, dont le supplice fut consommé en des circonstances bien autrement cruelles ? et dans cette haine passionnée dont nous poursuivons le nom de Haynau, pourquoi ne point confondre aussi le nom du meurtrier Goergey?

Saisi par les ordres du général madjar, Zichy se vit amené devant un conseil de guerre présidé par Goergey, accusé de haute trahison contre la nation, et en même temps d'avoir caché des trésors avec lesquels il entendait appuyer les opérations du Ban. Il fut à l'instant condamné à mort et pendu sans délai.

Le lendemain parut placardée aux coins des rues de Pesth une pancarte où se lisaient ces mots : « Ainsi périssent les traîtres ! Le comte Zichy, administrateur du comté de Stuhlweissenburg, coupable de complicité avec les ennemis de la patrie, a été pendu hier par une corde dans l'île de Csepel, à huit heures et demie ! » — « Depuis ce moment, dit Schütte en parlant de cet événement, Goergey devint populaire, et les yeux de Kossuth se tournèrent vers lui (1). » Et pourtant, tout effroyable que soit cette exécution subite, j'ai rarement entendu appliquer à Goergey les épithètes atroces

(1) *La Hongrie et la guerre de l'indépendance hongroise*, par Schütte, t. II.

dont on gratifie Haynau. Serait-ce donc qu'à la rébellion tout est permis, et que le seul fait de se révolter contre l'autorité couvre tout, rend tout naturel et légitime? J'avoue que, pour ma part, la proclamation de Goergey que je viens de citer me rappelle singulièrement ces inscriptions sinistres que les juges mystérieux de la *Heilige Vehme* clouaient à quelque arbre au fond d'un sombre carrefour de forêt pour annoncer l'exécution d'une sentence; ou bien encore ces *ex-voto* d'étrange espèce au moyen desquels les bandits espagnols annoncent au voyageur que sous telle croix de bois repose un homme assassiné.

La mort de Batthyanyi fut effrayante comme celle de Zichy; et de pareils exemples sont bien faits pour inspirer l'horreur de la guerre civile. Mais, je le répète, tout en partageant en pareil cas l'intérêt qui s'attache à la victime, je ne saurais admettre les violentes accusations dont on accable ceux que la loi fit arbitres suprêmes de la vie de leurs semblables. S'ils se prononcèrent pour le châtiment, c'est un arrêt dont ils n'ont à répondre que devant Dieu et leur conscience, et dans lequel la discussion n'a point à intervenir. Tout devoir de ce genre est austère, rigoureux, presque fatal; et de ce que nous pensons qu'il serait au-dessus de nos propres forces de l'accomplir, il ne s'ensuit pas qu'on doive le méconnaître ou le flétrir!

---

# CHAPITRE XXIX.

## CONCLUSION.

Une des erreurs de notre temps. — Tout ce qui est, a été. — L'Allemagne en 1806. — Le mot de M. Royer-Collard. — Le congrès de Vienne. — Ce que chacun voulait dans la Confédération Germanique. — Les puissances étrangères. — Stein et l'idée impériale. — Gagern le père. — En quoi les complications actuelles diffèrent. — Le tapis vert du congrès de Vienne. — Les *meetings* et les assemblées populaires d'où sort l'émeute. — La réorganisation, ses difficultés et ses chances. — La diplomatie, les *ultras* et les militaires. — Le dualisme. — A quoi servent les traités. — Un empire du Nord. — Napoléon, M. de Talleyrand et Frédéric-Guillaume III. — L'archiduc Jean. — Les affinités et les antipathies germaniques. — Une troisième combinaison. — L'Allemagne de l'Ouest. — Création d'un royaume de Hesse. — L'incorporation et le droit. — Ce qui n'est qu'une question allemande et ce qui regarde l'Europe entière. — Les trois aigles du Nord.

Une erreur universelle de notre temps consiste à croire que jamais rien de pareil aux événements contemporains ne s'est présenté dans l'histoire, et à s'imaginer que les signes distinctifs du désordre d'aujourd'hui diffèrent absolument de ceux que constatent les annales des siècles passés. L'existence et l'énormité de cette erreur seraient faciles à prouver dans presque tous les pays ; mais nous devons nous en tenir

à l'Allemagne. Ce qui est arrivé depuis deux ans, ce qui arrive encore dans la Germanie, n'est en somme qu'une sorte de reproduction de ce qui s'y passait il y a trente ou quarante ans.

Qu'on se reporte au spectacle offert par l'Allemagne en 1806, alors qu'elle se trouva soudainement dépourvue de tout : sans argent, sans moyens de défense, sans gouvernement même nominal, sans souverain, sans cohésion aucune entre ses diverses parties intégrantes, et de plus, menacée par un ennemi formidable. Qu'après avoir parcouru cette période de dissolution on étudie l'ère de reconstitution, et la même confusion inextricable à laquelle nous assistons vous frappera inévitablement. C'est en effet, alors tout aussi bien qu'aujourd'hui, à ne pas s'y reconnaître. Et non-seulement vous sentez que rien de vraiment durable ne devait s'effectuer à cette époque, mais vous êtes comme saisi par la pénible conviction que la nature des choses même se refusait à une plus grande stabilité. On connaît le mot de M. Royer-Collard : « Qu'y a-t-il à faire? — Tout! — Que peut-on faire? — Rien ! » Jamais parole ne convint mieux. La constitution de l'Allemagne est une de ces questions épineuses dans lesquelles presque chaque partie est ennemie du tout, où l'avantage de l'une ne saurait cadrer avec les intérêts de l'autre; où quoi que l'on essaye, l'imperfection reste à peu près le seul but que l'on puisse atteindre.

Lisez la correspondance de Gagern avec Stein, feuilletez les écrits de Kluber, de Varnhagen et de Flassan sur le congrès de Vienne, les mémoires de Stein, les

travaux de Schmidt sur la régénération de l'Allemagne; demandez leur secret à tous ces grands esprits qui travaillèrent à l'œuvre de reconstitution, et vous constaterez partout une hésitation identique, ou bien, chez ceux-là mêmes qui n'hésitent pas, une perpétuelle méfiance du voisin; et toujours au fond des choses la plus complète désunion, sous quelque apparence de bon accord qu'on s'efforce d'ailleurs de la déguiser.

Aucun des souverains représentés à Vienne en 1814 et 1815 ne se rendit compte exactement de la constitution qu'il allait aider à établir; mais une même idée dominait chacun : obtenir le plus possible pour soi, tout en contribuant à créer quelque chose où tout le monde eût sa part. Et ceci n'a peut-être rien qui doive étonner après le développement immense laissé par Napoléon aux ambitions des plus petits.

Chez les divers négociateurs qui prirent part à ces traités célèbres sur lesquels l'Europe devait désormais fonder sa politique, il n'y eut dès le principe, force est bien de le reconnaître, qu'un mobile : l'intérêt individuel.

L'union politique de la Germanie, chose fort vague et très-indéfinie, fut une invention diplomatique; mais lorsqu'on en aborda les détails, qu'il s'agit de spécifier en quoi consisterait cette union, et les sacrifices que chacun serait tenu d'y faire, on put s'assurer du mécontentement général. Il devint de toute évidence que chaque souverain n'entendait sacrifier à l'État commun, au *Tout*, si je puis m'exprimer ainsi, que cette fraction de puissance qu'il se trouverait d'humeur à

abdiquer dans son gouvernement particulier. Avec un patriotisme pareil, il est assez surprenant qu'on ait pu arriver à une solution quelconque.

La première cause de mécontentement devait naître de cette résolution qu'on prit d'appeler au congrès toutes les puissances qui avaient participé à la guerre. Le droit de chacun des souverains alliés consistait, comme le disait Jeanne d'Arc, à avoir « été à la peine, » et force fut de les convier « à l'honneur. » On avait acheté de ses écus et de son sang le privilége de se mêler des affaires du voisin, ou bien (comme le roi de Danemark en offrait l'exemple) que le voisin s'occupât des vôtres et vous punît d'une intervention maladroite. D'une façon ou d'une autre, soit pour gagner, soit pour perdre, toutes les têtes couronnées d'Europe durent se mêler à la reconstitution de l'Allemagne ; et de là, date la première haine des peuples germaniques pour les traités de Vienne. Influence étrangère ! grand mot avec lequel on fournira toujours un magnifique prétexte à l'enthousiasme national, et partant, à bien d'autres passions qui en emprunteront le nom. Soit ! mais en même temps, on peut s'expliquer qu'un Brunswickois éprouve peu le besoin de se faire réglementer par l'Espagne, et qu'un Styrien croie pouvoir être gouverné sans l'aide d'un Danois. — Passe pour les grands États : pour la France, la Russie, l'Angleterre ; mais le Portugal, mais la Suède !

Dans l'automne de 1814, vint le plan de M. de Hardenberg : déposer le pouvoir central, conjointement entre les mains de la Prusse et de l'Autriche ;

c'est là le système des « onze voix » dont on a tant parlé à propos de la proposition de Munich de l'année dernière ; puis le gouvernement des Sept fut imaginé et rejeté après un mois de discussions incessantes entre M. de Metternich et le baron de Wessenberg, M. de Hardenberg, M. de Humboldt *e tutti quanti*. Ensuite se reproduisirent les susceptibilités des petits États ; à leur tour la Bavière et le Wurtemberg se coalisèrent et déclarèrent ne vouloir pour rien au monde abandonner les droits absolus de guerre et de paix ; plus tard on se brouilla bien un peu à propos d'une question de préséance, et on se réconcilia en criant à la flagrante injustice qui attribuait deux voix à l'Autriche et deux voix à la Prusse, tandis que d'autres États n'en auraient qu'une.

On marcha de complications en complications, et pour combler la mesure, la note du comte Münster du 25 novembre 1814, réveilla la question si délicate du « chef de l'État, » et exprima le doute que le roi d'Angleterre, en sa qualité d'électeur de Hanovre, consentît à l'abdication de la dignité impériale par l'empereur François.

Toute la confusion dont nous sommes témoins aujourd'hui en Allemagne n'est guère qu'une imitation plus ou moins exacte de ce qui se passa pendant la durée du congrès de Vienne. Conventions d'Olmütz ou de Dresde, conférences libres, de quelque nom que vous les appeliez, ces négociations ont toutes leurs points de comparaison dans la célèbre campagne diplomatique d'il y a trente-cinq ans.

L'un tenait pour un état fédéral, l'autre pour la gloire des Frédérics et des Othons; Stein débutant par son projet d'un conseil central sous la présidence du comte Schlabrendorf, finit par voir dans l'empire la seule garantie de la grandeur de l'Allemagne. « Stein, dit Gagern à ce propos, prend pour du patriotisme ce qui n'est autre chose que l'idée du développement de la Prusse. Il se figure que tout doit s'effectuer par elle. » Croit-on que de notre temps ceux qui partagent cette idée soient si difficiles à trouver?

Mais si au fond les embarras restent les mêmes, la forme, on doit en convenir, s'en est notablement modifiée : au lieu du prince Metternich, du prince Hardenberg et du prince Wrède, du comte Münster, du baron Wessenberg et du baron de Humboldt, se prélassant dans de bons fauteuils autour du traditionnel tapis vert, réglant les affaires de l'Europe harassée, exténuée, défaite au point de tout remettre entre leurs mains, et variant leurs travaux de plaisirs élégants dont l'écho est parvenu jusqu'à notre génération; au lieu de ce fameux congrès où, bien que l'on s'y disputât un peu et que l'on s'y tracassât beaucoup, on fut toujours de bonne compagnie, que voit-on de nos jours? De bruyantes assemblées, des parlements populaires, des *meetings* tumultueux d'où sort tout armée l'insurrection.

Cette période pourtant est close, et pour l'Allemagne la révolution peut passer à juste titre pour avoir occupé la place des grandes guerres. Les convulsions intérieures ont produit à présent ce que l'invasion

produisit alors, et le moment de la paix et de la reconstitution est arrivé. Cette fois-ci, comme c'est à l'intérieur que l'ennemi a été vaincu, les puissances étrangères n'ont point à se mêler du débat, et dans le principe, c'est autant de gagné ; mais en attendant, le fait de la réorganisation n'en paraît point avoir avancé d'un seul pas, et tandis que le roi de Wurtemberg traite l'unité allemande « d'illusion, » les députés d'Erfurth se sont donné le malin plaisir de jeter le nom d'*avorton* à la proposition de Munich.

Quant aux plans et aux projets enfantés chaque jour par les docteurs de la Germanie pour rendre leur *Vereinigtes Deutschland* (1) le premier pays du monde, autant vaudrait entreprendre le dénombrement des feuilles sur les arbres de leurs grandes forêts. L'antidote au mal se trouve heureusement dans son excès même, et comme il faudrait bien plus d'oreilles qu'Argus n'avait d'yeux pour écouter tant de conseillers, on prend le parti de n'en écouter aucun. Tandis que cette indifférence grandit tous les jours dans les masses proprement dites, les partis politiques vont leur train et restent fidèles à leurs drapeaux.

— Agitation ! crient les ultras de toutes les couleurs.

— Négociation ! disent tout bas les diplomates.

— Action ! répond tout bas l'armée, et c'est là peut-être la seule parole sincère.

Puis revient la question du droit et des traités, et on songe de nouveau aux tapis verts.

(1) Allemagne unie.

Tant qu'il n'y a eu ni illégalités ni violences, les traités servent à fort peu de chose. Les traités ont pour objet d'abord de légitimer la possession de ce qui a été illégitimement acquis; mais surtout d'habituer les vaincus à leurs pertes et de leur prouver de par la diplomatie qu'ils doivent demeurer satisfaits.

« Je ne connais qu'un moyen d'être content, disait le prince de Ligne : c'est d'être battu. » Or, la raison pour laquelle tout le monde en Allemagne est si parfaitement mécontent à l'heure qu'il est, c'est probablement parce que personne n'y est encore « bien battu. »

Je sais fort bien que des deux côtés l'idée du dualisme est désavouée, que Frédéric-Guillaume III, bien que la pensée lui sourît incontestablement, ainsi qu'on peut s'en assurer dans toutes les correspondances diplomatiques du temps, eut l'air de résister là-dessus à M. de Talleyrand et à Napoléon lui-même, et que l'empereur François déclara en 1814 par la bouche du prince de Metternich, « désirer ne jamais voir l'Allemagne divisée en empires du Midi et du Nord; » mais au-dessus des souhaits et des vœux des rois eux-mêmes, il y a quelque chose qu'on appelle la force des choses — force irrésistible s'il en fut.

L'idée d'un empire allemand du Nord tint une place fort importante dans les préoccupations du grand Frédéric, et par sa persistance à se représenter à l'esprit des princes de la maison de Hohenzollern, même alors qu'ils l'évoquent le moins, elle semblerait être dans les nécessités politiques de la Prusse, sa destinée inévitable dans l'avenir.

En 1848, l'idée confuse d'unité finit par revêtir la forme précise d'une unité monarchique. L'enthousiasme qui éclata partout sous les pas de l'archiduc Jean en fournit une preuve suffisante. Si le frère de l'empereur François eût été un grand homme ou même un ambitieux, on n'eût probablement jamais offert la couronne impériale au roi de Prusse.

Mais pour qui connaît la Germanie et les sympathies nationales de ses diverses races, la division en Allemagne du Nord et en Allemagne du Sud semble seule présenter quelques garanties de stabilité. Hors ces deux grandes lignes, les subdivisions des nationalités ne sont pas tellement tranchées qu'elles ne finissent par se soumettre à une autorité sagement exercée, à un gouvernement dont matériellement elles n'auraient point à se plaindre. Un Souabe, pour lequel l'uniforme prussien est un objet d'épouvante, se rencontre par vingt côtés avec un Autrichien, tandis qu'entre un Prussien, un Hanovrien ou un Mecklenbourgeois, les affinités sont encore plus grandes. Ni l'Autriche ni la Prusse n'ont, j'en suis convaincue, la plus légère velléité d'usurpation ou de conquête ; mais au fond de la conscience nationale dans chacun des deux pays, il est comme une latente conviction de l'inévitabilité de la solution que j'indique.

Une autre combinaison pourtant se présente comme très-possible : celle qui consisterait à contre-balancer l'exorbitante influence des deux grandes puissances par la création d'un troisième pouvoir, l'Allemagne de l'Ouest, État fédératif composé des quatre royaumes

de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, auxquels on ajouterait les Hesses réunies, et érigées en monarchie. Par cette politique, dont au delà du Rhin d'excellents esprits se font aujourd'hui les *protagonistes*, on sauverait de toute prétendue humiliation l'élément purement germanique, lequel pourrait se trouver mal à l'aise sous la domination exclusive de l'Autriche ou de la Prusse, et l'on tournerait une difficulté fort grave qui longtemps encore pourrait bien s'opposer au système de dualisme simple : j'entends la question religieuse. Les quatre Hesses, fondues ensemble et formant un royaume, relieraient aux populations catholiques de la Bavière et de la Saxe les populations d'une bonne portion de la Westphalie non moins attachées à l'Église de Rome, et par là seraient apaisées bien des querelles confessionnelles. Je ne prétends pas entrer plus avant dans les avantages de ce système, que je me borne à signaler comme étant contenu en germe dans les spéculations politiques de bien des rêveurs d'outre Rhin.

Tout en reconnaissant que ceux-là n'ont point tort qui croient à la dépendance *de fait* des petits États, on ne saurait nier que de là à l'incorporation, il n'y ait encore loin, surtout dans un pays où les docteurs et les diplomates fourmillent, et où l'on ne semble vivre que pour discuter. Assurément, dans cette machine si compliquée qui s'intitule la Confédération Germanique, la Prusse et l'Autriche représentent les deux roues principales, dans lesquelles les roues moins importantes doivent s'engréner forcément sous

peine de s'arrêter net. Mais en même temps il serait insensé de vouloir méconnaître certaines justes susceptibilités nationales et provoquer par une attitude trop décidément protectrice ces fièvres d'indépendance dont on doit aussi tenir compte même chez les petits.

Tout cela n'est en somme qu'une question allemande ; l'union de la Prusse et de l'Autriche est une question vitale pour l'Europe entière.

« Il était réservé à notre siècle, dit un célèbre orateur, de voir ce spectacle unique peut-être au monde : de la barbarie amenée par les idées, et de la civilisation ramenée par les armes. » Dans l'autorité aujourd'hui réside l'unique et suprême espoir de salut, et pour l'autorité, le premier devoir c'est d'être. Les trois grandes puissances du Nord, indissolublement unies, compriment encore le torrent ; mais qu'une discussion sérieuse éclate entre elles, et l'Europe est infailliblement submergée. A leur garde est commise, — on doit oser le dire hautement à l'heure qu'il est, — la cause la plus noble que l'homme ait encore défendue, la cause de la religion, de l'intelligence, de la liberté. A ce point de vue on pourrait répéter aujourd'hui le mot de M. de Stahl : « La paix du monde se tient abritée sous l'aile des aigles du Nord, » ou dire avec l'archiduc Jean : « Une Autriche, une Prusse et une Allemagne réunies. »

Union, mais non point unité !

FIN.

# TABLE.

---

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

